



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

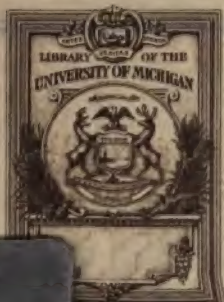
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

BIBLIOTHÈQUE
DE
M.^r CHEVILLARD,
SOUS-INTENDANT MILITAIRE,
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,
CHEVALIER DE ST.-LOUIS
et des Ordres Militaires de
SAXE, POLOGNE, NAPLES et RUSSIE.







L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXV.

Par M. FRÉRON, des Académies
d'Angers, de Montauban, de Nancy,
d'Arras, de Caën, de Marseille, &
des Arcades de Rome.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME PREMIER.



A P A R I S,

Chez LE JAY, Libraire rue S. Jacques;
au dessus de la rue des Mathurins,
au Grand Corneille.

M. DCC. LXXV.

PQ

2

.A6

1775

V.1-2

L'ANNÉE

LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Mémoires pour servir à la Vie de Nicolas DE CATINAT, Maréchal de France ; un volume in-12 de 300 pages. A Paris, chez la Veuve Duchesne Libraire rue Saint Jacques.

ON connoît, par l'Histoire Générale, les Campagnes du Maréchal de Catinat ; mais les Mémoires de sa Vie n'avoient pas encore été recueillis. On voit, par le détail & l'ensemble de ses actions, réunies dans cet ouvrage, que ce grand homme possédoit non-seulement tous les talens nécessaires à son état, mais qu'il eut encore des vertus. La simplicité

ANN. 1775. Tome I. Aij

4 **L'ANNÉE LITTÉRAIRE.**

fut la base de son caractère ; il servit sa Patrie avec le désintéressement des premiers Héros de Rome , & la France a produit peu de Généraux qui aient porté plus loin , dans leurs expéditions militaires , la circonspection & la prudence : qualités qui l'avoient fait appeller de ses Soldats *le Père la Pensée*.

Nicolas de Catinat naquit le 1^{er} Février 1637 , de *Pierre de Catinat* , Doyen du Parlement de Paris , & de *Catherine Paisle* . Sa famille étoit originaire du Perche , où ses ancêtres avoient occupé les premières places de la Magistrature. Sa généalogie ne présente point une suite éclatante de dignités & de charges ; mais elle offre des vertus héréditaires. On voit , par l'Histoire du Perche , que les ayeux de *M. de Catinat* vivoient depuis longtemps en citoyens respectables dans l'obscurité de cette Province , & qu'ils y jouissoient de cette vénération précieuse qu'inspire une famille vertueuse.

La première éducation du Maréchal *de Catinat* fut celle d'un homme destiné à la Magistrature , qui étoit la

profession de ses pères. Dès qu'elle fut achevée, le jeune *Catinat* entra au Barreau, & s'y fit recevoir Avocat, dont il exerça quelque temps les fonctions. Mais il ne tarda pas à renoncer à cet état: choisi pour plaider une Cause, dont la justice lui paroissoit démontrée, il la perdit. Ce mauvais succès rebuta un génie qui se sentoit né pour la supériorité; il crut qu'il devoit la chercher dans une autre carrière. M. *de Catinat* embrassa le service Militaire; il fut d'abord Lieutenant dans le Régiment de Cavalerie que commandoit M. *de Fourille*. Il se fit bientôt estimer dans ce grade; &, ce qui paroîtra peut-être singulier, c'est que ce fut à des sièges qu'un Lieutenant de Cavalerie commença à se faire connoître. *Louis XIV*, témoin d'une belle action de M. *de Catinat* au siège de Lille, lui donna sur le champ une Sous-Lieutenance au Régiment des Gardes. On ne trouve rien, dans les archives de ce Corps, qui puisse donner quelque lumière sur la conduite qu'y tint M. *de Catinat*. On sçait seulement qu'il y servit pendant les Cam-

6 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

campagnes de 1672, 1673, 1674 & 1675 qu'il fut blessé à la Bataille de Sénéf & que le grand Condé eut la bonté de lui écrire : *Personne ne prend plus de part que moi à votre blessure ; il y a peu de gens faits comme vous , qu'on perd trop quand on les perd* : expressions qui marquent l'estime distinguée que ce Prince avoit déjà conçue pour lui. La prise de Besançon & celle de Fort Saint-Etienne confirmèrent, dans l'esprit du Roi, la réputation de valeur que s'étoit acquise M. de Catinat ; elles firent encore naître à ce Prince le désir de juger si ce courage, tant de fois éprouvé, étoit joint à l'esprit de détail. Il le nomma, dans cette vue, Major-Général de l'Armée qui devoit agir, en 1676, entre la Meuse & la Moselle, sous les ordres du Maréchal de Rochefort. M. de Catinat fut chargé du même emploi pendant plusieurs Campagnes, & il l'auroit exercé plus long-temps, si l'aversion que M. de la Feuillade avoit pour lui n'en fauvé ses talens de cet écueil, en l'empêchant de devenir Major du Régiment des Gardes, & par conséquent

toujours Major-Général de l'Armée. M. de la Feuillade assura le Roi qu'on pouvoit faire de M. de Catinat un Général, un Ministre, un Ambassadeur, un Chancelier, mais non pas un Major du Régiment des Gardes. Le Roi, en retirant M. de Catinat de l'emploi de Major-Général, lui donna successivement le commandement des troupes de Saint-Guilain, qui devoient être opposées à la garnison de Mons; celui du Câteau-Cambresis, pour bloquer la Ville de Cambrai; & , à la Paix de Nimègue, il se trouva Commandant à Dunkerque, avec le grade de Brigadier. Tels furent les premiers pas de M. de Catinat dans la carrière militaire.

La Paix laissoit ses talens dans l'inaction, & M. de Louvois vit avec regret qu'on alloit oublier un homme précieux à l'État. Il voulut essayer de s'en servir en qualité de Négociateur, & l'envoya à Pignerol pour traiter avec le Duc de Mantoue de l'entrée des troupes Françaises dans la Ville de Casal. La trahison d'un Secrétaire du Duc fit manquer, pour le moment,

cette négociation , & *M. de Catinat* revint en France chargé du soin de préparer les troupes à recommencer la guerre. Le Roi l'avoit nommé Inspecteur d'Infanterie.

Le Duc de Mantoue ayant enfin consenti à livrer la Citadelle de Casal aux troupes Françaises , *M. de Louvois* envoya sur le champ à *M. de Catinat* un Brevet de Maréchal de Camp , avec ordre de quitter son Gouvernement de Flandre , & de se rendre en secret à Pignerol. Il s'y mit à la tête de douze bataillons , marcha vers Casal , & entra dans la Citadelle , avant qu'aucune Puissance pût être informée de cet événement. Cette nouvelle Commission donnoit à remplir à *M. de Catinat* plusieurs points importans : il devoit sur-tout entretenir la bonne intelligence entre les Mont-Ferrains & les troupes Françaises, rétablir dans celles-ci la discipline , & les contenir dans une exacte subordination ; entreprise très-difficile à exécuter. *M. de Catinat* tenta d'y réussir moins par les Réglemens , qu'en procurant des occupations analogues aux différens carac-

rières des Officiers. Il donna des bals & des spectacles à ceux qui ne pouvoient être occupés que par les plaisirs , fit obtenir des jardins , confia des détails à ceux qui préféroient la vie tranquille. Il voulut paroître faire adopter à sa garnison les coutumes & les usages du pays , & alla même , suivi de tous les Officiers, demander à l'Evêque de Casal la permission de faire gras le Carême ; exemple de soumission à l'Eglise qui édifia les Mont-Ferrains. Ce trait , & beaucoup d'autres de sa sagesse , firent dire de lui au Pape *Innocent XI*, que c'étoit un homme d'une rare prudence. Ce Pontife ne rétracta point cet éloge , quand M. de Catinat arrêta l'Inquisition , qui vouloit intervenir dans l'abjuration des Officiers , & s'ingérer dans la conduite des troupes Françaises. *Je veux*, disoit-il, *rester , autant qu'il est possible , dans nos mœurs*. Ce fut pour n'en pas sortir qu'il punit sévèrement un Officier , qui , croyant satisfaire à ses engagements avec une Courtisane , lui avoit donné deux jettons au lieu de deux louis qu'il lui avoit promis ; Si

vous sçaviez, mon Général, disoit cet Officier en s'excusant, la marchandise qu'elle m'a donnée ! Cette raison ne fut pas admise par M. de Catinat, qui lui fit publiquement honte de sa conduite, & l'obligea de tenir sa parole.

La discipline & le bon ordre étant établis dans Casal, M. de Louvois proposa au Roi M. de Catinat pour commander les troupes que Sa Majesté devoit envoyer contre les Religionnaires des vallées du Roi de Sardaigne. La modestie du nouveau Général approchoit de la timidité. M. de Louvois fut obligé de lui réitérer l'ordre de remercier le Roi de ce commandement : il s'en excusoit, *sur ce qu'il ne croyoit pas*, disoit-il, *pouvoir prendre cette liberté.* La difficulté du local rendit cette Campagne très - pénible ; M. de Catinat donna l'exemple à ses troupes, en partageant toutes leurs fatigues. *On le voyoit, disent les Mémoires du temps, gravissant les montagnes à pied, & glissant sur le cul comme le Soldat, dans les descentes.* Les ennemis, par la combinaison de ses marches, se virent attaqués en même temps par

devant & par derrière , & les mesures du Général furent si justes , que les vallées se trouvèrent soumises au jour qu'il avoit fixé. Il nous a laissé lui-même un Journal de cette expédition ; & quand , sur la fin de ses jours , il jetta au feu tous ses papiers , pour anéantir , s'il étoit possible , le souvenir de ses exploits , il conserva en entier ceux qui répondoient à la Campagne de 1686 , & il y écrivit de sa propre main ; *Papiers que j'ai jugé à propos de conserver*. Son attachement pour cette Campagne venoit peut-être , ou de ce qu'elle étoit son coup d'essai de Général , ou de ce que son expérience lui ayant fait connoître quelle étoit l'incertitude des calculs pendant la guerre , il se rappelloit avec plaisir la justesse des siens en cette occasion.

Au retour de cette expédition , M. de Catinat fut nommé Gouverneur de Luxembourg. Il arriva dans cette Place le 8 Février 1687 , & entra dans la ville à pied , enveloppé dans son manteau , pour épargner les cérémonies & la dépense qu'occasionne , en

pareil cas , l'arrivée d'un nouveau Commandant. Cette modestie pourroit paroître affectée , si l'on ne savoit d'ailleurs que M. *de Catinat* fouroint toute sa vie ce caractère de simplicité. Son premier acte de commandement fut de refuser ce que les Généraux appellent *les traitemens du pays* ; il ne les accepta dans la suite que par les ordres du Roi. Ce sacrifice n'auroit eu rien d'admirable de la part d'un homme riche ; mais on sçait que M. *de Catinat* , né pauvre , ne pouvoit trouver que dans son économie un supplément à la modicité de son revenu : aussi , à la fin de l'année , pria-t-il avec confiance le Ministre de lui continuer une gratification de deux mille écus , qui , les autres années , lui étoient de commodité , mais celle-ci de nécessité.

Le Roi ayant assemblé à Vaucouleurs un camp de Cavalerie , M. *de Catinat* en eut le commandement. Il reçut ordre , peu de tems après , de lever sous son nom deux régimens , l'un , d'infanterie , l'autre , de dragons , &c. d'aller reconnoître le pays de

ANNÉE 1775. 13

Juliers & la ville d'Aix-la-Chapelle. De retour à Luxembourg, il y trouva des lettres de Lieutenant-Général, avec ordre de se rendre en secret devant Philisbourg, dont on avoit résolu le siège, que M. LE DAUPHIN devoit commander. Aussitôt après la reddition de cette Place, il alla mettre à contribution les pays de Juliers & de Limbourg. *Faites de rudes exécutions*, lui écrivoit M. de Louvois, *mettez le feu dans tous les lieux qui ne voudront pas payer les contributions*. M. de Catinat scut allier, en cette occasion, le service de l'Etat avec les loix sacrées de l'humanité; les contributions furent payées sans incendie & sans ravages. *La Province de Juliers*, écrivoit alors le Gazetier de Hollande, *a eu le bonheur que les Troupes fussent commandées par ce Général; si c'eût été tout autre, tout le Pays auroit été brûlé*.

Je n'entrerais point, Monsieur, dans le détail de la belle Campagne de Piémont, ni des célèbres victoires de *Staffarde* & de la *Marsaille*, dont tout l'honneur appartient au Maréchal de

14 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Catinat. Ces événemens publics sont trop voisins de notre temps , pour qu'ils puissent être ignorés de personne. En envoyant à la Cour la relation de la bataille de *Staffarde* , *M. de Catinat* ne s'y donne que la part d'un Soldat. Tous les Colonels y étoient nommés ; & le Roi , au rapport du Général , avoit à chacun d'eux une obligation particulière. *Catinat* finissoit en s'excusant au sujet de ceux qu'il oublioit. La Cour n'apprit ses propres exploits que par les lettres de différens particuliers ; on sçut que son cheval avoit été tué sous lui , qu'il avoit reçu plusieurs coups de feu dans ses habits , & une contusion au bras gauche. En un mot , il étoit si peu question du Général dans cette relation , que , quand elle fut rendue publique , un nouvelliste , qui en avoit écouté la lecture , demanda d'un air de curiosité : *M. de Catinat étoit-il à cette bataille ?*

Le lendemain de la bataille , étant allé remercier le régiment de *Grancey* , dont la valeur n'avoit pas peu contribué à la victoire , plusieurs soldats qui

joûoient aux quilles à la tête du Camp, quittèrent leur jeu pour s'approcher du Général ; mais M. *de Catinat* leur dit avec bonté de retourner à leur partie. Quelques Officiers lui proposèrent alors d'en faire une ; il l'accepta, & se mit à jouer aux quilles avec eux. Un Officier Général qui se trouvoit présent, voulut en plaisanter, & dit qu'il étoit bien extraordinaire de voir un Général d'armée jouer aux quilles après une victoire remportée : *vous vous trompez*, répondit M. *de Catinat*, *cela ne seroit étonnant que dans le cas où il l'auroit perdue.* Il faut convenir, Monsieur, que cette popularité, que cette facilité de mœurs, dans un moment qui seroit pour tant d'autres un moment d'ivresse, peignent bien le Héros & le grand homme.

Ce fut dans le cours de ces Campagnes, en Piémont & en Savoie, que M. *de Catinat* reçut enfin le bâton de Maréchal de France. Cette grace excita dans lui une joie presque enfantine, qui caractérise assez bien les âmes pures. *Il n'y a point de flegme*, s'écrioit-il, *à l'épreuve d'une pareille*

116 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

nouvelle ; je suis agité d'une joie que je ne connoissois pas encore. C'est surtout dans la Lettre qu'il écrivit à son frère , que l'homme se montre en entier. Il répand dans son sein la joie que lui a causée M. de Fénelon , en lui mandant que le Roi, lisant dans son cabinet la liste des Maréchaux de France , s'étoit écrié à son nom : c'est bien la vertu couronnée ! » Ceci n'est » que pour nous deux , marque-t-il à » son frère ; ne faisons participer per- » sonne à notre joie ; gardons-en le » secret , & ne le dis pas même à ma » sœur Pucelle «.

La paix ayant été conclue, le Maréchal *de Catinat* revint à Paris. Il logeoit dans la rue de Sorbonne , quartier qui annonce la modestie de son habitation. La vie qu'il menoit pendant la paix étoit fort simple : il se plaisoit dans la société de sa famille , alloit les dimanches entendre l'office dans la sacristie des Chartreux , & se promenoit ensuite dans leur enclos. M. *le Roi*, son ami , qui l'accompagnoit dans ces promenades , raconte qu'un jour ses enfans, s'amusant à jouer pendant qu'il

Étaisoit avec le Maréchal , jettèrent leurs chapeaux sur des arbres , pour en faire tomber des nids d'oiseaux : les chapeaux restèrent suspendus aux branches. Le Père arrive , & veut essayer de les faire tomber avec sa canne , qui , par malheur , reste aussi sur les branches. Le Maréchal , pour les tirer tous d'embarras , grimpe à l'arbre , s'élance pour rattrapper la canne , & fait en même temps tomber les chapeaux.

Un des plaisirs les plus vifs de M. de Catinat étoit d'aller de grand matin sur le milieu du Pont-Royal pour y jouir du spectacle que la vue y présente : *jamais* , disoit-il , *je n'ai rien vu d'aussi beau dans tous les pays que j'ai parcourus*. Il alloit aussi toutes les semaines à l'hôtel des Invalides. Un des enfans de M. le Roi , ayant souvent entendu le Maréchal parler de la beauté de cet édifice , eut la plus grande envie de le voir. Un matin , il abandonne sa classe , arrive chez le Maréchal , mis comme un écolier , & le trouve avec M. le Duc d'Orléans , depuis Régent du Royaume , & le Maréchal de

Maréchal, & le reconduisit avec acclamation.

Il alloit tous les quinze jours à Versailles. Le Roi lui demanda pourquoi on ne le voyoit jamais à Marly, & si quelqu'affaire l'en empêchoit : *Aucune*, Sire, répondit le Maréchal ; *mais la Cour est très-nombreuse, & j'en use ainsi pour laisser aux autres la liberté de vous faire leur cour. Voilà bien de la considération*, répondit le Roi.

La guerre, pour la succession d'Espagne, ayant commencé par l'Italie, le Prince de Vaudemont & M. de Catinat furent destinés à commander les armées réunies de France & d'Espagne. Cette Campagne ne fut pas heureuse, quoique le Maréchal y déployât toute l'habileté d'un grand Général. Le commandement partagé, une armée mal pourvue, des rivaux, une cabale puissante, à la tête de laquelle se trouvoient la Duchesse de Bourgogne & Madame de Maintenon, lui firent essuyer mille excommunications, qui le dégoûtèrent de son service & lui firent perdre tout son crédit. Il emporta avec lui le mécontentement de tous

18. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Médavi. M. de Catinat, ayant obtenu d'eux la permission de le faire entrer, il lui demanda quelle raison l'amenoit. L'enfant, embarrassé, dit en hésitant : *on m'a dit, Monsieur, que vous pouviez me faire voir l'Hôtel des Invalides, & je viens vous demander cette grace.* Sa naïveté fit rire les auditeurs. Le Maréchal envoya dire à M. le Roi que son fils étoit chez lui, & qu'il le lui ramèneroit ; il fit diner l'enfant, & dès qu'il fut libre, il le prit par la main pour le mener à pied aux Invalides. A l'arrivée du Maréchal dans l'Hôtel, les Gardes prennent les armes ; les tambours battent ; tous les vieillards, les infirmes accourent ; on crioit dans les cours : *voilà le Père la Pensée.* Ce bruit effraya l'enfant ; le Maréchal le rassura, en lui disant que tout cela prouvoit l'amitié que ces gens respectables lui portoient. Il lui fit voir toute la maison, le mena, à l'heure du souper, dans tous les réfectoires, fit apporter deux verres, & but avec le jeune homme à la santé de tous ses anciens camarades : tout le réfectoire, de bout & découvert, remercia le

Maréchal, & le reconduisit avec acclamation.

Il alloit tous les quinze jours à Versailles. Le Roi lui demanda pourquoi on ne le voyoit jamais à Marly, & si quelque affaire l'en empêchoit : *Aucune, Sire*, répondit le Maréchal ; *mais la Cour est très-nombreuse, & j'en use ainsi pour laisser aux autres la liberté de vous faire leur cour. Voilà bien de la considération*, répondit le Roi.

La guerre, pour la succession d'Espagne, ayant commencé par l'Italie, le Prince de Vaudemont & M. de Catinat furent destinés à commander les armées réunies de France & d'Espagne. Cette Campagne ne fut pas heureuse, quoique le Maréchal y déployât toute l'habileté d'un grand Général. Le commandement partagé, une armée mal pourvue, des rivaux, une cabale puissante, à la tête de laquelle se trouvoient la Duchesse de Bourgogne & Madame de Maintenon, lui firent essuyer mille contradictions, qui le dégoûtèrent enfin du service & lui firent demander sa retraite. Il emporta de l'armée les regrets de tous

les soldats, Le Maréchal , après avoir abdiqué les honneurs & la considération attachés au maniement des affaires publiques , se retira dans sa petite terre de *Saint Gratien* , située à trois lieues & demie de Paris , sur la route de Saint Denis à Pontoise. C'étoit *Scipion* à *Linternum*. Le premier plan de vie qu'il se traça , fut de passer à Paris les quatre mois de l'hyver , le reste de l'année dans sa terre , & de s'éloigner peu à peu de la Cour. Il s'y présenta d'abord toutes les semaines , ensuite de mois en mois , & finit par n'y plus aller que tous les ans. Sa retraite avoit l'air du mépris des grandeurs , & non du mécontentement des Grands. Il se montra toujours à la Cour dans ces grandes circonstances , où l'absence d'un homme en dignité prouveroit de l'humeur : tout annonçoit en lui un Philosophe qui quittoit les charges avant que d'en être quitté.

La simplicité de son extérieur fut regardée , par ses envieux , comme l'effet d'un orgueil délicat : *cet habit de drap uni , dont le Maréchal est toujours vêtu , est pour lui ,* disoient-ils ,

*la manière la plus sûre de se faire remarquer. Mais la conduite de M. de Catinat démentoit cette calomnie , puisqu'il sçavoit sortir de cette simplicité, quand il étoit obligé d'assister à quelques cérémonies d'éclat. Il étoit alors vêtu comme les autres; on le voyoit avec des habits magnifiques , mais qu'il quittoit avec plaisir , lorsque le moment de la représentation étoit fini. Ce costume simple du Maréchal donna lieu à plusieurs anecdotes. Se trouvant un jour à la Messe dans l'église des Jacobins , un Précepteur qui ne le connoissoit pas, lui fit céder sa place à ses élèves. On dit encore qu'étant allé pour affaires chez un premier Commis, les valets le firent attendre longtemps dans l'anti-chambre. Un Officier le reconnut, & avertit le Commis; celui-ci sortit pour lui faire ses excuses, auxquelles il répondit par cette leçon : *Ce n'est pas ma personne que vous avez tort de laisser dans votre anti-chambre, mais un Officier; quels qu'ils soient, ils sont tous également au service du Roi, & vous êtes payé par lui pour leur répondre.**

22 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Des vues d'économie lui firent quitter Paris , pour se retirer entièrement à *Saint Gratien*. Le Roi, qui entendoit toujours parler de sa pauvreté, voulut un jour s'en instruire par lui-même; il lui fit dire de venir à Marly, & le mena voir ses bâtimens , sur lesquels il lui demanda son avis , en lui disant : *C'est le goût des vieux guerriers , comme nous , d'aimer à bâtir ; apparemment que vous bâtissez aussi à Saint Gratien ? Sire ; c'est un goût , lui repartit le Maréchal avec modestie , que tout le monde ne peut pas satisfaire. Louis XIV étonné reprit : Mais vous êtes à votre aise ; vous jouissez de six à sept mille livres de patrimoine , & d'environ quinze mille livres de rente de mes bienfaits , que vous avez bien mérités. Je jouis , il est vrai , répondit le Maréchal , du patrimoine que dit Votre Majesté ; mais , pour ses bienfaits , il y a plusieurs années que je n'en suis pas payé.* le Roi envoya chercher le Contrôleur Général , & lui donna ordre de payer M. de Catinat ; mais l'ordre ne fut exécuté qu'en partie , & il lui étoit encore dû à sa mort plusieurs années de ses pensions.

Louis XIV ne pouvoit refuser son estime au Maréchal, & pour lui en donner une nouvelle marque, il le nomma en 1705 Chevalier de ses Ordres. Mais *M. de Catinat* ne voulut pas accepter cette grace. Ses parens, jaloux de faire passer à leur postérité cette illustration, se réunirent pour le conjurer d'accepter le cordon; ils lui présentèrent sa généalogie, pour lui faire voir qu'il étoit en état de faire ses preuves, & ils ajoutèrent que sa conduite, en cette occasion, leur feroit tort à jamais. Si je vous fais tort, leur répondit le Maréchal, rayez-moi de votre Généalogie. Il persista dans son refus.

Le Maréchal passoit, à *S. Gratien*; la plus grande partie de son temps à réfléchir; cet état lui étoit si agréable qu'il se promenoit toujours seul, & que chacun évitoit avec soin de le rencontrer & de le troubler dans ses réflexions. *Nous ne passons pas un jour sans le voir*, écrivoit *Madame de Coulanges*; je le trouve seul au bout d'une de nos allées; il y est sans épée; il ne croit pas en avoir jamais portée. Cette simplicité du Maréchal produisit en

core une méprise singulière, dont le souvenir s'est conservé, même jusqu'aujourd'hui, parmi les payfans de *S. Gratien*. Un jeune bourgeois de Paris, chassant auprès de *S. Gratien*, aperçut le Maréchal, & lui cria, sans ôter son chapeau : *Bon homme, je ne sçai à qui appartient cette terre : je n'ai point la permission d'y chasser, cependant je vais me la donner.* Le Maréchal l'écouta chapeau bas, & continua sa promenade. Le jeune homme voyant rire des payfans qui travailloient dans la campagne, leur en demanda le sujet. Ces bonnes gens lui répondirent : *Nous rions, Monsieur, de votre insolence, de parler ainsi à Monseigneur ; s'il avoit dit un mot, nous vous aurions battu.* Le Bourgeois confus courut après le Maréchal, lui demanda pardon, & l'assura qu'il ne le connoissoit pas : *il n'est pas nécessaire,* lui répondit le Maréchal, *de connoître quelqu'un pour lui ôter son chapeau ; mais laissons cela, & venez souper avec moi ; ce que le sot Parisien n'osa point accepter.*

Parmi les amis du Maréchal, qui
faisoient

faisoient sa société la plus ordinaire , étoient M^{rs}. *de Caraman*, *d'Herbeville* ; *de Liancourt*, *de Villepion*, *de Xaintrailles*, & le Maréchal *de Médavi*. La femme de ce dernier étoit presque toujours à *S. Gratien*, avec la nièce du Maréchal, qui plaisantoit volontiers avec elles. Il leur reprocha un jour, par exemple, de porter à la promenade des talons trop haut. Elles lui répondirent qu'il leur étoit impossible d'en porter d'autres. Le Maréchal fit enlever leurs souliers pendant la nuit, diminuer les talons, & remettre les souliers le lendemain à la même place. Les femmes marchèrent aussi bien qu'à l'ordinaire, & ne s'aperçurent pas que les talons étoient baissés ; ce qui fit beaucoup rire le Maréchal. Cette plaisanterie donne une idée de la tranquillité d'ame & d'esprit dont il jouissoit dans sa retraite.

Cependant M. *de Catinat* avançoit en âge, & sa santé s'affoiblissoit de jour en jour, par une enflure considérable aux jambes. Il étoit encore attaqué d'une pituite qui menaçoit de l'étouffer. Il fit venir M. *Helvétius*, &

le pria de lui dire à peu-près le temps qui lui restoit à vivre. Ce Médecin lui fixa l'espace de trois mois, & lui ordonna du Lok. Le Maréchal, peu crédule, lui demanda : *Mais à quoi bon ce Lok ? A rendre l'agonie plus douce & moins longue*, répondit le Médecin. Dès qu'il fut parti, le Maréchal envoya chercher son testament, & le relut sans y rien changer. Ce testament, comparé avec le partage de M. de Catinat & les successions qui lui étoient échues, montre également son économie personnelle & son désintéressement dans le maniement des affaires ; il n'avoit ni diminué ni augmenté son patrimoine, pendant tout le temps qu'il avoit été au service du Roi. Il vit approcher la mort de sang froid, se fit apporter les Sacremens, & mourut le 22 Février 1712, dans la 74^e année de son âge, en prononçant ces paroles, *mon Dieu, j'ai confiance en vous.*

Ces Mémoires, Monsieur, sont une des productions le plus intéressantes qu'on ait publiées depuis quelque temps. Les faits qu'ils contiennent font aimer le grand homme

dont ils ont la vie pour objet. Les actions militaires de *M. de Catinat* n'ont pas eu autant d'éclat que celles des *Turennes* & des *Condés* ; mais on ne peut s'empêcher de reconnoître, dans ce Général, une capacité qui faisoit & fait réussir les moyens qu'il pouvoit employer. Ses opérations auroient été sans doute plus brillantes, s'il eût été moins pénétré du desir d'être sûrement utile. Une sagesse sans austérité, des vertus sans orgueil, des succès sans ostentation, des dignités obtenues sans brigues & soutenues sans faste, sur-tout cette simplicité constante qui n'appartient qu'aux ames supérieures & aux grands caractères : tels sont les principaux traits, sous lesquels paroît, dans ces Mémoires, *M. le Maréchal de Catinat*. Vous sçavez, Monsieur, que son *Eloge* est le sujet du prix d'éloquence que l'Académie Française a proposé pour cette année. Les Orateurs ne pourront pas se plaindre de la stérilité de la matière.

Je suis, &c.

A. Paris ce 10 Janvier 1775.

LETTRE II.

*L'Espagne Littéraire, Politique & Com-
mercante. Année 1774, Tome II.
A Paris chez Lacombe Libraire, rue
Christine.*

LE compte que je vous ai rendu l'année dernière, Monsieur, du premier volume de ce nouveau Journal, a dû exciter votre curiosité pour les volumes suivans. Celui dont je vais vous entretenir, est rédigé avec autant de soin, & composé de matériaux aussi agréables & aussi instructifs. Différentes Relations & même plusieurs ouvrages périodiques nous ont mis au fait de tout ce qu'il y a d'intéressant à sçavoir, relativement à l'Italie & à l'Angleterre. Il seroit à souhaiter que quelqu'homme de Lettres s'attachât à nous faire connoître ainsi les mœurs & les usages de tous les Etats dont l'Allemagne est composée. Pour ce qui

concerne l'Espagne , nous n'aurons bientôt plus rien à désirer. Les différens morceaux compris dans l'ouvrage que je vous annonce , contribuent tous à jeter le plus grand jour sur l'histoire actuelle des mœurs & de la littérature de ce peuple estimable qui , jusqu'à présent , n'avoit pas assez attiré notre attention.

On trouve dans ce second volume la suite des *Lettres de M. d'Arévalo* pour l'instruction des Étrangers. L'auteur y donne des détails très-satisfaisans sur l'état présent de la Marine Espagnole. Il paroît que c'est une des parties dont le Ministère s'occupe le plus. Elle est sur le pied le plus respectable où elle se soit encore trouvée depuis *Philippe II*. Le nombre de vaisseaux de ligne , de frégates & d'autres bâtimens qui tiennent la mer , ou qui existent dans les ports de l'Espagne , est considérable & s'accroît journellement. On compte, outre les Capitaines Généraux & les Officiers de l'Etat-Major , huit Lieutenans Généraux , quatorze Chefs

30 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

d'Escadre , soixante Capitaines de vaisseaux , soixante-dix Capitaines de frégates. La liste des Matelots enclaffés pour le service des armées navales est de quarante-neuf mille cent quatre. Il y a de plus pour la Marine huit bataillons d'infanterie , dont la force totale consiste en cinq mille sept cens hommes ; un Corps Royal d'artillerie , composé de mille hommes distribués en huit brigades ; un Corps des Ingénieurs créé en 1770 ; un Corps de pilotes ; enfin une Académie de Gardes Marines établie à Cadix , & composée d'un Capitaine Lieutenant , d'un Enseigne , de quatre Brigadiers , de huit sous-Brigadiers & de cent trente-huit Cadets. Cette Académie est pourvue de Maîtres , pour enseigner , non-seulement la navigation , la théorie & la pratique de l'artillerie , la construction des vaisseaux & ses manœuvres , mais encore le dessin , la danse , l'escrime , ainsi que les Langues Etrangères.

Dans d'autres *Lettres* , M. d'Arévalo entretient ses Lecteurs des objets immenses de commerce qu'embrasse

la Compagnie Royale des Caraques, qui commença à se former en 1729 sous la protection de *Philippe V.* Elle prit le nom de Compagnie des Caraques, sans doute parce qu'elle a formé ses principaux établissemens dans cette partie de l'Amérique, dont la côte est mouillée par la mer du Nord, & qui étoit autrefois habitée par une puissante Nation qu'on appelloit les Caraques. Ce fut aussi ce qui déterminâ les Espagnols à donner ce même nom à la Ville qu'ils bâtirent ensuite dans ces parages. Cette contrée produit le meilleur cacao de toute l'Amérique, & il s'en fait une consommation prodigieuse en Espagne. C'est, par cette raison même, un des principaux objets du commerce de la Compagnie dont nous parlons. Elle en réunit encore beaucoup d'autres, tels que les assortimens pour toutes les Provinces de l'Amérique, les retours, divers approvisionnement pour l'Espagne, &c, &c, &c. On a remarqué que, depuis environ quarante-six

32 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ans que cette Compagnie existe, elle n'a essuyé aucun procès sur les engagements qu'elle a contractés. Elle ne se borne pas à se rendre utile à l'Etat par son industrie. Tantôt elle fait reconstruire un Hôpital qui aura été consumé par les flammes ; tantôt elle dote & marie de pauvres orphelins ; tantôt elle soutient des familles que des malheurs imprévus ont fait tomber dans l'indigence, &c.

L'auteur de ces *Lettres* nous donne aussi des détails curieux sur une institution d'un autre genre, sur l'Académie Espagnole de l'Histoire. Cette Académie a eu à peu près la même origine que l'Académie Française, c'est-à-dire, qu'elle doit sa naissance au concours de quelques gens de Lettres qui s'assembloient fréquemment chez un ami commun, & qui se plaisoient à converser sur différens points contentieux de l'Histoire d'Espagne. On faisoit des Dissertations qu'on lisoit à des heures marquées. Philippe V, en 1738, érigea cette société en *Académie Royale de l'Histoire*. Ferdinand VI assigna des honoraires

à chaque membre de cette Compagnie , qui dès-lors se proposa de travailler à une Histoire complete de l'Espagne. Les différentes parties de ce travail furent distribuées à différens Académiciens. Les uns se chargèrent des recherches géographiques , d'autres d'établir l'ordre chronologique des faits & des époques les plus remarquables. » Pour éviter même la » plus légère confusion , il fut décidé » que chaque Académicien exposeroit , » dans un court précis , les sujets ou » les points historiques dont il s'étoit chargé , la méthode avec laquelle il se proposoit de les traiter , les règles de critique dont il pensoit faire usage. L'objet de cette précaution étoit d'empêcher qu'il ne se glissât dans les travaux de l'Académie aucune notice fabuleuse. Par cette même raison , elle enjoignit à chacun de ses membres de citer avec soin les auteurs dont il avoit tiré ces notices ; d'ajouter même le degré de croyance qu'ils méritent ; d'indiquer le temps où ils ont vécu , & sur-tout les archives où

» eux-mêmes auront puisé les faits
» qu'ils rapportent. Mais, comme les
» tâches ainsi distribuées auroient en-
» core pu laisser échapper un grand
» nombre de détails que l'Acadé-
» mie veut tirer des ténèbres de l'ou-
» bli, on statua que les Académiciens
» se distribueroient parmi eux le nom-
» bre de siècles depuis l'Ere Chré-
» tienne, en se chargeant, chacun à part,
» de rapporter les notices & les évè-
» nemens du siècle qui lui feroit tombé
» en partage. En conséquence ils de-
» voient examiner tous les écrivains
» contemporains de ces temps-là, ainsi
» que les postérieurs, & même les
» antérieurs, parce que ceux-ci pou-
» voient avoir prévu certains évè-
» nemens dont parlent leurs succes-
» seurs. A l'égard des siècles anté-
» rieurs à l'Ere Chrétienne, comme
» il n'y a d'autres sources que celles
» qu'offrent les auteurs Grecs & La-
» tins, on déterminâ que chacun ex-
» amineroit avec la plus scrupuleuse atten-
» tion un certain nombre, dont il ex-
» traiteroit tout ce qui concerne l'Es-
» pagne. Ce fut d'après ces pénibles

» travaux, dont l'Académie s'occupa
 » long-temps, & après avoir établi
 » les plus sûres règles de critique dont
 » elle fit un recueil pour l'instruction
 » de chaque membre, que cette Com-
 » pagnie publia un Plan ou une Mé-
 » thode de dresser les Mémoires pour
 » une Histoire complete d'Espagne.
 » Les avantages que l'Académie re-
 » tira de cet écrit, sont presque in-
 » croyables. Plusieurs Gens de Lettres,
 » de toutes les Provinces d'Espagne,
 » s'empresèrent de devenir membres
 » honoraires de cette Société, &
 » lui envoyèrent, à cet effet, des
 » morceaux, quelquefois achevés, sur
 » plusieurs points de notre Histoire.
 » Ces morceaux méritoient d'autant
 » plus d'attention, que leurs auteurs
 » avoient un accès dans les archives
 » dont ils ont compulsé ou copié les
 » monumens, & qu'ils pouvoient
 » d'ailleurs vérifier par eux-mêmes
 » les notions géographiques qu'ils
 » adressoient à l'Académie. De plus,
 » une Histoire d'Espagne ne pouvant
 » être complete qu'autant qu'elle
 » renfermera aussi l'Histoire Naturelle

36 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» de cette contrée , & cette partie
 » elle-même ayant besoin, pour être
 » traitée utilement , d'être écrite sur
 » des observations faites dans toutes
 » les Provinces d'Espagne , l'Académie , pour s'en procurer de plus
 » sûres , prescrivit aussi les règles selon lesquelles ces observations devoient être faites. Les Académiciens honoraires qui sont répandus dans toute l'Espagne , se sont conformés aux intentions de l'Académie ; ils lui ont fourni des morceaux en tout genre , qui l'ont mise à portée de n'avoir presque rien à désirer pour compléter son Ouvrage.
 » C'est ce qui fait que le Public jouira bientôt du fruit de tant de recherches, dans *les Annales d'Espagne*, & dans le *Dictionnaire Historique, Critique, Universel*, que l'Académie se dispose à mettre au jour ». Il faut convenir, Monsieur, que cette manière de composer l'Histoire d'une Nation est la seule praticable, pour qu'elle soit en même temps exacte, complète, & d'une autorité supérieure à tous les autres monumens

historiques. Cet exemple méritoit bien d'être imité par tous les peuples de l'Europe.

Les *Lettres de M. d'Arévalo* ne sont pas les seuls morceaux dignes d'attention dans ce Journal. On y trouve d'excellens extraits des ouvrages Espagnols, des traductions de Poësies, des précis de la vie des hommes de Lettres célèbres, & des inventions dues aux Espagnols en différens genres. Parmi les Poësies, vous remarquerez une Fable en forme de Dialogue, par *Dom Michel Campillo*, Ecrivain Espagnol, qui avoit embrassé presque tous les genres de Science & de Littérature. Le sujet est *la Chasse aux singes*; pour le bien comprendre, il faut sçavoir la manière dont se fait cette Chasse sur les bords de l'Orénoque, grande rivière de l'Amérique méridionale, où l'on rencontre une quantité prodigieuse de singes presque tous de la grande espèce, & qui ont un goût singulier pour le maïs ou bled d'Inde. On verse de ce maïs au fond d'un vase de terre dont le col est allongé, & dont l'ou-

38 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ouverture est fort étroite. On pose ensuite ce vase au pied d'un arbre, où l'on apperçoit que quelque singe est perché. Il en descend peu de momens après, introduit une de ses mains dans l'ouverture du vase, & prend au fond une poignée de maïs; il essaye de retirer sa main du vase: mais il ne le peut, tant qu'elle reste fermée, & il ne peut se résoudre à l'ouvrir pour ne point laisser échapper le maïs qu'il tient. L'embarras où il se trouve lui fait jeter des cris qui avertissent les Chasseurs; il se laisse tuer plutôt que de lâcher prise. Il n'y a point d'exemple qu'un seul ait jamais ouvert la main pour se sauver. C'est sur ce fait qu'est fondé le Dialogue de Dom *Michel Campillo*. Il suppose que le Chasseur est un Esclave.

L'ESCLAVE.

» Tu es bien sot de m'attendre.

LE SINGE.

» Eh! Pourquoi viens-tu me troubler?

L'ESCLAVE.

» Quoi ! Tu préfères une poignée
» de maïs à la conservation de ta
» vie !

LE SINGE.

» Quoi ! Tu veux m'ôter la vie
» pour épargner une poignée de
» maïs !

L'ESCLAVE.

» Que tu es gourmand !

LE SINGE.

» Que tu es avare !

L'ESCLAVE.

» Je ne fais qu'obéir à mon Maître.

LE SINGE.

» En ce cas, ton Maître est un bar-
» bare & toi un lâche.

L'ESCLAVE.

» Insolent !

LE SINGE.

» Comme il te plaira ; mais avoue

40 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» qu'il n'est pas glorieux de ne faire
» que ce qu'un autre exige. Je ne suis
» qu'un Singe, mais au moins je suis
» libre.

L'E S C L A V E.

» Tu fais donc ce que tu veux?

L E S I N G E.

» Oui.

L'E S C L A V E.

» Hé bien ! Je te laisse la vie, &
» va-t-en.

L E S I N G E.

» Tu vois bien ce qui m'en em-
» pêche.

L'E S C L A V E.

» Ouvre la main & tu pourras t'é-
» chapper aisément.

L E S I N G E.

» Cela est plus fort que moi ; je
» n'abandonnerai pas ce que je tiens.

L'E S C L A V E.

» Je vois bien que dans ce monde

» chacun a son esclavage. Un peu de
 » mais te maîtrise, comme un Espa-
 » gnol me domine. Tu ne peux dé-
 » sobéir à ton Maître, & il faut que
 » j'obéisse au mien: meurs. «

Cette Fable est assurément très-philosophique. Mais il y a dans ce second volume des Poësies d'un autre genre, qui plairont à un plus grand nombre de lecteurs. Telles sont les Lettres du malheureux *Ben-Abad*, Roi de Séville, aux Princesses ses filles. Ce Prince Maure eut les vertus d'un grand Roi & les talens d'un grand Poëte. *Joseph* ou *Joufef*, Prince Africain, entreprend d'envahir ses Etats, & le force de se renfermer dans sa Capitale, où il se défend avec le courage le plus héroïque. Mais l'armée de *Joseph* étoit plus nombreuse, & *Ben-Abad*, qui aimoit ses Sujets, veut leur épargner les horreurs auxquelles est exposée une Ville prise d'assaut. On convient d'une capitulation qui conserve aux habitans leurs vies & leurs fortunes. Le Roi lui-même devoit avoir la liberté de se retirer.

42. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

où il voudroit , & d'emporter avec lui ses trésors. Mais *Joseph* étoit un Prince auffi perfide que cruel. A peine Séville lui a-t-elle ouvert ses portes , que ce barbare l'abandonne au pillage. L'infortuné *Abad*, les Princes ses fils & les Princesses ses filles , sont chargés de chaînes. Ce tyran pousse l'inhumanité jusqu'à refuser à *Abad* quelqu'un pour le servir. Les filles de ce Prince sont réduites à filer pour nourrir leur père & pour subsister elles-mêmes. *Abad*, après avoir languï six ans dans une prison , termina enfin ses malheurs & sa vie l'an 1096. C'est du fond de cette prison qu'il adressa à ses filles les Lettres sublimes & touchantes dont on nous donne la traduction Françoisë d'après celle qui en a été faite de l'Arabe en Espagnol. La plus-remarquable de ces Lettres est celle qui est relative à l'anniversaire de son Couronnement. Cette époque fait sentir encore plus vivement à ce malheureux Prince le contraste de sa grandeur passée & de son humiliation présente. « Ce fut donc à pareil jour , » dit-il , que je montai sur ce Trône

» d'où je devois être précipité avec
 » opprobre ? O jour de mon couronne-
 » ment , jour fatal à mon repos , &
 » peut-être encore plus cher à mon
 » souvenir ! En vain je cherche à te
 » bannir de ma pensée. Tu me rap-
 » pelles , malgré moi , l'éclat qui ac-
 » compagnoit ton retour , les hom-
 » mages qui m'étoient rendus , la
 » joie pure que me causoit l'allégresse
 » publique. Vos vœux , vos caresses ,
 » mes chers enfans , n'étoient pas le
 » tribut qui flattoit le moins mon cœur.
 » Tous les ordres de l'Etat étoient ad-
 » mis à me féliciter , & à peine le so-
 » leil avoit doré le sommet des plus
 » hautes montagnes que déjà le bruit
 » harmonieux d'une foule d'instru-
 » mens annonçoit aux derniers de mes
 » sujets que l'accès du Trône leur
 » étoit ouvert. Allois-je rendre grâces
 » à l'Etre Eternel ? Une foule innom-
 » brable environnoit mes pas. Son
 » amour étoit pour moi une garde
 » incorruptible ; ses chants célébroient
 » son bonheur & mes soins paternels.
 » Je m'adressois à vous , ô mes chères
 » filles , vous à qui particulière-

74 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» ment, dans ce jour de grâces, je n'en
» refusois aucune ; je vous deman-
» dois si quelqu'un n'avoit point eu
» recours à votre appui. Non, me
» répondiez-vous. Que le Dieu des
» Croyans en soit loué, m'écriois-je !
» Rien ne prouve mieux que l'abon-
» dance tient tous les canaux ouverts,
» que les injustices sont taries, que
» les prisons sont désertes, qu'enfin
» le bonheur, inséparable de l'ordre,
» regne ici de toutes parts. Hélas !
» peut-être ce discours ne vous of-
» fre-t-il que l'image d'un songe,
» tant votre sort est différent de ce
» qu'il fut, de ce qu'il devoit être.
» Le mien s'appesantit de jour en
» jour. Ecoutez un récit qui étonnera
» toute la Terre, excepté ceux qui
» connoissent l'extrême barbarie du
» perfide *Joseph*, notre tyran. Je m'é-
» tois abaissé jusqu'à lui demander
» une espèce de faveur.... Une fa-
» veur à ce monstre !... Ah ! il pou-
» voit me l'accorder sans trop dé-
» mentir son caractère. Ce n'étoit
» point ma liberté que je lui deman-
» dois ; c'étoit un cachot, un ca-

» chot , il est vrai , moins infect ,
 » moins pestiféré que celui où il me
 » retient , malgré la foi promise &
 » une capitulation dont il avoit rendu
 » le ciel garant ; (ce ciel qu'il brave ,
 » & qui ne l'a point encore fou-
 » droyé !) Le croirez-vous , ames
 » sensibles , cœurs toujours ouverts
 » à la bienfaisance ? Le cruel m'a re-
 » fusé la triste consolation de chan-
 » ger de tombeau. Non , il ne connut
 » jamais les douceurs de la compas-
 » sion , ni le plaisir délicieux d'accor-
 » der une grace. Une telle volupté ne
 » fut jamais que celle des ames subli-
 » mes : le cœur d'un tyran n'est pas
 » digne de la goûter. *Joseph* n'a donc
 » fait que ce qu'il devoit faire ; il in-
 » sulte vainement à mes malheurs ;
 » mon nom & ma gloire le poursui-
 » vront partout. Qu'il se promène à
 » son gré dans ces jardins parfumés
 » que le Guadalquivir arrose ; il aura
 » le chagrin d'entendre dire : ce fut
 » le Roi *Ben-Adab* qui les fit planter.
 » Qu'il parcoure ces Palais décorés
 » par la main des Arts , ou que , tour-
 » menté par ses remords , il se rende

» à ces bains délicieux ornés par celle
 » des Graces , partout les chiffres de
 » mon nom incrustés dans les murs
 » frapperont ses regards éblouis &
 » humiliés. Enfin , qu'il continue d'op-
 » primer ce peuple devenu sa proie ,
 » mille voix répéteront à son oreille
 » effrayée : *Ben-Adab* fit notre bon-
 » heur ». Dom *Blaise de Bahameda* ,
 auteur Espagnol , a composé sur les
 malheurs de ce Prince une Tragédie
 dont les auteurs de *l'Espagne Litté-
 raire* promettent de nous donner par
 la suite une analyse.

Je finirai cet article par une anecdote bien extraordinaire que les Journalistes empruntent du *Théâtre Critique* du célèbre père *Féi-Joo* , Ouvrage qu'ils regardent comme un ample répertoire de faits aussi curieux qu'intéressans. L'auteur Espagnol en atteste la vérité , & , ajoute-t-on , les preuves , sur lesquelles il s'appuie , levent jusqu'au soupçon du doute. » En
 » 1674 , au mois de Juin , quelques-
 » jeunes gens de Bilbao étant à se
 » baigner au bord de la mer , un
 » d'entr'eux nommé *François de la*

» *Véga*, âgé alors d'environ 15 ans,
» s'enfonça volontairement dans les
» flots, & ne reparut plus. Ses ca-
» marades, après l'avoir attendu fort
» long-temps, se persuadèrent qu'il
» s'étoit noyé. Ils rendirent cet ac-
» cident public, & on le fit sçavoir
» à la mère de *François de la Véga*
» qui demouroit à Lierganès, Bourg
» de l'Archevêché de Burgos. Elle
» n'eut pas lieu d'en douter, puisque
» son fils ne reparut ni chez elle, ni
» dans la Ville qu'il habitoit avant
» son malheur. Cinq ans après quel-
» ques Pêcheurs des environs de Ca-
» dix apperçurent en plein jour une
» figure d'homme qui, tantôt nageoit
» sur la surface des eaux, tantôt
» s'y enfonçoit volontairement. Ils
» virent la même chose le lendemain,
» & parlèrent à différentes person-
» nes de cette singularité. Elle fixa
» l'attention du Public. On tendit des
» filets, on amorça le nageur en lui
» jettant des morceaux de pain; en un
» mot, on réussit à le prendre, &
» l'on trouva que c'étoit un homme
» bien conformé. On le questionna

» en plusieurs Langues , sans qu'il ré-
 » pondît dans aucune. On eut même
 » recours à un autre moyen : ce fut
 » de le conduire au Couvent de *Saint*
 » *François* , où il fut conjuré comme
 » pouvant être possédé de l'Esprit Ma-
 » lin. L'Exorcisme fut aussi inutile que
 » les questions l'avoient été. Enfin,
 » quelques jours après , il prononça
 » le mot de *Lierganès*. Il y avoit alors
 » auprès de lui quelqu'un qui étoit
 » de ce Bourg même. Le Secrétaire
 » de l'Inquisition en étoit aussi. Il écri-
 » vit à ses parens pour tâcher de ti-
 » rer d'eux quelques éclaircissemens
 » relatifs à cet homme singulier. On lui
 » répondit qu'un jeune homme de
 » *Lierganès* avoit effectivement dis-
 » paru sur la côte de *Bilbao* , sans
 » qu'on eût entendu parler de lui
 » depuis ce temps. Il fut décidé que
 » l'homme marin seroit envoyé à
 » *Lierganès* , & un Religieux Fran-
 » ciscain , que d'autres affaires y con-
 » duisoient , se chargea de l'accom-
 » pagner : cela ne put cependant s'ef-
 » fectuer que l'année d'après. Lors-
 » qu'ils furent l'un & l'autre à un
 » quart

» quart de lieue du Village, le Reli-
 » gieux ordonna au jeune homme de
 » prendre les devants, & de lui mon-
 » trer le chemin de sa maison. Ce
 » dernier, sans rien répondre, le
 » conduisit directement chez sa mère.
 » Elle le reconnut à l'instant même, &
 » elle s'écria en l'embrassant : *Voilà*
 » *mon fils que j'ai perdu à Bilbao*. Deux
 » de ses frères qui étoient là le recon-
 » nurent également, & l'embrassè-
 » rent avec la même tendresse. Quant
 » à lui, il ne témoigna ni surprise ni
 » sensibilité. Il ne parla pas plus à
 » Lierganès qu'il n'avoit fait à Cadix,
 » & l'on ne put tirer de lui aucun
 » éclaircissement sur son aventure. Il
 » avoit entièrement oublié sa langue
 » naturelle, excepté ces mots, *pain*,
 » *vin*, *tabac*, qu'il ne prononçoit pas
 » même à propos. Lui demandoit-on
 » s'il vouloit l'un ou l'autre de ces
 » choses, il étoit hors d'état de ré-
 » pondre. Il mangeoit avec excès du
 » pain durant quelques jours, & en
 » passoit ensuite un pareil nombre
 » sans prendre aucune sorte de nour-
 » riture. Il s'acquittoit fort bien des
 » commissions où il ne falloit point

» parler. Il remettoit exactement une
 » lettre à son adresse, & en rappor-
 » toit la réponse par écrit. On l'en-
 » voya un jour en porter une à San-
 » tader. Il falloit pour y arriver passer
 » la rivière à Pédrenna. Elle a plus
 » d'une lieue de largeur dans cet en-
 » droit, & *François de la Vêga* ne
 » trouva point de barque pour la tra-
 » verser. Il la traversa à la nage, &
 » remplit parfaitement sa commission.
 » Ce jeune homme avoit environ six
 » pieds de haut, le corps bien formé,
 » teint blanc, les cheveux roux &
 » aussi courts qu'un enfant qui vient
 » de naître. Il alloit toujours nuds
 » pieds, & n'avoit presque point
 » d'ongles ni aux pieds, ni aux mains.
 » Il ne s'habilloit que lorsqu'on l'en
 » faisoit souvenir, & il ne lui en
 » coûtoit pas plus d'aller sans aucuns
 » vêtemens. Il en étoit de même pour
 » le manger. Lui en offroit-on, il
 » l'acceptoit. Oublioit-on de lui en
 » présenter, il n'endemandoit point,
 » Ce fut ainsi que ce jeune homme
 » resta encore neuf ans chez sa mère.
 » Au bout de ce temps, il disparut
 » de nouveau, sans qu'on ait sçu ni
 » comment, ni pourquoi. Il est à croire

» que les mêmes raisons qui avoient
 » causé la première disparition influè-
 » rent sur la seconde. On publia
 » qu'un habitant de Lierganès avoit
 » depuis revu *François de la Vêga*
 » dans un port des Asturies ; mais ce
 » fait paroît moins attesté que les
 » précédens. On assure aussi que lors-
 » qu'on retira cet homme singulier de
 » la mer de Cadix , il avoit le corps
 » tout couvert d'écailles ; mais elles
 » tombèrent par la suite. On ajoute
 » que divers endroits du corps de
 » cet homme étoient aussi durs que
 » du chagrin. Le P. *Fei-joo* joint à ce
 » récit beaucoup de réflexions philo-
 » sophiques sur un tel phénomène &
 » sur les moyens qui ont pu rendre
 » un homme capable de vivre au fond
 » des mers. Il observe que , si *Fran-*
 » *çois de la Vêga* eût conservé sa raison
 » & l'usage de la parole , il auroit pû
 » mieux nous instruire sur cet objet ,
 » que ne pourront le faire toutes les
 » réflexions des Physiciens. Il auroit
 » pû nous apprendre une foule de dé-
 » tails qui seront toujours ignorés des
 » plus habiles Naturalistes ; par exem-
 » ple , sur la génération des poissons ,

52 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» leur façon de vivre , &c. Il auroit pû
» y joindre d'amples éclaircissemens
» sur le fond de la mer , sur les plantes
» qui y naissent , &c. On eut appris de
» lui-même comment il avoit pû y sub-
» sister long temps , & s'y accoutumer
» si subitement ; s'il y dormoit par in-
» tervalles ; combien de temps il sup-
» portoit le défaut de respiration ; com-
» ment il échappoit à la voracité des
» monstres marins , & peut-être qu'el-
» les sont les différentes espèces de ces
» monstres «.

Il est peu de Journaux plus instruc-
tifs , aussi agréables que celui-ci. Il faut
voir dans l'Ouvrage même tous les
articles intéressans dont il est com-
posé. Il en est un grand nombre qui
ne sont pas moins curieux que ceux
que vous venez de lire ; entr'autres ,
la description de la procession le jour
de la Fête-Dieu à Séville. Le travail
des rédacteurs de ce Journal mérite
les plus grands encouragemens , tant
par son objet que par la manière dont
il est rempli.

Je suis , &c.

A Paris ce 20 Janvier 1775.

L E T T R E I I I.

*Lettre à l'Auteur de ces Feuilles sur les
Poësies de M. Mercier le Drama-
turge.*

JE puis me vanter , Monsieur , que peu de vos Lecteurs ont exercé plus que moi leurs *muscles zigomatiques* , en lisant le songe que vous avez eu à l'occasion de l'*Essai Dramatique* de M. Mercier. Mais je vous avoue qu'il y a dans votre relation une circonstance qui m'a fort étonné. Tous les beaux-ésprits de l'Elysée , dites-vous , s'y demandoient les uns aux autres ce qu'avoit donc fait le Dieu de la Poësie à cet auteur , *qui veut bannir les vers du Théâtre & les reléguer dans les Madrigaux*. Il faut que ces grands hommes , malgré la curiosité que vous leur supposez , soient bien peu au fait de ce qui se passe sur la terre ! Comment vous , Monsieur , qui lisez tout , n'avez-vous pas répondu

34 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

sur le champ à cette question ? Ignorez-vous qu'*Apollon* a des torts & les plus grands torts avec M. *Mercier* ? *Ce qu'il lui a fait* ? Il lui a joué le tour le plus cruel qu'il soit possible d'imaginer ; il lui a inspiré une douzaine de Pièces de vers plus froides , plus ennuyeuses , plus ridiculement emphatiques les unes que les autres , des Epîtres Philosophiques huées par les amis mêmes de l'auteur , des Héroïdes ah , quelles Héroïdes ! &c , &c , &c. M. *Mercier* a cru long-temps avoir une ressource dans le prompt oubli où tomboient ces pitoyables opuscules à mesure qu'ils naissoient. Vaine espérance ! A peine les premiers étoient-ils ensevelis dans le magasin du Libraire inutilement chargé de les vendre , que le Dieu ou le Démon de la rime revenoit à la charge , & tourmentoit de nouveau le Métromane. Tout récemment encore , ne vient-il pas de lui mettre en tête le grand & magnifique projet de refaire la célèbre *Lettre d'Héloïse* de M. *Colardeau* ? Ne sont-ce pas là , Monsieur , d'abominables procédés de la part d'*Apollon* ? Mais il

faut que vous jugiez vous-même des belles Poësies que ce Dieu lui a fait faire. Je n'en ai sous la main dans ce moment-ci que trois ou quatre, y compris l'*Héloïse* nouvellement replâtrée. La première est une espèce d'*Épître* qui a concouru il y a plusieurs années pour le prix de l'Académie. M. *Mercier*, instruit apparemment qu'on aimoit le ton philosophique dans ce pays là, s'est mis à rimer une quinzaine de pages de métaphysique sans plan, sans suite, sans liaison, le tout pour prouver *que notre ame peut se suffire à elle-même*. C'est un tas de grands mots, la plupart vuides de sens. Il parcourt les principales facultés de l'ame, d'abord l'imagination : Non, ce n'est point assez, dans son vol invifible,

Et de l'Être existant & de l'Être possible ;

Elle donne naissance à des Mondes nouveaux

.

Feu puissant, feu sacré, viens, trace ma carrière :

Les roses du bonheur ceindront ma tête al-
tière.

56 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Je laisse , en m'élançant vers *mon superbe*
choix ,

Aux vulgaires mortels la couronne des Rois.

Vient ensuite l'*agissante Mémoire*

Qui roule sous mes yeux les fastes de la terre,

Puis l'*Entendement* , ce creuset divin ,
qui ,

Pesant nos sentimens d'une balance sûre ,

Donne une assiette fixe à nos Arts , à nos Loix...

Avec de tels trésors *bâtissons sur notre ame*.

Je voudrois , Monsieur , vous voir rendre compte d'une Pièce de vers telle que celle - ci. Comme vous vous moqueriez & de l'être *existant* , & de l'être *possible* , & de la *tête altière* de M. Mercier , & de son *superbe choix* , & de la *mémoire qui roule des fastes* & du *creuset divin* qui *pèse* & *donne une assiette* ! Quel langage , diriez-vous ! quel style ! quelle Poésie ! quel galimathias ! Encore trois vers , Monsieur , & , pour ne pas trop m'appesantir , je passe aussitôt aux deux autres chefs - d'œuvre de M. Mercier. Voici comme il peint l'ame survivant à tout , après la fin du monde :

Quand l'ame, s'élançant d'un corps vil & mortel ,

Sortira du bûcher immense , universel ;
Sur les débris du Monde on la verra sourire.

Pour cette idée à la *Cyrano* , celui qui est capable de l'avoir produite a dû croire qu'elle étoit bien grande , bien belle : une *ame* qui *sort d'un bûcher* & qui *sourit sur les débris du Monde* ! Oh ! je gagerois que l'auteur est resté long-tems en extase devant une image aussi neuve ; & c'est en quoi je trouve plus coupable celui qui a pu lui remplir l'esprit de conceptions aussi extravagantes. Se moquer ainsi d'un homme de bonne - foi & qui ne s'en apperçoit pas , cela s'appelle, je crois, *le persiffler*.

La seconde Pièce de vers qui doit me servir de preuve en faveur de M. *Mercier* est une *Lettre de Dulis, Héroïde*, dont le sujet est le plus révoltant que l'on ait jamais choisi. C'est un Moine qui veille auprès du corps mort d'une jeune personne qu'il a aimée ; la passion emporte ce Moine à un excès inouï

dans cette circonstance. La jeune personne , qui n'étoit qu'en léthargie , ressuscite en peu de tems , & le père appelle mille fois le Moine *mon cher libérateur*. Il y a un mérite dans cette *Lettre* , c'est que le Poète paroît avoir senti tout ce que l'aventure qu'il décrit présente d'atroce. Aussi trouve-t-on à chaque vers , & presque à chaque hémistiche , les épithètes les plus fortes qu'on puisse extraire du Dictionnaire des Rimes ; des *tourmens affreux* , des *crimes funestes* , des *desirs errans* , de *justes horreurs* , des *horreurs suprêmes* , des *terribles* , des *horribles* , *barbares* , *hideux* , *furieux* , *éperdu* , *confondu* , *détestables* , *exécrables* , *abominables* , &c , &c , &c. Il y a quelquefois des vers qui en sont tout gonflés , & les substantifs en ont par devant & par derrière comme dans cet exemple :

Cet indomptable instinct tyrannique & fougueux.

A ces beautés-là près , tout le reste de cette Héroïde est commun , entortillé , frénétique , plein de phrases obscures où à prétentions ; je ne vous en citerai que quelques vers des plus remarquables. Si par hasard vous en desiriez

un plus grand nombre , vous n'avez qu'à me le faire sçavoir ; je puis vous répondre d'avance qu'à cet égard j'ai de quoi satisfaire pleinement votre curiosité. En attendant , lisez toujours ceux-ci.

Du charme de l'Amour *mon ame pénétrée ;*
Trompoit dans ses langueurs ma raison égarée...

Que n'a-t-il coulé sous ma juste fureur
 Ce sang que l'on déteste & qui me fait hor-
 reur !

Et d'un triste flambeau le jour pâle & trem-
 blant

Imprimoit sur les murs tout l'effrai du néant...

O Maîtresse adorée

Je cherchois *au-dessus de ta tête sacrée*
Le bras qui sur tes jours étendit son courroux ,...

La clarté ténébreuse

Qui peint d'un pâle éclat cette scène d'hor-
 reurs.

Me voilà seul au sein d'un horrible silence ;
 Abandonné de tous , malheureux avec moi....

Oui, je fus un Tyran ; mais par ce droit bar-
 bare

J'enchaîne à mon pestin une Beauté si rare ;
 &c.

Je n'ai plus qu'à vous dire un mot de l'*Épître d'Héloïse à Abailard*. Je ne comprends pas comment, avec le secours que toutes les Bibliothèques offrent sur ce sujet intéressant, avec les lettres originales, avec celles du Comte de *Buffi*, celles de *Pope*, &c, le Dieu des vers lui-même a pu faire composer une aussi mauvaise *Épître à M. Mercier*. Figurez-vous un tissu d'exclamations vagues, de sentimens presque toujours manqués, de passions factices, d'images incohérentes, de tirades qui finissent froidement & tantôt des puérilités, comme :

Ma plume d'elle-même.

A tracé par instinct, *Abailard* que je t'aime!.....
 Titre dont je suis fière, oui tu m'enorgueillis!
 Ce desert embelli sourit à ton ouvrage.

Tantôt les expressions & les métaphores les plus disparates, telles que deux amans *enivrés de feux*, une image qui meurt dans le sein d'une amante, les flancs d'une cime, les bords du sein des mers, des soupirs qui se perdent en fumée, La vérité qui présente sa clarté à mort

erreur , la mort frappant d'un seul coup la crainte & l'espérance , &c , &c.
Enfin , Monsieur , pour vous faire connoître l'excès de chaleur qui regne dans cette *Héroïde* , il faut que je vous rapporte un morceau dont le fond prêtoit beaucoup à la sensibilité. C'est toujours *Héloïse* qui parle ; il est question du tombeau où elle demande à être réunie avec son cher *Abailard*.

Si deux jeunes Amans , remplis du même amour ,

L'un par l'autre égarés , visitent ce séjour ,
Cet éloquent tombeau suspendra leur ivresse ;
Ils pleureront sur nous , sur eux , sur leur foiblesse.

L'œil humide & fixé sur ce triste cercueil ,
Ils verront des plaisirs l'inévitable écueil ,
Et celui qui , rompant un douloureux silence ,
Osera le premier gémir en assurance ,
S'écriera : c'est ainsi que , malgré nos ardeurs ,
L'Amour assoupira la flamme de nos cœurs.

Vous avez sûrement bien vu de mauvais vers ; mais , j'ose vous le demander , connoissez - vous un style plus lâche & plus forcé ? Avez - vous jamais

62 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

rencontré des rimailles plus triviales , plus foibles , plus languissantes que celles que je viens de recueillir pour votre amusement ? Eh bien ! Monsieur, foyez de bonne-foi : si le Dieu de la Poésie vous en faisoit faire de pareilles , que ne tenteriez-vous pas pour en tirer vengeance ? Est-il étonnant après cela que M. *Mercier* le poursuive avec fureur , lui & tous ses favoris ; qu'il fasse des *Philippiques* contre les *Boileaux* , les *Racines* , les *Horaces* , &c ? enfin , qu'il entreprenne de renverser les autels d'*Apollon* partout où il en trouve ? Si dorénavant vous entendez demander *ce qu'a donc fait ce Dieu à M. Mercier* , vous ferez , je crois , en état de donner là-dessus quelques éclaircissmens.

*Réponse de l'Auteur de ces Feuilles
à l'auteur de la Lettre précédente.*

JE vous proteste , Monsieur , que je n'aurois jamais deviné d'où pouvoit venir la terrible colère de l'auteur de l'*Essai Dramatique* contre le Dieu de

la Poësie. Si c'est réellement à ce Dieu que s'en prend M. *Mercier*, il a le plus grand tort du monde. Il est de toute évidence qu'*Apollon* ne s'est jamais mêlé ni de ses vers, ni de sa prose. Rappeliez-vous, Monsieur, que le grand *Rousseau* dans son *Epître aux Mages* leur dit, en parlant des mauvais Poètes qui le haïssoient :

Oui, contre moi, vous qui me censurez,
Vous les avez mille fois inspirés.
Nous ! Point du tout.

Apollon pourroit vous faire la même réponse au sujet de M. *Mercier*. Pour justifier pleinement le brillant fils de *Latone*, il suffit de jeter un coup d'œil sur les citations de votre *Lettre*. De bonne-foi, Monsieur, *Apollon* a-t-il jamais inspiré de pareils vers ? Tous les Lecteurs décideront que cela n'est pas possible ; & , quand vous y aurez réfléchi vous-même un instant, je suis sûr que vous finirez par convenir avec moi que M. *Mercier* les a faits tout seul.

- Je suis, &c.

64 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

*Vers sur la réception de la REINE
à l'Opéra d'IPHIGÉNIE, le 13
Janvier 1775.*

VOUS sçavez, Monsieur, que le
Vendredi 13 de ce mois, la REINE,
accompagnée de MONSIEUR, de
MADAME & de MONSEIGNEUR
LE COMTE D'ARTOIS, est venue à
Paris pour voir, en petite loge, l'ad-
mirable Opéra d'*Iphigénie en Aulide*,
de M. le Chevalier *Gluck*. Il y a, au
second Acte, un Divertissement dans
lequel *Achille* dit à tout le Peuple as-
semblé :

Chantons, célébrons notre Reine.

Tout le Chœur répète ces paroles
avec enthousiasme. Le Public en fit sur
le champ l'application à la REINE; la
Salle retentit d'applaudissemens &
d'acclamations unanimes. Le Public
demanda le Chœur à plusieurs repri-

ses, & le Chœur, non moins enchanté que le Spectateur, satisfait à ses desirs. La REINE fut sensiblement touchée de ces hommages d'autant plus vrais & plus flatteurs, qu'ils étoient inattendus. L'auteur des Vers que je vous envoie à ce sujet me paroît avoir bien rendu cette heureuse circonstance.

J'AI vû d'une auguste Princesse
L'embarras, le trouble enchanteur ;
J'ai ressenti l'aimable ivresse ,
L'enthousiasme de son cœur.
J'ai vû de précieuses larmes
Couler de ses yeux attendris :
Eh ! comment résister aux charmes
Des cris touchans de tout Paris ?
Partageant son heureux délire ,
A mon tour essuyant mes pleurs ,
Tout bas je me suis mis à dire :
Voilà, voilà les vrais honneurs.

66 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

La pompe des Rois nous étonne ;
Et sur-tout , lorsque la beauté
Réunit l'éclat qu'elle donne ,
A l'éclat de la Majesté :
Mais ces transports de l'allégresse ,
L'accord charmant de mille mains ,
Ces voix qu'élève la tendresse ,
Sont-ce là des suffrages vains ?
O Rois , voilà votre richesse ;
C'est le faste des Souverains.

Respectables Epoux , que le François adore ;
Goûtez, goûtez long-temps un si parfait bonheur ;
Oui , quel que soit pour vous l'excès de la
grandeur ,
Un hommage aussi pur est bien plus doux
encore.

*Par M. THIERRY fils , premier
Valet de Chambre du Roi.*

*Requête des filles de Salency à LA REINE,
au sujet de la contestation qui s'est
élevée entre le Seigneur & les Habitans
de cette Paroisse , relativement à la
Fête de la Rose : par M. Blin de Sain-*

A N N É E 1775. 67

More. A Paris , chez Delalain & Monory , Libraires , rue de la Comédie Françoise , & le Jay , Libraire , rue Saint-Jacques , brachure in-8°. de 20 pages.

LE procès entre le Seigneur & les habitans de Salency , au sujet de la Fête de la Rose , n'étoit pas encore jugé , lorsque M. *Blin de Sain-More* imagina , au nom des filles de ce Village , & fit paroître cette *Requête à la Reine* , pour intéresser en leur faveur la bienfaisance déjà si célèbre de cette jeune Princesse , & procurer à la Fête de la Rose une protection indépendante du caprice des Seigneurs de cette Paroisse. On trouve , dès les premières pages , une description du bonheur que cet établissement a toujours procuré aux habitans de ce canton ; on y remarque sur-tout ces quatre jolis vers :

Un champ fécond , la santé , la droiture ,
Sont les seuls biens estimés parmi nous ;
La fille apporte à son heureux époux
L'honneur pour dot & quinze ans pour parure ;

Vient ensuite l'origine de cette institution si utile.

Riches si vains , & vous , Grands fastueux ,
 Dans vos Palais vous ne pouvez comprendre
 Que sous le chaume on vive plus heureux :
 C'est un secret & l'on peut vous l'apprendre.
 Vous saurez donc qu'à Noyon, sous *Clovis* ,
 Par son exemple instruisant le Fidèle ,
 Le bon *Midard* , des Prélats le modèle ,
 En digne Apôtre , en Saint vivoit jadis.
 Un vain blazon n'ornoit point son carosse ;
 Sur le tissu de ses simples habits ,
 N'ondoyoient point la moire & le tabis.
 Dans un vieux chêne on façonnoit sa croisse.
 A tout l'éclat des pompes de la Cour
 Il préféroit , tranquille & solitaire ,
 De Salency le champêtre séjour.
 De nos aïeux il fut le tendre père ;
 De leurs enfans il est encor l'amour.
 Ce saint Pasteur voulut que , chaque année ,
 Celle de nous , dont le cœur ingénu
 Plus tendrement eût chéri la vertu ,
 Fût en public de roses couronnée.
 Le Ciel bénit sa pieuse ferveur.
 D'un commun choix *Agnès* fut la première
 Qui mérita l'heureux nom de Rosière ,

Et dans *Agnès*, *Médard* eut la douceur
De couronner une Sainte & sa sœur, &c.

Ce morceau, comme vous voyez,
Monsieur, est plein de grace, d'élégance & de détails piquans. L'auteur auroit seulement dû corriger ce subjonctif désagréable, *celle dont le cœur eut chéri la vertu* ; tournure qui, d'ailleurs n'est rien moins que poétique.

La description de la Fête elle-même n'est pas moins intéressante, & mérite aussi de vous être rapportée.

Mais de la Fête annonçant le retour,
Déjà la cloche, & déjà le tambour
De tous côtés appelle un peuple immense.
On se rassemble ; on part, & le Clergé
Vêtu de lin, dans un profond silence,
Marche à pas lents, en deux files rangé.
Le Curé suit, & la jeune Rosière
En habit blanc, en longs cheveux épars,
N'osant lever sa timide paupière,
Par sa pudeur charme tous les regards.
A ses côtés, douze Vierges légères
Lui disputant de sagesse & d'appas,
En jupon blanc, en corset de Bergères,
Ornent sa gloire, & ne l'effacent pas.
Dans le Château la Rosière introduite
De son Seigneur reçoit les complimens ;
Et de sa main au Temple reconduite

70 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Marche en triomphe au son des instrumens.

Au sein du chœur, que la foule environne,

Pour cette Reine un trône est préparé.

Elle s'y place, & des mains du Curé

Reçoit enfin l'encens & la couronne.

Chacun se livre aux mouvemens divers

Que dans son cœur cette pompe fait naître.

L'une est jalouse, & craint de le paroître ;

De cris joyeux l'autre frappe les airs ;

La jeune *Lise*, à l'œil vif, au pied leste,

Sans jalousie & non pas sans regrets,

Voit triompher sa rivale modeste,

Pleure un instant & se console après ;

A sa vertu l'avenir moins funeste

Fait espérer un plus heureux succès.

D'un air content *Eglé* voit à sa fille

Donner le prix qu'elle obtint autrefois.

Le jeune *Alain* admire en tapinois,

Dans la *Rosière* innocente & gentille,

Cette beauté dont son cœur a fait choix ;

Et le Vieillard courbé sur sa bequille,

Sourit de joie en voyant sa famille

De la vertu chérir encor les loix.

L'avenir moins funeste, & admire en tapinois, sont des négligences : mais la peinture de la jeune Rosière est charmante, & tout ce morceau a un

ton riant & doux, une simplicité, un charme bien au-dessus de toutes les recherches du bel-esprit. Les filles de Salency finissent par représenter à la REINE, la persécution qu'elles essuient, & par implorer son secours pour leur *Rose* chérie. *Reine*, ajoutent-elles.

Votre beauté mérite un époux tendre :
 A votre cœur un Empire étoit dû.
 L'Etre suprême a sur vous répandu
 Tous les présens que l'homme en ose attendre
 Il n'est qu'un bien où vous puissiez prétendre ;
 Mais si par fois, du pauvre des Hameaux
 Le Ciel n'a pas rejeté la prière,
 Il pourroit bien, en finissant nos maux,
 D'un beau Dauphin vous rendre bientôt mère,
 Et réunir, dans ce Prince chéri,
 Le Sang de Charle* & le Sang de Henri**
 De Salency tel est le vœu sincère ;
 Et si jamais, propice à nos cantons,
 Vous visitez les bords que l'Oise arrose,
 Pour tous trésors nous n'avons qu'une Rose,
 Avec un cœur, nous vous les offrirons.

* Charles-Quint,

** Henri IV.

72 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

*Le Médecin Clairvoyant, peint en 1773
par M. le Prince, Peintre du Roi, de
l'Académie Royale de Peinture ; gravé
par M. Helman, Graveur de M^{gr} le
Duc de Chartres, d'après le Tableau
original qui appartient à S. A. S.*

CETTE Estampe, de 16 pouces de haut sur 13 de large, fait le plus grand honneur à M. *Helman*, jeune Artiste qui suit avec succès les traces des anciens Maîtres qui ont le plus excellé dans l'art de la Gravure. Vous avez admiré, Monsieur, ce Tableau de M. *le Prince*, à l'exposition en 1773. M. *Helman* en a très-bien rendu l'esprit & l'effet ; il a supérieurement exprimé les caractères de têtes ; son burin est doux & moëlleux. Cet ouvrage se vend 6 livres au petit Hôtel de Clugny, rue des Mathurins, chez l'auteur lui-même, qui grave actuellement *le Marchand de Lunettes* ; c'est le pendant du *Médecin Clairvoyant*.

Je suis, &c.

A Paris ce 30 Janvier 1775.

L'ANNÉE

LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

L'Esprit de la Fronde ou Histoire politique & militaire des troubles de France pendant la minorité de LOUIS XIV, tomes III, IV & V, d'environ 800 pages chacun. A Paris, chez Moutard, Libraire, rue du Hurepoix.

IL y a, Monsieur, deux ans environ que je vous rendis compte des deux premiers Tomes de cet Ouvrage; les trois que je vous annonce le complètent. L'auteur de cette Histoire, féconde en traits singuliers, entre dans les moindres détails. Il fait connoître à fond le caractère, les mœurs, l'ame, les talens des principaux personnages qui

ANN. 1775. Tome I. D .

ont joué un rôle dans ces troubles où les François, selon leur usage ont si souvent mêlé la plaisanterie aux horreurs de la guerre civile.

La plus grande faute, ou peut-être le malheur de ceux qui tenoient alors les rênes du Gouvernement, étoit de se liguier eux-mêmes avec un Partisan pour combattre l'autre ; ce qui, dans tous les cas, ne peut qu'affoiblir & dégrader l'autorité. Il est étonnant que cette réflexion n'ait pas été faite par l'auteur de cette Histoire. Il est certain du moins que la plupart des scènes qu'il décrit devoient naturellement la faire naître. Un des premiers Chapitres du troisième Tome est une des preuves les plus sensibles. Le Cardinal *Mazarin* imagine de se raccommoder avec les Frondeurs, & de faire descendre la Reine jusqu'à traiter avec le séditieux Coadjuteur qui, par ses intrigues, avoit mis plusieurs fois la Capitale en feu. La Reine lui fait tenir un billet signé d'elle pour lui servir de sauf-conduit. *Gondy*, qui avoit de la grandeur dans l'ame, lui renvoie cet écrit, & dès le lendemain

sur la seule parole de la Reine , il se rend au lieu qu'on lui indique. Chacun développe son caractère dans cette singulière entrevue. *Mazarin* arrive un demi quart-d'heure après la Reine , faute au cou de cet homme qu'il détestoit autant qu'il le redoutoit , & lui fait mille protestations & mille offres de services. Le Coadjuteur n'étoit rien moins que dupe de ces belles apparences ; mais un intérêt commun les réunissoit. *Gondy* obtient des graces pour tous ses amis, & , à ces conditions , il promet de soutenir la Reine dans le projet qu'elle avoit formé de faire arrêter le Prince de *Condé*.

L'histoire de l'emprisonnement de ce Héros est très-intéressante. *Mazarin* poussa la fausseté & le raffinement de la cruauté jusqu'à faire prendre par le Prince même les mesures qui devoient servir à le faire arrêter. Sous prétexte de s'assurer d'un certain Officier , l'un des principaux ennemis de *Condé* , il l'engage à donner lui-même l'ordre aux Gens d'armes & aux Chevaux Légers de se trouver à l'entrée de la

nuit dans la rue de Richelieu. *Maz*
 accabloit le Prince de caresses &
 marques de confiance. Le hafard
 que ce dernier étoit dans le cabi
 du Ministre, lorsqu'on expédioit l'
 dre qui devoit lui faire perdre sa
 berté. Le Cardinal donnoit audien
 à un nommé *Priolo*, homme de co
 fiance du Duc de *Longueville*. Co
 entre, & , ne voulant pas troubles
 conversation, le prie de la continu
 tandis qu'il s'approchera du feu. I
 trouve de *Lyonne* qui , accoudé sur
 petit bureau, écrivoit l'ordre pour
 prison. » On peut imaginer la f
 » prise du Secrétaire : il pâlit, il re
 » git, & , si le Prince eût alors exami
 » son maintien , il n'est pas doute
 » que c'en eût été assez pour le fa
 » ver. Cependant de *Lyonne* eut
 » temps de cacher ce qu'il écriv
 » sous un tas de papier, & alors,
 » fectant beaucoup de sérénité ,
 » soutint la conservation avec un
 » d'aisance qui auroit détruit tous
 » soupçons, si le Prince avoit pu
 » former. » Mais *Condé* étoit dans
 plus parfaite sécurité. Il rejetta to

les conseils de ses amis, & une multitude d'avis plus sinistres les uns que les autres qu'on lui fit passer dans la journée ; fatigué de voir tant de gens qui croyoient en sçavoir plus que lui, il s'écria à la fin : *voilà la dix-septieme sottise que j'entends aujourd'hui*, & partit avec confiance pour le Palais Royal où il fut arrêté par *Guitaud*, Capitaine des Gardes de la Reine, ainsi que le Prince de Conti son frère & le Duc de Longueville son beau-frère. On les fit passer par un escalier dérobé qui se trouvoit au bout de la galerie, pour se rendre dans le jardin. » Ce » réduit sombre & étroit, garni de » Gardes, sans épouvanter Condé, lui » donna cependant quelques allarmes. » *Guitaud*, s'écria-t-il, *voilà qui sent* » *les Etats de Blois ? Non, non, Mon-* » *seigneur*, répondit vivement celui- » ci, *je suis homme d'honneur ; si cela* » *étoit, je ne m'en mêlerois pas.* En tra- » versant le jardin, & en passant au » milieu d'une double haie de Gendar- » mes & de Gardes du corps, le Prince, » qui avoit repris toute sa fermeté, amis,

» leur cria-t-il, *ce n'est point ici la bataille*
 » *de Lens*. Tous, pénétrés d'abatte-
 » ment, baissèrent la tête & n'o-
 » sèrent répondre. Cependant ils ar-
 » rivèrent à cette porte du jardin,
 » qui donne sur la rue Vivienne : là,
 » seize Gendarmes & Chevaux-Légers
 » les attendoient avec un carrosse,
 » dans lequel ils montèrent avec Co-
 » minges, qui les conduisit à Vincen-
 » nes. Dès que Condé fut entré dans
 le donjon du Château où l'on n'arriva
 que très-tard, il reprit toute sa gaîté.
 » Il en avoit besoin pour dissiper le
 » chagrin de son frère, & tirer le
 » Duc de Longueville de sa taciturnité ;
 » celui-ci n'avoit pas dit un seul mot
 » durant toute la route, & jamais le
 » malheur n'avoit fait des impressions
 » si profondes sur un esprit. Leur cha-
 » grin redoubla à la vue du triste sé-
 » jour où on les confinoit : comme on
 » avoit craint de donner des soup-
 » çons en faisant quelques préparatifs,
 » on ne leur avoit apprêté ni meubles,
 » ni souper, ni lits. Selon quelques-
 » uns, le Maréchal de Rantzau, qui
 » étoit depuis long-temps prisonnier,

» fut obligé de leur faire partager sa
» table. *Condé* n'oublia rien pour ren-
» dre le repas amusant , accablant ses
» deux compagnons de plaisanteries.
» Il leur fit passer la nuit à jouer aux
» cartes, entamant lui-même de temps
» en temps de grandes disputes avec
» *Comminges* sur l'Astrologie. Selon
» d'autres, il passa la nuit différem-
» ment, mais d'une manière qui n'in-
» diquoit pas moins de fermeté ; il prit
» une couple d'œufs pour toute nour-
» riture, & se jeta tout habillé sur
» une botte de paille, étendue dans
» une grande chambre, où on les
» avoit mis tous trois ; là il renou-
» vella la scène qu'il avoit donnée
» avant l'une de ses batailles ; il dor-
» mit douze heures sans s'éveiller ».

Cependant, l'union du Cardinal *Mazarin* & du Coadjuteur ne pouvoit être de longue durée. *Mazarin* craignoit de voir son rival prendre de l'empire sur l'esprit de la Reine, & *Retz* ne vouloit point perdre celui qu'il avoit sur le peuple de la Capitale, & qui ne pouvoit guères se concilier avec une liaison intime du

Cardinal & du Coadjuteur. C'est ce qui donnoit souvent à la conduite de ces deux hommes un air de contradiction qui produisoit quelquefois des effets très-plaisans. La Princesse de Condé, aidée des Ducs de *Bouillon* & de *la Rochefoucauld*, avoit soulevé la Guyenne, & sur-tout Bordeaux en faveur de son mari. Un des principaux moteurs de ces troubles & des plus zélés, ainsi que des plus adroits serviteurs du Prince, étoit un nommé *Lénet*, dont les talens égaloient presque ceux du Coadjuteur. Lorsque le Cardinal voulut se rapprocher des Princes, ou dumoins feindre de le vouloir, pour rendre les Frondeurs plus dépendans de ses volontés, il affecta pour ce *Lénet* les plus grands égards. » Il le mena à la Messe dans » son carrosse avec les deux Ducs; » chose qui lui parut à lui-même si surprenante, qu'il ne put s'empêcher » de dire en souriant : *Qui auroit cru,* » *il y a huit jours, & même trois, qu'on* » *nous auroit vu tous quatre aujourd'hui* » *dans le même carrosse ? Tout arrive* » *en France*, répondit *la Rochefou-*

» *cault* d'un ton malin, qui sembloit
 » reprocher au Ministre ses bassesses
 » & ses inconséquences. Le même
 » jour il leur donna à tous trois à di-
 » ner, &, après avoir envoyé ajuster
 » un appartement pour *Lénet* de ses
 » propres meubles, & lui avoir donné
 » de ses propres domestiques pour le
 » servir, il eut avec lui, depuis les
 » sept heures du soir jusqu'à une heure
 » après minuit, la conversation la
 » plus intéressante », & où ils s'épuie-
 » rent tous deux en manège & en dissi-
 » mulation pour se tromper mutuelle-
 » ment. Mais cette basse politique ne
 » pouvoit qu'avilir le Cardinal dans l'es-
 » prit de ceux qui traitoient avec lui.
Mademoiselle, fille du Duc d'Orléans
 qu'il vouloit aussi tromper, le lui re-
 » procha ouvertement : » *il n'y a sorte*
 » *de bassesse, dont vous ne vous avisiez,*
 » lui dit-elle. Hier matin, lorsque M.
 » *Lénet* étoit avec moi, un de vos Pages
 » est venu lui dire que vous l'attendiez
 » pour dîner : mais nous nous sommes
 » bien moqués de vous, lui & moi.
 » *Voyez*, m'a-t-il dit, *le redoutable Mi-*
 » *nistre !* Avant hier, il vouloit me faire

pendre ; aujourd'hui il veut me donner à dîner.

Voici un trait qui achevera de donner une idée juste du caractère de *Mazarin*. L'objet de toute l'ambition du Coadjuteur étoit d'obtenir la nomination au Cardinalat, pour parvenir dans la suite plus facilement au Ministère. *Gondy* alors étoit maître absolu de l'esprit de *Gaston Duc d'Orléans*, & il étoit essentiel à *Mazarin*, ainsi qu'à la Reine, d'avoir le consentement de ce dernier pour la translation de *Condé* & ses frères au Havre de Grace. *Gaston* feint de se laisser fléchir avec peine, &, croyant qu'après cette condescendance on en aura aussi pour lui, il explique ses intentions relativement au Coadjuteur. La Reine, après plusieurs refus, assure le Prince qu'elle lui sacrifie son ressentiment, & qu'elle fera ce que son Conseil jugera raisonnable.

» Ce n'étoit pas se donner de fortes
 » entraves, puisque ce Conseil n'étoit
 » composé que du Cardinal, du Garde
 » des Sceaux, de le *Tellier* & de *Sernien*. Jamais *Mazarin* ne descendit à

» une dissimulation plus vile, puis-
 » qu'elle ne pouvoit tromper per-
 » sonne. Il propose l'affaire devant
 » cette espèce d'assemblée ; il conclut
 » par une humble prière à la Reine de
 » condescendre aux desirs de *Mon-*
 » *sieur*, & à une exaltation que les
 » services & le mérite de M. le
 » Coadjuteur demandoient encore
 » avec plus d'instance ; ce furent ses
 » termes. Le *Tellier* & *Servien* se gar-
 » dèrent bien, on s'en doute assez,
 » de lui applaudir ; mais le Garde des
 » Sceaux fut encore plus hardi, & ne
 » craignit point de sortir du respect
 » qu'on affectoit pour les avis du pre-
 » mier Ministre, certain que c'étoit
 » le véritable moyen de lui faire sa
 » cour. Le Coadjuteur, par un de
 » ces mots imprudens que sa passion,
 » qu'il ne pouvoit pas toujours dissi-
 » muler, lui avoit arraché, avoit
 » fourni un beau texte à son éloquence.
 » Il étoit échappé à *Gondy*, en dé-
 » chargeant son cœur à le *Tellier*, de
 » dire qu'il étoit bien fâché qu'on l'eût
 » réduit dans une condition où il ne pou-
 » voit plus être que Chef de Parti ou Car-

84 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» dinal ; que c'étoit à Mazarin d'opter.
 » Ces paroles avoient été rendues
 » presque sur le champ à Château-
 » neuf qui , saisissant l'avantage qu'el-
 » les lui présentoient , leur prêta
 » dans cette occasion toutes les cou-
 » leurs qui leur convenoient. Après
 » s'être étendu avec une espèce de
 » complaisance sur tout ce qu'elles
 » offroient de hardi & de séditieux ,
 » il s'élève avec force contre la con-
 » descendance du Cardinal ; il la nomme
 » foiblesse , prévarication , trahison
 » des intérêts de l'Etat ; dégradation
 » de la Majesté Royale ; il met un
 » genou en terre , il supplie la Reine ,
 » il la conjure , au nom du Roi son
 » fils & du bonheur du Royaume ,
 » par les mânes du feu Roi son époux ,
 » par l'autorité qu'on lui a confiée ,
 » & qu'elle doit rendre aussi entière
 » qu'elle l'a reçue , de ne pas autori-
 » ser , par un exemple aussi funeste , l'in-
 » solence d'un sujet qui prétend ar-
 » racher les grâces à son Souverain ,
 » l'épée à la main. La Reine à ces
 » mots se dit émue , le Cardinal s'ac-
 » cuse de trop de bonté , reconnoît

» sa mollesse, en demande pardon
 » à la Reine, à l'Etat, & le Duc, ainsi
 » que son favori, se reconnoissent com-
 » plettement joués ».

Dans ces entrefaites, le parti qui s'étoit formé pour mettre les Princes en liberté, devenoit tous les jours le plus fort, & bientôt le Cardinal fut obligé de quitter la Cour. Il voulut se faire un mérite de la délivrance de *Condé* & de ses frères. Il part pour le Havre, & est introduit dans la Place au bruit du canon & de la mousquetterie. » Dès qu'il se voit dans la citadelle, il montre ses ordres à *de Bar*, Officier chargé de la Garde des Princes, monte en botte & en manteau à leur appartement, & leur annonce d'un air gracieux qu'ils sont libres. Son apparition surprend d'abord & embarrasse *Condé*, qui le reçoit cependant avec politesse & l'embrasse. Après les premières civilités, le Cardinal lui répète qu'il peut partir; que la Reine le prie seulement d'oublier le passé, & de servir le Roi comme il a toujours fait; que, de son côté, il le

» supplie lui-même de l'honorer de
 » son amitié, ajoutant cependant avec
 » fierté, qu'il est le maître de la lui
 » accorder ou de la lui refuser. *Condé*
 » réplique qu'il est sensible à la jus-
 » tice que lui fait la Reine, qu'il sera
 » toujours bon serviteur du Roi &
 » de la Princesse, & de vous aussi,
 » *Monsieur*, en s'adressant au Cardi-
 » nal, d'un ton où perçoit l'ironie. En
 » suite, se voyant libre & certain
 » que les portes de sa prison ne peu-
 » vent plus se fermer, il demande à
 » dîner, & mange avec le Cardinal
 » d'un air aussi aisé, que s'il n'eût con-
 » servé dans son cœur aucun ressen-
 » timent contre lui. Cette facilité fit
 » croire au Ministre qu'il ne lui se-
 » roit pas difficile de le regagner er-
 » tièrement, & ayant obtenu de lui
 » un entretien d'une heure après le
 » dîner, il s'efforça de lui faire va-
 » loir la grandeur du service qu'il lui
 » rendoit en le mettant en liberté
 » sans condition, & sur-tout de lui
 » rendre suspects le Coadjuteur &
 » *Gaston*, qui tous deux, à l'en croire,
 » l'avoient forcé à consentir à sa pri-

» son. *Condé*, quoique peu sensible à
 » un service le fruit de la nécessité
 » plutôt que de la bienveillance, dis-
 » simula cependant, & feignit de se
 » laisser persuader. Mais, quand les
 » carrosses furent prêts, il se con-
 » traignit moins : le Cardinal le con-
 » duisit jusqu'à sa voiture, & là, en
 » présence du Prince *de Conti* & du
 » Duc *de Longueville*, les larmes aux
 » yeux, & oubliant la fierté qu'il
 » avoit d'abord fait paroître, il se
 » jeta à ses genoux, en lui deman-
 » dant humblement sa protection.
 » *Condé*, étonné de tant de bassesse,
 » n'y répondit que par un sourire
 » amer, &, se jettant dans son car-
 »rosse, il fit partir brusquement,
 » en poussant de grands éclats de rire «.

Voici quelques traits qui peignent bien le caractère du Coadjuteur. Odieux à la Cour, abandonné des Princes, délaissé du Peuple qui s'étoit cru trahi par son union avec le Ministre : dans ces accablantes circonstances, il se résout au parti le plus singulier qui puisse tomber dans la tête d'un ambitieux. Il va trouver le Duc d'Or-

léans, & lui annonce le projet qu'il a
 conçu de rentrer purement dans les
 exercices de sa profession. » En quit-
 » tant le Luxembourg, il se rend à
 » l'Hôtel de *Condé*, comme s'il eût été
 » dans la meilleure intelligence avec
 » le maître : il le trouve avec Madame
 » de *Longueville*, la Princesse Palatine
 » & *Conti*. Il leur annonce son projet.
 » *Conti* reçoit en riant cette nouvelle,
 » & l'appelle son père hermite ; *Condé*
 » seul parut sentir ce qu'elle avoit de
 » surprenant & y réfléchit. Après cette
 » démarche, que le Coadjuteur lui-
 » même appelle *un pas de ballet*, il
 » court s'enfoncer dans l'obscurité du
 » cloître de Notre-Dame ; & là, pour
 » assurer sa retraite affectée, *Annery*,
 » son ami, avec la noblesse du Vexin,
 » vient se loger aux environs : *Château-*
briant, *Châteaurenaut*, *Lamet*, *Ar-*
genteuil, *Humières* se placent dans le
 » Cloître ; cinquante Officiers Ecof-
 » fois, qui étoient venus en France
 » à la suite de *Montrosé* après le par-
 » ricide de *Charles I*, sont distribués
 » dans les maisons de la rue Neuve
 » les plus affectionnées au Coadju-

» teur ; les Colonels & les Capitaines
 » de quartier qui étoient dans les in-
 » térêts , ont leur ordre , leur mot de
 » ralliement , & sont préparés à mar-
 » cher au premier signal : enfin , rien
 » n'est oublié de ce qui peut rendre
 » un état de défense respectable. Ce-
 » pendant *Gondy* affecte de ne plus
 » paroître en Public , & paroît abso-
 » lument détaché de toute intrigue ; il
 » semble n'avoir plus de relation qu'a-
 » vec des Chanoines & des Curés. Il
 » va administrer en grand appareil la
 » Confirmation dans plusieurs Paroisses
 » de la ville ; mais en secret il entre-
 » tient toujours un commerce très-
 » intime avec *Gaston* par le moyen de
 » *Jouy* ; il en entretient un autre avec
 » *Châteauneuf* , qui , retiré à Mont-
 » rouge , lui faisoit part d'avis très-
 » fidèles qu'il recevoit par le ca-
 » nal du Maréchal de *Villeroy* & du
 » Commandeur de *Jars* ; il va toutes
 » les nuits à l'Hôtel de *Chevreuse* , guidé
 » autant par la politique que par l'a-
 » mour ; il n'oublie rien pour rendre
 » odieuses aux Curés , aux Bourgeois ,
 » au Peuple , & même aux Men-

- LE 12 NOVEMBRE 1954, LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE
 - A DÉCRETÉ LA CRÉATION D'UN MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE,
 - COMPOSÉ DE DEUX SECTIONS : L'ÉDUCATION GÉNÉRALE ET L'ÉDUCATION
 - PROFESSIONNELLE. LE MINISTRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE A ÉTÉ
 - NOMMÉ M. JEAN BÉGIN, DÉPUTÉ DU QUÉBEC. LE MINISTRE A
 - DÉSIGNÉ M. JEAN BÉGIN COMME SON VICE-PRÉSIDENT. LE MINISTRE
 - A ÉGALEMENT DÉSIGNÉ M. JEAN BÉGIN COMME SON VICE-PRÉSIDENT
 - ADJOINT. LE MINISTRE A ÉGALEMENT DÉSIGNÉ M. JEAN BÉGIN
 - COMME SON VICE-PRÉSIDENT ADJOINT. LE MINISTRE A ÉGALEMENT
 - DÉSIGNÉ M. JEAN BÉGIN COMME SON VICE-PRÉSIDENT ADJOINT.

Le duc était donc plein de tristesse, de mélancolie. Et en même temps le duc songeait à la machine où il allait se faire sauter. Gorky avait la confiance de son Ministre par ses prétendues sympathies. Gorky prétendait qu'on ne pouvait forcer d'avoir recours à lui. Et le moment arriva plutôt qu'il ne l'espérait. Une nuit, entre onze et une heure, il voit

* Il fit faire dans ce temps-là une volee pour élever des serins; ce qui fit dire à Nogen que le Coadjuteur sifflait ses linottes.

entrer le frère du Maréchal *Dupleffis*, ensuite le Maréchal lui-même qui saute à son cou, & le salue comme Ministre. On lui explique en même temps ce que la Reine exige de lui pour traverser *Condé*. Le Coadjuteur, qui ne voyoit pas les circonstances favorables pour prétendre au Ministère, se retranche à demander la pourpre. Le Maréchal lui remet un billet de la Régente, qui lui promet toute sûreté, s'il veut se rendre au Palais Royal. *Gondy*, après avoir lu le papier, le baise avec un profond respect, & le jette au feu en s'écriant : *quand voulez-vous me mener chez la Reine ?* Ils prennent jour pour le lendemain à minuit, & conviennent que le Prélat se trouvera dans le Cloître S. Honoré, d'où le Maréchal le mènera auprès de la Princesse par un escalier dérobé. Le lendemain, à l'heure convenue, le Maréchal vient le prendre, & le conduit au petit Oratoire de la Reine, où il le laisse seul avec elle. » La conversation qu'ils eurent ensemble est peut-être la plus étonnante de toutes les aventures de

» cette histoire : on ne sçauroit se fi-
 » gurer jusqu'où *Gondy* porta son au-
 » dacieuse sincérité, & la Reine sa
 » molle complaisance à applaudir à
 » tous ses projets. Elle lui avoit d'a-
 » bord offert le Ministère, mais foi-
 » blement, & du ton d'une femme
 » qui avoit toujours dans le cœur &
 » dans l'esprit le retour du Cardinal ;
 » elle se rabattit ensuite sur la pro-
 » messe du Chapeau, qu'il n'eut garde
 » de refuser : il lui promit en recon-
 » noissance tous les services qu'il
 » pourroit lui rendre, excusant sa
 » conduite passée sur la nécessité des
 » circonstances, & promettant désor-
 » mais une fidélité à toute épreuve.
 » Il ne mit qu'une seule clause à son
 » Traité, & elle étoit bien bisarre dans
 » un homme qui parloit à sa Souve-
 » raine ; il se réserva le droit de dé-
 » chirer toujours impitoyablement le
 » Cardinal. *Mais vraiment*, lui disoit
 » la Reine, *je ne crois pas qu'il y ait*
 » *jamais eu une chose aussi étrange que*
 » *celle-là ; il faut que, pour me servir,*
 » *vous deveniez ennemi de celui qui a ma*
 » *confiance ! Gondy* insista, & , afin de

» lui prouver que , pour lui être utile ,
 » il falloit absolument qu'il gardât le
 » caractère d'ennemi du Ministre , il
 » prétendit que *Gaston* , principal ap-
 » pui qu'il se flattoit de lui rendre ,
 » étoit si irréconciliable avec *Mazarin* ,
 » que , pour peu qu'on lui parlât en
 » sa faveur , il se jetteroit infaillible-
 » ment sur le champ dans les bras de
 » *Condé*. La Reine , que ce prétexte
 » ne trompoit point , l'interrompt
 » alors en s'écriant : *Ah ! Si vous vou-*
 » *liez ! ... Revenez à moi ; je me mo-*
 » *querai de votre Monsieur , qui est le*
 » *dernier des hommes*. *Gondy* ayant con-
 » tinué à protester par ce qu'il y a
 » de plus sacré , qu'il ne pouvoit agir
 » autrement , il fallut que la Princesse
 » cédât. *Mais enfin* , reprit-elle , *j'ai*
 » *fait tout pour vous ; je vous ai offert*
 » *une place dans le Conseil ; je vous of-*
 » *fre la nomination au Cardinalat : que*
 » *ferez-vous pour moi ? J'obligerai , Ma-*
 » *dame* , réplique l'audacieux *Gondy* ,
 » *M. le Prince de sortir de Paris avant*
 » *qu'il soit huit jours , & je lui enlève-*
 » *rai Monsieur dès demain*. *Touchez-là ;*
 » lui dit la Reine transportée & en lui

» tendant la main ; *vous êtes après de-*
 » *main Cardinal , & de plus le second de*
 » *mes amis.*

Ensuite elle lui ordonne de voir la Princesse Palatine , & lui recommande bien de se souvenir qu'il doit sa nomination au Cardinal. *Retz* promet tout , excepté de se déclarer l'ami de *Mazarin*. La Reine le congédie , en lui disant : *Allez , vous êtes un vrai démon ; voyez la Palatine. Bon soir : que je sache la veille le jour que vous irez au Parlement.* Un homme de confiance qui attendoit le Prélat , le conduit par mille détours jusqu'à la porte des cuisines.

Un des Chapitres les plus intéressans de cette Histoire , est celui où l'auteur décrit cette fameuse séance du Parlement , dans laquelle le Coadjuteur courut risque de la vie. La Reine , flattée de l'espoir de détruire l'un par l'autre deux rivaux qu'elle détestoit également , fournit des secours au Coadjuteur qui , le soir , va reconnoître le champ de bataille , & distribuer une foule de gens armés dans différens postes. Les habitans du

pont *S. Michel* & du pont *Notre-Dame* qui lui étoient vendus, avoient ordre de se tenir sous les armes au premier signal. » Tout étant ainsi disposé, » dès que l'audacieux Prélat vit luire » les premiers rayons de ce jour qui » faillit à être le dernier pour lui, il » alla avec ses amis prendre possession du Parlement. *Condé* ne s'y » rendit que sur les sept heures du » matin avec un cortège moins nombreux que celui de son rival, mais » bien plus respectable, n'étant composé que de noblesse. Dès que le » Prince eut pris sa place, il commença l'attaque en se plaignant de » cette foule de gens armés, dont le » Palais étoit rempli. Il ne pouvoit » assez s'étonner que le temple de la » justice fût devenu tout-à-coup un » camp, où l'on se préparoit à une » sanglante bataille. Il avoit trouvé » des postes pris, des gens commandés, des mots de ralliement ; & il » ne concevoit pas qu'il pût se trouver dans le Royaume des gens assez » insolens pour prétendre lui disputer » le pavé ». A ces derniers mots qu'il

» dians , les négociations du Prince
 » & les noircir de ces couleurs , dont
 » il entendoit si bien le mélange : dans
 » le même temps enfin , il mine la fa-
 » veur du Duc de Beaufort , sans que
 » celui-ci s'apperçoive des coups qu'il
 » lui porte , ou ait l'adresse de les pa-
 » rer. Une conduite si extraordinaire ,
 » si étonnante dans le Coadjuteur ,
 » étoit une énigme , dont personne
 » n'avoit le mot. Au Palais Royal , à
 » l'Hôtel de Condé , on s'en vengeoit
 » par des railleries * ; mais on n'étoit
 » pas moins curieux d'en sçavoir le
 » motif «.

Ce motif étoit plein de justesse ,
 de profondeur , & en même temps le
 plus analogue à la situation où il
 voyoit les affaires. Condé effrayoit la
 Régente & son Ministre par ses pré-
 tentions exorbitantes. Gondy pré-
 voyoit qu'on seroit forcé d'avoir
 recours à lui , & le moment arriva
 plutôt qu'il ne l'espéroit. Une nuit ,
 entre minuit & une heure , il voit

* Il fit faire dans ce temps-là une vo-
 lière pour élever des serins ; ce qui fit dire à
 Nogent que le Coadjuteur sifflait ses linottes.

» tale ; ils le supplient de trouver bon
 » qu'on fasse disparoître toute la no-
 » bleſſe & cette foule de gens ar-
 » més qui aſſiégent le Palais. *Condé* ſe
 » rend, & ordonne à la *Rocheſoucault*
 » d'aller prier ſes amis de ſe retirer
 » *Gondy*, affectant une rivalité indé-
 » cente, ridicule, & dont en ſecret.
 » il rougiſſoit lui-même, ſe lève en
 » s'écriant avec impudence qu'il va
 » faire la même prière à ſes amis.
 » *Quoi, Vous êtes donc armé*, lui dit
 » le Préſident de *Meſme* ? *Eh qui en*
 » doute, reprit arrogamment le Pré-
 » lat ? Il eſt vrai que le doute au-
 » roit été aſſez impertinent dans une
 » occasion où il n'y avoit peut-être
 » pas dix perſonnes de toute l'aſſem-
 » blée, & même des Magiſtrats, qui ne
 » fuſſent armés, les uns de poignards,
 » les autres de piſtolets, quelques-uns
 » de cuirafſes. Cependant, tandis que
 » *Gondy* va auprès de ſes amis, la
 » *Rocheſoucault*, après avoir achevé
 » ſa commiſſion, rentre dans le par-
 » quet des Huiſſiers. A peine le Prélat
 » paroît dans la Grand'Salle, que

» quelques valets de pied du Prince
 » mettent l'épée à la main , en criant
 » *au Mazarin* : les partisans de *Gondy*
 » les imitent ; ceux de *Condé* , malgré
 » l'ordre que vient de leur donner la
 » *Rochefoucault* , en font autant : des
 » deux côtés on n'entend qu'un cri ,
 » *aux armes* ; ici , *vive le Roi & le Coad-*
 » *juteur* ; là , *vive le Roi* , *vivent les Prin-*
 » *ces* ! On se prépare au combat ,
 » on se sépare , on se forme , on se
 » range sur deux files , on ne s'éloigne
 » que de la longueur des épées ; le
 » plus léger signal va faire rapprocher
 » les deux troupes , qui se mesurent
 » des yeux , & dont tous les traits ,
 » tous les gestes annoncent ce que la
 » passion a de plus ardent , de plus
 » effréné. Cependant , par une es-
 » pèce de prodige , tant de guerriers
 » d'une valeur éprouvée , tant d'é-
 » pées , tant de poignards , de pistolets ,
 » restent sans action ; on eût dit qu'un
 » bras invisible , veillant au salut de
 » la France , suspendoit les coups ,
 » charmoit les deux partis , & les em-
 » pêchoit de s'avancer l'un contre
 » l'autre. Dans ce moment , le Mar-

» quis de Crénan , Capitaine des Gar-
 » des du Prince de Conti, se trouvant
 » vis-à-vis Laigues, autrefois son ami,
 » lui crie : *Que faisons-nous ? Faut-il*
 » *que les plus braves gens s'égorgent, &*
 » *que le sang le plus noble coule ici pour*
 » *un coquin tel que Mazarin ? Il n'est*
 » *pas question de Mazarin*, lui répondit
 » Laigues ; *il ne s'agit que de crier tous*
 » *ensemble, vive le Roi, mais sans rien*
 » *ajouter. Ah ! volontiers*, répart Cré-
 » nan ; *nous sommes tous bons serviteurs*
 » *de Sa Majesté ; & s'il ne tient qu'à*
 » *cela, vive le Roi : schelm * qui ne*
 » *remettra son épée dans le fourreau ! Il*
 » *n'y avoit point de honte à suivre*
 » *l'exemple d'un homme reconnu aussi*
 » *brave que Crénan ; son cri, son ac-*
 » *tion sont répétés unanimement par*
 » *les deux partis ; toutes les épées*
 » *rentrent dans le fourreau, toute la*
 » *fureur tombe ; la haine, la ven-*
 » *geance, tant de passions brûlantes*
 » *qui échauffoient les deux partis,*
 » *sont éteintes dans le moment, &*

* Ou *schelme*, mot Allemand, qui signifie coquin.

» les deux troupes se mêlent &
 » se confondent comme auparavant.
 » *Gondy* n'étoit plus présent à ce spec-
 » tacle; mais il ne s'étoit dérobé à un
 » danger que pour se précipiter dans
 » un plus terrible. Dès qu'il avoit vu
 » les valets-de-pieds du Prince courir
 » à lui l'épée haute, il avoit rebrouffé
 » chemin, & regagné le parquet
 » des Huissiers. *La Rochefoucault* s'é-
 » toit rendu maître de la porte : *Gondy*
 » fait tous ses efforts pour entrer; la
 » porte entr'ouverte ne lui livre que
 » la moitié du passage : *la Rochefou-*
 » *cault* le voyant comme partagé,
 » ayant la tête dans le parquet & le
 » reste du corps dans la salle, saisit ce
 » moment pour rendre sa posture en-
 » core plus douloureuse; & passant la
 » barre de fer contre la porte, il met
 » *Gondy* dans l'impossibilité d'avancer
 » ni de reculer ».

Gondy fut prêt deux fois de rece-
 voir le coup mortel : *Argenteuil* &
Champlatreux lui sauvent la vie. Il
 rentre dans la Grand'Chambre, pâle,
 défait, chancelant, fait les remercie-

mens les plus vifs au premier Président de la générosité de son fils , & avoue qu'il n'a pas tenu à *la Rochefoucault* qu'il n'ait été assassiné. Celui-ci répond avec aigreur , qu'il se soucioit assez peu de ce qu'il pouvoit devenir. Le Coadjuteur , remis de ses allarmes , reprend son caractère , & l'apostrophant par le nom de guerre qu'il lui avoit donné à la première Fronde : *Tout beau* , lui crie-t-il , *ami la Franchise* , ne vous emportez point. Vous n'êtes qu'un Patron , moi je suis Prêtre , le duel nous est défendu ; il ne peut rien arriver entre vous & moi. Il n'est pas inutile de remarquer que ce *la Rochefoucault* est le Philosophe à qui nous devons le livre des *Maximes*.

Je finirai cet article par une anecdote qui peint bien les mœurs de ce siècle. La façon de négocier la plus à la mode , étoit de courir la nuit & sous différens déguisemens. Les femmes mêmes se chargeoient souvent de ces périlleuses commissions. » Mais , de » tous ces négociateurs nocturnes , il » n'y en avoit point d'aussi intrépide » que *Madame de Rhodes*. C'étoit elle-

» même qui faisoit ces voyages, tantôt
» sous le froc d'un Capucin, tantôt sous
» celui d'un Cordelier. Ce fut dans
» une de ces expéditions clandestines
» qu'elle trouva la mort. Elle étoit al-
» lée négocier avec le Cardinal, & l'en-
» tretenoit chez la Princesse Palatine,
» lorsque la nouvelle du massacre de
» l'Hôtel-de-Ville arriva à la Cour :
» comme le Maréchal de l'Hôpital,
» qui couroit le plus grand danger,
» étoit son beau-père, elle s'évanouit.
» Le Cardinal, qui trouvoit que ces
» violences lui seroient beaucoup plus
» utiles que toutes les négociations de
» Madame de Rhodes, eut la cruauté
» de ne pas prendre un grand intérêt
» à son évanouissement, & la quitta
» brusquement avant qu'elle en fût
» revenue. Elle fut si outrée de ce
» mépris, que les femmes ne pardon-
» nent guères quand elles ont pris la
» peine de se mettre en cet état, & en
» conçut tant de douleur, qu'avec la
» fatigue qu'elle essuya pour regagner
» la ville à pied & sans être connue,
» elle en contracta une maladie qui la
» conduisit, en moins de quatre jours,

» au tombeau. Au lieu d'emporter des
» regrets, elle n'excita que les raille-
» ries de toute la Cour ; sa mort fut
» tournée en ridicule, & l'on fit courir
» le bruit qu'elle étoit morte en Cor-
» delier, & que sa garde-robe n'étoit
» composée que de frocs de toutes les
» espèces ».

Le style de ces trois Volumes est beaucoup plus soigné que celui des deux premiers. Il n'y a guères à y reprendre que quelques légères inexactitudes, & un petit nombre d'expressions trop familières pour le genre historique. On desireroit aussi que l'auteur eût resserré les détails les moins piquans : ce qui auroit fait ressortir ceux qui le sont davantage. Du reste, Monsieur, vous lirez peu d'Histoires qui vous offrent des faits plus curieux, des anecdotes plus singulières, des scènes plus étonnantes, plus variées, & où il y ait plus d'acteurs recommandables par leurs talens, leurs caractères & leurs qualités personnelles.

Je suis, &c.

A Paris, ce 10 Février 1775.

E iv

L E T T R E V.

Eloge historique de Michel de Montaigne, & Dissertation sur sa Religion ; par Dom de Vienne, Historiographe de la ville de Bordeaux, brochure in-12 de 114 pages. A Paris ; chez Crapart Libraire rue de Vaugirard, & Edme Libraire rue Saint Jean de Beauvais.

LES différentes nuances du génie de Montaigne & de son caractère, sont très-bien saisies, Monsieur, dans l'Eloge que je vous annonce, & dont je vais mettre sous vos yeux les principaux traits. Michel Eyquem de Montaigne nâquit au château de Montaigne, en Périgord, au mois de Février 1533, d'une famille distinguée, originaire d'Angleterre. Son père voulut présider lui-même à son éducation. Ce père, que je trouve raisonnable, pensoit qu'il faut, autant qu'il est possible, ne gêner en rien les enfans, afin de leur conserver le libre exercice de leurs facultés, & rendre plus fructueuses les leçons dont ils sont susceptibles. Il

n'étoit pas moins persuadé qu'il est un art de tirer parti de l'enfant né avec le moins de dispositions ; que les talens d'un maître habile & le choix des momens surmontent les plus grands obstacles. *Montaigne* fut élevé d'après ces principes. La complaisance que son père avoit pour lui étoit sans bornes : elle alloit jusqu'à ordonner qu'on n'éveillât jamais son fils qu'au son des instrumens. Ces attentions recherchées n'amolirent point l'ame du jeune *Montaigne* ; il aimoit le travail , & , dès l'âge de six ans , il possédoit les langues Grecque & Latine.

De si heureux essais auroient dû encourager le père de *Montaigne* à lui continuer ses soins ; mais l'étendue de la carrière qu'il avoit à parcourir l'effraya : il prit le parti de l'envoyer au Collège de Guyenne. *Montaigne* y fut accueilli avec tous les égards qu'on devoit à son nom & à ses connoissances prématurées. Les deux langues qu'il avoit apprises , y étoient le principal objet des études , & il les sçavoit avec une supériorité qui faisoit

redouter sa conversation à ses maîtres mêmes. *Montaigne* demeura sept ans dans ce Collège, & n'en retira pas beaucoup de fruit. Quelques années après, son père lui acheta une charge de Conseiller à la Cour des Aides, qui fut ensuite réunie au Parlement de Guyenne. Il commença dès-lors à se distinguer. Il étoit né avec l'esprit d'observation. Il promenoit sans cesse ses regards sur tous les objets qui l'environnoient ; il s'étudioit à les pénétrer, & le jugement qu'il en portoit n'étoit jamais réglé d'après les opinions d'autrui. Elevé sans gêne, accoutumé à se livrer à toutes ses fantaisies, il fut toute sa vie l'ennemi de la contrainte. La nature l'avoit doué de l'imagination la plus vive. La moindre chose l'affectoit profondément ; une personne triste l'attristoit, &, s'il voyoit un malade, il croyoit l'être. Aussi évitoit-il avec soin tout ce qui pouvoit lui causer des sensations désagréables : il recherchoit la compagnie des personnes saines & gaies, &, pour se soustraire aux inquiétudes qu'entraînent les affaires,

il se contentoit d'y mettre un ordre général, & ne s'en occupoit plus. Il avoit calculé les brèches que cette indifférence pouvoit faire à sa fortune; & c'étoit un des articles de sa dépense. Ce qui paroîtra singulier : ce même homme qui avoit reçu de la nature des organes si délicats, si susceptibles, qui ne pouvoit entendre touffer avec effort sans touffer lui-même, étoit d'une insensibilité stoïque dans tous les accidens de la vie. Rien ne le surprenoit, rien n'altéroit la tranquillité de son ame, parce qu'il étoit persuadé qu'il est peu de maux réels, lorsqu'on en a écarté les fantômes de l'imagination.

L'extérieur de *Montaigne* n'avoit rien qui le fît remarquer. Il ignoroit le faste & le cérémonial; il aimoit mieux qu'on lui reprochât de manquer à des usages frivoles, que d'être dans une gêne continuelle. Il avoit cette franchise & cette sincérité qui valent mieux que tous les dehors d'une politesse affectée. Ses paroles étoient les images fidèles de ses pensées. Ce Philosophe paroissoit avoir peu d'es-

time pour les hommes de son siècle. Nourri de la lecture des Anciens, & possédant leur histoire, il trouvoit en eux des idées pleines de vigueur & de sens, des expressions significatives, plus de choses que de mots; chaque personnage, sur-tout, lui paroissoit avoir un caractère. Venoit-il à jeter les yeux sur ses contemporains? Dès idées fausses ou foibles, la passion ou le préjugé dictant les opinions & réglant la conduite, des propos hasardés, vuides de sens & d'intérêt, des façons de penser que le moment donnoit & que le moment d'après faisoit disparaître, en un mot, peu de consistance, point de caractère: c'est ainsi que *Montaigne* nous dépeint les hommes de son temps; il est aisé de juger quel contraste il trouvoit entre leurs idées & les siennes.

Pendant que *Montaigne* fut revêtu de sa Charge, il eut occasion de faire plusieurs voyages à la Cour. Il s'y fit tellement estimer que *Henri II* lui donna le Cordon de Saint-Michel: distinction qu'on n'accordoit alors qu'au plus grand mérite ou à la plus

haute naissance. Cependant ce séjour n'étoit pas fait pour lui. Le personnage de courtisan lui étoit trop étranger ; l'ambition n'affecta jamais son ame : il jouissoit d'une fortune honnête, & les bornes qu'il avoit mises à ses desirs la lui rendoient suffisante.

De retour à Bordeaux, il épousa *Françoise de la Chassigne*, issue d'une des familles les plus distinguées de la ville ; il étoit alors âgé de trente-trois ans. Peu de temps après mourut *Etienne de la Boétie. Montaigne* n'étoit pas préparé à ce coup ; il en fut accablé. Il perdoit un ami dans le sein duquel il épanchoit les plus doux sentimens de son cœur. Cette perte étoit irréparable, & la Philosophie ne pouvoit attaquer le principe de sa douleur. L'image de cet ami fidèle le suivoit par-tout ; les amusemens par lesquels on s'efforçoit d'affoiblir ses regrets, sembloient les augmenter encore : insensiblement tout lui devint odieux. Craignant enfin de succomber sous le poids de sa tristesse, il se défit de sa Charge, & quitta la ville pour aller s'ensevelir en Périgord dans une

solitude profonde , où il lui fut permis de se nourrir, sans distraction , de cette même douleur qui déchiroit si cruellement son ame. Une vie tranquille lui rendit peu à peu le calme ; on le détermina par la suite à recevoir quelques-uns de ses voisins , dont la conversation douce, franche & sensée , lui rendit sa retraite agréable. Mais c'étoit toujours en lui-même qu'il devoit trouver ses plus grandes ressources ; il étoit naturellement rempli d'idées ; il avoit acquis un grand nombre de connoissances par ses lectures assidues & réfléchies , & cet esprit observateur qu'il avoit cultivé par l'usage du monde , lui en procuroit à chaque instant de neuves & d'intéressantes. Il résolut de s'en rendre compte à lui-même , & de composer un livre. Comme la seule pensée d'une entreprise l'effrayoit , il commença par ôter à celle-ci l'air de contrainte & d'effort qu'elle présentoit au premier aspect , pour la concilier avec cette douce indolence dont il faisoit son bien suprême. Il se proposa de n'écrire que pour éviter l'ennui , de ne

jamais revenir sur ses premières idées, & de se choisir lui-même pour objet de son livre. Il convenoit qu'un projet aussi singulier pouvoit paroître ridicule ; mais il répondoit d'avance à ses Critiques, que, s'ils le blâmoient de ce qu'il parloit trop fréquemment de lui, il avoit de son côté à leur reprocher de ne pas assez penser à eux-mêmes.

Montaigne passa huit ans en Périgord ; les troubles de Religion agitoient alors cette Province, comme le reste de la France. Quoique le Château qu'il habitât fut assez fortifié pour le mettre à l'abri des incursions, il y courut cependant plusieurs dangers. Un jour, un homme se présenta devant les fossés du Château, feignant d'être poursuivi par des Religionnaires. Introduit par *Montaigne*, il lui raconta que, voyageant avec plusieurs de ses amis, une troupe de Gens de guerre les avoit attaqués, que leur bagage avoit été pillé, que ceux qui avoient opposé de la résistance avoient été tués, & qu'on avoit dispersé les autres. *Montaigne* ne soupçonna pas

un instant la bonne foi de cet homme. C'étoit néanmoins un Chef de part qui étoit convenu avec sa troupe qu'il se serviroit de ce stratagème pour s'introduire dans le Château. Un moment après, on vint avertir *Montaigne* qu'il paroïssoit deux ou trois autres Cavaliers. Celui qui avoit été admis le premier, dit qu'il les reconnoissoit pour ses camarades. *Montaigne* touché de compassion, ne fit aucune difficulté de les recevoir ; ceux-ci furent suivis de plusieurs autres, en sorte que la cour du Château fut bientôt remplie d'hommes & de chevaux. Le Philosophe s'aperçut alors de la fausseté qu'il avoit faite ; mais le mal étoit fait & sans remède. Il paya de bonne contenance & ne changea rien dans ses manières. Il s'empressa de procurer à ses hôtes tout ce dont ils feignoient d'avoir besoin, leur fit distribuer des rafraîchissements, & en agit avec tant de cordialité, que leur Chef, séduit par ses bons procédés, n'eut jamais le courage de donner le signal dont il étoit convenu pour mettre la maison à pillage.

Montaigne avoit toujours joui d'une santé robuste, qu'il ne devoit pas moins à sa vie sobre & frugale qu'à la bonté de son tempérament. Il étoit parvenu à l'âge de quarante-cinq ans, lorsqu'il fut attaqué de la pierre : des douleurs aiguës lui donnèrent lieu d'exercer le courage dont il avoit donné de si belles leçons. Il ne succomba point à cette épreuve ; elle servit même à faire connoître qu'il n'étoit pas de ces vains discoureurs, dont la pusillanimité dément le langage, & qu'il possédoit la vraie Philosophie qui doit toujours être une Philosophie pratique. Ce n'est pas qu'il crût, à l'exemple des Philosophes du Portique, que la douleur ne fût pas un mal. Lorsqu'elle le pressoit vivement, il ne faisoit aucune difficulté de crier & de se plaindre ; il évitoit seulement de donner des marques d'impatience.

La vie sédentaire que menoit *Montaigne*, n'étant pas propre à guérir le principe de son incommodité, il résolut de voyager : il parcourut la France, l'Allemagne & l'Italie. Sa réputation le précédoit, & il fut reçu

par-tout avec cette distinction , qui n'honore pas moins ceux qui sçavent apprécier le mérite & les talens , que ceux qui les possèdent. Il fit un assez long séjour à Rome , où il reçut le droit de Bourgeoisie. Il sembloit avoir oublié sa Nation ; mais sa Nation , dans la crainte que l'estime que les Etrangers lui témoignent & les honneurs qu'ils lui rendoient ne le déterminassent à se fixer parmi eux , résolut de lui faire une espèce de violence , pour l'obliger à rentrer dans sa Patrie. La ville de Bordeaux le choisit pour son Maire en 1581. Quoique flaté de l'honneur que lui faisoient ses compatriotes , *Montaigne* refusa de le recevoir ; il fallut un ordre de *Henri III* pour l'y contraindre. Le Magistrat Philosophe répondit si bien à la haute idée qu'on avoit conçue de son administration , qu'il fut continué dans sa place , dont il ne se démit qu'en 1585. Il se retira pour la seconde fois au Château de *Montaigne* , déterminé à ne plus rentrer dans le tumulte du monde. Il employa les loisirs de sa retraite à travailler à une nouvelle

édition de ses *Essais* qu'il augmenta, mais sans s'écarter de son premier plan. On y retrouve le même esprit de négligence, des titres qui n'ont aucun rapport avec ce que contiennent les Chapitres, des idées fortes noyées dans des détails minucieux, souvent un portrait de la vertu qui vous élève au-dessus de vous même, à côté du tableau du vice; enfin, un livre original & inimitable, quoique formé de disparates dans tous les genres.

Montaigne sçavoit que les infirmités auxquelles il étoit sujet depuis plusieurs années, aboutiroient enfin à la mort, & il s'étoit accoutumé de bonne heure à la regarder sans effroi. Aux premières apparences d'une maladie dangereuse, il mettoit ordre à ses affaires & à sa conscience; &, au lieu de se laisser préoccuper par de vaines terreurs, il ne songeoit qu'à examiner de sang froid ce qui se passoit au-dedans de lui-même, comme s'il n'en eut été que le simple spectateur. Il se rendoit compte de ses sensations, de ce qu'il éprouvoit dans les défaillances de la nature, &

dans les momens qui touchoient de plus près à son dernier passage. On est frappé d'une surprise toujours nouvelle, lorsqu'on lit la manière dont il raconte les observations qu'il fit dans un accident qui pensa lui coûter la vie. Il étoit à cheval ; un de ses gens, qui montoit lui-même un cheval fougueux, le heurta, de manière qu'il alla tomber à dix pas sans connoissance. Il fallut le transporter au Château avec des peines infinies. Il ne revint à lui que pour vomir des torrens de sang, & il resta plusieurs jours en danger. Il ne laissa rien échapper de tout ce qui se passa dans ces momens, où les facultés de son ame auroient dû être absorbées par la foiblesse & par la douleur : cette occasion étoit d'un trop grand prix aux yeux de sa philosophie, pour qu'il n'en retirât pas tout le parti possible. Il en parle dans le plus grand détail ; il pèse sur toutes les circonstances ; il a soin sur-tout de remarquer que les instans où il sentoit, en quelque sorte, son ame se détacher de son corps, étoient ceux qui l'affectoient de la manière la moins désagréable.

L'auteur des *Essais* approchoit de sa soixantième année, lorsqu'il fut attaqué d'une esquinancie, qui dégénéra en une paralysie, qui lui ôta l'usage de la parole, & non celui de la raison. Quelques-uns de ses amis étant venus le voir, il fit dire la Messe dans sa chambre ; & , comme il vouloit se soulever au moment de l'Elevation , il tomba dans une foiblesse, qui l'emporta l'an 1592. Ainsi mourut *Montaigne*, dont la vie, bien méditée, peut fournir autant d'instructions que le *Traité* le plus philosophique.

Dom de Vienne a joint à cet éloge historique la *Dissertation* qu'il avoit déjà publiée sur la Religion de *Montaigne* ; je vous en ai rendu compte dans le temps *, & je vous ai fait observer que ce qui avoit le plus contribué à établir le préjugé de l'irreligion de *Montaigne*, étoit l'envie qu'ont eue les Philosophes modernes de décorer leur parti du nom de ce Penseur célèbre. Mais la *Dissertation* de *Dom de Vienne* détruit sans ressource toutes

* Voyez l'*Année Littéraire* 1773, Tome VI, page 94.

leurs prétentions à cet égard. On y voit que l'illustre auteur des *Essais* étoit né avec trop de bon sens & de raison, qu'il étoit trop judicieux, trop conséquent, trop vrai Philosophe enfin, pour ne point admettre la Religion de ses pères, & pour avoir la sottise de croire qu'il auroit plus de mérite & qu'on le regarderoit comme un plus grand homme, s'il affectoit les sentimens d'un Matérialiste & d'un impie.

Chimie expérimentale & raisonnée par M. Baumé, Maître Apothicaire de Paris, Démonstrateur en Chimie & de l'Académie Royale des Sciences. A Paris, chez Pierre-François Didot le jeune, Libraire de la Faculté de Médecine, Quai des Augustins, 3 volumes in-8° avec des vignettes & des figures en taille-douce.

LA Chimie est une science fondée sur l'expérience : » elle a pour objet » l'analyse ou la décomposition de

» tous les corps de la nature, & la
 » composition de tous ces corps ou
 » de leurs principes les uns avec les
 » autres pour en former de nouveaux
 » composés. » Telle est la définition
 très-claire & très-juste que donne de
 cette science M. *Baumé* à la tête de
 l'ouvrage qu'il présente au Public, &
 qui forme un corps d'opérations fon-
 damentales de Chimie. C'est le fruit
 de plus de vingt-cinq années de tra-
 vail, durant lesquelles l'auteur a dé-
 montré la Chimie avec l'habile M.
Macquer. Ils ont fait ensemble seize
 Cours de cette science : chaque Cours
 comportoit plus de deux mille expé-
 riences. Ils ont fait en outre plus de
 dix mille expériences accessaires à ces
 Cours, qui ont été l'objet de beaucoup
 de Mémoires, dont plusieurs ont été
 lus à l'Académie des Sciences, &
 les autres publiés dans les Journaux
 & dans divers écrits particuliers.
 Tous ces Mémoires, Monsieur, ont
 servi de matériaux à l'Ouvrage que
 je vous annonce, & font la base de
 la nouvelle théorie que l'auteur s'est
 formée sur les grands & principaux

phénomènes de la nature , & sur les opérations fondamentales de la Chimie.

M. *Baumé* déclare qu'il a beaucoup moins lu qu'opéré. Cette méthode est certainement la meilleure pour faire quelque progrès dans une science qui , comme la Chimie , est entièrement fondée sur l'expérience. Il n'a pas cependant négligé de lire les découvertes de ceux qui l'ont précédé & d'en profiter ; il en fait usage , en citant les auteurs , à mesure que les occasions s'en présentent. Comme il a été obligé par état de répéter un grand nombre de fois presque toutes les opérations ordinaires de la Chimie , il a été à portée d'en simplifier les appareils , & il est parvenu à les réduire à leur plus grand degré de simplicité. Ses descriptions sont claires : il n'omet rien d'essentiel pour opérer sûrement & commodément. Un autre mérite particulier à cet Ouvrage , c'est que l'auteur y a rassemblé des détails importans sur plusieurs opérations qui ne se rencontrent dans aucun livre de Chimie & des manipulations

pulations simples qui abrègent considérablement certains procédés. Il indique aussi beaucoup de points de théorie ou de pratique qui n'ont été qu'entreus, d'autres qui ne sont qu'énoncés qu'à demi, & un grand nombre d'expériences qui ne sont pas même encore commencées. Son dessein a été de faire sentir à ceux qui cultivent la Chimie, combien il reste de choses à faire pour compléter les connoissances de certaines parties de cette science, sur lesquelles on n'a que peu ou point travaillé; & il a indiqué les expériences à faire, pour mettre sur la voie ceux qui ont la bonne volonté de contribuer par leurs travaux aux progrès de la Chimie.

Le nombre des objets qu'un Traité comme celui-ci embrasse est immense: car la Chimie embrasse elle-même toute la Nature. On est effrayé en parcourant la multitude de ceux qui sont compris dans l'ouvrage de M. *Baumé*, & qui seroient trop longs à détailler, même dans un extrait. Le plan qu'il s'est fait est beau, grand, clair, & plus étendu qu'aucun de ceux

qu'on a suivis jusqu'à présent. » Je
» considère la Nature , nous dit-il ,
» comme un vaste laboratoire de Chi-
» mie dans lequel se forment des com-
» positions & des décompositions de
» toute espèce. Je me garde bien de
» croire avoir deviné les moyens se-
» crets qu'elle emploie pour produire
» tous les corps qu'elle nous présente,
» & que nous connoissons encore si peu.
» Je me contente seulement d'observer
» que la végétation est le premier ins-
» trument que le Créateur emploie
» pour mettre toute la Nature en ac-
» tion. Les végétaux sont des corps
» organisés qui croissent à la partie
» sèche du globe & dans l'intérieur
» des eaux. Leur fonction est de com-
» biner immédiatement les quatre élé-
» mens , & de servir de pâture aux
» animaux. Les uns & les autres sont
» employés par la Nature à former
» toute la matière combustible qui
» existe. Des classes immenses d'ani-
» maux à coquilles & des polipes de
» toute espèce répandus dans la mer ,
» convertissent en terre calcaire la
» terre vitrifiable élémentaire que la
» végétation a déjà altérée : toute la

» terre calcaire qui existe est donc l'ou-
 » vrage de ces animaux. La Nature,
 » après s'être procuré les produits
 » dont nous parlons, en fait usage de
 » mille & mille manières différentes;
 » elle emploie tous les moyens dont
 » elle a besoin pour distribuer à son
 » gré la matière combustible & la
 » terre calcaire que les corps organi-
 » sés ont formées. La Nature paroît
 » tout confondre, & faire ensemble
 » dans le même lieu des combinai-
 » sons disparates : elle compose dans
 » le sein des eaux plusieurs matières
 » salines, du soufre, des métaux,
 » & prépare une infinité de combi-
 » naisons dans lesquelles entre le prin-
 » cipe inflammable. D'un autre côté,
 » elle ensevelit dans les terres, à l'aide
 » du balancement des eaux, des amas
 » immenses de matières combustibles
 » pour y répandre & entretenir ce
 » fond de chaleur qu'on remarque
 » dans l'intérieur du globe, & pour y
 » former des combinaisons à l'infini.
 » Mais l'espèce de confusion dont nous
 » parlons n'est qu'apparente; &, pour
 » le peu qu'on y fasse attention, on

124 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

» voit que les matières de même ef-
» pèce font assez séparées les unes
» des autres pour former des veines
» & des filons de mines de même ma-
» tière.

» Tandis que la Nature s'occupe à
» former dans l'intérieur de la terre
» des combinaisons de toute espèce,
» ou à répandre les matériaux propres
» à les produire, elle s'établit un au-
» tre laboratoire dans l'air. Ce fluide
» que nous respirons, ne peut ni se
» charger de matières ou trop gros-
» sières ou trop pesantes, ni se com-
» biner avec elles : mais les matières
» combustibles ensevelies dans les
» terres & celles qui sont à la surface
» du globe, en se décomposant, four-
» nissent dans l'air une substance in-
» flammable dans le plus grand degré
» de rectification : cette matière est
» dissoute par l'air & par l'eau que le
» Soleil réduit en vapeurs, & forme
» toutes les combinaisons propres à
» produire les météores ignés.

Tel est à peu - près le tableau sys-
tématique, que s'est formé l'auteur,
des premières opérations de la Nature,
& c'est d'après ces vues générales

a rédigé le plan de son ouvrage. Il a scruté chaque objet dans les endroits qui paroissent lui mieux convenir ; il appuie ses idées d'observations, lorsqu'il s'en présente ; & il les confirme encore par des expériences. Son plan aussi vaste, aussi bien conçu, peut qu'être très-propre à faire connoître toute l'étendue de cette science & son utilité.

Seroit trop long, Monsieur, & n'entre pas dans l'objet de ces Feuilles de suivre tous les détails d'un livre tel que celui-ci ; mais, pour fixer ce que vous devez en avoir, il me paraît de vous rapporter le jugement d'un Sçavant Naturaliste qui ne vous paraîtra point suspect. Cet ouvrage, dit *Valmont de Bomare* dans son *Appréhension*, « est rempli de recherches & de découvertes qui démontrent que son auteur a voulu lier ensemble la théorie & la pratique de la Chimie, de la Physique & de l'histoire Naturelle. Sa doctrine m'a paru exposée d'une manière claire & précise ; & j'estime que cet Ouvrage, si désiré & attendu depuis

» long-temps de tous les Sçavans, ne
 » peut que confirmer la célébrité de
 » M. *Baumé*. » On ne peut rien ajouter,
 Monsieur, à un témoignage aussi ho-
 norable.

Je suis, &c.

A Paris ce 18 Février 1775.

LETTRE VI.

*Odes Nouvelles & Patriotiques, par
 M. Gilbert. A Paris, chez Moutard,
 Libraire de la Reine, rue du Hure-
 poix, in-8°. de 24 pages.*

M. *Gilbert* vous est déjà connu ;
 Monsieur, par plusieurs essais poéti-
 ques où vous avez remarqué beau-
 coup de talent & des négligences.
 Vous avez lu sur-tout avec plaisir son
 Ode sur le Jugement Dernier, qui est
 pleine d'enthousiasme, de mouve-
 mens & d'images. Cette Ode, comme
 je vous le dis dans le temps, avoit
 été présentée pour le prix de l'Aca-
 démie Françoisé. L'Ode sur la navi-
 gation par M. de la Harpe étoit bien

plus tempérée, bien plus sage, bien-plus Académique : elle fut préférée. M. Gilbert nous apprend que l'Aréopage Littéraire lut une stance entière de la sienne, & il paroît flatté d'un si beau succès. A ce suffrage, accordé par l'Académie autalent de M. Gilbert, ce Poète a l'avantage de joindre l'approbation des autres Littérateurs, qui tous, en général, se sont accordés à dire que, malgré plusieurs défauts qu'il seroit aisé de faire disparaître, cette Ode devoit être comptée dans le très-petit nombre des bonnes pièces de ce genre qui ont paru depuis la mort du grand Rousseau.

En voici quatre nouvelles du même auteur. La première est adressée au Roi ; elle n'a point de titre. M. Gilbert auroit pu l'intituler *la Décadence des Lettres*. Il s'y plaint en effet du mépris où semblent tomber les Muses dans ce siècle dédaigneux & blasé sur tout. Son début est plein d'une noble fierté.

Moi, prodiguer aux Grands de serviles hommages,
Et dans mes humbles vers mendier leurs outrages !

128 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

Non, non, l'art des Neuf Sœurs est-il l'art
de flatter ?

Hélas ! jamais ces Grands leur daignent-ils
sourire ,

Et d'une fleur parer la lyre

Qui s'avilit à les chanter ?

Après une autre strophe, où il re-
proche à ces Dieux de bronze de dor-
mir sur leurs autels tandis qu'on les
réclame & de déshonorer leurs in-
sensés adorateurs, heureux, s'écrie-t-il,

Heureux qui, satisfait de lumières bornées,

A d'utiles travaux consacre ses années ,

Ignorant le desir d'éterniser son nom !

Malheureux qui se voue aux Nymphes du
Permesse ,

S'il ne possède, pour richesse ,

Qu'un grand cœur & son Apollon.

Ils ne sont plus ces jours, où les Muses chéries,

Sous l'appui des Héros, par des routes fleuries,

Ainsi qu'à la fortune, arrivoient aux honneurs:

Sur le monde, en tyran, le Vice altier domine ,

Et des Arts toujours la ruine

Suit de près la perte des mœurs.

O crime ! ô des mortels ingratitude extrême !

Le Citoyen, les Rois, les États, le Ciel même,

Tout reçoit de nos chants un renom glorieux ;
Et pour vivre jouet du mépris populaire ,

Il suffit aux yeux du vulgaire
De parler la langue des Dieux !

Le Poète invite les Muses à fuir
des lieux où leurs voix sont méprisées ,
& à se réfugier dans les forêts qui ser-
vent d'asyle aux Sauvages. Les Muses
ont jadis civilisé l'univers que nous ha-
bitons , changé les déserts & les ro-
chers en Palais fastueux ; elles ont
fait naître les Empires , les Cités ,
les Mœurs , les Loix , & donné à l'E-
urope l'empire sur les autres parties du
monde :

Ce que vous avez pû , vous le pouvez encore ;
Tremble , Europe ; ah ! bientôt *l'éclat qui te*
décore

Va suivre les Neuf Sœurs dans ces mondes
nouveaux ;

Oui , tremble , c'en est fait ; le Dieu des Arts
se venge ;

La nuit sombre en jour pur se change ,
Tes esclaves sont tes rivaux.

Je vois , je vois de loin l'Amérique étonnée ;
Sortir du fond des eaux , de Villes couronnée ;

130 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

Les forêts du Mexique, errantes sur nos mers;
Les mers couvrir nos bords de Nations armées,
Nos campagnes de morts semées;
L'Europe entière dans les fers.

Dieux, éloignez de nous ces funestes ravages, &c.

Restez, Muses, poursuit l'auteur ;
continuez d'embellir nos contrées ; la
France relève vos Autels : un jeune
Monarque vous marque une place
près de son Trône, ainsi qu'aux vertus.

C'est dommage que cette Ode, où
l'on trouve de beaux détails, finisse par
une strophe aussi foible que celle-ci :

Par lui de l'Hélicon l'indigence bannie,
N'osera plus trancher les ailes du génie,
Prompt à toucher le ciel de son front radieux ;
Il commande ; & suivis d'un respect légitime,
Voyez les Arts, par son estime,
Vengés d'un mépris odieux.

Je n'aime pas *trancher les ailes ni prompt à toucher*. De plus, les mots de *respect légitime*, suivis de *son estime*, ne sont rien moins que poétiques. Du reste, on ne peut méconnoître un talent marqué dans les autres strophes que je viens de vous citer ; il y a sur-

out un ton très-lyrique , & qui approche beaucoup de celui de *Roussseau* ; y a aussi de la noblesse, de l'harmonie, de très-belles expressions. On pourroit seulement reprocher à cette pièce d'être un peu trop courte, le sujet étant des plus féconds & des plus riches : elle n'a que douze strophes de six vers chacune.

Celle qui la suit est adressée à M. le Prince Regnant de *Salm-Salm*. L'auteur expose d'abord cette vérité incontestable que ce n'est point l'étendue des États qui fait la vraie grandeur des Souverains. *Roussseau*, dans une Ode au Prince *Eugène*, prouve en très-beaux vers que les favoris d'*Apollon* sont les seuls distributeurs de la gloire. M. *Gilbert* développe à peu-près la même idée dans les dernières strophes de la sienne ; il avance que les Muses ne louent jamais un Roi sage, sans lui faire un nom fameux.

Mais qui pourroit prétendre à ce tribut
d'estime,
Quand les Muses n'ont point, dans leur langue
sublime,

132 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Immortalisé ses hauts faits :

Leur voix commande au monde, en règle les
suffrages ,

Et la Postérité ne porte ses hommages

Qu'aux pieds des Dieux qu'elles ont faits.

Cette strophe très-certainement n'au-
roit point déparé l'ouvrage de notre
premier Lyrique. Le dernier vers sur-
tout est sublime, moins encore par la
pensée que par l'expression.

La troisième Ode de ce Recueil a
pour sujet *la mort de Louis XV*. Elle est
adressée à M^{rs} les Officiers du Régi-
ment du Roi. Le deuil & la consterna-
tion causés par le triste événement
que le Poète célèbre sont très-bien
rendus dans cette pièce.

Le guerrier même apprend à répandre des
larmes ;

Des couleurs de la nuit *Mars* a peint ses
Drapeaux ,

Et la douleur plaintive aime à voiler ses
charmes.

.

Qu'aux pieds de ce tombeau, la France
gémissante,

Foulant les Léopards terrassés par nos coups ;
Pleure, ainsi que la Veuve, encore tendre
amante,

Sur le bucher de son Époux.

Mais les sons du clairon frappent au loin
les nues,

Et les roulemens sourds des tambours réson-
nans.

Font errer à longs flots sur nos places émues
Tous les Citoyens frissonnans.

Quel vaste trouble ! où vont ces enfans de la
guerre,

Au bruit du bronze en feu grondant sur nos
remparts,

Tristes, portant leur fer tourné contre la terre
Et renversant leurs étendarts.

Grand Prince, continue le Poète, ils
vont payer à ton image le tribut de
regrets qu'on doit aux Héros, &c.
Cette pièce finit par une prosopopée
de *Louis XV* aux Officiers de son Ré-
giment.

Le sujet de la quatrième & der-
nière Ode est *la mort de S. A. R. Ma-
dame la Princesse Anne-Charlotte de
Lorraine*. Voici les deux premières stro-
phes.

134 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

Où courent, les cheveux épars,
Ces Vierges, ces époux, ces mères,
Et ces enfans & ces vieillards,
Inondés de larmes amères ?
Pourquoi ces temples ébranlés
Par l'airain qui gémit dans l'ombre ?
Pourquoi ces citoyens sans nombre,
Par-tout errans ou rassemblés,
Du sommeil, des Amours interrompant les
heures,
Font-ils de cris plaintifs retentir nos demeures ?
A-t-on vû flotter les drapeaux
D'un voisin prêt à nous surprendre ?
Brillent-ils déjà les flambeaux
Qui vont mettre nos murs en cendre ?
Quel trouble ! hélas ! tel fut ce jour *,
Jour funèbre, où nos derniers Princes,
Pour rendre à la paix ces Provinces,
De la guerre éternel séjour,
Cédant leur trône antique aux souhaits de la
France,
Délaisèrent nos bords pleins de leur bien-
faisance.

* On se rappelle quel désespoir montra le
Peuple, le jour où nos Princesses partirent
de Lunéville.

Ce début a de la hardiesse, du mouvement, un heureux désordre qui exprime bien la douleur des Lorrains à la mort de la Princesse; mais tout cela manque son effet par le mètre sourd & peu harmonieux que l'auteur a choisi. Ces deux grands vers hexamètres féminins finissent très-malheureusement chaque strophe, & même quelquefois la distribution des quatre vers de huit syllabes qui les précèdent est fort mal entendue, comme dans la seconde des deux strophes que je viens de rapporter.

Quel trouble ! Hélas ! tel fut ce jour,
 Jour funèbre où nos derniers Princes
 Pour rendre à la paix ces Provinces
 De la guerre éternel séjour.

Quand il n'y a point de repos après le second de ces quatre vers, la construction les fait nécessairement ressembler à de la prose.

Si vous me demandez, Monsieur ; ce que je pense en général des quatre Odes dont je viens de vous rendre compte, je vous dirai qu'il n'y en a pas une où il n'y ait de très-belles choses, mais aussi qu'il n'y en a pas une

136 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

où l'homme de goût ne trouve quelques fautes à reprendre. M. Gilbert a du feu, de l'élan, du génie, & ses ouvrages, malgré quelques taches qui s'y rencontrent, donnent la plus haute opinion du talent de leur auteur.

Nouvelles Ephémérides Economiques, ou Bibliothèque Raisonnée de l'Histoire, de la Morale & de la Politique.

L'OUVRAGE intitulé *les Ephémérides du Citoyen*, interrompu pendant quelques années, reparoit aujourd'hui, Monsieur, sous le titre que vous venez de lire. Ce Journal Historique, Moral & Politique, est rédigé par M. l'Abbé Beaudeau, un des plus éclairés & des plus zélés Economistes de ce siècle. Il sera publié régulièrement tous les mois. Le prix de l'abonnement est de 24 livres, franc de port dans tout le Royaume. On souscrit à Paris chez la Combe Libraire rue Christine; chez le sieur Lonvay rue de Savoie, la septième porte cochère à gauche en entrant par la rue des Grands Augustins, & au Bureau de

Correspondance rue des deux Portes Saint Sauveur. Les deux premiers volumes , c'est-à-dire ceux de Janvier & de Février ont été distribués ; je les ai parcourus , & je me propose de vous rendre compte de quelques morceaux curieux qui s'y trouvent.

Prix extraordinaire , proposé par l'Académie des Jeux Floraux.

CETTE Académie , pénétrée des sentimens que la France & la ville de Toulouse en particulier , ont fait éclater à l'occasion du rétablissement du Parlement , a cru ne pouvoir participer à la joie publique , d'une manière plus convenable à son institution & à ses anciens usages , qu'en proposant un Prix extraordinaire destiné à une Ode , qui aura pour sujet le *Rétablissement du Parlement*. Ce Prix sera une *Thémis* d'argent , dont le piédestal portera une Inscription relative à cet évènement. Les auteurs sont

138 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

avertis de faire remettre leurs Ouvrages à M. *Delpy*, Secrétaire de l'Académie, ou en son absence à M. l'Abbé *Magi*, rue Provençal : on les recevra depuis le premier Juin jusqu'au 25 du même mois. Le Prix sera distribué le premier Dimanche de Juillet dans une Assemblée publique extraordinaire, qui sera terminée par une Cantate en musique en l'honneur des Muses & du Parlement.

Œuvres complètes D'ALEXIS PIRON,
proposées par souscription.

CETTE Edition des *Œuvres complètes de feu Alexis Piron*, actuellement sous presse, paroîtra, sans retard, au mois de Novembre prochain. Elle contiendra toutes les Pièces qu'il a données, soit au Théâtre François & Italien, soit à l'Opéra-Comique. Celles qui regardent ce Spectacle Forain, en assez grand nombre, n'ont point

encore été imprimées. L'auteur les avoit rassemblées avec soin, dans le dessein de les joindre à la collection générale de ses Œuvres. On s'est d'autant plus volontiers conformé à ses intentions, que rien n'est plus gai, plus plaisant & plus spirituel que ces Opéra-Comiques, dont l'ingénieux & malin *Vaudeville* est si propre à dérider le front le plus grave & le plus sévère. On doit regretter que ce genre de Spectacle, qui avoit atteint à sa perfection, sous le fertile & riant pinceau des *Vadés* & des *Favarts*, soit entièrement perdu pour nous.

Les Contes, les Épigrammes & les Chançons de *Piron*, genres dans lesquels il excelloit, ne feront pas le moindre ornement de cette Edition. Elle fera précieuse encore par une infinité d'autres Pièces fugitives, qui verront le jour pour la première fois.

Il est inutile de faire ici l'éloge des différens Ouvrages qui composent cette Collection. Il suffit de dire qu'on y reconnoîtra par tout le génie du célèbre auteur de *la Métromanie*, dont on trouvera la vie à la tête du premier Volume, par l'Homme de Lettres *, à l'amitié duquel il a confié, en mourant, le soin de sa mémoire.

Cette Édition, ornée du Portrait de l'auteur, contiendra sept Volumes in-8°, en très-beaux caractères, & sur papier fin d'Angoulême Elle fera du prix de quarante-deux livres en feuilles pour les Souscripteurs On

* M. Rigoley de Juvigny qui a rendu un service si important à la bonne & saine Littérature, par la nouvelle Edition des *Bibliothèques de du Verdier & de la Croix du Maine*, & par l'excellent Discours qu'il a mis à la tête de cette Edition; Poète lui-même très-agréable, & digne, par ses talens & par son goût, d'être l'Editeur d'un autre Poète.

ANNÉE 1775. 141

payera en souscrivant..... 24 liv.

En retirant l'Exemplaire complet au mois de Novembre de la présente année..... 18

42 liv,

Il y en aura vingt-cinq Exemplaires en très-beau papier de Hollande, dont le prix sera de 84 l. On payera 48 l. en souscrivant, & 36 l. en retirant l'Exemplaire complet. On souscrit dès à présent, à Paris, chez *Michel Lambert* Imprimeur-Libraire rue de la Harpe, près de Saint Côme. Les Souscriptions seront ouvertes jusqu'au premier Septembre 1775.

*Portrait de GEORGE-LOUIS LECLERC,
Comte DE BUFFON, peint par M.
Drouais, de l'Académie Royale de
Peinture, & gravé par M. Savart.*

LE Portrait que je vous annonce, Monsieur, est bien capable d'intéresser le Public, qui depuis long-temps

accorde une estime aussi flatteuse que justement méritée à l'illustre auteur dont il offre l'image. Ce Portrait est placé dans une bordure ovale, & décoré de divers attributs groupés avec intelligence, & qui caractérisent le genre d'étude auquel ce grand Naturaliste a consacré ses veilles. M. *Savart* a déployé dans la tête de ce Portrait toutes les ressources d'un burin moëleux, pur & brillant, & les amateurs applaudiront à l'effet pittoresque qu'on trouve dans cette Estampe, qui se vend à Paris, chez l'auteur, rue & près le petit Saint-Antoine, au coin de la rue Percée. Prix 3 livres.

Secours gratuits contre les Morts apparentes & subites, administrés par Ordre de la Police.

JE vous ai rendu compte, Monsieur, du Livre utile de M. *Gardane* sur les Morts apparentes & subites. La fréquence de ces Morts & le peu de succès des moyens employés jusqu'à présent sur les personnes qui se sont trouvées dans cet état, ont déterminé M. le Lieutenant-Général de Po-

lice à établir , chez tous les Commis-
 saires de Paris, des secours gratuits ,
 pour rappeler à la vie ceux qui pa-
 roissent l'avoir perdue. Ces secours ,
 semblables à ceux que la Ville fait ad-
 ministrer aux personnes noyées dans
 la rivière de Seine , & dont le suc-
 cès constant ne peut être révoqué en
 doute, consiste en une Boîte contenant
 une nouvelle Pipe pour injecter la
 fumée du Tabac , un Tuyau pour
 souffler dans la bouche du Mort appa-
 rent , & un Flacon d'eau spiritueuse ,
 avec une *Instruction* , dans laquelle
 sont exposés la manière d'en faire
 usage & d'autres moyens populaires
 d'une efficacité reconnue. M. *Gardane*,
 Docteur Régent de la Faculté de Mé-
 decine de Paris , auteur de l'*Instruc-
 tion* & inventeur de la nouvelle Boîte
 portative , a été chargé , par le Ma-
 gistrat , de la direction de cet Établis-
 sement , afin de le suivre avec exacti-
 tude , & de le porter , par des recher-
 ches continuelles , au point de perfec-
 tion dont il est susceptible. Les Sergens
 & les Caporaux des différens Corps-
 de Gardes de Paris , particulière-
 ment instruits du mécanisme de cette

Boîte, seront aussi spécialement chargés de l'exécuter en présence du Commissaire, & sous la direction du Médecin désigné pour y présider : la Police leur accordera une gratification proportionnée à leur zèle, toutes les fois qu'ils auront eu occasion de l'exercer avec succès. Comme l'ignorance des vrais secours & l'empressement de les administrer nuisent aux personnes attaquées de mort subite, & font périr souvent celles qui les administrent avec imprudence ; dans quelque situation & dans quelque lieu que puisse se trouver la personne morte en apparence, il ne faut jamais rien tenter, quand il s'agira de descendre dans des Puits, des Fosses, des Caves, ou autres lieux profonds, sans avoir préalablement appelé la Garde & le Commissaire du Quartier ou tout autre en son absence, en attendant le Médecin établi pour cet effet par la Police, & dont la présence n'exclura point celle des Médecins & Chirurgiens du Châtelet, ni les autres personnes de l'Art qui auroient la confiance des Parens.

Je suis, &c.

À Paris ce 28 Février 1775.

L'ANNÉE

LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

Lettres & Réflexions sur la fureur du Jeu, auxquelles on a joint une autre Lettre Morale ; par M. Dufaulx, ancien Commissaire de la Gendarmerie, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, & de celle de Nancy. A Paris, chez Lacombe Libraire rue Christine, in-8°. de 168 pages.

LA fureur du Jeu est un des plus terribles fléaux qui conspirent à la ruine & à la désolation des familles. C'est à ceux qui en ont ressenti les tristes effets à les décrire. M. Dufaulx avoue qu'il en a le droit, puisqu'il dit en avoir autrefois éprouvé les

ANN. 1775. Tome I. G

funestes accès. Aussi cette *Lettre*, supposée écrite à un ami qui vient de faire une perte considérable, est-elle remplie de peintures énergiques & très-propres à servir de leçons à ceux qui se sentiroient ce dangereux penchant. M. *Dusaulx* commence par offrir sa fortune à cet ami ; puis il le cite à son propre tribunal, & le presse de se juger lui-même sans chaleur & sans passion ; il lui représente le risque qu'il a couru. » Savez-
 » vous ce que c'est qu'un Joueur ? J'en
 » atteste tout honnête-homme ; ce ti-
 » tre seul est une insulte ; vous en au-
 » riez horreur, si vous sentiez, comme
 » moi, ce qu'il exprime d'abject &
 » d'inhumain. Quiconque ne sçait pas
 » résister à ce funeste penchant, quels
 » que soient ses motifs, ne sçauroit
 » être qu'un sot, un fourbe, ou bien
 » un furieux ; je ne sache point de
 » termes moyens. Oui, je le soutiens,
 » il est de la plus absurde inconsé-
 » quence de risquer le nécessaire
 » pour obtenir le superflu ; de se per-
 » mettre, comme un passe-temps lé-
 » gitime, d'immoler celui que, bien-
 » tôt après, on ne sçauroit s'empê-

» cher de plaindre , & quelquefois
 » de fecourir ; en un mot , de faire le
 » métier de brigand avec le cœur d'un
 » honnête homme. Dites-moi , n'est-
 » ce pas un perfide , & de la plus
 » dangereuse espèce , que celui qui
 » cherche à profiter du foible , de
 » l'inexpérience & de la témérité de
 » son adversaire N'est - ce pas un
 » barbare , un homme sans pudeur &
 » sans morale , que celui qui se refuse
 » à la pitié , qui ne rougit point de
 » proférer en Public ces honteuses
 » paroles , & de former hautement ce
 » vœu criminel : Si je pouvois pré-
 » voir !... Cruel ! avec quelle
 » joie tu dépouillerois jusques à tes
 » parens , jusques à tes amis ! Comme
 » tu t'abreuverois de ces larmes fin-
 » cères , que la perte de l'or sçait ar-
 » racher plus sûrement que les autres
 » calamités « !

L'auteur déclare que ce n'est point
 la perte , mais le gain , qui l'a guéri de
 cette passion. » Rappelez - vous , dit-
 » il à cette occasion , cette séance d'où
 » je rapportai tant d'or : j'en étois fier
 » & arrogant ; je me regardois comme
 » un être privilégié. Au milieu de la

» nuit je rentre brusquement chez
» moi ; j'écarte mon valet ; je compte
» cet or qui fait tressaillir mon cœur ;
» je le recompte encore, & je me plais
» à le contempler. Je suppute, avec
» ravissement, les sommes que cha-
» cun me doit sur la parole. Mon cœur
» s'enfle, mon imagination s'allume, s'é-
» gare dans ses vains projets. Que vous
» dirai-je ? Dans ma frénésie, aussi
» cruelle qu'extravagante, je soupire
» après de nouveaux succès, ou plu-
» tôt après de nouveaux désastres.
» Au fort de cette fièvre & de ces
» convulsions de l'avarice, un cri re-
» tentit au fond de mon cœur : — En
» ce même instant, malheureux ! tes
» convives, tes camarades, tes amis
» se désespèrent. — Je reviens de
» mon ivresse, & j'abjure à jamais la
» coupable manie . . . Que je me re-
» trouvai différent de moi-même !
» Que je me parus vil ! Le Joueur le
» plus méprisable, ce n'est pas,
» croyez-moi, celui que le sort a le
» plus maltraité ».

L'auteur porte la sévérité jusqu'à
soutenir que les profits des Joueurs
ne sont au fond que des rapines.

puisque , selon lui , il n'y a de salaires légitimes que pour les talens utiles , & que , de tous les moyens d'acquérir , il n'y en a point de plus odieux ni de plus contraire au bonheur de ceux mêmes que l'on envie. En effet , poursuit-il , quelles sont leurs jouissances ? Combien en a-t-on vû prospérer ? Combien a duré leur regne ? Pour deux ou trois aventuriers dont on vante les succès très-suspects , que de milliers d'hommes réduits à la mendicité !

L'auteur , qui étoit sûr de lui & qui d'ailleurs se proposoit de révéler quelque jour le secret des joueurs , a voulu , long-temps après avoir abjuré cette funeste passion , revoir de sang froid ces tristes assemblées où le plaisir sert de prétexte à la cupidité. Ecoutez-le lui-même. » Je frissonnois au » seul aspect de la foule pâle , muette » & tremblante , qui attendoit son » arrêt. Quoique simple spectateur , » je souffrois. Tous ces insensés , suspendus à la roue de la Fortune » qui les agitoit en sens contraire , » me forçoient , malgré mon indi-

» gnation ou plutôt mes mépris; de
 » compatir à leur misérable fort. J'ai
 » souvent attendu, jusqu'au lever du
 » soleil, le dénouement de ces Dra-
 » mes terribles & trop pleins de vé-
 » rité. Que l'art est loin d'imiter ce
 » flux & ce reflux de mouvemens op-
 » posés, ces surprises, ces secousses,
 » ces tranfes & tous ces caractères
 » de l'espérance & de la crainte, va-
 » riés à l'infini sur chacun des visa-
 » ges!... Tout cela n'est rien en
 » comparaison des angoisses secrètes.
 » Ecoutez, & frémissez: deux Joueurs
 » manifestotent leur rage, l'un par un
 » morne silence, l'autre par des im-
 » précations redoublées: celui-ci, cho-
 » qué du sang-froid apparent de son
 » voisin, lui reproche d'endurer sans
 » se plaindre des revers, coup sur coup
 » multipliés — Tiens, répond l'autre,
 » regarde — ; il s'étoit déchiré la
 » poitrine, & lui en montrait des
 » lambeaux sanglans ». Ce trait est
 connu: mais il est présenté ici d'une
 manière bien frappante. Le tableau
 entier fait frémir. Il faut avoir été
 Joueur soi-même pour mettre dans
 cette peinture autant d'énergie ;

tous les Joueurs de profession sont autant de témoins qui peuvent en attester la fidélité. » Mais poursuivons, » dit l'auteur : quand le sort commençoit à se déclarer, j'observois » que le Joueur fortuné redoubloit » de prudence & de sang-froid, à mesure que son plaignif. adversaire, le » cœur brisé, perdoit la tête. Bientôt » une révolution changeoit la scène : » celui qui gémissoit faisoit gémir à » son tour, & ce qu'il venoit d'éprouver étoit perdu pour la commisération. La joie d'avoir recouvré son » argent, ne le rendoit que plus altéré de l'argent d'autrui. Ce que je » ne sçauois vous peindre, quoique » je le sente, quoique je le voie encore, c'est le terrible moment où le » Joueur triomphant se lève & se retire. Ce départ est un coup de foudre pour celui qu'il abandonne. Après » un combat singulier, la haine expire entre les deux rivaux, & le » vainqueur attendri tend la main au vaincu. Après cet odieux conflit, » l'imprudent qui s'est compromis, » sans égard à ses moyens, a beau

Giv

» chercher sur le front de son adver-
 » faire le moindre sentiment de com-
 » passion ou de générosité ; il n'y lit
 » que ces mots : — Point de grace,
 » point de délai ; il faut payer : —
 » Quand ? — Demain. — Hé le puis-
 » je ? — L'horrible situation ! C'est-là
 » que commence un nouveau genre
 » de supplice. Tant qu'il est en action,
 » le Joueur espère un heureux retour ;
 » il joue, du moins il lutte & s'étour-
 » dit : mais, rendu à lui-même, les fu-
 » ries le saisissent, l'Honneur réclame
 » sa parole, & ne lui laisse, pour
 » l'acquitter, que le terme rigoureux,
 » prescrit par l'usage, plus impérieux
 » que les loix & la raison ».

Cette *Lettre* est accompagnée de
 notes très-bien faites & semées de
 différentes anecdotes curieuses tou-
 tes relatives à la passion du jeu. L'au-
 teur cite entr'autres un trait de déses-
 poir d'une nouvelle espèce. » Un Joueur,
 » flegmatique en apparence, après
 » avoir perdu tranquillement, & même
 » avec sérénité, la plus forte partie
 » de sa fortune, joua son reste d'un
 » seul coup, & le perdit sans mur-
 » murer. On le regarde avec surprise ;

» sa figure ne change point : on s'ap-
 » perçoit seulement qu'elle devient
 » fixe & immobile ; l'étonnement re-
 » double. Bientôt deux ruisseaux de
 » larmes coulent rapidement le long
 » de ses joues, & toujours sans que
 » son visage en soit altéré. D'abord
 » on se mit à rire ; mais je ne sçais
 » quelles idées *cette statue pleurante*
 » réveilla insensiblement dans l'ame
 » des spectateurs : ils finirent tous
 » par être saisis de terreur & de pitié ».

Voici une autre anecdote un peu
 moins triste , & dont le héros est le
 fameux *Dufresny*, l'auteur d'un assez
 grand nombre de pièces de Théâtre,
 parmi lesquelles il en est peu où l'on
 ne trouve des scènes très-piquantes &
 vraiment comiques. » *Louis XIV*, qui
 » aimoit ce bel-esprit & se plaisoit à le
 » combler de bienfaits sans pouvoir l'en-
 » richir , parce qu'il ne cessoit de jouer
 » & de perdre , lui défendit, sous peine
 » d'avoir la langue percée d'un fer
 » rouge , de blasphémer au jeu, comme
 » il en avoit l'habitude. *Dufresny* pro-
 » met , au Monarque irrité, d'être
 » plus circonspect à l'avenir. Cepen-

» dant, après les plus fortes résolu-
 » tions, il retourne jouer ; il perd,
 » & la tentation le reprend de se sou-
 » lager à sa manière : mais la menace
 » du fer rouge le retient. Il se cap-
 » tive quelque temps : n'y pouvant
 » plus tenir, il quitte la partie avec
 » quelques *Louis* qui lui restoient en-
 » core, marche au hasard en se pres-
 » sant les lèvres, & va s'asseoir au-
 » près du feu, où il apperçoit un
 » pauvre Diable à sec, qui se tordoit
 » les mains & pouffoit de profonds
 » soupirs. Qu'avez-vous, lui dit-il ?
 » J'ai, répondit l'autre, que je n'ai
 » pas un sol sur la terre, pour rattrai-
 » per mon argent. Tant mieux, s'é-
 » cria *Dufresny*, tant mieux : tenez
 » voilà dix louis, retournez promp-
 » tement au jeu ; mais, je vous en
 » supplie, jurez pour moi, car le Roi
 » me l'a défendu «.

A la suite de cette première *Lettre*,
 l'auteur en a fait imprimer une autre
 d'un genre absolument différent. Il ne
 dissimule point que son but a été de
 dédommager par ce contraste les Lec-
 teurs d'un caractère doux & paisible
 à qui la manie turbulente qu'il a tâché

de peindre est étrangère. Il nous offre dans cette seconde *Lettre* le tableau consolant de la mort d'un honnête homme dont il a eu le bonheur d'être ami. Il l'avoit pressé de laisser les *Mémoires* de sa vie : l'honnête homme répond qu'il ne veut pas intéresser la malignité humaine par des anecdotes secrètes, & chagriner sans profit des hommes qui peut-être se repentent. M. *Dusaulx*, dans un supplément, parle d'un homme célèbre avec lequel il a été lié, & qui a fait aussi ses *Mémoires*; il le blâme de cette petite vengeance. Il avertit cependant que l'auteur dont il est question en a senti lui-même l'inconvénient, puisque son projet, du moins à ce que l'on dit, est de déposer ces fameux *Mémoires* en lieu sûr, pour qu'ils ne soient publiés que cinquante ans après la vie du dernier de ceux qu'il a nommés. Du reste, Monsieur, les discours que rapporte M. *Dusaulx* de cet ami expirant, sont dignes des plus grands Philosophes de l'Antiquité. » A mesure
 « que je m'approche du cercueil, dit

» ce moderne *Socrate*, je perds pour
 » ainsi dire le souvenir des méchans;
 » je ne les vois plus des mêmes yeux;
 » ils ne me font plus éprouver les mê-
 » mes sentimens; je n'en conserve
 » plus qu'un; rien ne sçauroit l'alté-
 » rer; il ne mourra qu'avec moi. Ce
 » sentiment qui me ranime & me
 » soutient encore est le desir sincère
 » de la prospérité de mes semblables;
 » oh! s'il étoit donné à un mortel de
 » pouvoir léguer le bonheur!» &c.
 Cet admirable sentiment d'humanité
 suffit seul pour donner une idée de
 l'ame sublime qui a pu le concevoir.
 Ce qui faisoit mieux ressortir le beau
 naturel de cet homme précieux,
 c'étoit le caractère totalement opposé
 de l'un de ses plus proches parens:
 non que celui-ci fût ce que l'on ap-
 pelle un malhonnête homme: mais
 il souffroit de la prospérité d'autrui,
 &, malgré tous ses efforts pour ne se
 point trahir, il pâlissoit d'avance dès
 qu'il pressentoit quelque bonne nou-
 velle. » Mon ami, poursuit M. Du-
 » saulx, le connoissoit: mais l'ha-
 » bitude de vivre avec lui, ou plu-

» tût le peu d'espérance de le corriger,
 » car l'Envie est incurable, lui avoient,
 » en quelque sorte, inspiré des égards
 » pour ce vice involontaire. Une cir-
 » constance, en elle-même assez fri-
 » vole, me révéla subitement l'indul-
 » gence de l'un & la maladie de
 » l'autre. Quelqu'un s'avisa, je ne sçais
 » si ce fut à dessein, de feindre un
 » bonheur inespéré; personne n'en fut
 » la dupe: nous verrons, s'écria ce-
 » lui-ci, ce qu'en dira *le Parent*. Mon
 » Ami, qui prévoyoit les conséquen-
 » ces de cette épreuve, tâcha, toute-
 » fois avec prudence, de la faire
 » avorter; mais l'Envieux arrive,
 » & reçoit le coup. Le Malheureux
 » chancela, ses yeux se troublèrent,
 » ses joues devinrent livides; il vou-
 » lut parler, & ne fit que balbutier;
 » tant il étoit saisi: nous en rougîmes
 » tous; pour moi, je n'ai jamais rien
 » vu de si hideux ».

Mais revenons aux sages & tou-
 chans préceptes de l'ami qui fait le
 principal objet de cette *Lettre*. On lui
 demandoit quelle étoit la mesure na-
 turelle de la bienfaisance: *mes amis*,

répondit-il, *nos besoins satisfaits*. Avant de satisfaire nos fantaisies, regardons autour de nous, si quelqu'un ne manque pas du nécessaire. » Ce qu'il conseilloit, il sçavoit le pratiquer. Il ne payoit qu'en tremblant les frivolités d'usage, mais sa bourse s'ouvroit avant que l'indigent l'eût abordé ; il le pressentoit, & lui savoit la honte de demander. Plus il s'approchoit du vice, plus il reprenoit le goût de la vertu. Peu de temps après son entrée dans le monde, un funeste amour l'entraîne chez une Courtisane, qui mettoit ses faveurs à haut prix. Un sentiment sublime le retient immobile à sa porte. Il alloit frapper, lorsqu'une voix secette lui crie : Ton vieux Gouverneur languit dans la détresse Ai-je besoin de vous le dire ? Il retourne sur ses pas, court chez le Vieillard, verse à ses pieds l'or qu'il destinoit à sa passion, & lui promet le double, le triple de cette somme. Vous apprendrez avec plaisir, Monsieur, que ce beau trait n'est point de pure imagination :

M. *Dusault* certifie qu'il est de la vérité la plus exacte.

Get homme de bien fréquentoit assidûment les malheureux , parce qu'il les trouvoit meilleurs & plus humains que les autres hommes. » Je leur dois, disoit-il , toute ma » morale. Qu'ai-je rapporté de mon » commerce avec les heureux du » siècle ? Vous le sçavez , mon ami , » plus d'indignation que d'estime. L'a- » vouerai-je ? Tous ces gens-là ne di- » sent rien à mon cœur : ils sçavent » trop qu'ils n'ont pas besoin de moi.

Cette Brochure est terminée par des *Conseils à un jeune homme mécon- tent de son début dans le monde*. Ils annoncent en même temps l'ame honnête & l'écrivain estimable. Il seroit bien à souhaiter pour la gloire des Lettres que tous ceux qui les cultivent voulussent ainsi consacrer leurs talens à des objets utiles.

Examen du Ministère de M. COLBERT,
1 vol. in-8° de 300 pages. A Paris,
de l'Imprimerie de d'Houry, Imprim.

meur-Libraire rue de la Vieille Bouclerie.

L'AUTEUR nous apprend dans sa *Préface*, qu'une dispute survenue entre une personne & lui, au sujet des divers éloges de *Colbert*, publiés il y a deux ans, l'a insensiblement engagé à faire un examen plus approfondi de la gestion publique de ce grand homme. Il se propose de prouver que M. *Colbert* est le premier de nos Ministres, qui ait connu l'administration spécialement propre & convenable à la France; qui ait fondé sa richesse & sa force; qui ait posé, dans presque toutes les parties de son gouvernement économique, des principes incontestables par leur justesse: en un mot, des principes qui sont tels, que, malgré l'altération que l'Etat de l'Europe a soufferte, ils n'ont pas dû & ne doivent point encore être révoqués.

C'est, selon l'auteur, un reproche mal fondé, accrédité depuis un certain nombre d'années par plusieurs Ecrivains, que celui qu'on fait à *Colbert* d'avoir méconnu le véritable principe

la prospérité publique , en favori-
 it les Arts & les Manufactures au
 éjudice de l'Agriculture. » L'Agric-
 ulture seule , dit-il , n'étend point
 'Agriculture , & la force qui l'anime
 n'existe pas en elle-même : on peut
 ajouter que seule elle ne sçauroit
 procurer la richesse des Etats en par-
 iculier. Elle est à la vérité le pre-
 nier bien , la base sur laquelle tout
 s'édifie par toute terre ; mais les
 ravaux sans nombre qui s'exercent
 sur ses productions sont aussi d'au-
 res valeurs incalculables , qui for-
 ment ce qu'on appelle la richesse
 les Nations. L'Agriculture , dépour-
 vue de ce qu'on appelle la Société
 les Arts , peut faire vivre & sub-
 sister un Peuple ; mais il n'appar-
 tient qu'à ceux-ci de l'élever jus-
 qu'à l'état d'opulence , qui n'est au-
 tre chose que la multitude des pro-
 ductions naturelles & artificielles ,
 appliquées à la multitude des besoins
 de l'homme , qui sont infinis dans
 un Être doué d'intelligence. Cette
 opulence ne peut naître absolument
 que de l'action la plus animée en
 tout genre de travaux : action qui

» faisant demander à la terre tout ce
 » qu'elle peut donner, la fructifie à
 » l'infini, l'a créée elle-même en quel-
 » que sorte, & lui fait produire & des
 » fruits & des hommes sans nombre,
 » qui, sans ce surcroît de travaux,
 » n'eussent évidemment jamais existé.
 » Quelle seroit en effet la
 » sphère étroite où se trouveroit ren-
 » fermée un Peuple qui voudroit puis-
 » ser toute sa postérité dans la seule
 » Agriculture, & rejetteroit ou né-
 » gligeroit les Arts de fabrication &
 » d'industrie, comme pouvant borner
 » ou affoiblir cette richesse première?
 » Supposons par la pensée qu'un Gou-
 » vernement veuille animer la culture
 » d'un tel pays, par tous les moyens
 » possibles tirés de la seule force du
 » sol; ses efforts seront toujours né-
 » cessairement bornés par les limi-
 » tes mêmes des consommations, ou
 » nationales ou étrangères, dès qu'on
 » n'admettra que ce seul Agent pour
 » sa fortune. Suivant ce Plan, il fau-
 » droit, par exemple, pour un État
 » de l'étendue de la France, qu'il fût
 » seul le grenier d'une bonne partie
 » de l'Europe, pour que son terri-

toire pût être mis dans toute sa valeur ; & comme on ne peut attendre ce miracle dans la concurrence des Peuples cultivateurs, on voit dès-lors combien on resserroiroit, par une pareille méthode, l'étendue de cet Art primitif «.

Vous me dispenserez, Monsieur ; de suivre l'auteur dans le développement qu'il fait de toutes les parties du plan d'administration que s'étoit tracé *Colbert* ; il expose quelles étoient les vues politiques de ce Ministre, relativement à l'encouragement des Arts d'industrie, à la régie des Finances, à l'établissement des Colonies, au Commerce, & sur-tout à celui de l'Inde. Il justifie tous ces plans, & entreprend de montrer qu'ils étoient les fruits d'une sagesse consommée, & même les seuls qui convinssent à la constitution de la France. Cet ouvrage est d'un homme profondément verifié dans ces matières, & lui fait le plus grand honneur.

*La seule Vritable Religion démontrée
contre les Athées, les Dèïstes & tous
les Sectaires, par M. l'Abbé HASE*

164 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

PELLE, Docteur de Sorbonne & Curé de Dunkerque, 2 vol. in-12 de plus de 500 pages. A Paris chez Hérissant Libraire rue Neuve Notre-Dame ; Humblot Libraire rue Saint-Jacques , & Delaguette Imprimeur-Libraire rue de la Vieille Draperie.

CET Ouvrage , Monsieur , formé un Traité complet sur la Religion , dans lequel on répond aux difficultés frivoles & aux imputations calomnieuses des Philosophes , des Luthériens , des Calvinistes , & de tous les Sectaires modernes. L'auteur cependant s'y attache plus spécialement à réfuter les partisans de la Philosophie nouvelle , dont les systêmes mobiles & les éternelles inconséquences paroissent sur-tout l'avoir révolté. » Il » faudroit aumoins , dit-il dans sa » Préface , que des gens qui se piquent » d'être Philosophes , fussent conséquens , & qu'après avoir posé un » principe , ils ne s'en écartassent jamais ; mais ce n'est point - là leur » marche. Est - il question de renverser l'autorité de l'Histoire Sainte ?

» Ils ramassent avec empressement,
 » & même avec un certain respect ;
 » tout ce qui se trouve , dans *Hérodote*
 » & dans *Diodore* , qui peut y paroî-
 » tre contraire ; ils élèvent la certi-
 » tude de l'Antiquité Payenne fort au-
 » dessus de la Judaïque. On a beau leur
 » dire que *Moïse* a écrit l'histoire de
 » son temps , qu'*Hérodote* n'a écrit
 » que mille ans & *Diodore* quinze
 » cens ans après ; il n'importe : ils
 » continuent leur marche. Arrive-
 » t-il , au contraire, qu'on leur cite les
 » mêmes Historiens en faveur de
 » *Moïse* ? Ils changent de langage ; *Hé-*
 » *rodote* est méprisé comme un voya-
 » geur crédule , & *Diodore* comme un
 » misérable compilateur. Faut-il atta-
 » quer les Mystères de la Religion
 » Chrétienne ? Ils établissent la raison
 » comme la seule règle de vérité. Vou-
 » lons-nous nous servir de la raison
 » pour établir certaines vérités fonda-
 » mentales , comme celles de l'immorta-
 » lité de l'ame , de la distinction du
 » vice & de la vertu , &c. Elle n'est
 » plus la règle du vrai ; c'est un *Protée*
 » fécond en illusions , qui établit le
 » pour & le contre ».

M. l'Abbé *Hespelle* divise son ouvrage en huit Chapîtres. Dans le premier, il démontre, contre les Athées, l'existence d'un Être Supérieur qui les a créés; dans le second, qu'il faut nécessairement reconnoître une Providence Divine. Il examine dans le troisième, si nous devons quelque culte à la Divinité, si le Tolérantisme peut avoir lieu, si la raison suffit pour nous indiquer tous nos devoirs: d'où il conclut la nécessité d'une Révélation. Dans le quatrième, après avoir donné une histoire abrégée du monde relative à la Religion, il prouve l'authenticité des Livres Saints, & la Divinité du Christianisme; il parle ensuite de ses rits, de ses cérémonies, enfin du bonheur qu'il procure. Dans le cinquième, il établit la fausseté des autres Religions. Dans le sixième, la vérité de la Religion Chrétienne étant démontrée, il prouve que, parmi toutes les sociétés qui s'honorent de ce nom, la Catholique, Apostolique & Romaine, est la seule qui réunisse tous les caractères d'une dérivation divine. Il établit, dans le septième, les règles de la véritable Foi; enfin, dans le huitième, il traite des obsta :

cles qui s'opposent au salut des Protestans.

M. l'Abbé *Hespelle* discute , dans un de ses Chapitres , s'il n'y a que les Catholiques qui soient *intolérans*. Malgré l'expérience de tous les temps , M. de *Voltaire* avance & répète , dans tous ses écrits , que , de tous les anciens Peuples , aucun n'a gêné la liberté de penser ; que chez les Grecs il n'y eut que le seul *Socrate* persécuté pour ses opinions ; que les Romains permirent tous les cultes , & qu'ils regardèrent la Tolérance comme la loi la plus sacrée du droit des gens ; que les Romains , plus sages que les Grecs , n'ont jamais persécuté aucun Philosophe pour ses sentimens ; que chez les Romains il n'y a pas un seul exemple , depuis *Romulus* jusqu'à *Domitien* , qu'on ait persécuté personne pour sa manière de penser. On a déjà répondu victorieusement à ces assertions dans beaucoup de Livres , & sur-tout dans les *Lettres des Juifs Portugais* à M. de *Voltaire*. Mais comme on ne cesse de répéter les mêmes difficultés , il faut bien répéter aussi les mêmes réponses. M. l'Abbé *Hespelle* fait voir , d'après l'auteur des *Lettres des*

Juifs Portugais que les Hébreux, les Egyptiens, les Perses, les Grecs, les Romains, les Musulmans, n'étoient point *tolérans*. Il montre, par l'Histoire, que l'*intolérance* en fait de culte, étoit un principe de législation, une maxime politique, une loi de l'Etat, reçue chez tous les Peuples de l'Antiquité. On sçait que ceux de l'Egypte s'armoient les uns contre les autres, pour venger leurs Dieux : on en voit un exemple dans les Satyres * de *Juvénal*, où ce Poëte décrit le combat sanglant que se livrèrent à ce sujet les *Ombes* & les *Tentyrites* ; la fureur y fut portée au point que les vainqueurs déchirèrent & dévorèrent les membres des vaincus.

Les Perses n'admettoient point de statues dans leurs Temples ; ils brisoient celles des Dieux de l'Egypte & de la Grèce. Quant aux Grecs, nous avons, quoiqu'en disent les *Tolérans*, une foule de preuves que leurs loix étoient *intolérantes* : le de-

* Satyre 15.

cret de *Diopythès* (c'est le nom du citoyen d'Athènes, auteur de ce décret) portant ordre de dénoncer quiconque nieroit l'existence des Dieux ; les procédures commencées contre *Protagore* ; la tête de *Diagore* mise à prix ; le danger d'*Alcibiade* ; *Aristote* obligé de fuir ; *Stilpon* banni ; *Anaxagore* échappant avec peine à la mort ; *Aspasie* ne devant son salut qu'à l'éloquence & aux larmes de *Périclès* ; tous ces Philosophes, poursuivis juridiquement, pour avoir écrit ou parlé contre les Dieux du pays ; une Prêtrisse exécutée pour en avoir introduits d'étrangers ; *Socrate* condamné & buvant la ciguë, parce qu'on l'accusoit de ne pas reconnoître les Dieux de l'Etat, &c. : tous ces faits attestent hautement la sévérité des loix sur le culte. N'a-t-on pas même vu que, chez le peuple le plus humain & le plus éclairé de la Grèce, *Eschyle* a pensé perdre la vie, pour avoir parlé trop légèrement, dans une de ses Tragédies, des mystères de *Cérès* ? Il n'est pas hors de propos de rappeler à M. de Voltaire, qu'on punissoit,

dans *Athènes*, la hardiesse de l'écrivain cynique qui osoit faire monter l'impiété sur la scène, & en faire débiter les maximes à ses Héros.

Les loix de Rome n'étoient pas moins sévères; on y trouve *Deos peregrinos ne colunto: on n'adorera point de Dieux étrangers*. Qu'on suive l'Histoire des Romains, on y verra les mêmes défenses portées par le Sénat l'an de Rome 325, & les Ediles chargés de veiller à leur exécution; ces défenses renouvelées l'an 529; les Ediles vivement reprimandés pour avoir négligé d'y tenir la main, & des Magistrats supérieurs, nommés pour les faire observer avec plus d'exactitude. On y verra le culte de *Sérapis* & d'*Isis*, qui s'étoit introduit sourdement dans cette Capitale, interdit juridiquement, & les oratoires de ces deux Divinités démolis par les Consuls l'an 536; des decrets des Pontifes & des Senatus-Consultes sans nombre contre les Religions étrangères, citées au Sénat l'an 566; un nouveau culte de *Jupiter Sabasius* pros crit l'an 623, &c. Cette intolérance

rance ne s'affoiblit point sous les Empereurs. L'auteur en cite pour preuve les conseils que *Mécène* donnoit à *Auguste* contre ceux qui introduisoient ou honoroient dans Rome d'autres Dieux que ceux de l'Empire: *honorez vous-même les Dieux*, lui disoit-il, *selon les usages de nos pères, & forcez les autres de les honorer; haïssez ceux qui innovent dans la Religion, & punissez-les, non-seulement à cause des Dieux, mais parce que ceux qui introduisent des Dieux nouveaux engagent plusieurs personnes à suivre des loix étrangères, & que de-là naissent des unions par serment, des ligues, des associations, toutes choses dangereuses dans la Monarchie; ne souffrez point les athées, &c. ** Ce ne sont pas les seuls témoignages qu'on pourroit produire de l'intolérance des Romains; on pourroit citer encore les superstitions Egyptiennes prosrites sous ce même *Auguste*, les Juifs bannis sous *Tibère*, parce qu'ils ne vouloient pas renoncer à leur croyance; enfin, les Chrétiens exilés,

* *Dion Cassius*, liv. 42.

dépouillés de leurs biens , mis à mort , non pour leurs crimes , mais pour leur religion , sous les *Nérons* , les *Domitiens* , les *Maximiens* , les *Dioclétiens* , & même sous *Trajan* , sous *Marc-Aurèle* , &c.

Les *Philosophes* furent chassés de Rome , non - seulement par *Néron* & *Domitien* , mais encore sous le gouvernement doux & modéré de *Vespasien*. Il y a plus : ces Empereurs , en les chassant , ne faisoient , dit *Suétone* , que se conformer à d'anciennes loix portées contr'eux. Dès l'an 160 avant l'Ere Chrétienne , ils avoient été bannis de Rome par un decret du Sénat , & le Préteur *Pomponius* fut chargé de veiller à ce qu'il n'en restât aucun dans la ville. Quelle étoit la raison de cette sévérité ? C'est qu'on les regardoit , disent les Historiens , comme des discoureurs dangereux , qui , en raisonnant sur la vertu , en renversoient les fondemens , & comme des gens capables , par leurs vains sophismes , d'altérer la simplicité des mœurs anciennes , & de répandre , parmi la jeunesse , des opinions funestes à la Patrie. Les Romains ne croyoient

donc pas que les *Philosophes* ne peuvent jamais nuire. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les loix mêmes, que les *Philosophes* d'Athènes & de Rome écrivirent pour des Républiques imaginaires, sont *intolérantes*. *Platon*, le grand *Platon*, dont le nom paroît si cher à nos prétendus Sages, ne laisse pas aux citoyens la liberté du culte ; & *Cicéron* leur défend aussi d'avoir d'autres Dieux que ceux de l'Etat : *que personne*, dit-il, *n'ait des Dieux à part, qu'on n'en adore point de nouveaux ni d'étrangers, même en particulier, à moins qu'ils n'aient reçu la sanction publique.*

M. l'Abbé *Hespelle* démontre encore, par l'expérience & l'Histoire, qu'aucune secte hérétique, qu'aucun parti n'a jamais admis la *tolérance* universelle. Il rappelle le supplice de *Servet* brûlé à Genève à la poursuite de *Calvin* ; ce qui lui fait naître une réflexion très-simple & très-vraie, & que j'ai déjà faite plusieurs fois, c'est que, si nos *Philosophes* actuels, qui réclament la *tolérance* avec tant de chaleur, étoient eux-mêmes à la tête du

Gouvernement, ils feroient peut-être les premiers à sévir contre tous ceux qui auroient l'audace de contredire leurs opinions. En effet, ces *Philosophes*, si honnêtes, si modérés, si doux, si humains, si *tolérans*, se montrent dans leurs ouvrages les plus *intolérans* des Ecrivains ; ils ne peuvent *tolérer* qu'on pense autrement qu'eux, qu'on découvre leurs erreurs. Les invectives, les calomnies, les libelles contre ceux qu'ils regardent comme leurs ennemis, ne leur coûtent rien. Ils attaquent leur naissance, leur réputation, leur probité, leurs mœurs ; ils les dénoncent à la société comme des *fripons*, des *scélérats*, des *monstres* : or, est-il probable que des hommes, si peu *tolérans* dans leurs écrits, le seroient davantage dans leurs actions, s'ils avoient en main la puissance & l'autorité ?

M. de Voltaire & ses illustres consorts passés & présens, font encore à la Religion Chrétienne un reproche dont M. l'Abbé Hespelle rend la fausseté palpable. Ces Messieurs ne cessent d'écrire que *la Religion Chrétienne n'en-*

fanté que troubles, séditions & guerres civiles ; que c'est elle qui a fait couler des rivières de sang depuis Constantin, qui a allumé dans tous les États le flambeau de la discorde, qui a désolé la terre par les guerres de Religion ; qu'elle est la plus dangereuse pour les têtes couronnées, &c.

L'Apologiste du Christianisme prouve le contraire ; il montre que, si l'on jette les yeux sur les fastes du monde, on verra que, depuis l'établissement du Christianisme, les révolutions ont été moins fréquentes ; que les peuples ont joui d'une tranquillité plus durable, & que les sociétés mieux réglées ont pris une consistance plus solide. Qu'on lise en effet l'histoire de Rome, depuis la fondation de cet Empire jusqu'à *Constantin*, quels troubles & quelles séditions n'y découvre-t-on pas ? On y voit plus d'une fois tout l'Empire inondé de sang. *Tite-Live* rapporte que de sept Rois qui l'ont gouverné pendant 244 ans, trois meurent tranquillement sur le Trône, trois sont cruellement massacrés, & le quatrième chassé ; que, sur les débris de la Royauté, s'est

établi le Gouvernement Consulaire; que la division s'étant mise entre le Peuple & les Grands, le Peuple s'est retiré de Rome; que, si le Consulat s'est rétabli, ce n'a été qu'à condition qu'il y auroit des Tribuns; que ces Magistrats féditieux, sous prétexte de défendre le Peuple, entretenrent une division continuelle entre les différens ordres de l'Etat; que cet esprit de sédition agita si fort le peuple Romain pendant trois siècles, qu'il ne se passa jamais trente ans, sans aucune effusion du sang des Citoyens; qu'environ 40 après les *Gracques*, cette même fureur se ranimant par les guerres civiles de *Marius* & de *Sylla*; Rome, l'Italie, la Grèce & l'Espagne ne furent plus inondées que du sang Romain. *Catilina* qui conspire contre sa Patrie, *César* qui la dompte & la subjuge, *Octave*, *Antoine* & *Lépide*, qui se la disputent & la partagent, sont encore autant d'époques orageuses, auxquels succèdent les regnes atroces des *Tibères*, des *Caligulas*, des *Nérons*. A la mort de ce dernier monstre les guerres civi-

les recommencent sous *Othon, Galba & Vitellius*. *Vespasien* les termine & regne seul. Depuis ce Prince jusqu'à *Constantin*, c'est-à-dire, dans l'espace de 260 ans, on compte encore les guerres civiles de *Cassius* sous *Marc-Aurèle*; de *Didius-Julianus*, de *Niger*, d'*Albin*, sous *Septime-Severe*; de *Maximin* qui renversa du trône *Alexandre*. Les *Gordiens* & les *Philippes* périssent par les mains de leurs soldats révoltés. L'esprit de sédition continue encore dans les armées sous les Empereurs *Florien*, *Probus*, *Carus*, *Numérien*, & ce n'est que par des batailles qu'on décide du sort de l'univers. La dernière guerre civile fut celle de *Constantin* contre *Maxence & Licinius*, & l'univers alors devint Chrétien.

Qu'on jette également un coup-d'œil sur l'Histoire des Grecs, des Syriens, des Egyptiens & des Arabes, on y verra des révolutions encore plus fréquentes & plus cruelles; on y verra couler le sang de presque tous les proches d'*Alexandre*; on y verra tous les Rois d'Asie ou

178 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

de Syrie , empoisonnés ou massacrés : de dix-huit, qu'on compte depuis *Séleucus I* jusqu'au dernier *Démétrius*, dix périrent par les mains des révoltés ; on y verra les *Lagides* en *Égypte*, donner des scènes non moins horribles. Si des Grecs on passe aux Arabes , on verra tomber sous le fer des rebelles les têtes des Princes , comme les épis sous la faux du moissonneur : *Omar*, *Ali*, *Moavi*, *Othman*, *Hussain*, *Marvan*, *Hassan*, *Hibraïm*, périrent dans l'espace d'un siècle ; pendant ce temps, on ne voit que perfidies , assassinats , renversemens de Trônes. Le seul *Moktar* se vantoit d'avoir fait égorger plus de cinquante mille *Ommiades*.

Qu'on choisisse maintenant d'une autre part , parmi les Monarchies Chrétiennes , qu'on en examine les fastes, qu'on compare l'état des Peuples sous l'un & l'autre Gouvernement , sous l'une & l'autre Religion , & qu'on juge sous laquelle ils ont été plus heureux. La monarchie Française subsiste depuis plus de treize cens ans : elle a vu dans le sixième siècle les fureurs sanguinaires des

fils de *Clovis*, qui étoient des hommes
 encore à demi-barbares ; dans le neu-
 vième, les funestes divisions des pe-
 tits-fils de *Charlemagne* ; dans le quin-
 zième, les deux fameuses factions des
Bourguignons & des *Arnagnacs* ; dans
 le seizième enfin, les guerres de Re-
 ligion : or, tous ces fléaux, dans l'es-
 pace de treize siècles, n'en ont pas
 fait plus d'un entier de malheur pour
 la Nation. On peut dire à peu-près la
 même chose des autres Monarchies
 Chrétiennes. Il est donc vrai, quoi-
 qu'en disent les *Philosophes*, que le
 Christianisme a adouci les mœurs,
 arrêté l'esprit de sédition, déraciné
 & détruit les guerres civiles. Si l'am-
 bition, la vengeance, le fanatisme,
 l'esprit de rébellion ont occasionné
 des troubles chez les Chrétiens, ils
 ont été rares, & toujours détestés ;
 au lieu que, chez les Payens, ils ont
 été fréquens, presque toujours im-
 punis, très-souvent honorés & ré-
 compensés. Que sont d'ailleurs ces
 troubles passagers, en comparaison
 des avantages que le Christianisme a
 procurés, de la servitude abolie

des loix réformées, des coutumes barbares détruites ? Il reste incontestable qu'il a fait un très-grand bien à l'Univers.

De quel front M. de Voltaire ose-t-il donc, dans son *Poème sur la Loi Naturelle*, représenter l'Eglise armée de poignards pour attenter à la vie des Souverains, dire que c'est elle qui a soulevé les Peuples contre les Princes, & qui a fait couler des rivières de sang depuis *Constantin*; tandis qu'il est démontré que jamais leur vie n'a été plus assurée, plus respectée, que depuis l'époque où le Christianisme a réformé le monde; que c'est cette Religion qui a cimenté leur autorité, qui a rétabli la douceur & l'honnêteté dans les mœurs, la justice & l'humanité dans la manière de traiter les hommes, & fait naître la paix & la sûreté dans les sociétés ? Convient-il à des gens qui se disent *Philosophes* de tenir un pareil langage, eux qui sont les ennemis les plus irréconciliables de l'autorité; eux, qui ne nous peignent les Souverains qu'avec les couleurs les plus noires; qui les représentent,

tantôt arrachant le pain des mains des pauvres, permettant & même ordonnant le vol, les concussions, les injustices; tantôt comme des tyrans qui détestent & oppriment la vérité, parce qu'elle ose discuter leurs titres injustes & chimériques; & convient-il à des Philosophes, qui ne rougissent pas de prodiguer les plus sublimes louanges à l'assassin de *Charles I*, qui se font les Panégyristes des usurpateurs, qui entreprennent de justifier les plus fameux rebelles & les plus odieuses révoltes *; convient-il, dis-je, à ces soi-disant Philosophes, à ces Précepteurs prétendus du genre humain, d'outrager ainsi la plus paisible, la plus douce & la plus sociable des Religions?

L'ouvrage de M. l'Abbé Hespelle doit être placé parmi les meilleurs écrits apologétiques de la Religion Chrétienne.

Je suis, &c.

A Paris, ce 10 Mars 1775.

* Toutes ces horreurs se lisent dans le *Christianisme Dévoilé*, pages 9 & 11; dans le *Siècle de Louis XIV*, chap. 5, dans l'*Essai sur l'Histoire Générale*, chap. 14.

LETTRE VIII.

*Histoire des Souverains Pontifes qui ont
siégé dans Avignon, 1 vol. in-4°
d'environ 500 pages. A Avignon ;
chez Jean Aubert Imprimeur-Libraire
& chez les principaux Libraires de
chaque ville de France.*

LA translation du S. Siège dans la ville d'Avignon forme une époque mémorable de l'Histoire générale des Papes : ce morceau pouvoit donc en être détaché , & fournir la matière d'une histoire particulière. Cette époque embrasse les regnes de sept Papes, qui sont *Clément V, Jean XXII, Benoît XII, Clément VI, Innocent VI, Urbain V & Grégoire XI*. L'auteur y a joint les vies des deux Anti-Papes *Clément VII & Benoît XIII*, qui ont aussi siégé dans Avignon.

L'exaltation de *Clément V* fut la suite des démêlés de *Boniface VIII* &

de *Philippe-le-Bel*. *Benoît XI*, successeur de *Boniface*, étant mort après un Pontificat de huit mois, les Cardinaux s'assemblèrent à Pérouse; ils entrèrent dans le Conclave, divisés en deux partis, & déterminés à ne consentir jamais à l'élection d'aucun de ceux qui les formoient. *Napoléon des Ursins* & *Nicolas de Prato* étoient à la tête de la faction dévouée à *Philippe-le-Bel*; *Mathieu Rosso des Ursins* & *François Gaïetan*, neveu de *Boniface VIII*, étoient les Chefs de la faction contraire. Ces deux partis étoient d'une égale force, &, depuis huit mois, les Cardinaux étoient renfermés, sans avoir pu fixer leur choix. Le Cardinal *de Prato* le détermina par un stratagème qui réussit.

» Nous commettons un grand mal,
 » dit-il au Cardinal *Gaïetan*, en pri-
 » vant si long-temps l'Eglise de son
 » Chef. Puisque nous ne pouvons con-
 » venir d'aucun d'entre nous pour
 » l'être, cherchons-le hors du Con-
 » clave, &, pour le trouver, qu'une
 » des factions propose trois sujets,
 » & que l'autre en choisisse un. » Le

Cardinal *Gaïetan* connut d'abord quel feroit l'avantage de la faction qui nommeroit les Candidats ; mais le Cardinal *de Prato* le lui abandonna , & força par-là son concurrent à donner dans le piège qu'il lui tendoit. On fit un Traité en conséquence ; tous les Cardinaux le souscrivirent , & fixèrent à quarante jours le choix du Pape qu'ils devoient élire.

Gaïetan nomma trois sujets , dont le premier fut *Bertrand de Got*, Archevêque de Bordeaux. *De Prato* l'avoit prévu : il sçavoit que *Bertrand* étoit ami intime de *Gaïetan* ; qu'il étoit sujet du Roi d'Angleterre alors Duc d'Aquitaine , & qu'il étoit ennemi déclaré de *Philippe*. Ces considérations firent croire au Cardinal *de Prato* que *Gaïetan* le nommeroit préférablement à tout autre. *Prato* sçavoit aussi que *Bertrand* étoit ambitieux , & c'est par où il comptoit que *Philippe* pourroit s'en assurer. Celui-ci , en effet , ayant reçu le Traité conclu entre les Cardinaux par un courier que lui dépêcha secrettement le Cardinal *de Prato* , sentit tout l'avantage

qu'il pouvoit en tirer. Il écrivit auf-
 sitôt à l'Archevêque , qu'il avoit des
 affaires de conséquence à lui commu-
 niquer , & qu'il se trouvât dans l'Ab-
 baye , proche *S. Jean d'Angéli* , où il
 se rendroit lui-même au jour qu'il lui
 indiqua. Ils furent l'un & l'autre exacts
 au rendez-vous , & l'entrevue se fit
 le matin dans l'Eglise de l'Abbaye.
Philippe , après avoir entendu la
 Messe , exigea de l'Archevêque qu'il
 lui promît avec serment de garder
 inviolablement le secret qu'il alloit
 lui confier. Cette précaution prise , il
 lui déclara qu'il étoit le maître de le
 faire Pape , & , pour l'en convaincre ,
 il lui communiqua le Traité fait à Pé-
 rouse entre les Cardinaux , & lui
 montra l'endroit de la Lettre de *Ni-
 colas de Prato* , où ce Cardinal , en son
 nom & au nom des Cardinaux de la
 faction de France , laissoit au Roi le
 choix de celui des trois Archevêques
 proposés qui lui agréeroit le plus. À l'as-
 pect de la Thiare , *Bertrand* se jette
 aux pieds du Roi , & le conjure d'être
 persuadé que , s'il étoit assez heureux
 pour parvenir à la Papauté , il n'é-

toit rien sur quoi Sa Majesté ne pût compter, & qu'il étoit prêt à lui en donner toutes les assurances qu'elle pouvoit exiger. Le Roi le releva, l'embrassa, & lui dit qu'avant de prendre des engagements plus particuliers, il vouloit qu'il lui promît de lui accorder six grâces, quand il seroit sur la chaire de *S. Pierre*. Quatre de ces grâces regardoient les différends qu'il avoit eus avec *Boniface*, & la promotion de quelques Cardinaux; par la cinquième, il vouloit avoir la permission de lever des Décimes sur le Clergé de France pendant cinq ans; il se réserva de lui déclarer la sixième, après son couronnement. On assure que le Prélat promit tout; qu'il fit les sermens qu'on exigea de lui, & que le Prince & l'Archevêque se séparèrent très-satisfaits l'un de l'autre. Le Cardinal de *Prato*, instruit des intentions du Roi, les communiqua aux Cardinaux de la faction de France; & ceux-ci apprirent aux autres Cardinaux qu'ils étoient près d'exécuter leur parole. On convoqua conséquemment une

assemblée solennelle dans la Chapelle du Conclave, où, après avoir invoqué le Saint-Esprit & ratifié le Traité fait pour l'élection, le Cardinal *de Prato* nomma pour Vicaire de Jesus-Christ, *Bertrand de Gos*, Archevêque de Bordeaux. Ce choix fut accompagné d'une acclamation générale ; tout le Conclave y applaudit, & sur-tout le neveu & les créatures de *Boniface*, qui se flattoient d'avoir un Pape de leur parti, ennemi de *Philippe*. Cette élection se fit le 5 de Juin, veille de la Pentecôte de l'année 1305. •

Tous les Cardinaux du sacré Collège écrivirent au nouveau Pape pour le féliciter, & pour le supplier en même temps de presser son départ pour se rendre à Rome, s'y faire couronner, & pourvoir aux besoins de l'Eglise : mais leur étonnement fut sans égal, quand ils apprirent que, dans les transports de sa joie, le Pontife avoit laissé échapper le secret de sa réconciliation avec *Philippe-le-Bel*, & que, bien loin de vouloir aller à Rome, il convoquoit tout le Collège

des Cardinaux à Lyon pour la cérémonie de son couronnement. Les Italiens, honteux d'avoir été surpris par les François, ne dissimulèrent pas le regret qu'ils eurent d'avoir fait un tel choix. Le Cardinal *Matthieu Rosso des Ursins* s'en expliqua ouvertement avec le Cardinal de *Prato* : « Vous êtes venu à bout de vos desseins, lui dit-il, & nous voilà transplantés au-delà des monts : mais, ou je connois mal le caractère des Gascons, ou je serai bien trompé, si l'on revoit de long-temps le S. Siège à Rome ». ❀

Clément V justifia les pressentimens du Cardinal des *Ursins* ; il déclara qu'il transportoit la Cour Romaine à *Avignon*, & qu'il ne quitteroit pas la France, tant que l'Italie seroit divisée par les factions des Guelphes & des Gibelins : ce fut la même raison que prétextèrent ses successeurs pour ne point retourner à Rome. *Clément V*, après un regne de neuf ans, laissa le Trône pontifical à *Jean XXII*, élu Pape à Lyon le 7 Août 1316. Il le nommoit *Jacques d'Euse* ou *d'Ossa*,

& il étoit né dans la ville de Cahors. *Villani* raconte que les Cardinaux ne pouvant s'accorder s'en remirent au choix de ce Cardinal, qui se nomma lui-même en disant à ses Collègues : *ego sum Papa*. D'autres historiens, au contraire, rapportent que le Cardinal d'Osse promit au Cardinal Napoléon des Ursins, pour avoir les suffrages de sa faction, de ne monter jamais à cheval, que ce ne fût pour retourner à Rome ; & que le Pape, pour n'être pas parjure, descendit le Rhône pour se rendre de Lyon à Avignon ; que des bords du Rhône, il gagna son Palais à pied, & que l'Eglise y étant attenante, il se passoit de monture pour y arriver. *Jean XXII* n'étoit pas d'une naissance aussi basse que plusieurs écrivains ont voulu le faire croire. Un Historien contemporain lui donne une origine noble, & il paroît certain, par des témoignages non suspects, que ses parens étoient suffisamment pourvus des biens de la fortune. Ce Pape étoit d'une taille fort petite ; il avoit le teint pâle & la voix grêle. Il étoit sçavant, studieux,

& doué d'un esprit vif & pénétrant ; il parloit avec facilité , & le faisoit très-souvent en public. Ses mœurs étoient austères ; il aimoit la justice , & la faisoit rendre exactement & promptement. D'ailleurs , sobre , frugal , modeste , il avoit toujours vécu avec les autres Cardinaux comme avec ses maîtres.

Jean XXII eût pour successeur *Jacques Fournier* ou *Dufour* , né à *Savardun* dans le Diocèse de Rieux. Il avoit été Religieux de Cîteaux , & on l'appelloit le *Cardinal Blanc* , de la couleur de l'habit de son Ordre qu'il n'avoit pas quitté. Il prit le nom de *Benoît XII* , & ses vertus le rendirent cher à l'Eglise. Dès qu'il fut sur le Trône , il entreprit de corriger tous les abus qui s'étoient glissés dans sa Cour ; il commença par les Prélats , les Evêques & les Abbés , qui , abandonnant leurs bénéfices , établissoient leur résidence à Avignon : le Pontife les congédia au premier Consistoire qu'il tint , les menaça de procéder contr'eux s'ils n'obéissoient , & voulut être lui-même le juge des raisons

qu'ils pouvoient avoir de rester à la Cour. *Benoît V & Jean XXII* avoient donné en commande presque tous les bénéfices. Ils étoient allés plus loin; ils avoient conféré ceux qui n'étoient pas encore vacans, & ils appelloient ces collations *graces expectatives*, parce que les sujets qui étoient nommés attendoient, pour en jouir, la mort de ceux qui les possédoient. *Benoît* supprima toutes ces graces; il dépouilla même de leurs bénéfices ceux qu'il crut indignes de les posséder, & il disoit à ce sujet, qu'il aimoit mieux que les bénéfices fussent vacans qu'occupés par des personnes qui ne les méritoient pas. Il supprima de même quantité d'abus qui s'étoient introduits dans la Chancellerie. Son accès étoit facile; il vouloit que les portes de son Palais fussent ouvertes à tout le monde, & il établit un Prélat de sa Cour pour recevoir les requêtes des particuliers, & pour examiner leurs demandes. Ses parens eurent peu de part à ses graces, &, s'il nomma son propre neveu à l'Archevêché d'Arles, ce ne fut qu'avec peine & à la

prière de tous les Cardinaux. Sa nièce ne put se prévaloir de l'élévation de son oncle ; demandée en mariage par tous les Seigneurs de la France , elle ne fut accordée qu'à un simple marchand de Toulouse , à qui sa femme ne porta qu'une dot ordinaire , quoique nièce d'un Souverain. Les politiques de son siècle ne pouvoient trop admirer la sagesse de ses entreprises & la justice de ses démarches. Il fit regner la paix presque dans toute l'Europe , après avoir pacifié l'Italie , & procuré à l'Eglise Romaine tous les avantages qu'on pouvoit espérer dans des temps de trouble & de division. Ce fut lui qui ajoûta une troisième couronne à la tiare Pontificale. Les Papes ne portoient d'abord qu'un simple bonnet , un peu plus élevé que les bonnets ordinaires. *Hormisdas* fut le premier qui mit sur le bonnet une couronne , que *Clovis* , Roi de France , avoit envoyée à l'Eglise de S. Jean-de-Latran , & qu'il avoit reçue lui-même en présent d'*Anastase* , Empereur de Constantinople. *Boniface VIII* y en ajouta une seconde :
enfin ,

enfin, *Benoît XII* voulut y en ajouter une troisième, & c'est ce qui forme aujourd'hui la couronne du Souverain Pontife, que les Romains appellent *il Regno* ou *il Triregno*. On croit communément que ce fut *Jean XXII* qui fit cette addition à la couronne Papale; mais il est certain qu'elle est de *Benoît XII*. Les statues de ces Papes, qui se trouvent encore entières sur leurs mausolées, ne permettent pas d'en douter : *Jean XXII* n'a que deux couronnes à sa tiare, & *Benoît XII* en a trois à la sienne.

Après *Benoît XII*, le Cardinal *Pierre Roger* monta sur le Trône Pontifical, & prit le nom de *Clément VI*. Il étoit né à Maumont, dans le Diocèse de Limoges, & avoit fait profession dans l'Ordre de S. Benoît. Ayant fini ses études à Paris, & retournant dans son Monastère; quand il fut près de Clermont, à un endroit qu'on nomme *le Pas de Rendan*, il fut attaqué par des voleurs qui le dépouillèrent entièrement. Dans cet état, il se rendit à Thuret,

qui étoit le premier village qui se présenta. *Etienne Aldebran*, qui en étoit le Curé, le reçut avec toute l'affection possible, lui donna des habits & le retint pendant quelques jours. *Roger*, sensible à son procédé, lui demanda, en partant, ce qu'il pouvoit faire pour reconnoître ses bienfaits : *vous les reconnoîtrez*, lui dit *Aldebran*, *quand vous serez Souverain Pontife*. L'évènement justifia cette prédiction.

On vit, sous ce Pontificat, un *Visconti*, Seigneur & Archevêque de Milan, tourner ses armes contre le S. Siège. Ce Prélat guerrier s'étoit emparé de Bologne, & il gardoit cette ville, malgré les menaces & les censures du Souverain Pontife, qui avoit jetté un interdit sur la ville de Milan, & excommunié l'Archevêque. *Clément*, las de fulminer en vain, envoya un Légat au rebelle *Visconti* pour l'obliger à rendre Bologne, & à se démettre ou de l'Archevêché de Milan ou de son Domaine temporel. *Visconti* reçut le Légat avec toute la distinction possible

& la soumission la plus apparente. Il le renvoya ensuite au Dimanche suivant pour recevoir sa réponse, qu'il promit de lui donner dans sa Métropole. Le jour arrivé, ils se rendirent l'un & l'autre à l'Eglise, & l'Archevêque officia solennellement, en présence d'une foule innombrable de peuple qui étoit accouru. Après la Messe, revêtu de ses habits Pontificaux, il prit sa croix de la main gauche, & une épée nue de la main droite, & s'adressant au Légat, il lui dit, en lui montrant la croix : *Voilà la preuve de mon pouvoir spirituel ; & c'est par cette épée que je défendrai tes Etats que je possède.* La surprise du Légat fut extrême ; il n'hésita pas d'informer le Pontife de la conduite de *Visconti* ; *Clément* ne put l'apprendre sans émotion. Il ordonna dans sa colère, que l'Archevêque seroit cité pour paroître devant lui. *Visconti* promit d'obéir, & fit partir son Secrétaire pour Avignon, afin qu'il lui préparât des logemens convenables. Le Secrétaire, arrivé dans cette ville, arrêta d'abord toutes les hôtelleries, toutes les au-

berges & toutes les maisons qui se trouvèrent à louer. Toutes ensemble ne remplissoient pas encore les vues de *Visconti*, qui se proposoit d'arriver à Avignon avec douze mille hommes de Cavalerie & six mille hommes d'infanterie. Bientôt les étrangers ne trouvèrent plus à se loger dans cette grande ville. On en porta des plaintes au Souverain Pontife, qui fit appeler le Secrétaire de *Visconti*, qui étoit la cause de tout ce dérangement : le Secrétaire dit au Pape qu'il n'exécutoit que les ordres de son Maître, & que ces ordres étoient conséquens à ceux que sa Sainteté lui avoit donnés. Le Pape se hâta de rembourser les frais qui avoient été faits, & dispensa *Visconti* de se rendre à Avignon.

Enflé de ses prospérités, l'Archevêque de Milan poussa la hardiesse jusqu'à composer un libelle contre le Pape & les Cardinaux; il le fit parvenir dans le Consistoire. Ce libelle fut appelé *la Lettre du Diable*, parce qu'en effet c'étoit le Diable qu'on y faisoit parler, & auquel on

faisoit rapporter les péchés communs & particuliers de chacun des Cardinaux. » Continuez , leur disoit le Prince des ténèbres , à vivre comme vous faites , & je vous promets une place distinguée dans mon royaume... » Corrigez cependant vos instructions ; elles ne sont pas conformes à vos œuvres ; méprisez toujours la vie pauvre & la doctrine des Apôtres : combattez-la , & haïssez-la , comme je la hais moi-même. » Cette Lettre finissoit par ces paroles : » Votre mère la Superbe vous salue , avec vos sœurs l'Avarice , l'Impudicité & les autres , qui se vantent que , par votre secours , elles sont bien en leurs affaires. Donné au centre de l'Enfer , en présence d'une troupe de Démons. »

Cependant cet Archevêque se réconcilia avec ce même Collège , qu'il avoit si cruellement outragé : il sut si bien gagner , par ses présens , tous ceux qui le composoient , que le Pape leva l'interdit de la ville de Milan , lui en renouvela l'investiture , & lui accorda encore celle de la ville de Bo-

logne , pour douze années , à la charge de payer douze mille florins d'or par an.

Clément VI eut pour successeurs *Innocent VI* & *Urbain V*, tous deux François ; le premier du Diocèse de Limoges, le second du Diocèse de Mendes. L'Historien d'*Urbain V* rapporte une saillie assez plaisante d'un des Députés des habitans de Pérouse, qui, s'étant révoltés contre le S. Siège & ayant été mis à la raison par les troupes qu'on envoya contr'eux, voulurent encore obtenir leur pardon du Pontife même, auquel ils vinrent faire leurs soumissions. Ces Députés arrivèrent à Avignon précisément lorsqu'*Urbain V* étoit près d'expirer. Le Pontife voulut bien leur donner audience, en leur recommandant de ne pas le fatiguer par de longs discours : mais l'Orateur ne sçut abréger ce qu'il avoit appris par cœur, & ce qu'il avoit à dire étoit extraordinairement long & ennuyeux. Le Pape ne pouvoit dissimuler son ennui, & le mal que lui causoit l'Orateur. Il finit enfin, & *Urbain* demanda aux Députés s'ils n'avoient

plus rien à dire. Un second Envoyé lui répondit : *S. Père, si votre Sainteté ne nous accorde pas ce que nous avons l'honneur de lui demander, j'ai ordre de mes Concitoyens de lui faire répéter, mot pour mot, le discours de mon Collègue.* Cette faillie fit sourire le Pape, qui accorda aux Perousins ce qu'ils demandoient, & fit congédier leurs Députés.

L'auteur termine son histoire des Souverains Pontifes qui ont siégé dans Avignon, par les Vies des deux Antipapes *Clément VII*, *Robert de Genève*, homme d'un très-grand mérite ; & *Benoît XIII*, le célèbre *Pierre de Lune* Espagnol : morceau extrêmement curieux, où se trouvent tous les détails de ce schisme célèbre, qui divisa l'Eglise durant près de 40 ans. On y voit sur-tout quelle étoit l'opiniâtreté de *Benoît XIII*, & son inflexible constance à refuser toute proposition tendante à le faire désaisir de la Papauté. On faisoit dès ce temps-là des Calembourgs. L'illustre *Gerson*, Chancelier de l'Université de Paris, disoit qu'il

n'y avoit qu'une éclipse de Lune qui pût donner la paix à l'Eglise. L'Antipape Benoît XIII mourut à l'âge de 90 ans, au Château de Paniscole, petite Ville du Royaume de Valence, abandonné de tout son parti. Benoît étoit si persuadé qu'il étoit le vrai Pontife, qu'il ordonna, en mourant, aux deux Cardinaux qui étoient auprès de lui & qui se trouvoient les seuls qui l'eussent suivi dans sa retraite, de procéder, après sa mort, à l'élection d'un nouveau Pape, sous peine d'excommunication.

Vous remarquerez, Monsieur, dans cet ouvrage, beaucoup de critique & d'érudition; les faits y sont très-bien discutés, & l'auteur y venge la mémoire de plusieurs Papes, des jugemens peu avantageux qu'en ont portés des plumes partiales. Cette histoire doit même exciter en France une forte d'intérêt national, puisque tous les Souverains Pontifes dont il y est question, sont des Papes François.

Je suis, &c.

A Paris, ce 20 Mars 1775.

LETTRE IX.

Panegyrique de Saint Louis, Roi de France, prononcé dans la Chapelle du Louvre, le 25 Août 1774, en présence de l'Académie Française, par M. l'Abbé Fauchet. Brochure in-8° de 76 pages. A Paris, chez Dorez Libraire rue Saint Jacques, en face de la rue du Plâtre.

MR. l'Abbé Fauchet a pris pour texte ces mots, tirés de *Daniel*, ch. 2 : *Tibi, Deus patrum nostrorum, confiteor, teque laudo ; quia Sapientiam & fortitudinem dedisti mihi. . . . Dieu de nos pères, je vous rends hommage, & je vous bénis, parce que vous m'avez donné la Sagesse & la force.* Ces paroles le conduisent à la division de son Discours, dans lequel il s'attache à peindre Louis IX. sous les traits d'un Sage & d'un Héros. Selon M.

l'Abbé *Fauchet*, depuis l'établissement du Christianisme, on n'a vû que quatre hommes sur la terre qui aient réuni cette double qualité : *Théodose*, *Charlemagne*, *Alfred* & *Louis IX*. Dans le dernier seul, dit-il, elle brilla sans affoiblissement ; les deux premiers furent plus Héros que Sages ; *Alfred* fut plus Sage que Héros ; *Saint Louis* fut également & parfaitement l'un & l'autre.

Le premier trait de la sagesse de *S. Louis* est d'avoir pacifié la France. L'Orateur trace un tableau de l'anarchie, des troubles & des guerres intestines qui désoloient le Royaume, lorsque le pieux Monarque en prit les rênes ; puis il s'écrie : » Tout change.
 » Spectacle frappant & enchanteur !
 » Un Peuple qui depuis l'origine de
 » la Monarchie ne connoissoit d'exer-
 » cices que les combats, un Royaume
 » où tout étoit Arsenal & Forteresse,
 » des Provinces où les routes publi-
 » ques n'étoient frayées que par la
 » marche des armées, des campagnes
 » où le Laboureur manquant des inf-

» trumens de son Art, pour soc avoit
 » un glaive & se voyoit forcé d'é-
 » gorger ses concitoyens au lieu de
 » les nourrir, une terre de désolation
 » où la discorde regnoit parmi les ra-
 » vages, où les hommes auroient
 » plutôt manqué que les meurtres;
 » la paix, la bienheureuse Paix des-
 » cend sur cette terre sanglante: ces
 » enfans de guerre & de carnage s'ar-
 » rêtent dans le moment où leur ar-
 » deur est la plus impétueuse, se fi-
 » xent, se reconnoissent pour des
 » hommes & des François, lèvent les
 » mains au Ciel de surprise & d'al-
 » légresse, retournent unanimement
 » aux travaux champêtres, retrou-
 » vent la Nature dans ces champs fu-
 » nestes, où ils l'avoient si long-temps
 » étouffée: l'abondance elle-même,
 » étonnée de se voir en ces lieux pa-
 » rée de toutes ses richesses, se lève
 » du milieu de nos guèrets, répand
 » de toutes parts, avec ses dons, la
 » vie & la fécondité; la population,
 » ce signe infailible de bonheur, se
 » double en quelques lustres; des

» chemins faciles s'ouvrent d'une ex-
 » trémité du Royaume à l'autre ; le
 » commerce les parcourt dans une sé-
 » curité profonde ; les Tours, les
 » Forts, les Châteaux, ne sont plus
 » l'épouvantail des Voyageurs ; ils
 » sont l'asyle du foible, & les temples
 » de l'hospitalité. La fraternité regne,
 » la Religion reçoit des hommages
 » purs, l'humanité triomphe A
 » l'époque de cet événement fortuné,
 » tout annonçoit des malheurs, tout
 » étoit obstacle pour le bien. Point
 » de loix que des usages barbares :
 » point de mœurs que l'amour du
 » brigandage : point de volonté com-
 » mune que celle de l'indépendance :
 » un peuple esclave, stupide, abruti,
 » qui n'est compté pour rien, si ce-
 » n'est pour un objet de vénération ;
 » mille tyrans sans principes & sans
 » humanité, qui formoient tout l'Etat :
 » à la tête de cette peuplade infortu-
 » née qui n'eût pas mérité le nom
 » de Royaume si les autres alors en
 » eussent été plus dignes ; un Roi ;
 » restreint à quelques domaines, & à

» qui des vassaux indomptés résistent
 » jusqu'aux cérémonies de l'hommage :
 » c'est ce Roi, assailli dès ses plus jeu-
 » nes ans, seul contre tous, foible
 » de pouvoir, mais fort de la sagesse
 » de Dieu, c'est lui qui change tous
 » les cœurs, fléchit tous les courages,
 » change en une nation d'hommes un
 » amas confus de reptiles dévorans,
 » & fait regner la félicité publique sur
 » la nombreuse famille qu'il vient de
 » rendre à la nature «.

Le second trait par lequel l'Orateur peint la sagesse de *S. Louis*, est d'avoir donné des loix & des mœurs à la nation Française. Il rappelle les *Etablissemens* de ce religieux Monarque ; il en expose les principaux articles, & montre qu'il embrassa dans sa législation, tout ce qui intéresse les mœurs & le bonheur public : loix pour le discernement du crime & de l'innocence ; pour autoriser l'appel des Juridictions subalternes au Tribunal Souverain ; pour assurer les prérogatives des Communes ; pour multiplier les Cas Royaux à l'égard des foibles ;

loix contre l'usure, loix de finances, loix de mariages, loix somptuaires, loix de police, loix en faveur du commerce & de l'agriculture, &c, &c.

M. l'abbé *Fauchet* trouve dans les bienfaits de *S. Louis* l'origine & la source de cet amour pour nos Rois, qui forme, pour ainsi dire, notre caractère National. » On a souvent cherché, dit-il, la cause de cet amour » inaltérable des François pour leur » Monarque : on l'attribue au caractère heureux de la Nation, à la succession des bons Rois qui l'ont gouvernée. J'ose assurer, Messieurs, » que les derniers descendants de *Clovis* & presque tous les Princes de » la maison de *Charlemagne* qui ont » regné sur nos pères, étoient bons : » cependant l'attachement aux Monarques de ces deux Dynasties, ne » fut ni fort ni constant. Dira-t-on » que le caractère national n'étoit pas » formé encore ? Il faut l'avouer ; la » Nation étoit esclave, & des esclaves n'ont point de caractère. Mais » qui l'a donc formée ? O libérateur

» de nos ayeux, fléau des Tyrans,
 » ami du Peuple, *S. Louis*, Père des
 » François, recevez l'hommage de
 » nos cœurs. C'est à vous que nous
 » sommes redevables d'être des hom-
 » mes, d'avoir des droits de pro-
 » priété, un nom dont nous faisons
 » gloire. Le Gouvernement Féodal
 » étoit une loi de servitude qui ne fit
 » que des esclaves : votre législation
 » fut une loi de grace qui forma des en-
 » fans & créa la Patrie. Cet asyle
 » que *S. Louis* nous a ouvert dans la
 » puissance de nos Rois contre les
 » dominateurs subalternes, est le foyer
 » de cet amour qui ne peut cesser
 » qu'avec la Monarchie «.

L'Orateur examine, dans la seconde
 partie de son Discours, les qualités
 guerrières de son Héros. Il y fait voir
 que *S. Louis* étoit doué d'un génie
 ardent & calme tout ensemble ; qu'il
 enfanta de grands projets, mais tou-
 jours justes ; qu'il en procura l'exécu-
 tion par les moyens les plus prompts
 & les plus sûrs, mais sans rien per-
 dre, dans l'effervescence même de

son courage , de son imperturbable sérénité ; qu'enfin , quelques furent les succès de ses entreprises , il les soutint avec une égalité d'ame , supérieure aux faveurs comme aux disgrâces de la fortune.

L'apologie que M. l'abbé *Fauther* fait des Croisades, est un des morceaux les plus brillans de son Discours : il y soutient que ces guerres furent justes par leurs objets , & que , par les avantages qui en résultèrent , elles furent utiles à toute l'Europe. » Quel étoit » le véritable but des expéditions » contre les Sarrafins ? La délivrance » de la terre Sainte étoit le motif le » plus apparent : il faut convenir qu'il » eût été insuffisant pour rendre ces » guerres légitimes. Mais ce n'étoit pas » seulement la terre qu'il falloit déli- » vrer , c'étoit les habitans qui gé- » missoient sous la plus cruelle op- » pression , c'étoit tous les Chrétiens » menacés de voir l'Europe entière » devenir la proie des Barbares : quand » les *Huns* , les *Alains* , les *Goths* & » le *Vandales* vinrent fondre sur nos

» contrées, eût-on blâmé une ligue
 » des Européens pour repousser dans
 » le Nord ces peuples destructeurs ?
 » Si, sans attendre qu'ils eussent con-
 » sommé leur invasion, l'on se fût
 » efforcé de les chasser de leurs pre-
 » mières conquêtes, les Héros qui
 » eussent préservé l'univers de ce fléau
 » terrible, n'eussent-ils pas bien mé-
 » rité du genre humain ? Or, Mes-
 » sieurs, les Sarraïns étoient encore
 » plus redoutables que ne le furent
 » jamais toutes les hordes sanguinaï-
 » res qui abandonnèrent la Scandina-
 » vie & les Palus-Méotides, pour ra-
 » vager nos climats. Déjà l'on avoit
 » vu ces Musulmans fanatiques dé-
 » soler la Tingitane & la Numidie,
 » dévaster les Espagnes, parcourir la
 » France avec des armées de trois &
 » quatre cens mille hommes. *Charles*
 » *Martel*, & après lui *Charlemagne*,
 » sauvèrent l'Europe ; c'est la gloire
 » immortelle du nom François. Mais
 » ces peuples, loin d'être épuisés par
 » leurs défaites, se reproduisoient
 » comme les essaims d'insectes dévo-

T₁₀ L'ANNÉE LITTÉRAIRE:

» rans après une vaste inondation. Ils
» enveloppoient l'Europe de toutes
» parts : maîtres des côtes d'Afrique &
» des possessions Espagnoles jusqu'aux
» Pyrénées , ils avoient enlevé l'E-
» gypte & la Syrie à l'Empereur des
» Grecs ; ils avoient réduit son Empire
» à la seule ville de Constantinople ,
» & à quelques territoires de peu d'é-
» tendue sur le Pont-Euxin. Etablis
» dans la Corse, dans la Sardaigne, dans
» une partie de la Sicile, ils menaçoient
» Rome & l'Italie. Que devenoient la
» France & toute la Catholicité ? Ce
» fut donc un trait de prudence con-
» sommée dans les Souverains Pon-
» tifes , d'engager les Princes à s'unir
» pour la cause commune , & d'ex-
» citer les Chrétiens à secourir ceux
» qui étoient opprimés , & à préve-
» nir de plus grands ravages
» On demande à quoi aboutit cette
» grande entreprise , & ce qu'ont ja-
» mais produit d'heureux toutes ces
» expéditions d'outre-mer. Etrange
» prévention ! N'est-ce donc rien que
» le salut de l'Europe ? N'est-ce rien

» d'avoir arrêté dans sa fureur ce
 » torrent de Barbares qui ravageoient
 » le continent, d'avoir imprimé la
 » terreur à des brigands, dont la va-
 » leur féroce dévorait en projet tous
 » les Peuples, de les avoir pour sui-
 » vis jusqu'au centre de leur Puissance,
 » & d'avoir porté au milieu d'eux
 » l'incendie qu'ils vouloient allumer
 » dans le reste du monde. On ajoute
 » que nos Pays se dépeuplèrent autant
 » par ces guerres, que si les Sarrasins
 » les eussent ravagés : c'est une ex-
 » trême exagération. Après toutes les
 » Croisades, la France qui leur four-
 » nit seule plus de guerriers que toutes
 » les autres Nations ensemble, étoit
 » plus peuplée qu'elle ne l'est aujour-
 » d'hui. Un siècle après *S. Louis*, les
 » seuls domaines du Roi compre-
 » noient près de vingt millions d'ha-
 » bitans, ce qui forme maintenant
 » toute la population du Royaume . . .
 » La populace effrénée qui suivit par
 » fanatisme les Princes que le devoir
 » & la piété armoient contre les dé-
 » populateurs du monde, servit par

» la défection plus heureusement fa-
 » Patrie, qu'elle n'auroit fait en y
 » restant pour la souiller de crimes.
 » De combien de scélérats ne fut pas
 » purgée l'Europe ? Et quel avantage
 » d'avoir tourné contre de véritables
 » ennemis la fureur guerrière des Sei-
 » gneurs de ce temps, qui, plutôt
 » que de rester inactive, se portoit
 » contre des citoyens ! Pouvoit-on
 » rendre un plus important service
 » aux cultivateurs, aux bons & utiles
 » sujets du Royaume, que d'éloigner
 » d'eux des Tyrans qui les accabloient ?
 » Des aliénations devenues indispen-
 » sables, anéantirent les droits des
 » fiefs, qui étoient les fléaux de la
 » liberté. La Croisade de *S. Louis* af-
 » ferma la législation nouvelle, fit
 » respirer les Chrétiens d'Orient ;
 » épouvanta les Barbares ; si elle ne
 » put garantir le royaume de Jérusa-
 » lem de sa ruine, elle la retarda ;
 » elle empêcha la puissance Musul-
 » mane de se déborder au loin, &
 » de venir combattre dans leurs foyers
 » des peuples intrépides, qui, mal-

» gré un concours d'événemens étran-
 » ges & au-dessus de toute pré-
 » voyance humaine , s'étoient vus
 » près de la dompter & de lui ravir
 » ses conquêtes.

Un préjugé qui séduit la plupart des
 Orateurs chargés de prononcer l'é-
 loge de *S. Louis* en présence de l'A-
 cadémie Française , est de croire qu'ils
 sont obligés de redoubler d'esprit en
 cette occasion , & qu'ils ne peuvent
 se dispenser de semer , avec plus de
 profusion , leurs discours de traits
 brillans , de pensées fines , de maxi-
 mes profondes & philosophiques :
 comme si l'éloquence de la chaire ,
 indépendamment des lieux & des per-
 sonnes , ne devoit pas être toujours
 la même , c'est-à-dire , toujours éga-
 lement simple , grave , majestueuse ,
 instructive & chrétienne. M. l'Abbé
Fauchet n'a pas entièrement évité cet
 écueil. » L'ame de *S. Louis* , dit-il , *na-*
 » quit adulte . . . *S. Louis* chasse la guerre
 » du centre des débris qu'elle avoit accu-
 » mulés . . . L'amour , ce principe vivant
 » qui sort du sein de Dieu pour être

214 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» l'ame de la nature, s'élance du cœur de
» S. Louis Les préjugés aveugles
» prodiguent l'admiration aux enne-
» mis du genre humain : C'est sur un
» fleuve de sang que ces Héros fameux
» sont portés au Temple de la Gloire,
» c'est sur les cyprès funèbres dont ils ont
» jonché la terre, qu'on va cueillir leur
» couronne d'immortalité Le Ciel
» réservera-t-il les dernières épreuves
» de la vertu à des lâches qui tombent
» plus bas que le malheur ? . . . Grand
» Dieu, se peut-il que cette ame sen-
» sible n'élève pas vers vous une ten-
» dre plainte sur ce funeste succès de
» ses vertus, & sur la rigueur dont
» vous récompensez son amour ? Saint
» Louis, une plainte ! Dieu immortel,
» vous auriez donc perdu votre
» Héros ? A force de l'élever jusqu'à
» vous, en mesurant vos plus grands
» coups avec son courage, vous l'auriez
» fait retomber jusqu'à l'homme . . . Ce
» corps déjà flétri sous les ombres de
» de la mort, est encore un instrument
» de Victoire & un Sanctuaire de bé-
» nédiction. L'ame ne veut pas remar-

n quer ses douleurs mortelles, & rend
n présentes par la force de la foi les délices
n de l'immortalité... On charge Saint
n Louis de liens, on l'ensevelit dans
n un cachot, mais son ame est debout, &c.
Ce seroit sans doute présumer bien
mal des lumières & du goût de l'Aca-
démie François, que de s'imaginer
pouvoir l'éblouir & mériter ses suf-
frages par toutes ces recherches de
bel-esprit. Les grands Orateurs, les
Bossuets, les *Bourdaloues*, les *Mas-*
fillons, ne courent point après ces
affectations d'idées, de tours & de
style. Je m'attache assez volon-
tiers à les relever, toutes les fois que
l'occasion s'en présente, parce que,
selon moi, c'est une manière sensible
d'indiquer à nos jeunes Littérateurs
les écrits qu'ils doivent éviter. A ces
taches près, qui sont en petit nombre,
ce Discours annonce dans M. l'Abbé
Fauchet beaucoup de talent & de
facilité : on y trouve des idées
nobles, du brillant dans les ima-
ges, de la sensibilité, des mouve-
mens & de la grandeur dans l'ex-
pression.

Cours de Science Politique & de Grammaire Allemande.

M. *Junker*, Docteur de l'Université & Membre de l'Académie des Belles-Lettres de Göttingen, finira le 22 Mai prochain son *Cours de Science politique*, aussi-bien que celui de *Grammaire Allemande*, & recommencera aussitôt l'un & l'autre, pour les continuer jusqu'au mois de Novembre. Les Personnes qui voudront y venir, sont priées de vouloir bien se faire inscrire chez lui quelques jours auparavant. Il demeure toujours rue S. Benoît, Fauxbourg S. Germain, la seconde portecochère après la rue des deux Anges en entrant par la rue Jacob, au second. C'est, je crois, le seul Professeur particulier de Science politique que nous ayons à Paris; & peut-être n'aura-t-il ni concurrens ni successeurs; ce qui doit engager ceux qui se destinent aux Négociations à profiter de ses lumières qui, dans cette partie, ainsi que dans la connoissance de la Langue Germanique, sont très-étendues.

Je suis, &c.

A Paris ce 30 Mars 1775.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

Bazile. Anecdote François. Par M. d'ARNAUD. A Paris chez Delalain Libraire rue de la Comédie Française; in-8° de 100 pages avec Gravures.

CETTE *Anecdote* est une de celles qui font la suite des *Epreuves du Sentiment*, collection aussi intéressante que morale, & qui fait tant d'honneur à l'ame, à l'imagination & à la sensibilité de M. d'Arnaud. La variété des tableaux dont cette espèce de Galerie est composée, a dû contribuer beaucoup à son succès. L'ANN. 1775. Tome I. K

necdote de *Bazile* est d'un genre tout à fait différent de celles qui l'ont précédée. On y voit avec plaisir le triomphe de la nature sur tous les sentimens factices de l'ambition & de la vanité. Voici une courte analyse de cet ouvrage. La Marquise de Menneval, veuve depuis quelque temps, vient de perdre un fils unique qu'elle idolâtroit. Sans biens de son côté, ne jouissant d'une fortune considérable que par son mari, elle se voyoit enlever, à la fois, & son fils & son état ; son douaire lui laissoit à peine de quoi vivre. Elle revenoit à Paris, plongée dans les sombres réflexions occasionnées par ce triste évènement, lorsque le hasard lui présente un jeune Villageois qui avoit tant de ressemblance avec son fils, qu'elle ne se lasse point de l'examiner, & qu'elle prend pour lui la plus tendre affection. Cet enfant se nommoit *Bazile*, & joignoit, à une physionomie ouverte, la candeur de l'ame la plus pure & la plus sensible. Madame de Menneval avoit un Inten-

est nommé *Remi* qui voyoit toutes
 espérances détruites par la perte
 fils & des biens de la Marquise ;
 oit l'intrigant le plus adroit & le
 ins scrupuleux. En voyant *Bazile*
 le penchant subit de Madame de
neval pour cet enfant , il forme
 projet de le substituer aux fils &
 elle pleuroit. La Marquise n'é-
 point de mauvaise foi ; mais
 étoit foible , & cet Intendant ,
 avoit assez bien dirigé ses af-
 es , avoit de l'ascendant sur elle :
 vient à bout de lui persuader d'em-
 ner *Bazile*. Mais *Bazile* avoit une
 re. On eut bien de la peine à les
 arer , & bien plus encore à accou-
 ner le jeune Villageois à son ab-
 ce , malgré toutes les illusions dont
 eut soin de l'environner , & les
 ns qu'on lui fit acquérir. Comment
 prend l'adroit *Remi* ? Il lui fait voir
 nne par hasard, dans un jardin près
 Paris , une Demoiselle d'*Amerville* ,
 réunissoit tous les charmes de la
 nesse & de la beauté. *Bazile* de-
 nt amoureux ; on le mène chez les

pourroit de toutes parts ; il s'élève
 une espèce de tumulte ; un grouppe
 monde entouroit une femme d'un
 certain âge , dont l'extérieur & l'ha-
 lement annonçoient l'indigence :
 elle fondoit en larmes, & ne for-
 moit que quelques accens étouffés
 entre les sanglots. *Bazile* , excité par
 cette rumeur inattendue , tourne les
 yeux de ce côté , s'élance, se jette
 travers de la multitude, & court
 tomber dans les bras de cette pauvre
 femme , en s'écriant : ah ! ma mère !
 à cet effet , c'étoit *Nicole* , *Nicole* elle-
 même qui, ne pouvant se résoudre à
 séparer de son fils , sans avoir eu
 la consolation de le revoir encore ,
 formée du lieu où se feroit le ma-
 riage , étoit venue se mêler parmi
 les spectateurs ; elle redisoit sans
 cesse à ces bonnes-gens qui l'envi-
 roient , comme dominée par un
 mouvement qu'il lui étoit impossible
 de surmonter : c'est mon fils ! c'est mon
 fils ! *Remi* furieux se précipite entre
Bazile & *Nicole* ; il repousse avec
 violence cette dernière , & alloit

parens de cette jeune personne , & il inspire aussi du penchant à Mademoiselle d'Amerville qui étoit une fille de qualité. Il passoit pour le fils de la Marquise de Menneval. On ne l'appelloit que M. le Marquis. Le mariage des deux jeunes gens ne fut pas difficile à conclure. Mais l'amour n'avoit pas étouffé la nature dans le cœur de Bazile. L'image de Nicole sa mère qui le chérissoit tant , revient toujours à son imagination , & la bonne Nicole , qui ne peut résister à sa tendresse , se met en route , & revole dans les bras de son fils. Remi fait tous ses efforts pour lui persuader que son absence est nécessaire à la fortune de ce fils dont elle doit souhaiter le bonheur. Il a encore bien de la peine à l'éloigner. Cependant le jour destiné à la célébration du mariage du prétendu Marquis & de Mademoiselle d'Amerville est arrivé. La compagnie sortie du Château , étoit en marche pour se rendre à l'Eglise où devoient être mariés les deux amans. » Une foule d'habitans de la campagne

» accouroit de toutes parts ; il s'élève
 » une espèce de tumulte ; un grouppe
 » de monde entouroit une femme d'un
 » certain âge , dont l'extérieur & l'ha-
 » billement annonçoient l'indigence :
 » elle fondonnoit en larmes , & ne for-
 » moit que quelques accens étouffés
 » par les sanglots. *Bazile* , excité par
 » cette rumeur inattendue , tourne les
 » yeux de ce côté , s'élance , se jette
 » au travers de la multitude , & court
 » tomber dans les bras de cette pauvre
 » femme , en s'écriant : ah ! ma mère !
 » En effet , c'étoit *Nicole* , *Nicole* elle-
 » même qui , ne pouvant se résoudre à
 » se séparer de son fils , sans avoir eu
 » la consolation de le revoir encore ,
 » informée du lieu où se feroit le ma-
 » riage , étoit venue se mêler parmi
 » les spectateurs ; elle redisoit sans
 » cesse à ces bonnes-gens qui l'envi-
 » ronnoient , comme dominée par un
 » mouvement qu'il lui étoit impossible
 » de surmonter : c'est mon fils ! c'est mon
 » fils ! *Remi* furieux se précipite entre
 » *Bazile* & *Nicole* ; il repousse avec
 » rudesse cette dernière , & alloit

» même la maltraiter ; le jeune homme
 » plein d'un noble courage , la rete-
 » noit , la pressoit dans son sein , & —
 » en pleurant amèrement : — Oui ,
 » c'est ma mère ! & personne n'aura
 » l'audace de l'arracher impunément
 » de mes bras. La réflexion succède
 » à la fougue du sentiment ; *Nicole*
 » regarde l'Intendant , & se reproche
 » aussitôt d'avoir causé le malheur de
 » *Bazile* , prêt à jouir d'une fortune
 » brillante ; non , dit cette femme
 » combattue par la tendresse & la gé-
 » nérosité , & ne pouvant s'exprimer
 » qu'à peine . . . je ne suis point . . . je
 » ne suis point sa mère. *Remi* triom-
 » phe : vous l'entendez , s'écrie-t-il en
 » s'adressant à l'assemblée ? Elle est ma
 » mère , interrompt vivement *Bazile* :
 » croyez-en mes transports , ces em-
 » brassemens ; (& il la serre avec plus
 » de véhémence contre son cœur .)
 » Elle craint , je le vois , de m'avoir
 » enlevé un état qui ne m'appartenoit
 » point. Ah ! elle a fait cesser des re-
 » mords . . . dont j'étois déchiré. Je le
 » dis à haute voix : je ne suis point

» **Le Marquis de Menneval** ; je ne suis
 » **Point** l'enfant de Madame la Mar-
 » **quise** : j'atteste ici son propre té-
 » **moignage** : elle n'est que ma bien-
 » **faitrice** ; encôre un coup , voici ma
 » **mère** , je suis son fils , & je le serai
 » **toujours** ; oui , ma tendre mère ,
 » **Bazile** vous est rendu pour la vie.
 » Cette femme , alors dominée par la
 » **nature** , n'ayant pas la force de ré-
 » **sister** , proclame en quelque sorte la
 » **vérité** ; l'amour maternel éclate :
 » elle répète dans l'abondance des
 » **larmes** : ô mon fils , mon cher fils !
 » L'assemblée étoit demeurée interdite
 » & dans diverses attitudes d'étonne-
 » **ment** ; un anéantissement total acca-
 » bloit Mademoiselle *d'Amerville* : son
 » oncle cherchoit à la consoler. A l'é-
 » **gard** de Madame de *Menneval* , la
 » **foudre** même l'avoit frappée : elle
 » étoit renversée dans le sein de sa
 » **femme de chambre** , & privée de
 » l'usage des sens. Rappelée à la con-
 » **noissance** , elle confirme l'aveu de
 » **Bazile** ; elle fait , d'une voix éteinte ,
 » la confession détaillée de l'odieuse

» manœuvre de *Remi*, témoigne un
 » vif repentir, & ne dissimule pas
 » qu'un noir chagrin la consume de-
 » puis le moment fatal qu'elle a eu la
 » foiblesse de céder à de criminelles
 » suggestions. *Bazile*, revenu de cette
 » espèce d'emportement de la nature,
 » veut retourner à l'amour ; il s'ap-
 » proche de Mademoiselle d'*Amerville*
 » qui étoit toujours dans l'accable-
 » ment. L'oncle de la jeune personne
 » court à lui d'un air irrité, & lui or-
 » donne avec des menaces de se re-
 » tirer, en le traitant de *misérable*
 » *payfan* ; il lui défend sur-tout de jamais
 » reparoître où sa nièce & lui pour-
 » roient se trouver. *Bazile* plein d'une
 » indignation sublime, s'écrie : — Oui,
 » je ne suis qu'un misérable payfan,
 » & je m'honore de ma bassesse... On
 » n'est donc aimé ici que pour le rang
 » & l'opulence !... Moi, dont le cœur
 » est rempli d'un amour si tendre, si
 » vrai, si pur !... Je renonce pour
 » toujours à ce détestable Paris, à tout
 » ce qui l'habite : je vais reprendre
 » mes premiers habits, mon premier

» état & mon innocence avec eux. Ma
 » mère, embrassez-moi ; retournons
 » à notre village ; j'aime à croire que
 » je n'aurai point encore *désappris* à la-
 » bourer. Allons dans un lieu où il soit
 » permis à un fils d'avouer sa mère &
 » de l'aimer. Toute l'assemblée laisse
 » couler des pleurs d'admiration &
 » d'attendrissement. Un des parens
 » de Monsieur de *Manneval* dit au jeune
 » homme qu'il s'occupera de sa for-
 » tune. Ma fortune, répond *Bazile*
 » d'un ton ferme ! Vous la voyez ; elle
 » est dans mes mains, & je n'en veux
 » point d'autre. Je vous rends graces
 » de vos bienfaits ; que mes travaux
 » suffisent à nourrir ma mère, c'est
 » tout ce que je demande au Ciel.
 » Nous sommes nés pour cultiver la
 » terre, pour l'arroser de nos sueurs,
 » & les miennes ne me coûteront ni
 » trouble ni remords ».

Je vous invite, Monsieur, à lire tous
 les détails de cette *Anecdote* dans l'ou-
 vrage même ; les développemens
 heureux que l'auteur a sçu saisir, fe-
 ront sûrement la plus douce impres-
 sion sur une âme aussi sensible que la

nable, à la vérité ; les *Contrefaiteurs* ne font que dépouiller injustement de leur bénéfice légitime les Auteurs ou les Libraires & tromper le Public , en lui vendant trop cher , & pour des éditions soignées , des impressions fautives & furtives. Mais, si ces mêmes *Contrefactions* tombent sur des livres qui intéressent la santé des Citoyens, c'est alors que les honnêtes gens doivent désirer qu'on réprime un abus aussi nuisible , & que les propriétaires de ces ouvrages ne sçauroient prendre trop de mesures pour manifester cet excès dangereux , & pour donner en même temps toutes les marques distinctives auxquelles on puisse discerner la véritable édition de la fausse.

Trop instruit, Monsieur, qu'il existe des éditions *contrefaites* des trois ouvrages nommés ci-après , & que ces livres sont très-mal imprimés, remplis de fautes grossières & de lacunes considérables , de sorte que vous ne serez pas étonné d'y voir des pages entières passées , les doses & les recettes tronquées, les nombres &

les chiffres qui y entrent souvent faux ou transposés, les noms des drogues altérés, comme, par exemple, des *Gros* pour des *Grains*, &c ; sachant d'ailleurs que l'avidité de ceux qui font ce commerce illicite, répandent ces livres avec profusion dans les Provinces, les font étaler aux portes des Châteaux & des Maisons Royales, &, quelque soin qu'on prenne pour les arrêter, viennent à bout de les faire distribuer dans la Capitale ; trop assuré qu'il existe de telles *Contrefaçtions* de ces ouvrages dont je suis le propriétaire, & qu'en gardant le silence, je paroîtrois favoriser un abus si préjudiciable à la vie des citoyens, j'ai pensé, Monsieur, que vous ne me refuseriez point la voie de votre Journal pour y désavouer hautement ces éditions frauduleuses & meurtrières, & pour avertir en même temps le Public que les seules bonnes éditions de ces ouvrages, soignées, imprimées correctement, faites de l'aveu & sous les yeux des Auteurs, auront le titre détaillé, comme il suit ; qu'elles porteront au frontispice

le nom de LOTTIN le jeune, & seront
signées, au dos du frontispice, par le
même Libraire.

» *Dictionnaire Domestique Portatif,*
» contenant toutes les connoissances re-
» latives à l'économie domestique & ru-
» rale, où l'on détaille les différentes
» branches de l'Agriculture, la manière
» de soigner les Chevaux, celle de nour-
» rir & de conserver toute sorte de Bê-
» tiaux, celle d'élever les Abeilles, les
» Vers à soie; & dans lequel on trouve
» les instructions nécessaires sur la Chasse,
» la Pêche, les Arts, le Commerce, la
» Procédure, l'Office & la Cuisine, &c :
» ouvrage également utile à ceux qui vi-
» vent de leurs rentes ou qui ont des
» terres; comme aux Fermiers, aux Jar-
» diniers, aux Commerçans & aux Ar-
» tistes. Dernière édition, revue & cor-
» rigée. A Paris chez Lottin le jeune, Li-
» braire rue S. Jacques, vis-à-vis la rue
» de la Parcheminerie 1769, avec Ap-
» probation & Privilège du Roi. Trois
» volumes in-8° reliés en veau, 14 liv.

» *Dictionnaire Portatif de Cuisine,*
» d'Office & de Distillation; contenant
» la manière de préparer toutes sortes de

230 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» viandes , de volailles , de gibier , de
 » poissons , de légumes , de fruits , &c ;
 » la façon de faire toutes sortes de gelées ,
 » de pâtes , vermicel , macaronis , &c ,
 » & de composer toutes sortes de liqueurs ,
 » de ratafiats , de syrops , de glaces ,
 » d'essences , &c : ouvrage également utile
 » aux Chefs d'Office & de Cuisine les plus
 » habiles , & aux Cuisinières qui ne sont
 » employées que pour des Tables Bour-
 » geoises. On y a joint des OBSERVA-
 » TIONS MÉDICINALES qui font con-
 » noître la propriété de chaque aliment ,
 » relativement à la santé , & qui indi-
 » quent les mets les plus convenables à
 » chaque tempérament. Nouvelle Edi-
 » tion , revue , très-corrigée , & enrichie
 » d'un grand nombre d'Articles refaits en
 » entier. A Paris , chez Lottin le jeune ,
 » Libraire rue Saint-Jacques , vis-à-vis
 » la rue de la Parcheminerie 1772 ,
 » avec Approbation & Privilège du Roi ,
 » très-fort Volume in-8° relié en veau ,
 » 5 livres.

» Economie Rustique ou notions
 » simples & faciles sur la Botanique , la
 » Médecine , la Pharmacie , la Cuisine
 » & l'Office ; sur la Jurisprudence rurale ;

A N N É E 1775. 231

*sur le Calcul , la Géométrie-Pratique ,
l'Arpentage, la Construction & le Toisé
des Bâtimens , &c ; avec les prix des
différens matériaux & de la main-
œuvre , pour être à l'abri des trom-
peries des Ouvriers : ouvrage nécessaire
sur-tout aux personnes qui vivent à la
campagne. A Paris , aux dépens de
Lottin le jeune rue Saint-Jacques , vis-
-vis la rue de la Parcheminerie , 1769 ,
avec Approbation & Privilège du Roi ,
en volume in-12 de près de 600 pa-
ges , relié en veau , 3 livres. J'ai l'hon-
neur d'être , &c. LOTTIN le jeune ,
Libraire.*

L'abus dont se plaint ce Libraire n'est
si trop commun dans nos Provinces
dans les Pays Etrangers. Le Magis-
tré éclairé qui préside à notre Librairie
occupé des moyens de le détruire
en France. Il seroit bien à souhaiter que
toutes les Puissances de l'Europe se
unissent pour défendre , dans leurs
États respectifs , un brigandage qui les
dishonore.

Je suis , &c.

A Paris ce 10 Avril 1775.

L E T T R E X I.

*Recherches Historiques & Physiques sur les Maladies Epizootiques *, avec les moyens d'y remédier dans tous les cas, publiées par Ordre du Roi ; par M. PAULET, Docteur en Médecine des Facultés de Paris & de Montpellier. Première partie, 1. vol. in-8°. de 450 pages. A Paris, chez Ruault. Libraire rue de la Harpe.*

LES maladies Epizootiques fixent depuis quelque temps, Monsieur l'attention de tous les Gouvernemens de l'Europe, & cette partie de la Médecine, si foiblement cultivée par les Anciens, commence

* Toute maladie subite, accidentelle, qui se répand à la fois sur un grand nombre d'individus, s'appelle *Epidémique* lorsqu'elle attaque les hommes, & *Epizootique* lorsqu'elle se répand parmi les animaux : ces

rer. La maladie pestilentielle est répandue sur le bétail dans les provinces méridionales de la France, depuis le mois de Juin 1774, le même lieu à la publication de cet ouvrage, que son auteur divise en Parties. Dans la première, qui traite de la matière de ce premier Volume, on trouve la suite chronologique & topographique de toutes les Epizooties survenues en différens temps sur tous les animaux, & particulièrement sur le bétail. Il partage ce tableau historique en trois époques, dont la première s'étend depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'Ere Chrétienne; la seconde, depuis J. C. jusqu'au dix-huitième siècle; la troisième, depuis le commencement de ce siècle jusqu'à nos jours. M. Paulet exposera, dans la seconde Partie de son ouvrage, les découvertes qu'on a faites sur les lieux qui ont donné naissance aux Epizooties, il entrera dans le détail des causes générales & particulières qui les

ont formés des mots Grecs *ἐπὶ* sur, & *ζῷον* animal.

produisent , les renouvellent ou les perpétuent en différens climats. Enfin , dans la troisième , il indiquera les remèdes les plus sûrs , ainsi que tous les secours physiques & politiques qui ont le mieux réussi dans tous les temps , soit pour écarter des animaux les maladies , soit pour les guérir lorsqu'ils en sont atteints.

L'auteur commence l'histoire des maladies épizootiques par celles dont il découvre quelques traces dans les livres de *Moïse*. Il passe ensuite à celles qui ont été décrites par *Homère* , *Lucrece* , *Virgile* , *Ovide* , *Tite-Live* , *Dénis d'Halicarnasse* , *Silius Italicus* , &c. Il observe que les grands mouvemens sur le globe terrestre , soit de la part des hommes , soit de la part de l'atmosphère , que les ouragans , les débordemens des rivières , les tremblemens de terre , sont autant de causes puissantes qui peuvent agir sur l'économie animale , & produire de ces maladies épidémiques & épizootiques. Il remarque que c'est dans de semblables circonstances , après des guerres meurtrières & un tremble-

ment de terre arrivé l'an 801, qu'on observa, sur les hommes & sur les animaux, des maladies pestilentiellles qui en firent périr un très-grand nombre, sur-tout dans les terres de *Charlemagne*, immédiatement après le couronnement de cet Empereur à Rome. Le bruit se répandit alors que *Grimoald*, Duc de Bènevent, envoyoit des hommes avec des poudres, disoit-on, enchantées, qu'ils épandoient dans les pâturages & sur les bestiaux. En dépouillant ce récit de tout ce qu'il peut avoir de merveilleux, & en s'en tenant au seul effet physique, il y a beaucoup d'exemples qui prouvent qu'on peut semer ainsi des maladies pestilentiellles. On punit en Allemagne, en France, & sur-tout à Toulouse, un grand nombre de scélérats pour ce crime : ainsi le bruit qui se répandit alors n'étoit peut-être pas déstitué de vraisemblance, & *Baluze* ne paroît pas éloigné de le croire, puisqu'il dit que les coupables convinrent du fait dans les tourmens & furent punis de mort.

Dans l'intervalle, compris entre

les années 810 & 1316, l'Histoire fait clairement mention de vingt épizooties, plus ou moins meurtrières, qui ont exercé leurs ravages en France, en Allemagne, en Italie & en Angleterre. Sur ces vingt, il y en a eu cinq ou six sur les bœufs, deux sur les chevaux, & douze sur le bétail en général, dont quatre ont été communes aux hommes & aux animaux. De ces vingt maladies, huit ont ravagé la France, huit autres l'Allemagne, quatre l'Italie & l'Angleterre : d'où M. *Paulet* conclut 1^o que la France & l'Allemagne sont plus sujettes aux fléaux épizootiques que les autres pays de l'Europe, sur-tout que l'Angleterre & l'Italie, & que l'Allemagne l'est encore plus que la France, comme il le fait voir ailleurs; 2^o que les troupeaux de bœufs sont plus souvent ravagés que tout autre bétail, & que leurs maladies sont toujours plus redoutables; 3^o que dans la partie tempérée & septentrionale de l'Europe, les épizooties qui naissent d'une cause froide ou hu-

mide, sont plus fréquentes que celles qui résultent de la sécheresse, & même de toute autre cause.

Le dix-huitième siècle est le plus remarquable & le plus intéressant pour l'histoire des épizooties, parce qu'il fournit une suite de descriptions de ces maux, faites avec soin par les Médecins les plus célèbres. La plus mémorable de ces maladies, & celle dont les ravages fixèrent le plus l'attention des Peuples & des Souverains, fut celle qui parut d'abord en Italie en 1711, d'où elle se répandit dans les différentes parties de l'Europe. On disserta beaucoup sur l'origine de cette épizootie; mais il fut constaté & consigné dans les actes publics, que des Marchands de Dalmatie, ayant, suivant leur coutume, fait passer du gros bétail de Hongrie dans les terres de Venise, en 1711, abandonnèrent un de leurs bœufs dans la campagne; que ce bœuf ayant été trouvé par un domestique du Comte *Borromée*, fut mis avec d'autres dans une étable, où il mourut quelques jours après,

& infecta si bien ceux qui s'y trouvoient renfermés, que tout le troupeau du Comte fut entièrement détruit en peu de jours, à l'exception d'un seul, auquel on avoit établi un seton au cou. Du territoire de Padoue, le mal se répandit en très-peu de temps dans le Milanès, le Duché de Ferrare, la Campagne de Rome, le Royaume de Naples, &c, où il fit périr presque tout le gros bétail. On n'avoit observé en Italie aucune altération dans l'air, dans les eaux ou dans les pâturages; les saisons avoient été belles, & l'on fut convaincu que le premier foyer du mal avoit été le bœuf amené de Hongrie.

Les premiers Physiciens de l'Europe s'occupèrent beaucoup de la recherche des causes qui avoient pu donner lieu à la maladie. Le sentiment le plus probable sur son origine fut celui de *Gerbezius*, Médecin de Lambach dans la Carniole. Cet auteur fait remarquer qu'en 1710, on vit paroître dans la Hongrie une grande quantité de Cigales & de Sauterelles, qui, étant mortes sur la fin

de l'été, avoient infecté les feuilles & les herbes, & leur avoient communiqué une qualité pernicieuse, capable de produire les maladies des bestiaux. C'est par cette raison que les Magistrats de la Carniole défendirent alors de manger de la viande d'aucun pourceau, nourri dans les bois de Hongrie ou de Croatie, de peur qu'ayant avalé avec le gland le corps de ces insectes, dont les bois étoient encore couverts, ils n'en fussent infectés.

En 1714, le Piémont, qui s'étoit garanti jusqu'alors de la contagion, commença à en éprouver les atteintes. On fit monter la perte de ce pays à soixante-dix mille bêtes à cornes. C'est par le Piémont que la Maladie s'introduisit la même année en France, & attaqua avec la même fureur les bestiaux du Dauphiné, du Lyonnais, de la Bourgogne, de l'Orléanois, & généralement de presque toutes les Provinces septentrionales de la France. Du côté de l'Allemagne, elle pénétra dans l'Alsace; le Brabant, la Hollande s'en ressentirent également:

la Hollande perdit alors plus de deux cens mille bêtes à cornes. Le commerce l'introduisit en Angleterre, où elle fut aussi meurtrière qu'en France & en Italie.

On lit dans les *Transactions Philosophiques*, N^o 358, que la maladie ayant passé en Angleterre en 1713, le Gouvernement ne vit d'autre moyen d'en arrêter le cours, & d'en garantir les bêtes saines qui en étoient menacées, que d'immoler toutes celles qui étoient infectées, en suivant l'avis que *Larcisi*, premier Médecin du Pape *Clément XI*, avoit donné à sa patrie. *Batz* fut envoyé sur les lieux pour faire exécuter cet ordre, & le sacrifice fut d'environ six mille, dans les Provinces de *Midlessex*, d'*Essex* & de *Sury*. La contagion y fut éteinte en moins de trois mois, tandis que la Hollande, qui s'obstina très-infructueusement à chercher des remèdes contre la maladie, eut le malheur de ne voir la fin de ses ravages qu'au bout de trois ans. Les Anglois, comme on le voit, sont donc les premiers qui aient donné l'exemple

exemple d'une conduite sage en pareille circonstance ; en effet , lorsque la rapidité d'une maladie semblable a été constatée par des expériences répétées , c'est perdre un temps précieux que de chercher d'autre remède que d'en arrêter le cours. Outre les raisons politiques qui décidèrent le Gouvernement Anglois à prendre promptement , comme le plus prompt & le plus sûr , il en avoit d'autres encore capables de l'y déterminer : d'une part la certitude où l'on étoit que le virus de la maladie avoit été apporté dans les pays infectés ; de l'autre , l'exemple des mauvais succès dans les différentes tentatives , mises en usage par d'autres peuples de l'Europe. L'expérience a constaté depuis que le creusement des animaux pestiférés en de tels cas , est l'unique moyen de cesser entièrement la contagion.

Cothenius , Médecin du Roi de Prusse , a prétendu , en 1768 , dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin* , que la contagion de 1711 n'étoit pas entièrement éteinte en Europe , et n'avoit jamais cessé d'exercer son influence. L.

ses ravages, soit dans une partie
 monde, soit dans l'autre, & qu
 doit regarder le bœuf, emmené
 Hongrie en 1711, comme l'aut
 d'une infinité de maux en ce gen
 qu'on a effuyés depuis en Euro
 » Nous n'entreprendrons pas, dit
 » M. *Paulet*, de discuter si le sei
 » ment de M. *Cothenius* est fondé
 » non. Cela est possible à la véri
 » mais les mêmes causes qui ont p
 » duit la Maladie en 1711 dans la H
 » grie, peuvent avoir également
 » dans d'autres temps. D'ailleurs,
 » faits paroissent contraires à cette
 » sertation. Le fil de continuité, néc
 » faire pour l'établir, paroît int
 » rompu, ou du moins les obser
 » tions nécessaires manquent pour
 » confirmer. La Maladie de 1711 a
 » des intervalles considérables en l
 » rope. Il peut se faire néanmoins c
 » les germes n'en aient jamais été
 » dicalement détruits, sur-tout
 » Hollande & en Angleterre, où
 » Maladie de 1745, qui est la mê
 » que celle de 1711, regnoit enc
 » en 1757, Quoiqu'il en soit, en 176

» *M. de Geshuisen*, Conseiller & Eche-
 » vin de la ville de Harlem, fit un
 » rapport de celle qu'on observoit
 » alors aux environs de cette ville,
 » dont tous les symptômes s'accor-
 » doient avec ceux qu'avoit observés
 » *M. le Clerc* en 1745 en Hollande ».

L'exécution de ce premier Volume
 annonce, Monsieur, un très-grand
 nombre de recherches pénibles & la-
 borieuses, qui mettront désormais les
 Artistes Vétérinaires en état de com-
 parer les différentes épizooties qui
 ont paru en Europe, depuis la plus
 haute Antiquité; ils y trouveront les
 symptômes qui les ont caractérisées,
 les observations qu'ont laissées sur ces
 Maladies les meilleurs auteurs de cha-
 que siècle, les préservatifs qui ont le
 mieux réussi, en un mot, tous les
 faits propres à répandre quelque
 jour sur une matière qu'il nous est
 si important d'approfondir. L'exécu-
 tion du premier Volume de cet ou-
 vrage ne peut manquer d'en faire dé-
 sirer la suite. Elle doit paroître inces-
 samment chez le même Libraire.

244 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

*Du Miroir Ardent d'Archimède ; par
M. L. DUTENS, Brochure in-8°, de
39 pages. A Paris, chez Debure fils
aîné, Libraire Quai des Augustins.
Prix 1 livre 4 sols.*

QUELQUES-UNES des inventions d'Archimède ont paru tellement au-dessus des efforts de l'esprit humain, que de célèbres Philosophes les ont révoquées en doute : plusieurs mêmes d'entr'eux en ont voulu démontrer l'impossibilité. Telle est, en particulier, l'invention du *Miroir Ardent*, avec lequel on assure qu'Archimède brûla la flotte des Romains. *Képler*, *Naudé*, *Fontenelle*, *Descartes* même, ont traité ce fait de pure fable, quoiqu'il soit attesté par une grande partie des Historiens de l'Antiquité. *Descartes* & *Képler* ont prétendu que, pour avoir des *Miroirs Ardens* dont le foyer pût atteindre la flotte des Romains, il eût été nécessaire d'avoir des Miroirs ou convexes, ou concaves, d'une telle grandeur, que l'exécution en auroit été impraticable. Mais ils n'ont pas fait atten-

Archimède a pu se servir d'un
oyen ; sçavoir , de celui de
Miroirs plans , réunis & diri-
un même foyer , & dont par
ent la longueur ne pouvoit
itée. M. *Dutens* entre dans
s que nous ont laissés les an-
ivains sur le mécanisme de
irs , & il prouve que celui
de étoit construit d'après ce
rincipe.

re de Sicile & *Dion Cassius* ;
oient avoir écrit d'après les
s des contemporains d'*Ar-*
se contentent de raconter
e l'embrasement de la flotte
ins , sans entrer dans aucun
alien dit qu'il brûla les vais-
l'ennemi avec des Miroirs *Ar-*
ien omet de faire mention
irs *Ardens* , & dit seulement
ède , au siège de *Syracuse* ,
un artifice singulier , réduit en
s vaisseaux des Romains. *Zo-*
e aussi des Miroirs d'*Archi-*
faisant mention de ceux de
qu'il dit avoir brûlé la flotte de
au siège de *Constantinople* , &

L'imitation d'Archimède qui avoit brûlé la flotte des Romains au siège de Syracuse. Eustathe, Commentateur d'Homère, dit qu'Archimède, par une invention de Catoptrique, avoit brûlé la flotte des Romains, à la distance d'un trait d'arbalète. Jusqu'ici, il n'est question simplement que du fait; mais il est d'autres écrivains qui sont entrés dans un détail suffisant pour donner une idée complète du Miroir d'Archimède. Tzetzes, qui vivoit dans le douzième siècle, en explique la construction; il dit clairement que, lorsque les vaisseaux de Marcellus se trouvèrent à la portée d'un trait d'arbalète, Archimède fit apporter le Miroir qu'il avoit fait, composé de petits Miroirs quadrangulaires, lequel il plaça dans une distance proportionnée, & qu'il fit mouvoir en tout sens à l'aide de leurs charnières & de certaines lames; & que recevant sur ces Miroirs les rayons du soleil, & les dirigeant ensuite vers les vaisseaux des Romains, il réduisit en cendres toute la flotte, quoiqu'elle fut éloignée de la portée d'un trait. On voit, par ce passage de Tzetzes, non-seulement qu'Archimède brûla la flotte des Ro-

nains à environ cent cinquante pieds de distance, qui est la portée d'un trait d'arbalète, mais on y découvre encore quelle étoit la construction de son Miroir, composé de plusieurs petits Miroirs qui se mouvoient par des charnières & des ressorts, & qu'on opposoit directement au soleil, pour en recevoir les rayons qu'on réfléchissoit sur les vaisseaux Romains.

Agathias d'Ephèse & le même *Eustathe* Commentateur d'*Homère*, parlent du Miroir ardent qu'*Anthemius de Tralles*, Architecte & Mathématicien, construisit à l'imitation de celui d'*Archimède*, & ils nous apprennent que cet Artiste, ayant eu dispute avec le Rhéteur *Zénon*, mit le feu à la maison de celui-ci par le moyen des Miroirs, & parvint de cette manière à se délivrer d'un voisin incommode. Lorsque en 1766, dit M. *Dutens*, je publiai mes *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux Modernes* *, je n'avois d'autres connois-

* A Paris chez la veuve *Duchefne*, rue saint-Jacques, 2 vol. in-8°.

» fances d'*Anthemius* que celle que
 » j'avois puisée dans les ouvrages de
 » *Lambeccius*, Bibliothécaire de l'Em-
 » pereur à la fin du dernier siècle.
 » Cet habile homme a donné une des-
 » cription sçavante des principaux
 » manuscrits de la Bibliothèque de
 » Vienne, & il y parle entr'autres
 » d'un Manuscrit grec d'*Anthemius* de
 » *Tralles*, qui a pour titre : *περί παρα-*
 » *δόξων μηχανημάτων*, dans lequel il est
 » fait mention de la manière de pro-
 » duire un embrasement dans un lieu
 » donné, par le moyen des rayons
 » du soleil. Je trouvai dans Mont-
 » faucon que ce même manuscrit
 » d'*Anthemius* étoit aussi à la Biblio-
 » thèque du Roi à Paris, & au Va-
 » tican. Lorsque je vins en France
 » en 1767, je n'eus rien de plus
 » pressé que de chercher ce manuscrit
 » à la Bibliothèque du Roi; & M.
 » *Capperonier*, qui ne laisse jamais
 » échapper une occasion d'obliger,
 » eut la complaisance, non-seulement
 » de me communiquer l'ouvrage d'*An-*
 » *themius*, mais encore de m'en ex-
 » traire le Chapitre qui traite des Mi-
 » roirs Ardens d'*Archimède*, que je

• donnai au public dans l'édition qui se faisoit alors à Londres de mes *Recherches en Anglois.* M. *Dutens* donne ici l'extrait de ce Chapitre d'*Anthemius*, dont il résulte qu'au moyen de plusieurs Miroirs plans, on peut réfléchir vers un foyer donné, & à la distance d'un trait d'arbalète, une telle quantité de rayons solaires, que leur réunion à un même point y produise un embrasement.

Le Père *Kircher*. est presque le seul parmi les Sçavans des deux derniers siècles, qui n'ait pas révoqué en doute la réalité de l'invention d'*Archimède*. Cet habile Jésuite, ayant fait attention à la description que *Tzetzes* donne de ces Miroirs ardents, voulut tenter de les exécuter. Il reçut, au moyen de cinq Miroirs plans, les rayons du soleil, les dirigea vers un même foyer, & trouva que la chaleur du soleil en étoit tellement augmentée, qu'il en conclut, qu'en multipliant le nombre de ces Miroirs, on pouvoit produire une chaleur de la plus grande intensité. Les facultés du P. *Kircher* ne lui permirent pas de faire des expériences.

ces plus dispendieuses ; il allègue cette raison pour s'excuser de n'avoir pas poussé plus loin ses essais sur le Miroir ardent, & il invite des Sçavans plus riches à perfectionner cette idée.

Enfin, M. de Buffon, en 1747, publia, dans le Recueil de l'Académie des Sciences, un Mémoire sous ce titre : *Invention de Miroirs pour brûler à une grande distance*. L'illustre Naturaliste y convient qu'on ne peut refuser à Archimède la gloire d'avoir le premier trouvé le Miroir ardent ; mais il assure qu'il n'en est pas moins l'inventeur du sien, puisque, dans le temps qu'il y travailloit, il ignoroit le détail de tout ce qu'avoient dit les Anciens sur le mécanisme de celui du Géomètre Sicilien, & que ce ne fut qu'après avoir réussi à le construire, qu'il en fut informé par M. Melot de l'Académie des Belles-Lettres. On sçait que le Miroir de M. de Buffon est composé de 168 glaces étamées, chacune de six pouces sur huit, que chacune de ces glaces se peut mouvoir en tous sens, & qu'avec ce Miroir on peut brûler jusqu'à la distance de 150 pieds.

L'auteur renvoye au Mémoire de l'Académicien, pour s'instruire des diverses expériences qui ont été faites avec ce Miroir, & de la manière dont il a été premièrement construit, & ensuite perfectionné.

M. *Dutens* n'est pas le premier qui ait discuté la possibilité du fait de l'embrasement de la flotte Romaine par les *Miroirs ardents* d'*Archimède*, & les preuves qu'il apporte pour l'établir, n'ont pas le mérite de la nouveauté. D'autres Ecrivains ont fait valoir en même temps les raisons qui rendent ce fait très-problématique. On peut, par exemple, objecter à M. *Dutens* le silence de *Tite-Live*, de *Plutarque* & de *Polybe*, qui ont fait l'Histoire du siège de *Syracuse*, & qui, dans la longue énumération qu'ils donnent des machines inventées par *Archimède* pour la défense de sa Patrie, ne font aucune mention de son *Miroir ardent*. Est-il probable que les deux premiers de ces Historiens, si avides du merveilleux, eussent négligé d'orner leur récit d'un fait aussi extraordinaire, s'il eût été public de leur temps ? Auroit-

il échappé aux recherches & à la fastigacité de *Polybe*, qui rapporte avec tant d'exactitude tout ce qui concerne la Tactique & les exploits militaires des Anciens ? *Zonare* & *Tzetzes*, qui attestent ce fait, ne vivoient ils pas dans des temps trop éloignés d'*Archimède*, pour que leur témoignage puisse être regardé comme un garant de la certitude d'un événement aussi singulier ? D'ailleurs, pour qu'il ait eu lieu, il faut supposer que les vaisseaux des Romains, sur lesquels *Archimède* dirigeoit ses Miroirs, soient restés constamment immobiles & dans l'inaction ; car, au moindre mouvement de ces vaisseaux, la machine du Géomètre devoit se trouver en défaut. *Galien* rapporte, dit M. *Dutens*, qu'*Archimède brûla les vaisseaux de l'ennemi avec des Miroirs ardents*. Cet auteur parle, il est vrai, de l'embrasement de la flotte Romaine ; mais il ne dit pas positivement qu'il ait été produit par le moyen de *Miroirs ardents* : le mot *πυρία*, ou *pyria* dont il se sert, semble plutôt signifier une machine à feu, ou propre à lancer des matières enflammées, machine dont l'effet au-

roit été beaucoup plus sûr & plus prompt que celui des Miroirs dont il s'agit. D'après ces difficultés, qui ne sont pas les seules qu'on pourroit former, il n'est pas étonnant que les *Képlars*, les *Naudés*, les *Descartes* & un grand nombre d'autres Sçavans, aient été partagés sur le fait de l'embrasement de la flotte Romaine par les *Miroirs ardents* d'*Archimède*.

Je suis, &c.

A Paris ce 20 Avril 1775.

LETTRE XII.

Legs d'un Père à ses filles, par feu M. GRÉGORY, Docteur en Médecine d'Edimbourg, traduit de l'Anglois sur la quatrième édition. A Paris, chez Pissot Libraire Quai des Augustins, près de la rue Gît le Cœur, petit in-8°. de 152 pages.

CE Legs consiste en quatre Lettres de M. Grégory à ses filles qui avoient

perdu leur mère. Elles ont été écrites dans un temps où la santé du père s'affoiblissoit; il craignoit de les laisser orphelines & prenoit tous les moyens de graver dans leur ame les bons principes qu'elles avoient reçus de ses leçons & des exemples de leur mère. Ce sujet n'a pas le mérite de la nouveauté; cependant, comme le remarque très-bien le Traducteur; on trouvera dans ce petit volume *beaucoup de vues fines & un grand nombre de pensées qui, quoique communes en apparence au premier coup-d'œil, parce qu'elles sont naturelles, présenteront des côtés neufs & piquans à un lecteur sensible & attentif.*

La première Lettre de M. Grégoire traite de la Religion. L'auteur remarque d'abord que les femmes sont naturellement disposées à la pratique des devoirs auxquels le cœur est intéressé & que les circonstances où elles se trouvent leur rendent les motifs de religion bien nécessaires pour se conduire avec courage. Ce père tendre donne à ses filles de très-bons conseils sur cette manière. Il les avertit que la

gion pour elles est plutôt de sentiment que de raisonnement ; qu'ainsi la dispute sur les dogmes doit être interdite aux femmes. Il veut qu'elles lisent tous les livres & toutes les conversations qui tendent à ébranler la croyance sur ces grands points de Religion qui servent à régler la conduite, & sur lesquels sont fondées les espérances d'une éternelle félicité dans une vie à venir. Il leur recommande de ne jamais se permettre de donner le ridicule aux discours qui ont la Religion pour objet, & de ne pas risquer les autres à prendre cette liberté, en paroissant s'amuser de ce qu'ils disent. Cette froideur, ajoutera-t-il, suffira seule pour arrêter les pensées bien élevées. Après quelques réflexions sur les exercices de piété, l'auteur termine cet article par une réflexion excellente, qui ne convient pas seulement aux femmes de ce pays-ci mais à celles de l'Angleterre. » Les femmes, dit-il, se trompent beaucoup lorsqu'elles imaginent se faire estimer de nous par leur irréligion. Les sages & les vertueux eux-mêmes n'aiment pas

» l'incrédulité dans les femmes. Tout
 » homme qui connoît la nature hu-
 » maine , regarde la douceur de carac-
 » tère & la sensibilité du cœur ,
 » comme liées , dans votre sexe , avec
 » les sentimens religieux : au moins
 » considérons - nous toujours en vous
 » l'incrédulité comme un indice de
 » cet esprit indépendant & dur , qui ,
 » de tous vos défauts , est celui qui
 » nous déplaît le plus. D'ailleurs , les
 » hommes regardent la Religion com-
 » me une des principales sûretés que
 » vous puissiez leur fournir de la con-
 » servation de cette vertu des femmes
 » à laquelle ils mettent le plus grand
 » intérêt. Si un homme prétend vous
 » montrer quelque attachement , &
 » s'efforce d'ébranler en vous les prin-
 » cipes religieux , soyez assurées que
 » c'est un étourdi , ou qu'il a sur vous
 » des desseins qu'il n'ose avouer ».

Le second Chapitre que traite M.
Grégory est la conduite & les mœurs.
 Il répète à ses filles ce que l'on a dit
 dans tous les temps , que le plus grand
 charme de leur sexe est la modestie ;
 puis il leur donne des conseils d'une

ratique plus difficile , comme d'éviter la médisance & de montrer une tendre compassion pour les autres femmes qui sont malheureuses. Il se plaint de ce que ses compatriotes auroient négliger aujourd'hui cet air de réserve & de dignité qui les distinguoit dans le dernier siècle ; & cet article est très-propre à donner une idée des mœurs des Angloises. » Une belle femme , dit-il , ainsi que tous les beaux ouvrages de la nature , a son point de vue sous lequel elle se montre avec plus d'avantage. Pour trouver ce point , il faut un jugement droit & une connoissance profonde du cœur humain. Dans les mœurs actuelles des femmes , elles semblent se proposer de regagner sur nous l'ascendant qu'elles ont perdu , en déployant tous leurs charmes , en se prodiguant à nos yeux dans tous les endroits publics , en vivant avec nous avec autant de liberté & aussi peu de réserve que les hommes en ont entr'eux , en un mot , en s'efforçant de nous ressembler d'aussi près qu'elles peu-

» vent : mais le temps & l'expérience
 » leur montreront bientôt combien
 » cet espoir est mal fondé, & com-
 » bien cette conduite est folle.

» Le pouvoir d'une belle femme sur
 » le cœur de l'homme qui a le plus
 » de mérite, est encore au delà de ce
 » qu'elle-même croit en avoir. Les
 » hommes s'apperçoivent bien qu'ils
 » se livrent à une illusion agréable;
 » mais ils ne peuvent ni ne veulent
 » la dissiper. La femme elle-même
 » peut seule rompre le charme, &
 » changer l'Ange que nous croyons
 » voir en une simple femme ».

La troisième Lettre a pour objet les amusemens que M. *Grégory* trouve convenables aux personnes du sexe. Il recommande quelques exercices du corps, comme la promenade & le cheval. Mais ; quoique la bonne santé soit un des plus beaux présens de la nature, il pense que les femmes doivent ne s'en vanter jamais & se contenter d'en jouir en silence. Il fait là-dessus une observation que je ne me rappelle pas d'avoir lue ailleurs, mais qui n'en est pas moins fondée. » Nous

» affociens , dit-il , si naturellement
 » les idées de douceur & de sensibi-
 » lité dans les femmes avec celle de
 » délicatesse dans leur constitution ,
 » que , quand une femme nous parle
 » de sa vigueur , de son grand appétit ,
 » de sa force à supporter une grande
 » fatigue , sa description nous donne
 » pour elle un éloignement dont elle
 » pourroit s'appercevoir facilement
 » avec le plus petit degré d'atten-
 » tion ».

Viennent des leçons sur d'autres
 amusemens , tels que la danse , la lec-
 ture , les spectacles ; puis sur l'éco-
 nomie domestique qui est la véritable
 & la principale occupation des fem-
 mes. L'habillement lui semble aussi une
 de leurs grandes affaires , & c'est une
 vérité qu'il n'aura pas de peine à leur
 persuader ; mais , dans cet article
 même , il leur donne des avis qui for-
 tent de l'ordre commun. » Ne bornez
 » point , dit-il , le soin de vous bien
 » mettre aux heures où vous paroissez
 » en public ; accoutumez-vous à une
 » propreté continuelle , de sorte que ,
 » dans votre déshabillé le plus négligé ,

» dans les momens où vous êtes le plus
 » retirées, vous ne puissiez jamais être
 » honteuses de vous montrer. Vous
 » ne pouvez pas concevoir jusqu'à
 » quel point nous jugeons du carac-
 » tère d'une femme par son habille-
 » ment. Nous y voyons sa vanité, sa
 » légèreté, sa négligence, sa sottise,
 » sa folie. Une élégante simplicité est
 » pour nous une preuve de délica-
 » tesse & de bon goût ».

Le dernier Chapitre est le plus important. Il traite de l'amitié, de l'amour, du mariage. Dans le choix de vos amis, (c'est toujours l'auteur qui parle à ses filles) cherchez avant tout la bonté du cœur & l'honnêteté, ensuite de l'esprit & du goût; ayez pour eux une confiance sans bornes : mais gardez inviolablement les secrets des autres ; ce sont des dépôts sacrés qui ne vous appartiennent point.

M. Grégory n'a pas grande confiance en l'amitié des femmes. Les raisons qu'il en donne sont pleines de justesse & appuyées sur l'expérience ; mais en même-temps il ne néglige pas de prévenir les jeunes personnes sur les

motifs qui doivent les rendre cir-
 conspects dans le choix des hommes
 qu'elles choisiront pour amis. Ce mor-
 ceau vous paroîtra , Monsieur , un
 des meilleurs de cette utile produc-
 tion. » Un obstacle bien grand , dit
 l'auteur , à la sincérité & à la conf-
 tance de vos amitiés avec les per-
 sonnes de votre sexe , est l'opposi-
 tion des intérêts de deux femmes
 dans ce qui touche à l'amour , à
 l'ambition , à la vanité. Il paroît ,
 à la première vue , que cette seule
 circonstance doit vous faire pré-
 férer les liaisons avec des hommes.
 Parmi les avantages qui résultent du
 commerce des deux sexes , on peut
 compter ce desir de plaire que l'un
 & l'autre y puisent également , &
 dont l'effet est que chaque sexe em-
 prunte & reçoit , au moins en par-
 tie , les bonnes qualités de l'autre.
 Comme les intérêts ne sont pas les
 mêmes , il n'y a dans ce commerce
 ni jalousie , ni rivalité. L'amitié d'un
 homme pour une femme , même
 alors qu'il n'y a point d'amour entr'-
 eux , est toujours mêlée d'une ten-

» dresse qu'il n'a point pour un autre
 » homme. Il a le sentiment du droit
 » que votre foiblesse même vous
 » donne à ses bons offices & à sa pro-
 » tection. Il se croit plus fortement
 » obligé de vous servir, de répondre
 » à votre confiance par un secret in-
 » violable, & il s'honore de cette
 » obligation.

» Que ces avantages de l'amitié des
 » hommes ne vous empêchent pas
 » d'être circonspectes dans votre
 » choix. Des milliers de femmes, d'un
 » excellent caractère & de beaucoup
 » de mérite, ont été perdues par
 » des hommes qu'elles ont approchés
 » d'elles sous le prétexte de l'amitié.
 » En supposant dans un homme la
 » probité & l'honneur au plus haut
 » degré, son amitié pour une femme
 » tient de si près à l'amour, que, si
 » elle a quelques charmes dans sa per-
 » sonne, elle aura bientôt pour amant
 » celui qu'elle ne vouloit que pour
 » ami ».

En parlant de l'amour, M. *Grégory*
 dit une chose qui apparemment est
 particulière aux femmes de son pays.

Il prétend qu'en Angleterre il n'est pas beaucoup à craindre qu'une femme se trouve avoir le cœur engagé avant qu'elle s'en soit aperçue, & que ce qu'elle appelle amour n'est guères que la reconnoissance. *Vous n'avez souvent, poursuit-il, qu'un peu d'estime & une foible affection pour celui que vous voulez. . . . Si l'inclination des femmes étoit pas excitée par la contradiction ; je crois que, sur mille, à peine en trouveroit-on une qui eût le moindre amour pour l'homme auquel elle s'unit.* Supposé que tout cela soit incontestable, il est sûr que ces vérités là ne sont pas bien encourageantes pour épouser des Angloises. Il est d'ailleurs assez plaisant de voir le grave Docteur d'Edimbourg indiquer à ses filles les marques les moins équivoques du véritable amour, à peu près comme les symptômes de la fièvre. Il faut convenir néanmoins que cette indication est nécessaire & peut empêcher les jeunes personnes d'être séduites par les démonstrations souvent beaucoup plus agréables d'une fausse tendresse. M. Gregory prescrit encore à ses filles la

conduite qu'elles doivent tenir , soit avec les hommes en qui elles reconnoîtront un penchant pour elles qu'elles ne pourront partager, soit avec ceux dont elles doivent faire leurs époux. Un des malheurs les plus ordinaires aux jeunes personnes est de s'être gâté l'imagination par des lectures romanesques , & de s'être fait à l'égard de ceux qui prétendent à elles une idée de perfection dont il est impossible de trouver la réalité. L'auteur tâche de prémunir ses filles contre ce danger qui peut faire le tourment du reste de leur vie. » Avant , leur dit-il, » que votre cœur s'engage le moins » du monde avec aucun homme , examinez scrupuleusement votre caractère , vos goûts & vos sentimens ; » arrêtez bien dans votre esprit quelles » sont les choses que vous souhaitez » pour votre bonheur dans l'état du » mariage ; & , comme il est presque » impossible que vous trouviez tout ce » que vous souhaiteriez , déterminez » au moins avec vous-même & d'une » manière bien fixe ce que vous considérez comme essentiel , & ce que » VOUS

vous pouvez sacrifier..... Evitez comme un poison fatal tous les livres & toutes les conversations qui allument l'imagination , qui attendrissent & amolissent le cœur , & qui vous transportent en idée hors de l'état commun de la vie. Si vous vous écarter de cette règle , vous verrez s'élever dans vos cœurs un combat terrible de passions , qui fera votre malheur.

» Si ces idées se font une fois emparées de votre esprit , & que vous vous y refusiez dans le choix d'un époux , en vous mariant par des vues d'intérêt & comme presque tout le monde , vous ne pourrez jamais les écarter tout-à-fait , & elles empoisonneront pour vous l'état du mariage : au lieu de trouver dans un mari une ame sensible & délicate , un égal , un ami , un amant , vous serez excédées de son insipidité & de sa pesanteur , choquées de sa grossièreté , ou blessées de son indifférence. Vous ne trouverez personne qui vous plaigne , ni même

» qui comprenne ce que vous lui direz
 » de vos maux. Vos maris ne vous
 » traitant pas durement & ne vous
 » refusant rien de ce qui sera conve-
 » nable à l'état de votre fortune, le
 » monde vous regardera comme des
 » femmes déraisonnables, qui ne mé-
 » ritez pas d'être heureuses, si vous
 » ne l'êtes point. Pour éviter donc
 » tous ces malheurs, si vous êtes dé-
 » terminées à vous marier à tout évé-
 » nement, je vous conseille de vous
 » refuser à toutes les sortes de lectures
 » & de plaisirs qui peuvent affecter
 » fortement le cœur & l'imagination,
 » & de vous borner en ce genre à ce
 » qui peut exercer votre esprit ou
 » entretenir votre gaîté. . . . N'épou-
 » sez jamais un sot : c'est le plus in-
 » traitable des animaux ; il n'est con-
 » duit que par la passion & le caprice,
 » & il est incapable d'entendre la voix
 » de la raison. Votre amour-propre
 » seroit continuellement mortifié d'a-
 » voir un mari pour lequel vous se-
 » riez toujours dans la crainte & dans
 » la confusion dès qu'il ouvreroit la
 » bouche en compagnie. Mais un in-

» **C**onvenient plus grand encore est
 » **Q**u'un sot passe sa vie à craindre
 » **Q**u'on ne pense que sa femme le gou-
 » **V**erne : il devient par-là impossible
 » **d**e le conduire, & il fait cent choses
 » **a**bsurdes & désagréables pour vous,
 » **p**ar la seule envie de montrer qu'il
 » **e**st le maître de les faire ».

D'après tous les morceaux que je
 viens de vous citer, Monsieur, vous
 ne serez pas étonné du succès qu'a eu
 cette production chez nos voisins qui
 estiment encore les ouvrages utiles
 aux mœurs & au bien de la société.
 La lecture de celui ci est plus solide
 qu'elle n'est amusante : c'est en France
 un grand préjugé contre sa réussite ;
 mais je ne présume pas assez mal de
 notre patrie pour ne pas croire qu'il
 ne s'y trouve beaucoup de pères de
 famille qui cherchent à en tirer pour
 leurs filles tout le fruit que peuvent
 leur procurer de si excellentes leçons.
 En général, c'est un livre qui doit être
 mis entre les mains de toutes les
 jeunes personnes, & de tous ceux à
 qui leur éducation est confiée.

*Des avantages de la Philosophie , relative-
ment aux Belles-Lettres. Brochure
in-8°, de 58 pages. A Nancy, chez
J. B. Hiacinthe le Clerc, Imprimeur
de l'Intendance.*

CETTE production, Monsieur, est une Hymne en l'honneur de la Philosophie. L'auteur lui attribue la perfection de tous les genres de Littérature, & la prééminence de ce siècle sur tous les siècles ténébreux & barbares qui l'ont précédé. Il range modestement dans son calendrier philosophique les noms de tous les grands hommes & de tous les écrivains célèbres qui ont existé, depuis Homère jusqu'à M. de Saint-Lambert. Confucius, Solon, Lycurgue, Auguste, Titus, Marc-Aurèle, Trajan, Henri IV, Stanislas, Frédéric ; les Mécènes, les Colberts, Sophocle, Euripide, Demosthène, Hippocrate ; Virgile, Horace, Cicéron, Lucain, Malherbe, Corneille, Racine, Molière, la Fontaine, Rousseau, Fénelon, Bossuet, Fléchier, Bourdaloue, &c, &c, &c : tous ces noms respectables, au dire

dire de l'auteur, appartiennent à la Philosophie, & tous ces grands hommes étoient les confrères de MM. d'Alembert, Diderot, Marmontel & de la Harpe. Despréaux est presque le seul d'entre les modernes qui ne se trouve pas compris dans cette recrue de Philosophes; en effet, dit l'Anonyme, ce Boileau étoit un Aristarque peu philosophe. Il n'en est pas de même de Corneille & de Racine, tous deux aussi Philosophes qu'excellens Peintres. On observe cependant que Racine a moins pénétré le cœur humain que Corneille; qu'il l'a plus vu dans la superficie, & que c'est pour cela que ses Héros sont trop tendres, trop séduisants. L'un créa & pensa, l'autre aima mieux imiter. Corneille fut plus Philosophe, & Racine plus Littérateur. Cette assertion singulière n'est pas la seule qui se rencontre dans cette Brochure. Voici une idée qui me paroît encore assez neuve. Une des raisons qui rend les vrais Philosophes plus grands Littérateurs, ou au moins qui communique plus de chaleur, plus de noblesse à leur style, c'est la conviction qu'ils ont de l'impor-

talité de l'ame. Si cette règle étoit certaine, il seroit donc permis de juger de la croyance d'un Ecrivain par le plus ou le moins de *chaleur*, par le plus ou le moins de *noblesse*, qu'il met dans son style : ne serois-je pas dès-lors en droit de prononcer que tel & tel Philosophe, que je connois très-bien, n'ont jamais cru & ne croiront jamais à l'immortalité de l'ame ?

On s'attend bien que, dans un écrit de cette nature, M. de Voltaire doit obtenir une assez forte dose d'encens : aussi est-il la Divinité principale du Sanctuaire, & celle devant laquelle l'auteur ébloui tombe à deux genoux.

» Eh quel siècle, s'écrie-t-il, peut se
 » féliciter d'avoir eu un *Voltaire* !
 » Quel homme a jamais réuni plus de
 » Philosophie & de Littérature, plus
 » de science & plus de goût, plus
 » d'intérêt & plus d'agrément ! Ten-
 » dre & intéressant dans *Zaïre*, quelle
 » anatomie des passions ! Quelle pro-
 » fonde connoissance du cœur hu-
 » main ! Quelles horreurs sublimes
 » dans *Mahomet* ! Quelle naïve déli-

le dans *Nanine* ! Quelle régula-
 quelles beautés, quelle per-
 on dans la *Henriade* ! Dans ses
 es, familières, quelles tirades
 uses & absolument originales !
 es peintures dignes de *Bocace*
 : la *Fontaine* ! Fixe-t-il son at-
 on du côté de la Philosophie
 s sublime ? Il commente *Newton*,
 nble s'asseoir à sa place. Le
 de *Sophocle* devient l'émule
 himède dans la Géométrie, &
 de *Platon* dans la Morale.
 ise tous les genres, & il n'en
 aucun qui ne semble nouveau
 ses mains. Il les embellit tous
 s par les autres. Le Poète fait
 l'Historien. La morale se pare
 lui des charmes de l'élocution
 us agréable. La vivacité du
 est tempérée par le sang froid
 jugement du Critique. Sa faci-
 e méconnoît aucun genre, &
 montre supérieur dans tous,
 que le goût & la sagesse lui
 adapter à chaque sujet le ton
 i convient. La Postérité dira
 i comme d'*Hercule* : *Un seul*

» homme n'a pas fait tous ces travaux.
 » Embarrassée de lui donner un nom
 » spécial, & de le ranger dans tel
 » ou telle classe de Littérateurs ou d'
 » Sçavans, elle créera pour lui celle
 » dont *Diogène* cherchoit en vain le
 » héros; on en fera une particulière
 » pour l'homme universel. Mais la bien-
 » faisance au doux sourire, cette vertu,
 » l'ame de ses écrits & de sa conduite,
 » revendique pour lui un autre titre
 » dont son cœur est plus flatté. Les
 » *Anitus* & les *Mélitus* s'épuiseront en
 » efforts aussi vains que ridicules, pour
 » persuader à l'homme raisonnable &
 » chrétien que l'ennemi de la super-
 » stition & du fanatisme, ne peut être
 » que l'ennemi de la Religion. La Re-
 » ligion sera indignée contre l'hypo-
 » crisie, & elle ne désavouera jamais
 » celui qui fut l'ami des hommes,
 » l'apôtre de la charité & le répara-
 » teur de ses temples. Le Pape *Benoît*
 » *XIV* agréa la dédicace de *Mahomet*,
 » & ce n'est pas un des traits qui serve
 » le moins à la justification du Poète
 » calomnié, &c. » Le jeune Auteur de
 Nancy aura fait part sans doute de

Ses premiers essais au Philosophe de
 Arnex, & en aura reçu plus d'une
 lettre obligeante, qu'il conserve so-
 leusement. Aussi convient-il qu'il est
 lève de M. de Voltaire, que M. de
 Voltaire est son Mécène, & que la sen-
 sibilité de son ame n'a pu se refuser à
 toute occasion de s'épancher : il faut
 redonner l'hyperbole en faveur de la
 connoissance.

Ce que l'on ne peut excuser, c'est
 légèreté impardonnable avec la-
 quelle cet Orateur de la Philosophie
 se parler de quelques grands hommes
 de l'Antiquité. » Confirmerai-je, dit-
 il, le nom de Sages, donné par l'An-
 tiquité la plus reculée, à ces sept
 hommes extraordinaires, qui, au
 lieu de remplir dans leur Patrie le
 rôle de bons citoyens, s'avisèrent
 de passer les trois quarts de leur vie
 à voyager, pour courir après la
 sagesse? ... Quel mérite d'aller d'é-
 cole en école pendant vingt ans,
 & de ne pas faire un pas dans la
 recherche de la moindre vérité phy-
 sique ! *Phocion, Anaxagore, Pytha-*
gore, je respecte la sévérité de vos maîtres,

« mais je plaindrois un Etat qui ne produiroit que des citoyens aussi inutiles. » que vous ». Tel est , Monsieur , le ton tranchant que prennent aujourd'hui , presque au sortir du Collège , toutes nos jeunes têtes , gâtées par la Philosophie , & qui , pour le malheur du Public , ont la rage de devenir auteurs. Vermisseaux à peine éclos , ils se croient déjà doués des organes de l'aigle ; ils parlent & décident en législateurs , & il ne leur en coûte rien pour réformer d'un trait de plume les jugemens de toute l'Antiquité , & carlomanier ce qu'elle a de plus respectable. Il est fâcheux que l'ignorance la plus crasse soit presque toujours la base des risibles arrêts que portent ces petits Magistrats de la Littérature. Le passage que je viens de rapporter en fournit un exemple frappant. Si l'Auteur avoit la plus légère teinture de l'Histoire ancienne , auroit il la témérité d'avancer que *Phocion* fut un citoyen inutile à sa Patrie ? S'il eût consulté le premier Dictionnaire , il y auroit trouvé que *Phocion* , Général Athénien , fut un des premiers à pren-

A N N É E. 1775. 275

es armes pour défendre la liberté
Patrie contre *Philippe* Roi de
Édoine, qu'il fit la guerre avec
s. contre ce Prince, & que celui-
e put jamais parvenir à le cor-
re par les sommes d'argent qu'il
t offrir. Ce grand homme réunif-
les talens de l'Orateur à ceux de
bral d'armée, & *Démofthène* lui-
e redoutoit tellement son élo-
ce, qu'il avoit coutume de dire,
ue *Phocion* se levoit pour lui ré-
re : *voici la hache de mes harangues.*
ut encore lui qui réussit à détour-
Alexandre d'entreprendre la guerre:
re les Grecs, en lui représentant
la Grèce étoit sa Patrie; il le dé-
lina, en conséquence, à tourner
armes contre les Perses. Ce con-
ant, après avoir soumis entière-
t cet Empire, lui envoya, par re-
joissance, un présent de cent Ta-
. *Phocion*, surpris, demanda quel
t le motif de cette libéralité
Alexandre? c'est parce que vous êtes le
dans *Athènes*, lui répondirent les
oyés, qu'*Alexandre* ait reconnu pour

M. vj,

homme de bien. Le Philosophe refusa cet or , en disant : *si votre maître m'a connu tel dans la médiocrité de ma fortune , qu'il me laisse donc dans cette médiocrité.* Pendant ce temps , *Phocion* s'occupoit à tirer lui-même de l'eau d'un puits , & sa femme faisoit du pain. Il ne consentit à recevoir d'autre grâce du vainqueur de *Darius* que la liberté de quelques Rhodiens , retenus dans les prisons de Sardes. *Antipater* , un des successeurs d'*Alexandre* , lui fit également offrir de grandes sommes d'argent , & comme , sur son refus , on lui représentoit qu'il devoit au moins les accepter en considération de ses enfans : *s'ils doivent me ressembler , répondit-il , mon patrimoine leur suffira ainsi qu'à moi , & , s'ils veulent vivre dans la mollesse , je ne prétends point leur laisser de quoi fournir à leur luxe & à leurs débauches.* *Phocion* devint Archonte & Gouverneur d'Athènes ; mais sa probité ne le mit point à l'abri de la calomnie. Il fut accusé , après la prise du port de Pirée , d'avoir eu des intelligences secrètes avec l'ennemi , &

fut condamné à mort dans une assemblée tumultueuse , 318 ans avant J. C. à l'âge de 80 ans. Les Athéniens peu de temps après reconnurent son innocence , lui érigèrent une statue , & firent supplicier *Agnonide* , qui avoit été son accusateur. On ne voit pas , dans cet extrait de la vie de *Phocion* , que ce grand homme ait été un citoyen inutile à sa Patrie , dont il mérita d'occuper successivement les charges les plus importantes. Les Philosophes de nos jours rendent sans doute à leur Patrie des services beaucoup plus éclatans ! Ne pressons point le parallele ; il me conduiroit trop loin.

Le mépris que le jeune Auteur affecte pour *Pythagore* n'est pas moins digne de pitié , & le reproche singulier qu'il lui fait ne peut encore être fondé que sur l'ignorance. Quoi ! c'est à *Pythagore* , à l'un des plus beaux génies , des plus féconds Géomètres de l'Antiquité , à l'auteur d'une infinité de découvertes , qu'il reproche de *n'avoir pas fait un pas dans la recherche de la moindre vérité physique* ! Que ce jeune

Sçavant apprenne que c'est à ce Philosophe que nous sommes redevables de la proportion des accords & des principes fondamentaux de la Musique ; qu'il fut l'inventeur de la célèbre démonstration, aujourd'hui si triviale, du *quarré de l'hypothénuse* : découverte célèbre en Géométrie, & en reconnaissance de laquelle, *Pythagore*, dit-on, offrit aux Dieux une hécatombe de cent bœufs ; qu'il ébaucha le premier la doctrine des *Isopérimètres*, & celle de l'*incommensurabilité de certaines lignes*, comme de la diagonale du quarré, comparée au côté, &c ; que ses découvertes en Astronomie ne sont ni moins nombreuses ni moins importantes ; qu'on lui doit la distribution de la sphère céleste, la connoissance de l'obliquité de l'écliptique, celle de la rondeur de la terre, de l'existence des Antipodes, de la sphéricité du Soleil & des autres astres, de l'origine de la lumière de la Lune, des causes de ses éclipses & de celles du Soleil, &c ; qu'il expliqua le premier aux Grecs les phénomènes de l'étoile du

matin & du soir, en leur apprenant que cette étoile n'étoit que *Vénus*, tantôt précédant le Soleil & se levant avant lui, tantôt le suivant & se couchant après lui. On voit même que *Pythagore* eut, sur le système de l'univers, des idées heureuses, dont le temps & l'expérience ont confirmé la justesse, telles que celles du mouvement de la terre, de l'immobilité du Soleil au centre du monde. Les Comètes n'inspirèrent aucun effroi à ce Philosophe; il soutint le premier que ces astres étoient aussi anciens que le monde, qu'ils faisoient leurs révolutions autour du Soleil, & ne se monstroient que lorsqu'ils étoient arrivés dans une certaine partie de leur orbite. Il conjectura que les étoiles fixes étoient autant de soleils, répandus dans l'immensité de l'espace, & autour desquels des planètes, semblables aux nôtres, faisoient leurs révolutions. D'après ce court exposé, peut-on disconvenir que *Pythagore* n'ait eu le premier la gloire de deviner les points fondamentaux du véritable système du

monde, tel que nous l'admettons aujourd'hui ? Et voilà le Philosophe, dont un élève de M. de Voltaire vient nous dire qu'il n'a pas fait un pas dans la recherche de la moindre vérité physique ! Il me seroit aisé de justifier de même *Anaxagore* ; mais cette discussion me paroît inutile. Cet écrit ne peut avoir été composé que par un très-jeune homme, & je ne crois pas m'être trompé, en le supposant, dans le compte que je viens de vous rendre de cet ouvrage, qui ne fait honneur ni à celui qui l'a composé, ni aux Philosophes du jour qu'on y fumige de l'encens le plus grossier.

Réflexions sur les avantages de la liberté d'écrire & d'imprimer sur les matières de l'Administration, écrites en 1764, à l'occasion de la Déclaration du Roi du 28 Mars de la même année, qui fait défense d'imprimer, débiter aucuns écrits, ouvrages, ou projets concernant la réforme ou administration

A N N É E 1775. 281

*des finances , &c. Par M. L. A. M.
in-8°. de 71 pages. A Paris chez les
frères Etienne Libraires rue Saint-
Jacques.*

CETTE Brochure a deux Parties : dans la première , l'auteur expose les avantages de la liberté d'écrire & d'imprimer sur les matières de l'Administration. Il en établit même la nécessité 1° pour arriver à la connoissance des véritables principes, en fait d'économie politique ; 2° pour donner aux principes , une fois connus , de la stabilité , & rendre l'administration suivie & uniforme ; 3° pour l'instruction du Ministère ; 4° pour faciliter au Ministre le succès même de ses opérations. Ce que l'auteur dit au sujet de ce quatrième avantage de la liberté d'écrire , vous paroîtra solide & lumineux. » Il » ne faut pas s'y tromper , dit-il ; toutes les grandes opérations, en matière » d'Administration , ont besoin d'être » aidées de l'opinion publique , ou » du moins ne peuvent réussir , si elles

» ont l'opinion publique contr'elles.
 » Or, il n'y a point de moyen plus
 » prompt pour diriger cette opinion
 » que la voie de l'impression, sur-tout
 » lorsqu'on ne veut montrer aux hom-
 » mes que la vérité, & qu'on ne
 » cherche que leur bonheur. Il n'y a
 » point de projet utile qui ne rencon-
 » tre des obstacles sans nombre. Or
 » la liberté d'imprimer aide le Minis-
 » tre à en triompher. Parlons d'a-
 » bord de ceux que suscite l'ignorance
 » Il y a tel pays où l'on ne peut ob-
 » tenir un dénombrement exact, parce
 » que le Peuple se persuade que cette
 » opération se fait toujours dans la
 » vue d'augmenter les charges publi-
 » ques. La même crainte est un des
 » plus grands obstacles à la confection
 » d'un cadastre. Ce préjugé, & mille
 » autres, sont des obstacles au bien ;
 » or les écrits publics détruisent les
 » préjugés. Je suppose la liberté du
 » commerce des grains nécessaire pour
 » le rétablissement de l'Agriculture en
 » France. Un Ministre, persuadé de
 » cette nécessité, eut-il, il y a vingt

ans, proposé le premier, & seul,
de changer sur cette matière les
loix établies ? Eut-il osé prendre sur
lui les suites de ce changement ?
Eut-il osé se rassurer contre les crain-
tes de disette, de sédition, &c ? Si
cette liberté peut enfin s'établir so-
lidement, ce ne sera que lorsque
l'opinion publique ne lui sera plus
contraire, & qu'on croira à son
utilité.

Mais, outre les obstacles qui nais-
sent des préjugés & de l'ignorance,
il y en a beaucoup d'autres non
moins puissans. 1°. Dans toute ré-
forme de finances, il y a des abus à
corriger & des gens intéressés à les
maintenir. Or, un Ministre peut
s'appuyer avec succès de l'opinion
publique pour vaincre cet obstacle,
parce que les écrits publics font rou-
gir les personnes intéressées de leur
opposition à une réforme utile à
toute une Nation. 2°. Dans presque
tous les Etats de l'Europe, la résis-
tance de certains corps a été de tout
temps, & sera peut-être encore un

» obstacle au bien dans l'administra-
» tion du commerce & des finances ;
» soit parce que les connoissances de
» ce genre ne leur sont pas familières,
» soit parce que l'esprit de corps ou
» l'attachement aux formes anciennes,
» cachent quelquefois à leurs yeux le
» bien & la vérité. Il n'y a qu'un
» remède à ce mal ; c'est de répandre
» tellement la lumière , que les idées
» saines deviennent communes &
» soient universellement adoptées. Ce
» n'est qu'alors que ces assemblées se-
» ront véritablement éclairées sur les
» intérêts de la Nation. Or, il est évi-
» dent qu'on ne peut rendre les idées
» communes & familières que par la
» voie de l'impression.

» On peut regarder encore comme
» un secours que la liberté d'imprimer
» fournit aux gens en place , l'impul-
» sion même que les écrits publics leur
» donnent, en réveillant leur atten-
» tion , & en ranimant leur activité
» pour travailler à la réforme des
» abus. Enfin, non-seulement l'opinion
» publique est un secours pour le Mi-

» nistre dans ses opérations les plus
 » difficiles & les plus délicates ; elle
 » est encore une justification pour lui,
 » lorsque ces opérations n'ont pas
 » tout le succès qu'il en attendoit. Si
 » des obstacles imprévus , si des vices
 » qu'on n'avoit pas soupçonnés se dé-
 » couvrent dans la pratique , l'homme
 » d'Etat qui s'est conduit d'après les
 » lumières de son siècle , n'a point de
 » reproches à effuyer. Mais s'il veut
 » se conduire seul , s'il ferme la bouche
 » aux personnes instruites , s'il rejette
 » les conseils du Public , il fait , pour
 » ainsi dire , vœu d'infailibilité , &
 » après avoir éteint la lumière qui
 » pouvoit le conduire , il est seul cou-
 » pable de s'être égaré ».

Dans la seconde Partie de son ou-
 vrage , M. l'A. M... répond à quel-
 ques difficultés qu'on oppose à la
 liberté d'écrire & d'imprimer sur
 les matières de l'Administration. On
 objecte 1^o que les écrits qui paroissent
 sur ces matières *répandent des allarmes*
dans les esprits , excitent des préventions
capables d'empêcher le bien , &c. Ce

sont les termes de la Déclaration 1764. 2° Que les Ecrivains spéc en matière d'économie politique des *gens à systèmes*. 3° On prétend qu'il est dangereux de laisser répandre toutes les opinions, parce qu'il y aura certainement un grand nombre de fausses, & que celles-ci pourront s'accréditer & conduire les hommes en place, soit de nos jours, soit dans l'avenir, à quelque mauvaise opération de sorte que le public sera la victime de la complaisance de l'Autorité ces Apôtres sans mission, qui ont enseigné que des erreurs. L'auteur répond à cette dernière difficulté, qu'il est nécessaire, en général, que les hommes passent par les erreurs, & par les erreurs mathématiques, pour arriver à la vérité qu'il a fallu que *Descartes* imaginât un génie ingénieux de sa Physique, pour préparer les découvertes de *Newton* qu'il faut de même qu'on éprouve les livres beaucoup de mauvais systèmes d'économie politique, pour arriver à la connoissance du

qu'il est aisé de réfuter les systèmes faux & dangereux ; qu'on trouvera toujours assez d'hommes instruits pour défendre la bonne cause , & qu'on ne doit pas craindre , en aucun pays du monde , que des opinions fausses & funestes prennent jamais de crédit.

» A en croire , ajoute l'auteur , ceux
 » qui proposent cette objection , il
 » sembleroit que les mauvaises opé-
 » rations des Administrateurs ne se font
 » jamais que d'après des livres imprimés. Je demande s'il est arrivé ,
 » dans le siècle précédent , que les
 » Ministres des différens Etats de l'Euro-
 » pe aient commis de grandes fau-
 » tes ? Sans doute , me répondra t-on.
 » Eh ! bien , elles ont été faites d'a-
 » près des Mémoires manuscrits , puis-
 » que , comme nous l'avons remar-
 » qué , ce n'est guères que depuis le
 » commencement de ce siècle , qu'on
 » a imprimé sur les matières économi-
 » ques. Ce seroit donc une étrange
 » prévention que de soutenir , qu'à
 » défaut de livres imprimés , les mau-
 » vaises maximes ne parviendroient

» pas aux Administrateurs. Il est aisé
 » de voir que , comme il y aura tou-
 » jours des fripons & des sots en
 » grand nombre , & que ces espèces
 » d'hommes sont précisément ceux qui
 » se jettent avec le plus d'ardeur dans
 » les Affaires, qui assiègent le plus af-
 » fidûment les hommes en place, ceux-
 » ci ne manqueront jamais de conseils
 » pour faire de fausses démarches, &
 » que les mauvaises opérations leur
 » seroient également proposées, quand
 » même l'invention de l'Imprimerie
 » se perdrait aujourd'hui pour ja-
 » mais, &c ».

Toutes ces observations sur la liberté
 d'écrire & d'imprimer, me paroissent
 judicieuses ; il est certain que, dans le
 grand nombre de vues que proposent
 les écrivains spéculatifs attachés à
 cette partie, il peut quelquefois s'en
 rencontrer d'utiles & de salutaires :
 avantage qui me paroît balancer tous
 les inconvéniens qui peuvent résulter
 de cette liberté.

Je suis, &c.

A Paris ce 30 Avril 1775.

L'ANNÉE

LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Annales du Regne de MARIE-THÉRÈSE, Impératrice Douairière, Reine de Hongrie & de Bohême, Archiduchesse d'Autriche, &c, &c; dédiées à la REINE. Par M. Fromageot, Prieur-Commandataire, Seigneur de Goudargues, Uffel, &c. 1 vol. in-8°. avec de belles Gravures. A Paris chez Praule fils Libraire Quai des Augustins & chez l'Auteur rue S. Denis vis-à-vis le Saint Sépulture.

LE Regne de Marie-Thérèse formera, Monsieur, une époque brillante dans l'histoire des femmes célèbres qui
ANN. 1775, Tome I. N

ont occupé le Trône. Elle a connu le malheur à l'entrée de sa carrière, &, dans le cours heureux de sa prospérité, la fille de *Charles VI* a montré qu'elle étoit digne du rang qu'on lui disputoit. Dans l'une & dans l'autre fortune, *Marie-Thérèse* a fait voir à l'Europe la fermeté, le courage, les talens qui font les grands Rois, & les vertus bienfaisantes qui font aimer les bons Princes. Je ne suivrai point l'auteur de ces *Annales* dans l'exposition qu'il fait de toutes les guerres que *Marie Thérèse* eût à soutenir aussitôt après la mort de *Charles VI* : ces événemens sont trop voisins de nos jours, pour être ignorés de personne. On sçait que cette Princesse, attaquée par toutes les Puissances de l'Europe, fut obligée d'abandonner sa Capitale, emportant avec elle l'Archiduc son fils, & d'aller intéresser en sa faveur ces braves Hongrois, que la sévérité de ses ayeux avoit rendus ennemis de sa Maison, mais que sa douceur lui avoit inviolablement attachés. La Reine parut devant les Ordres de l'Etat, tenant entre ses bras

le jeune Archiduc, âgé de quelques mois, & leur adressa en Latin ces paroles touchantes : *Abandonnée de mes amis, persécutée par mes ennemis, attaquée par mes plus proches parens, je n'ai de ressource que dans votre fidélité, dans votre courage, & dans ma constance. Je remets en vos mains la fille & le fils de vos Rois, qui attendent de vous leur salut.* A peine eut-elle achevé ces mots, que les Hongrois, frappés de ce spectacle & attendris par le discours de la Reine, tirent leurs sabres, & s'écrient d'une voix unanime : *Moriamur pro Regenostro Mariâ-Theresiâ ; mourons pour notre Roi Marie-Thérèse.* Pendant cette scène touchante, la Reine avoit fait paroître une fermeté héroïque ; elle eut la douce satisfaction de voir tous ces braves Guerriers jurer de mourir pour elle. Cette Princesse, qui étoit alors enceinte, écrivoit à la Duchesse de Lorraine sa belle mère : *j'ignore encore s'il me restera une ville pour y faire mes couches.*

Les malheurs de Marie-Thérèse intéressèrent pour elle des particuliers

mêmes. En Angleterre, on proposa de faire un don gratuit à cette Princesse. La Duchesse de Marlborough assembla les principales Dames de Londres, qui s'engagèrent à fournir cent mille livres sterling, & la Duchesse en déposa quarante mille. La Reine de Hongrie eut la grandeur d'âme de ne pas accepter cet argent, qu'on avoit la générosité de lui offrir; elle ne voulut que celui qu'elle attendoit de la Nation assemblée.

L'auteur rapporte deux anecdotes qui méritent d'être conservées. Après la malheureuse bataille de *Dessingen*, un Mousquetaire François, dangereusement blessé, avoit été porté près de la tente du Duc de *Cumberland* fils du Roi d'Angleterre; on manquoit de Chirurgiens, fort occupés ailleurs, & l'on alloit panser le Prince à qui une balle avoit percé les chairs de la jambe : *Commencez*, dit-il, *par soulager cet Officier François, il est plus blessé que moi; il manqueroit de secours, & je n'en manquerai pas.* Cette belle action ne fit pas moins d'honneur à ce jeune Prince que la va-

leur qu'il avoit fait éclater dans cette bataille, où il avoit rempli sa place de *Major-Général* de la manière la plus distinguée. L'autre anecdote regarde un Grenadier du Régiment de Champagne : il avoit quitté le combat avant les autres, & fut rencontré par un Officier Général, qui lui en demanda la raison : *ma foi, Mon Général, répondit le Soldat, j'ai fait ma tâche ; voilà sept Grenadiers que je viens de tuer ; je suis las ; que mes camarades en fassent autant, & l'on n'aura plus besoin de moi.*

Le reste de l'ouvrage de M. l'Abbé Fromageot offre un tableau intéressant des vertus & des actes de bienfaisance de *Marie-Thérèse*, de ses réglemens, de ses institutions utiles en tout genre, soit pour réformer les abus, simplifier la perception des impôts, établir l'ordre & la discipline parmi ses troupes ; soit pour animer l'Agriculture, encourager les Arts, faire fleurir le commerce, accroître la population, faire circuler l'abondance dans ses vastes Etats. De tous les traits de sensibilité, qui ont mar-

qué la vie de cette Princesse, je ne rapporterai que celui-ci. Elle étoit à Laxembourg ; elle y reçut un message de la part d'une femme âgée de cent huit ans, qui, pendant plusieurs années, n'avoit pas manqué de se présenter le jour du Jeudi Saint, pour être au nombre des pauvres auxquels Sa Majesté Impériale lave les pieds. Depuis deux ans, ses infirmités l'avoient empêchée de se rendre au Palais ; elle fit dire à l'Impératrice qu'elle avoit le plus vif regret de n'avoir pu se rendre à cette pieuse cérémonie, *non à cause de l'honneur qu'elle auroit reçu, mais parce qu'elle avoit été privée du bonheur de voir une Souveraine adorée.* L'Impératrice-Reine, touchée du message & des sentimens de cette bonne femme, se rendit elle-même dans le village qu'elle habitoit ; elle ne dédaigna pas d'entrer dans une humble cabane ; elle la trouva sur un misérable grabat. *Vous regrettez de ne m'avoir point vue,* lui dit avec bonté cette généreuse Princesse, *consolez-vous, ma Bonne, je viens vous voir.* Qu'on se représente l'effet que

produisit sur cette pauvre femme la présence de son Impératrice, & les paroles touchantes qu'elle venoit de prononcer. Ses yeux étoient baignés de larmes, sa bouche entr'ouverte ne pouvoit prononcer une parole ; elle tendoit ses mains jointes & tremblantes du côté de sa Souveraine ; elle la regardoit comme un Ange du Ciel, qui venoit pour la consoler dans ses peines. L'Impératrice-Reine, attendrie, l'entretint long-temps, & lui laissa en se retirant une somme considérable.

L'Histoire de *Joseph II*, Empereur actuel, se trouve nécessairement liée à celle de son auguste Mère : l'auteur rapporte une infinité de traits qui attestent la générosité, la clémence & la popularité de ce Prince. Simple dans ses manières, on le rencontre souvent dans les rues de Vienne, seul, sans Gardes, vêtu comme un Particulier. Il observe & il réforme ; il apprend à juger, d'après la voix publique, ceux qui ne se montreroient jamais à lui que sous le masque des Cours. Il est instruit de ce qu'on pense de

lui-même. Il soulage l'infortune ; mais aussi économe que bienfaisant , le malheur même n'usurpe jamais avec lui les récompenses dues aux services réels. Il sçait que l'argent des Peuples doit être employé pour l'utilité commune , & que c'est à ce grand principe que doit être subordonnée la générosité des Souverains. C'est dans une de ces courses que ce Prince aperçut un jour une jeune personne , portant un paquet dans son tablier , & qui paroissoit plongée dans la douleur la plus profonde. Sa jeunesse & son affliction l'intéressèrent ; il l'aborda , & lui demanda si l'on pourroit , sans indiscretion , sçavoir ce qu'elle portoit. La jeune personne , dont le cœur oppressé éprouvoit ce besoin que tous les infortunés ont senti quelquefois de répandre leurs peines au - dehors , ne put résister long-temps aux instances de l'inconnu qui l'interrogeoit. » Elle » lui dit que le paquet qu'elle portoit » renfermoit quelques hardes à sa » mère , & qu'elle alloit les vendre. » Elle ajouta en pleurant que c'étoit » la foible & dernière ressource qui

» leur restoit, pour subsister toutes
 » deux ; qu'elle n'auroit jamais dû s'at-
 » tendre à un pareil sort ; qu'elle étoit
 » fille & sa mère veuve d'un Officier
 » qui avoit servi avec honneur & dis-
 » tinction dans les troupes de l'Empe-
 » reur, sans avoir obtenu cependant
 » les récompenses qu'il étoit en droit
 » d'attendre. *Il auroit fallu, lui ré-*
 » pondit le Monarque, *présenter un*
 » *Mémoire à l'Empereur. N'êtes - vous*
 » *connue de personne qui puisse lui re-*
 » *commander votre affaire ?* Elle lui
 » nomma un de ces Courtisans qui pro-
 » mettent & qui oublient avec la
 » même facilité, qui depuis long-
 » temps s'étoit chargé de la recom-
 » mander, sans avoir pu, disoit-il,
 » rien obtenir. L'inutilité de ses dé-
 » marches avoit même inspiré à la
 » jeune personne des idées désavan-
 » tageuses de la générosité de l'Em-
 » pereur ; elle ne les lui dissimula point.
 » *On vous a trompée, lui répliqua ce*
 » *Prince en cachant son émotion, je*
 » *suis comme sûr que, si l'Empereur*
 » *avoit su votre situation, il y auroit*
 » *apporté remède. Il n'est point tel qu'on*

» vous l'a dépeint. Je le connois, il
 » m'aime, & il aime encore plus la jus-
 » tice. Il faut absolument avoir recours à
 » lui. Faites un Mémoire, venez demain
 » me l'apporter au Château en tel endroit
 » & à telle heure. Si les choses sont telles
 » que vous me les avez dites, je présen-
 » terai le Mémoire & vous-même à l'Em-
 » pereur ; j'appuierai votre demande, &
 » j'ose croire que ce ne sera pas en vain.
 » La jeune personne essuyoit ses lar-
 » mes, & se répandoit en protesta-
 » tions de reconnoissance pour le Sei-
 » gneur inconnu, quand il ajouta : en
 » attendant, il ne faut pas vendre vos
 » hardes. Combien comptiez-vous en
 » avoir ? — Six ducats, répondit-elle.
 » — Permettez que je vous en prête douze,
 » jusqu'à ce que nous ayons vu le succès
 » de nos soins. A ces mots ils se sépa-
 » rent. La jeune personne court porter
 » à sa mère les douze ducats, les har-
 » des & les espérances qu'un inconnu,
 » qu'un Ange de Dieu, qu'un Seigneur
 » de la Cour, qu'un ami de l'Empe-
 » reur, vient de lui donner. A la des-
 » cription qu'elle fait, à la physiono-
 » mie qu'elle peint, aux discours

» qu'elle rapporte , la mère ou quel-
 » qu'un qui étoit présent , reconnoît
 » que c'étoit l'Empereur. Heureux
 » le Prince qui , en pareil cas , ne
 » peut être méconnu ! La jeune per-
 » sonne alors demeure épouvantée de
 » la liberté avec laquelle elle a parlé
 » à l'Empereur de lui-même. Elle n'ose
 » plus aller le lendemain au Château ;
 » ses parens ne peuvent parvenir à l'y
 » mener qu'après l'heure indiquée.
 » Elle arrive enfin , comme l'Empe-
 » reur , impatient de la voir , donnoit
 » des ordres pour envoyer chez elle.
 » Elle ne peut alors méconnoître son
 » Souverain ; elle s'évanouit. Qu'a-
 » voit fait le Prince pendant cet inter-
 » valle ? Il avoit pris des informations
 » exactes auprès des premiers Offi-
 » ciers du Corps dans lequel le père
 » de la jeune personne avoit servi ; car
 » il avoit eu soin de tirer le nom de
 » ce Corps & celui de son père. Il
 » avoit trouvé son récit véritable , &
 » il s'étoit assuré par-là que sa bien-
 » faisance seroit conforme à la justice
 » & ne seroit point mal placée. Lorf-

» que la jeune personne, qu'on avoit
 » portée dans un autre appartement,
 » fut revenue à elle-même, l'Em-
 » pereur la fit entrer dans son cabinet
 » avec les parens qui l'avoient accom-
 » pagnée ; il lui remit pour sa mère le
 » brevet d'une pension égale aux ap-
 » pointemens dont son père avoit joui,
 » & dont la moitié étoit reverfible
 » fur elle, dans le cas où elle perdrait
 » sa mère. *Mademoiselle*, lui dit ce
 » bon Prince, *je prie Madame votre*
 » *mère & vous de me pardonner le re-*
 » *tardement qui vous a mises dans l'em-*
 » *barras. Vous êtes convaincue qu'il étoit*
 » *involontaire de ma part ; & , si quel-*
 » *qu'un à l'avenir vous dit du mal de*
 » *moi, je vous demande seulement de*
 » *prendre mon parti* ».

Vous ignorez peut-être, Monsieur,
 la réponse forte & sublime que ce
 Prince fit, il n'y a pas long-temps, à
 quelques-uns de ces Nobles Alle-
 mands, qui ne connoissent rien au-des-
 sus de leur naissance. Plusieurs Sei-
 gneurs de la Cour de Vienne se
 plaignirent sérieusement à l'Empe-

reur de ne pouvoir jouir , décemment & à leur aise , des promenades publiques parce qu'elles étoient occupées par une foule de petite Noblesse & de Peuple ; ils supplièrent Sa Majesté Impériale de faire fermer le *Prater* , & d'ordonner que l'entrée n'en fût permise qu'à des personnes de leur qualité. L'Empereur , surpris de leur demande , leur répondit : *si je ne voulois voir que mes égaux , il faudroit que je m'enfermassé dans le caveau des Capucins où reposent les cendres de mes ancêtres. J'aime les hommes sans distinction , & je préfère ceux qui ont de la vertu & des talens à ceux dont tout le mérite est de compter des Princes parmi leurs ayeux.*

Le voyage de ce Prince en Bohême fut marqué par des bienfaits. Durant tout le séjour qu'il fit à Prague , il ne voulut pas aller une seule fois au spectacle : *j'ai trop d'affaires* , disoit-il à ceux qui l'y invitoient , *pour perdre mon temps à m'amuser.* Il se trouvoit un jour logé dans une auberge de village : une foule de Gentilshommes ou d'au-

tres Citoyens qui réclamoient sa justice, vinrent, soit pour lui rendre hommage, soit pour lui présenter des requêtes. Il en retint un si grand nombre à dîner, qu'on se crut obligé de lui représenter qu'il n'y avoit pas assez d'argenterie pour traiter tant de monde. *Qu'importe*, répondit-il, *on trouvera ici suffisamment de couverts d'étain ; ces M^{rs} voudront bien excuser un voyageur.*

Je finis par cette autre anecdote. Un jeune Napolitain, appelé au Service par sa naissance & son goût, désespérant de s'avancer promptement dans sa Patrie, attiré peut-être par tout ce qu'il avoit entendu dire de l'agrément du Service dans les troupes Autrichiennes, & des récompenses militaires accordées aux Officiers qui se distinguent, résolut d'aller solliciter de l'emploi dans les troupes de l'Impératrice-Reine. Il part de Naples, & prend la route de Vienne, muni de Lettres de recommandation. Arrivé dans les Etats de la Maison d'Autriche, il se trouve dans une

auberge avec trois étrangers. Il leur demanda de permettre qu'il soupât avec eux ; la permission lui fut accordée facilement. Ces étrangers étoient Allemands. Le jeune Napolitain, pendant le repas, leur raconta son histoire, & leur fit part de l'objet de son voyage. Un des voyageurs, après l'avoir écouté tranquillement, lui dit : *je crois que vous prenez un mauvais parti ; après plusieurs années de paix, avec une quantité prodigieuse de Noblesse à employer, je vois peu d'apparence qu'un étranger puisse trouver accès dans l'armée ;* le jeune homme répondit qu'il étoit décidé à continuer son voyage ; qu'il sentoît parfaitement la bonté des raisons qu'on lui opposoit ; qu'en effet, il ne pouvoit avoir que de foibles espérances ; mais que peut-être quand on le verroit de si bonne volonté, on feroit quelque chose pour gagner un serviteur zélé. Alors il dit qui il étoit ; il nomma les personnes de considération par lesquelles il étoit recommandé, &, en convenant que ses vues étoient difficiles à réaliser, il

avoua cependant qu'il y tenoit, quoi qu'il en dût arriver. Le Voyageur Autrichien, qui lui avoit d'abord parlé, lui dit alors : *eh ! bien , puisque rien ne peut vous détourner de votre projet , je vais vous donner une Lettre qui vous sera peut-être utile ; vous la remettrez au Général Lazcy.* Le Napolitain reçoit la Lettre, & continue sa route. A son arrivée à Vienne , il se rend chez le Général *Lazcy* , & lui remet toutes ses Lettres de recommandation , à l'exception de celle du Voyageur qu'il avoit égarée. Le Général , après les avoir lues , lui dit qu'il étoit désolé de ne pouvoir lui être utile ; qu'il y avoit une impossibilité absolue de faire ce qu'il desiroit. Le jeune homme , qui s'attendoit à cette première réponse , ne se rebuta point. Il s'occupait pendant quelques jours à faire une cour assidue au Général qui le recevoit bien , mais dont il n'obtenoit toujours qu'une réponse défavorable. Il retrouva enfin la Lettre qu'il avoit égarée ; il la présenta au Général , dans une visite qu'il lui fit,

en disant qu'il l'avoit oubliée. Il lui fit même entendre, en racontant la manière dont il l'avoit eue, qu'il n'y avoit pas attaché beaucoup d'importance, & qu'il comptoit plus sur ses mérites que sur la recommandation du Voyageur qui la lui avoit donnée. Le Général l'ouvrit, parut surpris, & après l'avoir lue : *Sçavez-vous*, lui dit-il, *quel est celui qui vous a donné cette Lettre ?* Non, dit le jeune Napoléon, — *C'est l'Empereur lui-même ; vous demandez une Sous-Lieutenance ; il l'ordonne de vous faire Lieutenant.*

L'auteur ne conduit ces *Annales* que jusqu'en 1771. La lecture de cet ouvrage vous fera, Monsieur, le plus grand plaisir ; c'est une relation attentive de traits admirables de bienfaisance. Heureux les Peuples, dont les Souverains ne laissent à la postérité que de pareils monumens ! Il y a, dans cet excellent Livre de M. l'Abbé *Comagot*, quelques exemplaires imprimés *in-4°*, dont le prix est de 12 livres broché, & 15 livres relié. L'*in-8°* est de 6 livres broché, & de 7 livres sols relié.

306 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

*Œuvres de M. DE SAINT-MARC ;
de l'Académie de Bordeaux. A Paris
chez Monory Libraire de S. A. S.
Monseigneur le Prince de Condé, rue
de la Comédie Française, 1 vol. in-8°.
de 312 pages avec des Gravures.*

VOUS connoissez déjà, Monsieur, quelques Pièces fugitives de M. de Saint-Marc inférées dans plusieurs Recueils, & sur-tout son Opéra d'*Adèle*, où il a représenté avec tant d'intérêt & de magnificence la plupart des rits & des cérémonies de l'ancienne Chevalerie. Le succès de ces différens ouvrages a dû le déterminer à réunir en un volume toutes les Poësies échappées à ses momens de loisir. Cette collection dont la variété augmente encore le prix, est divisée en Epîtres, en pièces Anacréontiques & en Contes. Chaque genre est traité avec l'esprit qui lui convient, avec la couleur qu'il exige. Une gaîté douce, une philosophie aimable, des portraits piquans de nos mœurs & de nos ridicules se font remarquer dans les Epîtres. Les pièces

Anacréontiques ont toutes les graces & toute la mollesse du genre. Quant aux Contes, ils sont remplis de précision, & la liberté que permet cette sorte de Poësie, jamais chez l'auteur ne dégénère en licence. Ce sont des traits rapides qui font sourire l'esprit, sans alarmer la pudeur, & se gravent dans la mémoire sans y laisser des traces dont la décence aït à rougir. L'Epître sur la Chevalerie qui ouvre ce Recueil, est un des morceaux de Poësie les plus agréables que j'aie lûs depuis longtemps. On y retrouve à tout moment, ce ton de franchise & de noblesse que nos Ecrivains ont absolument perdu. Tout y naît du sujet, & tout y respire la sensibilité qu'il annonce. Je ne vous en citerai que ce morceau.

Falloit-il d'une Belle embrasser la défense,
Falloit-il en champ clos prouver son innocence,

En briguant son aveu, mille & mille vengeurs
Brûloient d'aller combattre, ornés de ses couleurs.

Que j'aime ces Tournois, image de la guerre,

308 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

Où des Héros venoient, des deux bouts de la
terre,

Publier à l'envi, se dire avec fierté

Que l'on n'égalait point leur maîtresse et
beauté !

Vainement un combat décidait la querelle ;

L'Amante qui nous plaît est toujours la plus
belle.

Les Chevaliers vaincus, plus ardens chaque
jour,

Alloient combattre ailleurs pour venger leur
amour.

Duguesclin qu'à propos ici je le rappelle !

Ah ! comment m'appuyer d'un plus heureux
modèle ?

Impatient, cruel, fougueux dans ses desirs ;

Insensible à la gloire, insensible aux plaisirs ;

Impérieux, sans frein, plongé dans l'ignorance.

Malheureux, il traînoit sa farouche existence.

Une Beauté paroît ; elle vient l'éclairer,

Et le fait à la fois rougir & soupirer.

La honte & le remords ont passé dans son ame.

L'oïveté lui pèse, & la gloire l'enflamme.

Les Héros de son sang renaissent à ses yeux,

Et l'Honneur lui répète : *agis, & meurs comme eux.*

On publie un Tournoi, l'on ouvre la barrière ;

Il s'élance, &, vainqueur, il parcourt la carrière,

Il s'écrie, & chacun lui répond, tour à tour,
 l'honneur à la Beauté ! Gloire soit à l'Amour !
 On ne voit sur ses pas qu'armures dispersées,
 Que rivaux abbatu, que lances fracassées.
 Tel on peint *Jupiter* entouré des Titans,
 Par ses mains foudroyés, à ses pieds palpitans,
Muguesclin a le prix, les Dames l'environ-
 nent,
 mille nœuds de rubans, mille fleurs le cou-
 ronnet ;
 La visière se lève. O spectacle enchanteur !
 On Père doute, pleure, & renaît au bonheur.

Le Tableau paroît emprunté de l'ex-
 cellente *Nouvelle de Sargines* par M.
Arnaud ; mais M. de *S. Marc* a su
 approprier tous ces détails par les
 charmes d'une Poësie vive & animée.
 Cette Pièce est une des meilleures de
 le Recueil.

Une autre Epître fait avec elle
 un contraste bien singulier. L'an-
 teur y prêche l'inconstance, l'infidé-
 lité & toutes les perfidies si commu-
 nes aux Amans François du dix-hui-
 tième siècle. Il s'adresse à une Made-
 moiselle *** :

Pardonne si, dans ma démence,
 J'osai me plaindre de ton cœur.
 Si j'ai maudit ton inconstance,
 Que j'ai rougi de ma fureur !
 Ah ! devenu plus raisonnable,
 J'abjure à jamais mon erreur.
 Il faut changer pour être aimable ;
 Quiconque est aimable est trompeur.
 J'adopte en effet ce système,
Zulmis, & j'espère qu'un jour,
 Tous deux revenus à l'amour,
 Nous l'oublirons encor de même,
 Constans, inconstans tour à tour.
 Oui, sans jamais nous en défendre,
 Nous sçaurons tous les deux goûter
 Et le plaisir de nous quitter ;
 Et le bonheur de nous reprendre.

Quoiqu'il en soit de ces mœurs si peu
 héroïques, il est sûr que ces Vers sont
 très-légers, très-brillans & très-agréa-
 blement tournés.

L'Epître à *Madame la Comtesse de****
sur son départ pour Chanteloup vous at-
 tachera, Monsieur, par un ton plus
 mâle, par des images plus nobles, &
 par un objet plus important. L'auteur,
 pour célébrer les talens & le génie d'un

ministre cher à la Nation, choisit l'épique même de sa disgrâce. Ce couplet, dont le bon *la Fontaine* a donné l'exemple dans son *Elégie sur Fouquet*, est bien digne d'être imité. Une telle conduite honore plus que les meilleurs vers. Plusieurs autres *Epîques* ont des sujets aussi neufs, comme : déclaration d'amour à une femme qu'on n'a jamais vûe; une autre à un jeune homme de vingt ans qui avoit choisi pour maîtresse une femme de charante, &c; une autre enfin où l'auteur se plaint de l'amertume des satyriques au sujet *d'Adèle de Ponthieu*. Dans cette dernière pièce ce trait satyrique que vous trouverez piquant.

Des Courtisanes d'aujourd'hui,
Que suit l'insolence ou l'ennui,
Le luxe, Ami, te feroit rire.
Chaque Amant, épris sans amour,
Brûle de montrer au grand jour,
Et sa conquête & son délire;
Veut que sa Belle ait une Cour,
Qu'elle soit par-tout, qu'on admire
Le collier qui pare son sein,
Ses coursiers, sa robe, son train.
N'est-ce pas, à peu-près, lui dire ;

312 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

Dans ce Char doré par *Martin*,
Faites voir , à toute la Ville ,
Que vous êtes une Catin ,
Et que je suis un imbécille.

Les Pièces Anacréontiques sont , en général , très-déliçates & dignes de ce titre , entr'autres celle-ci :

On m'a bien dit , mais vainement ,
Qu'il est fou d'aimer à mon âge.
Moi je pense différemment ;
Dès que je suis aimé , j'ose me croire sage.
Avant de déclarer mes feux ,
Je lis mon âge dans les yeux
De celle que mon cœur adore :
A vingt ans , s'il déplaît , l'amant est déjà
vieux ;
Tant qu'il plaît , il est jeune encore.

Viennent ensuite une vingtaine de petits Contes très-amusans. Ce sont , la plupart , des mots excellens à qui *M. de S. Marc* a très-bien fait de donner la tournure Poétique qui les imprime davantage dans l'esprit du Lecteur. Ils en sont dignes presque tous , & quelques-uns d'entr'eux sont peu connus. On retrouve dans ces Contes la réponse de

de Mademoiselle A * * * à un ancien
 amant au sujet d'un Chevalier de Malte:
*vous sçavez que ces Messieurs sont faits
 pour nous venger des Infidèles*; celle de
 Madame Staal, à qui l'on représentoit
 qu'elle avoit omis, dans ses *Mémoi-
 res*, certains dénouemens d'aventures
 galantes : *je ne me suis peinte qu'en
 buste, &c, &c, &c.* Mais je ne con-
 noissois pas le trait plaisant que M.
de S. Marc a versifié dans la dernière
 de ces petites Pièces. Je crois qu'il
 vous amusera.

Un Chasseur, à l'affût sous un épais ormeau,
 Attendoit sa proie en silence;
 Lorsque, donnant le bras à belle *Isabeau*,
Lifis paroît, & sous l'arbre s'avance.
 La solitude & la chaleur du jour,
 Et mieux encor les conseils de l'amour;
 Tout à s'arrêter les invite.
 Sur la mousse nouvelle ils se laissent tomber;
 Ah qu'il est doux de succomber
 Au desir que l'amour excite!
 Alors, ces fortunés amans,
 Ignorant les grands mots qu'inventa l'impos-
 ture,

314 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

Se peignent à l'envi leurs tendres sentimens ;
Comme le prescrit la Nature.
Plus d'une fois , dit-on , le Chasseur curieux
Vit leur bonheur avec envie ;
Et c'est-là le fort de la vie :
Au gré de tout le monde est-on jamais heureux ?
Cependant , la jeune Bergère ,
Se sentant agiter d'un scrupule tardif ,
Disoit d'un ton tendre & naïf :
Qui nourrirait l'enfant si je devenois mère ?
Va , dit *Lis* avec chaleur ,
Va , celui qui voit tout en fera son affaire :
Et non parbleu , s'écria le Chasseur ;
J'ai bien assez de ceux dont je suis père :

Le talent de *M. de Saint-Marc* ne se borne pas aux poësies légères. Il a introduit sur la scène lyrique un genre absolument neuf. Ses idées sur ce spectacle décèlent en même temps le Poëte & le Philosophe. Son *Adèle* prouve qu'il est l'un & l'autre. Lorsque je vous en rendis compte , vous me parûtes confirmer mes éloges. Vous avez remarqué dans cet ouvrage un ton véritablement dramatique , une pompe & un merveilleux qui naissent du sujet

même , le langage des passions , l'enchaînement des accessoires à l'action principale, un style pur, débarrassé des fadeurs qu'on nous prodigue si souvent à l'Opéra , des ressources enfin indépendantes de la Mythologie , & qui assurément ne permettent pas de la regretter. Eh bien , Monsieur, l'auteur a été plus sévère pour lui-même que n'avoient été le Public & les Journalistes. Il a revu son Drame avec un soin extrême ; il a éclairci l'exposition , prononcé davantage les effets , supprimé ce qui pouvoit ralentir la marche ; & la Tragédie d'*Adèle* est aujourd'hui bien au-dessus de ce qu'elle étoit dans sa nouveauté. Les petits Actes qui la suivent ont chacun un mérite particulier. Par-tout la versification est douce & facile ; par-tout , le Poète , sans se sacrifier , fournit aux Musiciens le texte le plus heureux pour déployer les richesses de l'harmonie.

Les bornes d'un Extrait m'empêchent de vous arrêter plus long-temps sur ce Volume qui fait honneur à l'ame , à l'esprit , & même aux connoissances de *M. de Saint-Marc*. Après avoir consacré sa première jeunesse aux travaux mili-

taires, il est venu se reposer dans le sein des Muses, qui président elles-mêmes à ses loisirs. Il est digne, Monsieur, d'être placé, dans votre Bibliothèque, sur le rayon consacré aux Poètes agréables. L'aménité de ses mœurs respire dans ses Poësies; il est du très-petit nombre de ces Littérateurs qui cultivent les Lettres pour elles-mêmes, ne connoissent ni la haine, ni l'envie, méprisent les sectes, apprécient l'amitié, se renferment dans cette sage modération la marque des bons esprits, & sur-tout regardent en pitié ces nains présomptueux qui s'agitent pour s'élever, retombent au bruit des sifflets, & font, de l'Art d'écrire, un trafic d'injures ou un protocole fastidieux de basses adulations.

Je suis, &c.

A Paris ce 2 Mai 1775.

LET TRE XIV.

Causes Célèbres & Intéressantes, rédigées de nouveau, &c. Tome septième.

CE septième volume des *Causes célèbres* de Gayot de Pitaval, entière-

t refondues & rédigées de nouveau par M. *Richer*, est peut-être le plus intéressant de tous ceux qui l'ont précédé. Il y a deux Causes, sur-tout, qui les détails excitent & soutiennent autant l'attention du Lecteur que les romans où l'imagination a le plus abusé ses ressources. La première est l'histoire d'un certain Abbé *de Mauroy*. C'étoit fils d'un Conseiller d'Etat, & l'un de ses sœurs avoit épousé en premières noces un Marquis *de Paulmy*, & en secondes noces un Comte *d'U-*
L'Abbé *de Mauroy* étoit né avec beaucoup d'esprit & de dispositions à la licence; mais son cœur dépendoit trop de l'influence des circonstances. Dans sa première jeunesse il avoit été dans le vice. L'exemple de ses camarades avoit sur lui à un tel point qu'il sembloit se renchérir sur la licence ordinaire de ces jeunes gens de cet état. Son oncle étoit obligé de le faire enfermer à Saint-Lazare. Dans cette maison, n'ayant vu que des exemples de piété, il devient pieux, il prend tout pour la retraite, est reçu au nombre des Lazaristes, s'ap-

plique au talent de la Chaire, & acquiert beaucoup de réputation. Il emploie à la conduite des âmes l'éloquence douce & persuasive qui lui est naturelle. A l'âge de 32 ans, il est mis à la tête de la Direction Spirituelle de l'Hôtel des Invalides, emploi le plus important de sa Congrégation. Les visites, les éloges, les témoignages de confiance qu'il reçut des personnes les plus distinguées, les tête-à-têtes, les ouvertures de cœur, les confidences de la part des femmes de tout âge & de tout état, firent naître dans son cœur des sentimens d'amour & d'ambition dont il ne sçut pas arrêter les progrès. Sa fortune se trouvoit réduite à environ quarante-cinq ou quarante-six mille livres. Cette somme cessa bientôt de suffire aux dépenses où l'entraînèrent ces deux passions. Pour y suppléer, il puisa à titre de charité dans les bourses de ses pénitens ; il abusa de la confiance qu'il s'étoit acquise pour faire des emprunts & prendre des effets à crédit chez des Marchands de toute espèce, principalement chez des Joyailliers. Il sçut se conserver dans le poste

qu'il occupoit , & trouver un protecteur dans le Général de sa Congrégation , en lui faisant présent d'un carosse & d'un bel attelage. D'autres générosités placées à propos lui acquéroient de l'appui auprès de ceux qui dispensoient les places & les dignités Ecclésiastiques. D'un autre côté, il abusoit de la confession pour séduire celles de ses pénitentes , dont les attraits lui faisoient les plus d'impression. On a soupçonné même plusieurs femmes de considération de s'être rendues à son éloquence insinuante. Ses intrigues amoureuses l'exposèrent plus d'une fois à des catastrophes qui l'auroient perdu pour jamais , s'il n'avoit su les prévenir. Il imagina de faire élever une jeune orpheline en fille de qualité. Quand elle eut atteint seize ans , il la proposa à un de ses amis , assez riche pour pouvoir se passer de dot. Le mariage se fait. La première nuit , la vertu de la Belle est indomptable : le mari est obligé de quitter le lit nuptial , couvert de meurtrissures , d'égratignures & de sang. Le lendemain on fait entendre raison

à la jeune femme sur cette héroïque résistance. Elle est plus traitable la nu-
suivante. Le mariage prospéra l-
mieux du monde pendant quatre mois-
au bout desquels la petite personne
accoucha d'un garçon, dont la con-
stitution annonçoit qu'il étoit venu
terme. L'Abbé de Mauroy appaisa
par des présens le complaisant époux,
qui publia que la scène dont il s'étoit
plaign la première nuit de ses noces
étoit une fiction, & qu'il avoit lui-
même séduit sa femme cinq mois avant
son mariage.

Une autre aventure prouve que
l'honnêteté & la probité n'étoient pas
tout-à-fait bannies du cœur de l'Abbé
de Mauroy. Lorsqu'il rencontroit des
personnes vertueuses, leur exemple
le rendoit lui même capable des plus
vertueux efforts. Une jeune veuve,
la Comtesse de * * *, assiste à un de ses
sermons, &, pénétrée de l'onction
avec laquelle il a parlé, vient le
prier de la recevoir au nombre de
ses pénitentes. L'Abbé est frappé d'a-
bord des charmes de la Comtesse qui,
de son côté, ressent toute l'impression
que pouvoient faire les graces de la

personne & de la conversation de son nouveau Directeur. Elle attribue long temps cette sensibilité à l'affection spirituelle que Dieu, disoit-elle, lui faisoit la grace de lui inspirer pour celui qu'il lui avoit indiqué lui-même comme le seul homme propre à la conduire dans les véritables voies du salut. Cependant leur passion faisoit tous les jours de nouveaux progrès ; ils ne pouvoient plus se passer l'un de l'autre, & , pendant un voyage que fit l'Abbé *de Mauroy* à la campagne, la Comtesse fut en proie à tous les maux qui tourmentent un cœur épris pendant l'absence de l'objet aimé. Les railleries d'un jeune homme sur les assiduités de son Directeur commencèrent à lui défiller les yeux ; elle démêla enfin la nature de son attachement. » Sa frayeur re-
 » doubla quand , après s'être exa-
 » minée elle-même , elle passa à l'exa-
 » men de la conduite de l'Abbé *de*
 » *Mauroy*. Ses assiduités, son empressé-
 » ment, ses complaisances dans tout ce
 » qui n'avoit pas un rapport direct à la
 » dévotion , le feu dont ses yeux s'ani-

» moient quand il jettoit un regard sur
 » elle , les fréquens soupirs qui lui
 » échappoient : tout lui annonçoit
 » qu'elle étoit aimée ; tout , par consé-
 » quent lui annonçoit qu'elle étoit ex-
 » posée au danger le plus évident .
 » Cependant la haute opinion qu'elle
 » avoit conçue de son Directeur , opi-
 » nion dont elle ne pouvoit se dé-
 » tacher , la rassura. Elle se rappella
 » même qu'elle l'avoit toujours vu se
 » tenir sur ses gardes contre les im-
 » pressions que ses charmes avoient pu
 » faire sur son cœur. Enfin , la grande
 » confiance , qu'elle étoit bien assurée
 » qu'il méritoit , lui inspira la résolu-
 » tion de le consulter lui-même sur son
 » état , & de lui demander des conseils
 » sur la conduite qu'elle devoit tenir.
 » Après l'avoir , un jour , entretenu
 » sur les précautions qu'une personne
 » de son sexe doit prendre contre les
 » attaques que les hommes lui livrent
 » sans cesse , & pour fermer l'entrée
 » de son cœur à l'amour : mais , ajouta-
 » t-elle , si une pénitente , venoit , sans
 » s'en appercevoir , à aimer un Direc-
 » teur dont les conseils seroient une rè-
 » gle sûre pour le salut ; quoiqu'elle fût

» bien persuadée qu'il ne se prévau-
 » droit pas des sentimens qu'il au-
 » roit fait naître sans le vouloir, se-
 » roit-elle obligée de le quitter ? Il
 » l'observa lorsqu'elle lui fit cette
 » question, remarqua dans ses yeux
 » une ardeur mêlée d'inquiétude, qui
 » ne laissa pas à son amour propre lieu
 » de douter qu'il étoit lui-même le
 » sujet de l'avis qu'on lui demandoit.
 » Il voulut cependant qu'elle s'expli-
 » quât clairement. Quel intérêt, lui
 » dit-il, Madame, prenez-vous à la
 » question que vous me faites ? —
 » Faut-il que je m'explique plus clai-
 » rement, & que vous m'obligiez à
 » faire un aveu qui ne peut que me
 » faire rougir ? — Ah ! Madame, que
 » me faites-vous entrevoir ? Pour-
 » quoi faut-il que, ressentant pour la
 » personne dont vous parlez, le feu
 » le plus violent, je me sois laissé pré-
 » venir par son aveu ? — Eh bien,
 » Monsieur, nous nous entendons
 » tous les deux. Dans l'état où nous
 » nous trouvons, je vous crois assez
 » honnête-homme pour me donner un
 » bon conseil : je suis déterminée à le

» suivre quoi qu'il m'en coûte , fût-
 » ce celui de sacrifier tout à ma vertu ;
 » fallût-il me déchirer l'ame par le
 » sacrifice de ce que mon cœur a de
 » plus cher. — Oui, Madame, quel-
 » que violent que soit mon amour
 » je vous donne l'avis que vous venez
 » d'ouvrir. Séparons-nous, reprit-elle
 » & ne nous voyons plus. Séparons-
 » nous, dit-il, & ne nous voyons
 » plus : elle le quitta brusquement ;
 » & ils ne se sont pas revus ».

C'étoit cependant ce même Abbé-
de Mauroy dont la mauvaise conduite
 & le dérèglement furent bientôt por-
 tés si loin , que les murmures se firent
 entendre de toutes parts , & que son
 Supérieur se crut obligé de lui retirer
 le poste qui lui avoit été confié. Cet
 événement fut un coup terrible pour
 lui. Il s'aperçut de la diminution de
 son crédit ; il résolut d'aller à Rome ,
 dans l'espérance que sa réputation s'é-
 toit étendue jusques dans cette Capi-
 tale , & qu'il ne manqueroit pas d'être
 pourvu de quelques bénéfices con-
 sidérables. Il communique à ses créan-
 ciers le dessein de ce voyage en Italie
 où il étoit appelé , dit-il , pour une

affaire très-importante, & dont il devoit revenir dans trois mois, c'est-à-dire, avant que ses billets fussent échus. Il acquitte même ceux qui pour lors étoient à leur échéance. Il part tranquillement dans un carrosse, prend la poste, s'arrête dans le chemin pour se reposer comme un homme qui n'a rien à craindre, & se détourne pour aller voir la Comtesse de la Rivière qui étoit sa parente. Il n'y avoit que la Comtesse d'Uzez sa sœur & quelques amis, qui fussent exactement instruits du dérangement de sa fortune. Un de ces amis fut indiscret. La confiance des créanciers se convertit en fureur : ils rendirent plainte contre lui, comme banqueroutier frauduleux & fugitif. Il crut que sa présence calmeroit les esprits : il revint dans la Capitale : mais il y trouva ses affaires en si mauvais état, qu'il se vit forcé de se cacher. Il fut décrété de prise de corps. Les informations dévoilèrent tous ses déordres. On trouva des effets chez une Demoiselle, avec laquelle il entretenoit un commerce criminel. Des femmes de mœurs plus qu'équivoques lui

avoient fourni leurs secours pour
 duire les personnes qui avoient ex
 ses desirs; elles lui avoient aussi p
 curé de l'argent sur les effets q
 prenoit à crédit chez les Marchan
 Toutes ces intrigues devenues
 bliques, l'Abbé *de Mauroy* prit
 parti de s'enfuir & de se retire
 l'Abbaye de la Trappe pour y fa
 pénitence le reste de ses jours.
 connoît l'excessive austérité de ce M
 nastère. Prêt à partir pour ce sa
 lieu, il se laisse engager dans u
 partie de débauche, & va passer
 journée à Saint-Denis avec une
 de joie. De-là, il se rend à la Tra
 se fait connoître à l'Abbé *de Ran*
 qui en avoit encore le gouverneme
 & qui refusa de le recevoir dans
 maison. L'Abbaye de Sept-Fonds
 pas une règle moins rigide; il y cou
 ne se fait point connoître, & rec
 l'habit de Novice. Mais il fut décou
 par ses créanciers qui le poursuivire
 & l'Abbé de Sept-Fonds, qui l'avoit c
 pris en amitié, fut contraint de cé
 aux ordres du Roi. Il fut amené au Gr
 Châtelet & condamné aux Galè
 On prétend que, quand son affi

commença d'éclater , *Louis XIV* dit :
il a eu tort : que ne me demandoit-il un
Evêché ? Je ne le lui aurois pas refusé.
 Cependant il ne subit pas son Arrêt.
 L'Abbé de Sept-Fonds, qui s'étoit sincèrement attaché à lui, joignit les protections qu'il avoit à celles de la famille de cet infortuné, & obtint des Lettres du Roi qui commuèrent la peine en une pénitence perpétuelle dans l'Abbaye de Sept-Fonds.

Après tant de faits singuliers , on doit être curieux d'apprendre comment l'Abbé de *Mauroy* se conduisit dans cette nouvelle carrière. Voici comme en parle l'auteur de la réformation de l'Abbaye de Sept-Fonds.
 » Il seroit à souhaiter que le Public
 » pût être témoin de la pénitence de
 » *Dom Alexis*, comme il l'a été de ses
 » désordres. Le souvenir du scandale ,
 » s'il en reste encore dans les esprits,
 » s'évanouiroit bientôt à la vue de cet
 » illustre pénitent, en faveur duquel
 » on peut dire que la Grace se trouve
 » maintenant avec surabondance où
 » le Péché se trouvoit autrefois abon-
 » damment. Le Père Abbé l'a fait Dé-
 » pensier ou Célérier du dedans. Cet

» emploi qui , avant lui , étoit partagé
 » entre trois ou quatre Religieux , il
 » le réunit en lui seul , & par consé-
 » quent les peines & les fatigues qui
 » l'accompagnent. Aussi l'ont-elles si
 » fort changé , qu'elles l'ont rendu
 » méconnoissable. Car enfin , qu'on
 » n'imagine pas que ces soins , cette vi-
 » gilance , cette application con-
 » nue , le dispensent des exercices
 » réguliers de la maison. Il prie , il
 » jeûne , il veille comme les autres
 » Religieux. Mais , tandis que ceux-ci
 » prennent quelque relâche dans une
 » lecture spirituelle ou dans une con-
 » férence de piété , il se délasse dans
 » de nouveaux travaux. Ses soins s'é-
 » tendent à tous les besoins des Frères ,
 » & il a la direction de la cuisine , du
 » réfectoire , du vestiaire , de l'infir-
 » merie , du jardinage , de la boulan-
 » gerie , de la sommellerie. Il a l'ins-
 » pection sur tous les ouvrages & sur
 » tous les ouvriers , soit étrangers ,
 » soit domestiques. Il leur prescrit leur
 » tâche ; il leur distribue leurs occupa-
 » tions ; il les y applique , chacun
 » selon leur génie , leur talent. Vous
 » le voyez , sur-tout , exercer une fé-

» vère économie sur toute la dépense
 » de la maison , & en ménager le re-
 » venu avec une exactitude surpre-
 » nante dans un homme dont le pen-
 » chant naturel l'avoit toujours en-
 » traîné vers la profusion & la prodi-
 » galité. Il parut , dans ce temps-là , un
 » Ouvrage intitulé le *Dégoût du Monde* ;
 » On l'attribua à l'Abbé de Mauroy.
 » Les circonstances & le nom de ce
 » célèbre pénitent lui donnèrent une
 » grande vogue. Mais , comme ce
 » livre étoit au-deffous du médiocre ,
 » son succès fut éphémère , & l'on dé-
 » couvrit qu'il étoit de ce fameux le
 » Noble , dont j'ai tant parlé à l'occa-
 » sion de la *Belle Epicière* ».

L'autre Cause remarquable que vous
 trouverez dans ce volume est beau-
 coup plus connue. C'est l'histoire de
 la belle & infortunée Marquise de
Gange. Ses deux beaux-frères l'Abbé &
 le Chevalier de *Gange* n'ayant pu par-
 venir à la séduire , s'en vengèrent d'a-
 bord en excitant les fureurs jalouses
 de son mari contr'elle. L'Abbé sur-
 tout , qui avoit autant de ressour-
 ces dans l'esprit que d'atrocité dans
 l'ame , présidoit à ces affreuses in-

trigues. La Marquise hérita d'une fortune immense dont les loix lui permettoient de disposer. Les deux monstres lui arrachèrent un Testament, & complotèrent avec son mari pour hâter le moment de le faire entrer en jouissance de tous ces biens. L'Abbé se présente un soir chez elle tenant d'une main un pistolet, de l'autre un verre plein d'une liqueur noire & épaisse ; le Chevalier met en même temps l'épée à la main. Ils donnent à choisir à leur malheureuse belle-sœur le fer, le feu ou le poison : elle prend la coupe & l'avale, tandis que l'un lui tient le pistolet sur la gorge, & l'autre l'épée contre l'estomac. Elle demande un Confesseur ; ils sortent, ferment la porte, & vont avertir le Vicaire du lieu. Dans cet intervalle, elle s'échappe par la fenêtre : le Chevalier la poursuit quelques dans une maison où elle s'étoit réfugiée. Croyant qu'à la fin elle viendrait à bout de le fléchir, elle demande à lui parler en particulier. Ce tigre profite de ce moment pour tirer son épée, & la plonger deux fois dans le sein de sa belle-sœur. Il

la fuite. L'Abbé arrive, &, en-
 t appeller le Chirurgien, croit
 . Marquise peut encore en re-
 Il entre, perce la foule, pé-
 usqu'à elle, & lui appuie son
 t sur l'estomac. Heureusement
 p fut détourné. La Marquise
 it au bout de dix-neuf jours.
 e de ses blessures ne fut le prin-
 e sa mort ; le poison seul en fut
 se. Les deux barbares qui la lui
 it donnée échappèrent à la Jus-
 e mari, violemment soupçonné,
 ion entièrement convaincu de
 icité, fut banni à perpétuité &
 lé de Noblesse ; ses deux frères
 condamnés à être rompus vifs.
 e valier obtint du service dans
 upes de la République de Venise,
 tué au siège de Candie. Pour
 : , il étoit réservé à d'autres
 res moins funestes, mais très-
 ères. Il s'étoit retiré à Viane en
 ide, dont le Comte de la Lippe
 lors Souverain. Il y fit connois-
 avec un Gentilhomme, qui le
 ita au Comte comme un Fran-
 éfugié d'un mérite distingué. Il
 pris le nom de *la Martellière*.

» Le Comte , qui , dans la conversa-
 » tion , trouva dans cet étranger
 » beaucoup d'esprit , & l'esprit très-
 » orné , enrichi de fort belles con-
 » noissances , très-versé dans les Belles-
 » Lettres , lui confia l'éducation d'un
 » fils qu'il avoit , âgé de neuf à dix
 » ans. Les talens du Gouverneur ,
 » aidés du bon naturel de l'élève , en
 » firent un Prince accompli. Le faux
 » *la Martelliere* gagna si bien l'estime
 » & la confiance du Comte & de la
 » Comtesse , qu'il ne se faisoit rien
 » dans la maison qu'il ne fût consulté ;
 » il étoit l'ame du gouvernement ~~de~~
 » ce petit Etat. Des François réfugiés
 » vouloient s'établir à Viane , & y
 » bâtir des maisons. Ils en demandè-
 » rent la permission au sieur *de la Far* ,
 » Chef de la Justice du lieu. Il leur
 » dit qu'il avoit besoin , pour la dor-
 » ner , de l'autorisation du Comte , &
 » que , pour être sûrs de l'obtenir , il
 » falloit se concilier le suffrage du sieur
 » *de la Martellière*. Mais celui-ci crai-
 » gait que , si les François formoient
 » un établissement à Viane , il ne fût
 » enfin reconnu. La permission fut re-
 » fusée. Son crédit devint enfin si grand ,

qu'il crut pouvoir aspirer à la main d'une Demoiselle jeune & aimable, alliée à la Comtesse, & qui avoit pour lui les sentimens qu'elle lui avoit inspirés. La Comtesse aimoit le Gouverneur de son fils, lui faisoit du bien, & avoit formé la résolution de lui assurer un sort honnête, pour le reste de ses jours : mais elle ne le croyoit pas d'un rang à pouvoir prétendre à son alliance. Elle parla à la Demoiselle, lui dit qu'elle s'oublioit ; qu'on ne souffriroit pas qu'elle se mésalliât à ce point-là. *La Martellière*, disoit-elle, est un honnête-homme ; nous sommes très-contens de lui ; mais il n'est recommandable que par son mérite. Outre qu'il est étranger, c'est une espèce de *Melchisédech*. On n'a jamais pu découvrir qui il est ; ce qui prouve qu'il n'est pas grand'chose : car, pour peu qu'il eût pu se faire honneur de sa généalogie, il y a long-temps que nous la connoîtrions. Il a sans doute les sentimens relevés & les manières nobles : mais cela ne doit pas vous déterminer à vous mésallier. Quand il voudra nous quitter,

334 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» on lui donnera une récompense
 » proportionnée à ses services ; mais
 » on n'intéressera point en sa faveur
 » la gloire de la maison. La Demoi-
 » selle n'osa rien répliquer ; mais ,
 » comme elle avoit pris son parti ,
 » elle fit part de cette conversation
 » à son amant , & l'engagea à faire
 » usage de son esprit & de ses talens
 » pour obtenir l'agrément de la Com-
 » tesse. Après y avoir bien pensé , il
 » fut résolu que , puisque la naissance
 » étoit le seul obstacle qui arrêtât
 » Madame de la Lippe , il falloit le
 » lever , en déclarant le vrai nom de
 » l'Abbé de Gange , après avoir ce-
 » pendant épuisé tous les autres
 » moyens , avant d'en venir à celui-
 » là. Il étoit persuadé que la haute
 » estime que l'on avoit pour lui es-
 » faceroit toute l'horreur que son nom ,
 » dans d'autres circonstances , auroit
 » pu inspirer. Il demanda audience à
 » la Comtesse , & se jettant à ses pieds :
 » Madame , lui dit-il , je m'étois flatté
 » que votre Altesse m'honoroit de sa
 » bienveillance : cependant elle s'op-
 » pose aujourd'hui à mon bonheur.
 » Mademoiselle de . . . me fait l'hon-
 » neur de m'agréer pour époux. M.

» votre fils autorise ma recherche.
 » Que vous ai-je fait , Madame , &
 » que peut-on me reprocher depuis
 » plusieurs années que j'ai l'honneur
 » d'être à votre service ? Je ne vous
 » reproche rien , reprit la Comtesse ;
 » mais je ne veux pas qu'on me re-
 » proche à moi d'avoir souffert un pa-
 » reil mariage. Rendez-vous justice ;
 » bornez-vous à des choses qui nous
 » conviennent , & vous aurez lieu de
 » vous louer de ma reconnoissance.
 » Demandez des emplois , on vous
 » en donnera : mais ne vous oubliez
 » pas jusqu'à prétendre à une alliance
 » à laquelle vous ne devez pas vous
 » flatter de pouvoir parvenir. Car en-
 » fin le mystère que vous nous avez
 » toujours fait de votre naissance , le
 » soin que l'on a toujours vu que vous
 » preniez d'éluder tout éclaircissement
 » sur cette matière , est une preuve
 » qu'elle n'est rien moins que distin-
 » guée. Madame , répliqua le faux *la*
 » *Martellière* , si je pouvois me faire
 » connoître à votre Altesse , sans en-
 » courir son indignation , elle verroit
 » bien que ce n'est pas par ma naissance

» que je suis indigne de l'honneur où
» j'aspire. Oui, Madame, continua-
» t-il, vous en ferez convaincue ,
» quand vous sçaurez que je suis ce
» malheureux Abbé *de Gange*, dont
» le nom & le crime sont trop connus,
» & dont je vous ai entendu parler à
» vous-même plusieurs fois. Quoi ,
» s'écria la Comtesse, en poussant un
» cri aigu & reculant d'horreur ,
» vous êtes cet exécrable Abbé *de*
» *Gange*, dont le nom seul fait fré-
» mir ? Ciel ! Quel monstre ai-je chez
» moi, & à quelles mains avions-nous
» confié l'éducation de notre fils ? Je
» les vois encore baignées du sang de
» la malheureuse victime de votre
» atroce barbarie. Le jeune Comte
» étoit aux écoutes, & attendoit le
» moment où il croiroit que son in-
» tercession pourroit être utile à son
» Gouverneur. Jugeant, par le ton
» élevé qu'avoit pris sa mère, que la
» conversation tournoit mal, il entra.
» Mais, ce qu'il put obtenir, ce fut qu'on
» n'arrêtât pas ce malheureux sur le
» champ. Il eut ordre de sortir au plus
» vite

» vîte du territoire de Viane , avec
 » défenses de se trouver jamais , en
 » quelqu'endroit que ce fût , dans la
 » présence du Comte & de la Com-
 » tesse. L'Abbé *de Gange* se retira à
 » Amsterdam , où il se fit Maître de
 » Langues. Sa Maîtresse l'alla trouver,
 » & l'épousa. Le jeune Comte , au-
 » quel il avoit inspiré les sentimens
 » les plus nobles , lui envoyoit secret-
 » tement des secours pour subsister.
 » Il jouit , dans la suite , des biens
 » que lui apporta son épouse. Sa bonne
 » conduite & ses lumières le firent ad-
 » mettre du Consistoire des Protes-
 » tans ». Il est mort , parmi eux , avec
 de grands sentimens de Religion.

Je vous ai rendu compte , Mon-
 sieur , du huitième Tome de ces *Cau-
 ses Célèbres* qui renferme l'histoire abo-
 minable des infâmes Couplets si fauf-
 sement attribués au grand *Rousseau*.
 On attend toujours avec impatience
 la suite de la rédaction si lumineuse &
 si intéressante de M. *Richer*.

Je suis , &c.

A Paris ce 4 Mai 1775.

ANN. 1775. Tome I.

P

LETTRE XV.

Oraison Funèbre de LOUIS XV, prononcée le 3 Octobre 1774 au Collège Mazarin, par M. l'Abbé COGER, Professeur Emérite d'Éloquence au même Collège, Licencié en Théologie & ancien Recteur de l'Université de Paris. Chez Guillaume Desprez, Imprimeur-Ordinaire du Roi & du Clergé de France, rue Saint-Jacques.

CET Eloge funèbre de LOUIS XV est du petit nombre de ceux dans lesquels on retrouve le véritable ton de l'éloquence de la Chaire. L'Orateur prend pour texte ces mots, tirés du second livre des Rois : *Ipsè erit mihi in filium ; qui si iniquè aliquid gesserit, arguam eum . . . misericordiam autem non auferam ab eo. Il sera mon fils, &, s'il vient à s'écarter du droit chemin, j'usurai à son égard de sévérité ; mais je ne*

retirerai pas de lui ma miséricorde. L'Orateur découvre dans ces paroles tout le plan de la conduite qu'a tenue la Providence envers LOUIS XV. Dans les prospérités de son regne, il nous montre la récompense accordée à ses vertus, & , dans ses disgraces, le châ-timent d'un père, qui rappelle à ses devoirs un fils, toujours l'objet de sa tendresse.

Après avoir donné de justes éloges à la Régence de M. le Duc *d'Orléans* & à l'administration de M. le Cardinal *de Fleury*, M. l'Abbé *Coger* représente le jeune LOUIS prenant lui-même en main les rênes de l'Etat; il saisit l'esprit de son Gouvernement; & montre que la bonté, la modération & la douceur en ont été les caractères distinctifs. » La grandeur
» éclatante de LOUIS XIV éblouissoit
» les yeux des François & leur com-
» mandoit le respect; elle empêcha
» ses ennemis de goûter ses vertus
» & de rendre justice à ses talens :
» son siècle fut un siècle de pompe &
» d'admiration. La bonté simple &

» modeste de LOUIS XV mit dans
 » tout leur jour ses belles qualités,
 » captiva tous les cœurs, & fit ou-
 » blier jusqu'à ses défauts. Son siècle
 » fut un siècle de zèle & d'attache-
 » ment. La France porta jusqu'à l'en-
 » thousiasme la tendresse qu'elle sem-
 » bloit lui avoir vouée lorsqu'il étoit
 » encore au berceau. Que n'ai-je en
 » partage l'éloquence du célèbre Ora-
 » teur qui, dans la Chaire de vérité,
 » développoit au jeune Roi les grands
 » principes propres à former l'homme
 » & le Monarque ! Avec quelle vi-
 » vacité de couleurs vous peindrois-
 » je les sentimens de la Nation dont
 » il étoit le fidèle interprète ? *Grand*
 » *Dieu*, s'écrioit-il ; *récompensez notre*
 » *tendresse pour ce Prince, en le rendant*
 » *tendre & humain pour ses Peuples ;*
 » *assûrez la félicité de son regne par la*
 » *bonté de son cœur . . .* Le respect,
 » l'obéissance, l'admiration faisoient
 » autant de Héros des Soldats de
 » LOUIS XIV ; il sçut leur inspirer
 » l'orgueil de vaincre & de mourir
 » pour lui : sous LOUIS LE BIEN-AIMÉ,

» la tendresse & le zèle firent en-
 » fanter des prodiges de valeur & de
 » constance à nos guerriers. L'amour
 » pour leur Roi consolait les blessés ,
 » & occupoit les mourans de la gloire
 » de leur Maître. *Mes amis*, disoit le
 » Marquis de Beauveau à ceux qui
 » le portoient blessé d'un coup mor-
 » tel , *mes amis , allez combattre , &*
 » *laissez-moi mourir ;* & le jeune Brienne
 » ayant le bras fracassé , montoit à
 » l'escalade , en disant : *il m'en reste*
 » *encore un autre pour mon Roi & pour*
 » *ma Patrie.* Cet amour ranimoit , dans
 » le Milanois , malgré les glaces de
 » la vieillesse , le courage du grand
 » homme qui avoit sauvé la France
 » à Denain. Il naturalisoit parmi nous
 » ce héros Saxon , que la Fortune &
 » l'Ennemi ne purent jamais trouver en
 » défaut. Le même enthousiasme fai-
 » soit franchir à nos bataillons les som-
 » mets inaccessibles des Alpes , & ré-
 » parer les anciennes défaites de Tu-
 » rin : il les rendoit vainqueurs dans
 » les plaines de Lombardie , assuroit à
 » l'Espagne le royaume de Naples , à

342 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» Stanislas des Etats plus tranquilles
» que ceux qu'il avoit perdus, & mar-
» quoit une des époques les plus heu-
» reuses & les plus brillantes de notre
» Monarchie ».

L'Orateur rappelle en peu de mots
les bienfaits que la France doit au
regne de LOUIS XV. » Voyez comme
» le Royaume s'embellit sous son re-
» gne ; comme l'administration inté-
» rieure se perfectionne & prend
» un lustre nouveau ! La Police, dont
» le génie ardent semble veiller dans
» le silence de la nuit à la sécurité,
» aux mœurs, aux besoins de la so-
» ciété, entretient par-tout sans con-
» trainte l'ordre & l'harmonie. La Lé-
» gislation qui, la balance d'une main
» & l'épée de l'autre, punit au grand
» jour le crime & protège haute-
» ment l'innocence, est enfin déli-
» vrée des entraves qui arrêtoient
» son activité. Le Commerce, cette
» source féconde qui produit & per-
» pétue les richesses, prend un libre
» cours, & s'étend jusqu'au-delà des
» mers. L'Agriculture, plus utile en-
» core, mais qui sembloit ramper

» dans l'obscurité , fixe sur elle les
 » soins & l'attention du Gouverne-
 » ment. Que de prodiges , que de mer-
 » veilles frappent de tous côtés nos
 » regards , & ravissent notre admira-
 » tion ! Que dirai-je de ces routes
 » nombreuses & magnifiques , qui
 » peuvent le disputer à celles de ces
 » anciens Maîtres du monde ; de ces
 » canaux immenses qui semblent mul-
 » tiplier les fleuves , & rapprocher
 » les Provinces ; de ces superbes édi-
 » fices élevés pour l'utilité publique
 » ou consacrés à la Religion ; de ces
 » chefs - d'œuvre en tout genre , en-
 » fantés par la main de nos Artistes ,
 » dont LOUIS a fécondé le génie ;
 » de tant d'inventions & de dé-
 » couvertes heureuses que son goût
 » pour les Sciences a fait éclore , &
 » que sa générosité sçavoit si bien ré-
 » compenser ? Voilà les monumens qui
 » éterniseront la gloire de LOUIS &
 » la sagesse de son regne ».

L'Orateur expose, dans la seconde
 Partie de son Discours , les disgraces
 qu'a essuyées le Prince dont il fait

l'éloge : disgraces qu'il regarde comme
autant de châtimens paternels d'une
Providence attentive , qui veilloit à
la sanctification de LOUIS. Mauvais
succès dans la guerre. » Quelle ré-
» volution ! Nos conquêtes nous sont
» enlevées ; la retraite seule paroît
» faire notre sûreté ; nous mettons pour
» barrière , entre l'ennemi & nous ,
» l'étendue des lieux que nous avons
» occupés en vainqueurs. Déjà la
» guerre a volé d'un pôle à l'autre :
» l'empire des mers est envahi : nos
» Colonies succombent sous le fer ou
» sous la perfidie : Pondichéry n'est
» qu'un amas de cendres & de pouf-
» sière : les déserts du Canada sont
» inondés du sang François : les droits
» les plus respectés par tous les peu-
» ples y sont impunément violés : le
» brave *Sainte-Croix* est forcé d'aban-
» donner le théâtre de sa gloire , Belle-
» Isle , qu'il avoit défendue si vaillam-
» ment. Enhardi par cette conquête ,
» l'Anglois promène son audace le
» long de nos côtes : repoussé d'un
» rivage , il s'élance sur un autre :
» une main invisible semble enchaîner

» l'activité de nos flottes. Tantôt l'oc-
 » casion manque , tantôt la volonté ,
 » mais encore plus cette union & le
 » concert , qui d'abord avoient si bien
 » soutenu, dans la Méditerranée, l'hon-
 » neur de notre pavillon Quel
 » sujet de douleur & d'amertume
 » pour LOUIS , lorsqu'il compare ses
 » premières prospérités avec les fléaux
 » redoublés qui l'affligent au dehors
 » & au-dedans de son Royaume ! Des
 » pertes réitérées , des dettes immen-
 » ses , des ressources qui augmentent
 » le mal : la paix troublée dans le
 » Sanctuaire de la Religion , & dans
 » celui de la Justice : des remèdes vio-
 » lens qui coûtent à son cœur , & qui
 » ne guérissent pas nos blessures : des
 » âmes vertueuses victimes de leur
 » zèle & de leur conscience ; d'un au-
 » tre côté , des hommes de fer qui ,
 » sous prétexte de prévenir la disette ,
 » trouvent le secret affreux de la faire
 » naître du sein même de l'abondance ,
 » trompent le Souverain , & trafiquent
 » impunément de la misère du peuple ;
 » ce peuple qui , toujours fidèle &
 » soumis , étouffe ses murmures , dis-

ANNEE LITTÉRAIRE.

• ... ton Maître, & ne se plaint à
 • ... par ton silence. Ajoutez à
 • ... ces maux une Philosophie in-
 • ... au sein des doctrines deo-
 • ... l'horrible Dér-
 • ... par les blas-
 • ... avec la même
 • ... à l'Autel; enfin,
 • ... à notre dou-
 • ... dont l'attentat
 • ... & le plus incon-
 • ... l'amour &
 • ... la Nation. Prince
 • ... au milieu
 • ... la main du Sei-
 • ... sur votre
 • ... pour vous attacher au som-
 • ... vous plon-
 • ... & la volupté... il
 • ... mais il re-
 • ... vous punir, mais
 • ... la loi est
 • ... en effet,
 • ... vous ménage au
 • ... vous en-
 • ... pas
 • ... amour de
 • ...

» rageux que les *Machabées*, aussi
 » zélés pour leur Patrie, rappelle-
 » ront la victoire fugitive. Un jeune
 » Prince fera revivre à la tête de nos
 » armées, le grand nom de ses ayeux.
 » Enfin, un Génie sublime & délicat,
 » aussi versé dans la Politique que dans
 » la Littérature, saura négocier avec
 » honneur une paix nécessaire, &c ».
 Disgraces domestiques de LOUIS XV,
 & qui sont plus sensibles à son cœur :
 il voit la mort impitoyable moissonner
 en peu de jours autour de lui les per-
 sonnes les plus chères : enfin, ce Prince
 est frappé lui-même dans sa propre
 personne. C'est par le tableau des dou-
 leurs que LOUIS endure dans sa der-
 nière maladie, & par les sentimens de
 soumission & de pénitence dont il
 étonne sa Cour, que l'Orateur ter-
 mine cette Oraison funèbre, une des
 plus vraies, des plus impartiales &
 des plus éloquantes que j'aie lues. Les
 morceaux que je ne vous ai pas cités
 ne sont point inférieurs à ceux que j'ai
 mis sous vos yeux ; l'ouvrage entier
 fait le plus grand honneur à M. l'Abbé
Coger,

*Indications des Nouveautés dans les
Sciences , la Littérature & les Arts.*

P LUSIEURS Abonnés de mes Feuilles m'ont écrit que , comme il m'étoit impossible de rendre un compte détaillé de cette prodigieuse multitude d'ouvrages en tous genres que chaque Année voit éclore , ils désiroient que je leur fisse connoître , du moins par le titre , les livres que je suis forcé de passer sous silence. Je me rends à ces justes demandes , & , désormais , à la fin de chaque N^o , j'annoncerai les Nouveautés différentes que les bornes de mon Journal & plus encore l'objet de ces Nouveautés ne me permettent pas d'analyser ou d'extraire. Ces Annonces seront quelquefois accompagnées de réflexions & de jugemens en peu de lignes. Je prie les Auteurs & les Libraires domiciliés à Paris , qui souhaiteront que j'indique , dans l'article de ces Notices , leurs Ecrits imprimés ou réimprimés , de me marquer , en me les adressant , les prix des Volumes en feuilles , brochés & reliés. Je fais la même prière aux Auteurs

& aux Libraires des Provinces & des Pays Etrangers. Ces derniers feront plaisir au Public de désigner en même temps les Libraires de la Capitale , qu'ils auront chargés du débit de leurs livres. Ils y trouveront leur avantage , ainsi que les Bibliophiles & les Bibliomanes , qui souvent ne sçavent à qui s'adresser pour acquérir tels & tels ouvrages , dont l'annonce flatte leur goût , concerne leur profession , ou pique leur curiosité.

Portrait de Louis-François-Gabriel d'Orléans de la Motte, Evêque d'Amiens, ancien Supérieur des Carmélites de Saint-Denis , né en 1683 , mort en 1774. Ce portrait in-4° représente un Prélat , dont les vertus éminentes & les qualités aimables ont mérité qu'on le comparât à Saint François de Sales. L'original , peint par le Sueur , appartient à Madame la Comtesse de Bourzac ; il vient d'être gravé par P. J. B. Bradel , qui l'a dédié à la Très-Révérende Mère Sainte-Thérèse de Saint-Augustin , Prieure des Religieuses Carmélites de Saint-Denis , c'est-à-dire , à MADAME LOUISE. Il se vend à Paris chez l'Auteur rue des-

Sept-Voies, au Collège de Fortet près de Sainte Genoviève. La ressemblance frappe tous ceux qui ont eu le bonheur de connoître ce Pasteur, digne des premiers siècles de l'Eglise.

Dictionnaire Raisonné d'Hippiatrique, Cavalerie, Manège & Maréchallerie ; par M. la Fosse ; 4 volumes in-8^o ; à Paris chez Boudet Libraire rue Saint-Jacques vis-à-vis la rue du Plâtre. Les connoissances nécessaires pour conduire un Cheval, le maintenir en santé, & le guérir lorsqu'il est malade, sont mises à la portée de tout le monde dans ce livre utile, composé par un des plus habiles maîtres de l'Europe en cette partie.

Réflexions Philosophiques sur le SYSTÈME DE LA NATURE ; par M. Holland ; nouvelle édition revue, corrigée & augmentée, en deux parties in-8^o formant un seul volume ; à Paris chez Valade Libraire rue Saint-Jacques ; prix 3 liv. 12 sols broché. J'ai rendu compte de la première Edition de cet excellent ouvrage. Dans cette nouvelle édition, il est tel qu'il est sorti des mains de l'auteur.

Dictionnaire d'Histoire Naturelle, qui

concerne les Testacées ou les Coquillages de Mer, de Terre & d'Eau douce; avec la Nomenclature, la Zoomorphose & les différens systèmes de plusieurs célèbres Naturalistes anciens & modernes; ouvrage qui renferme la description détaillée des figures des Coquilles; l'explication des termes usités, les propriétés de plusieurs de ces Coquilles, & les Notes, en partie, des endroits où elles se trouvent; par M. l'Abbé Favart d'Herbigny: 3 volumes in-8° petit format; prix 10 livres 10 sols brochés, 13 liv. 10 sols reliés; à Paris chez Bleuët Libraire sur le pont Saint-Michel. Les Dictionnaires d'Histoire Naturelle qui ont paru jusqu'à présent, n'ont presque point fait mention de la partie du regne animal qui comprend les Testacées, c'est-à-dire les Coquillages en général, ou n'ont adopté qu'un ou deux Auteurs sans entrer dans la nomenclature ancienne & moderne des espèces. C'est ce qui a déterminé M. l'Abbé Favart à composer ce Dictionnaire particulier, qui tiendra, sans contredit, un rang distingué parmi les meilleurs livres de ce genre. L'auteur a communiqué son Re-

» culpe son Maître, & ne se plaint à
 » lui que par son silence. Ajoutez à
 » tous ces maux une Philosophie in-
 » sensée qui sème des doctrines désol-
 » lantes, traîne à sa suite l'horrible Dér-
 » cide, déchire le Ciel par ses blas-
 » phèmes, & brave, avec la même
 » audace, le Trône & l'Autel; enfin,
 » ce qui met le comble à notre dou-
 » leur, un monstre, dont l'attentat
 » le plus extravagant & le plus incon-
 » cevable, vient désoler l'amour &
 » flétrir l'honneur de la Nation. Prince
 » infortuné, reconnoissez, au milieu
 » de ces désastres, la main du Sei-
 » gneur qui s'appesantit sur votre
 » sceptre, pour vous arracher au som-
 » meil funeste dans lequel vous plon-
 » gent la séduction & la volupté... il
 » tonne au tour de vous, mais il re-
 » tient sa foudre : il vous punit, mais
 » il vous punit en Père ; sa sévérité est
 » mêlée de douceur. Voyez, en effet,
 » les ressources qu'il vous ménage au
 » milieu des disgraces qu'il vous en-
 » voye. Le fer ennemi ne pourra pas
 » entamer vos frontières ; l'amour de
 » vos sujets vous offrira des vaisseaux
 » & des trésors ; deux frères, aussi cou-

» rageux que les *Machabées*, aussi
 » zélés pour leur Patrie, rappelle-
 » ront la victoire fugitive. Un jeune
 » Prince fera revivre à la tête de nos
 » armées, le grand nom de ses ayeux.
 » Enfin, un Génie sublime & délicat,
 » aussi versé dans la Politique que dans
 » la Littérature, saura négocier avec
 » honneur une paix nécessaire, &c ».
 Disgraces domestiques de LOUIS XV,
 & qui sont plus sensibles à son cœur :
 il voit la mort impitoyable moissonner
 en peu de jours autour de lui les per-
 sonnes les plus chères : enfin, ce Prince
 est frappé lui-même dans sa propre
 personne. C'est par le tableau des dou-
 leurs que LOUIS endure dans sa der-
 nière maladie, & par les sentimens de
 soumission & de pénitence dont il
 étonne sa Cour, que l'Orateur ter-
 mine cette Oraison funèbre, une des
 plus vraies, des plus impartiales &
 des plus éloquentes que j'aie lues. Les
 morceaux que je ne vous ai pas cités
 ne sont point inférieurs à ceux que j'ai
 mis sous vos yeux ; l'ouvrage entier
 fait le plus grand honneur à M. l'Abbé
Coger,

354 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

toute espèce de ligne, & une nouvelle Théorie des Mines ; 1 volume in-8° de 300 pages, avec figures ; à Paris chez Ruault Libraire rue de la Harpe, Jombert le fils rue Dauphine, l'Esprit au Palais-Royal. L'Editeur dans une Préface assure qu'on trouvera dans ce Volume quelques idées neuves qui, pour la plus grande partie, appartiennent à Mrs d'Antoni, Rhana & Boffolino. Il faut laisser aux gens de l'Art le soin d'apprécier ces idées.

Catalogue des livres de la Bibliothèque de feu M. de Laleu, Secrétaire du Roi & Notaire à Paris ; un volume in-8° de 350 pages ; prix 2 livres 8 sols Broché ; à Paris chez Saillant & Nyon Libraires rue Saint-Jean-de-Beauvais.

Dictionnaire Portatif de l'Ecriture-Sainte, contenant l'Histoire, la Chronologie & la Topographie des Royaumes, Villes, Tribus, Rivières, &c, dont il est fait mention dans l'Histoire Sacrée, & l'état actuel de ces Contrées ; ouvrage nécessaire pour l'intelligence de l'Ecriture-Sainte ; par le R. P. Colome Barnabite ; un gros Volume in-8°. de plus de 600

pages ; prix 6 livres Broché ; à Paris chez Costard Libraire rue Saint Jean-de-Beauvais, j'ai parlé de ce bon livre, qui d'abord a paru sous le titre de *Notice de l'Ecriture-Sainte*.

La Bibliothèque Bleue, entièrement refondue & considérablement augmentée. N^o I & II. Brochures in-8^o d'environ 80 pages chacune ; à Paris chez Costard Libraire rue Saint Jean-de-Beauvais. Vous connoissez, Monsieur, la Collection de Brochures qu'on étale sur les Quais, qui, depuis plus de deux cens ans, font l'amusement du peuple, & qu'on appelle *Bibliothèque Bleue*, à cause de leur modeste couverture de papier bleu. Un homme de Lettres a formé le projet de refaire tous ces anciens Romans vulgaires qui ont eu & qui ont encore tant de célébrité ; ils sont écrits aujourd'hui d'un style si barbare qu'il est difficile de les entendre. L'auteur ne s'est pas contenté d'en rajeunir la diction ; il a tâché de les rendre dignes de toutes sortes de Lecteurs, en les refondant entièrement, & même en y ajoutant

356 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

des situations & des épisodes. Ce sont de vieux tableaux qu'il a non-seulement raccommodés après les avoir bien lavés, mais à plusieurs desquels il a mis des fonds. Le N^o 1 contient l'*Histoire de Pierre de Provence & de la Belle Maguelonne*; le second N^o présente l'*Histoire de Robert le Diable Duc de Normandie*. En vérité, Monsieur, lisez-les sans prévention, & vous conviendrez qu'il y a dans ces anciennes Histoires plus d'imagination & d'intérêt que dans la plupart de nos Romans modernes. Chaque N^o est orné d'une Gravûre.

Traité des Usemens Ruraux de Basse-Bretagne où l'on parle de tout ce qui peut favoriser les progrès de l'Agriculture; présenté aux Etats de la Province par M. Girard, Avocat à Quimper. Première partie; un volume in-8^o petit format de plus de 300 pages; prix 2 liv. 8 sols. A Quimper chez Marin Blot, seul Imprimeur-Libraire. Cet ouvrage, très-bien fait dans son genre, ne mérite pas seulement d'être lû & médité dans la Province qu'il doit intéresser particu-

ièrement; il est digne de l'attention de toutes les Sociétés d'Agriculture du Royaume, parce que c'est moins un Traité de Jurisprudence locale qu'un Essai Politique général sur les moyens d'améliorer les terres & d'augmenter leur produit.

Direction Spirituelle pour s'occuper saintement avec Dieu ; à l'usage des Novices de l'Ordre de Notre Dame du Mont-Carmel. Nouvelle édition dédiée à MADAME LOUISE DE FRANCE, Prieure des Carmélites de Saint-Denis; un volume in-12 petit format de près de 300 pages ; à Paris chez Lottin-l'aîné & Eugène Onfroy Libraires rue Saint-Jacques.

Manuel Militaire, ou l'Art de Vaincre par l'Epée ; dédié à Messieurs les Gardes-du-Corps du Roi de la Compagnie de Noailles ; par M. C. Navarre, Maître d'Armes de la première Compagnie de la Maison du Roi ; Brochure in-12, petit format de 136 pages ; à Paris chez les Libraires du Palais Royal & du Quai de Gèvres, & à Versailles chez les Libraires de la Galerie des Princes.

Je suis, &c.

A Paris, ce 6 Mai 1775.

T A B L E D E S M A T I È R E S

C O N T E N U E S

DANS CE PREMIER VOLUME DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1775.

MÉMOIRES <i>pour servir à la Vie du Maréchal de Catinat.</i>	Page 3
L'ESPAGNE <i>Littéraire, Politique & Guerrière.</i>	28
LETTRE <i>sur les Poësies de M. Mercier le Dramaturge.</i>	53
VERS <i>sur la réception de LA REINE à l'Opéra d'Iphigénie.</i>	64
REQUÊTE <i>des filles de Salenci à LA REINE.</i>	67
LE MÉDECIN CLAIRVOYANT. <i>Eſtampe.</i>	72
L'ESPRIT DE LA FRONDE, <i>Tomes 3, 4 & 5.</i>	73
ÉLOGE HISTORIQUE <i>de Michel de Montaigne & Dissertation ſur ſa Religion ; par Dom de Vienne.</i>	104
CHIMIE <i>Expérimentale & Raiſonnée ; par M. Baumé Maître Apothicaire de Paris.</i>	118
ODES <i>Nouvelles & Patriotiques ; par M. Gilbert.</i>	126

ES MATIERES. 359

ES ÉPHÉMÉRIDES ÉCONOMIQUES. 136

TRAORDINAIRE proposé par l'Académie des Jeux Floraux. 137

COMPLETTES d'Aléxis Piron, par souscription. 138

ET de M. de Buffon. 141

GRATUITS contre les Morts apparentes & subites. 142

Sur Réflexions sur la fureur du Jeu, &c ;
Dusaulx de l'Académie des Belles-
Lettres. 145

du Ministère de M. Colbert. 160

LA VÉRITABLE RELIGION démontrée
aux Athées, les Déistes & tous les Séc-
ularisés par M. l'Abbé Hespelle Docteur de
Paris & Curé de Dunkerque. 164

DES Souverains Pontifes qui ont siégé
à Avignon. 182

TRONQUE de Saint-Louis Roi de France,
exposé dans la Chapelle du Louvre, le 25
774, en présence de l'Académie Fran-
çaise par M. l'Abbé Fauchet. 201

de la science Politique & de Grammaire
Indienne. 216

Anecdote Française ; par M. d'Ar-
gent. 217

de l'Auteur de ces Feuilles sur les Con-
ditions de Livres. 226

360 T A B L E , &c.

RECHERCHES *sur les Maladies Epizootiques, &c ; par M. Paulet Docteur en Médecine.* 232

DU MIROIR ARDENT D'ARCHIMÈDE ; *par M. L. Dutent.* 244

LEGS D'UN PÈRE à ses filles ; *par feu M. Grégory Docteur en Médecine d'Edimbourg.* 253

DES AVANTAGES de la Philosophie relativement aux Belles-Lettres. 268

RÉFLEXIONS *sur les avantages de la liberté d'écrire & d'imprimer sur les matières de l'Administration.* 280

ANNALES du Regne de MARIE-THÉRÈSE, *Impératrice Douairière, Reine de Hongrie & de Bohême, &c ; par M. l'Abbé Fromageot.* 289

ŒUVRES de M. de Saint-Marc. 306

CAUSES Célèbres & Intéressantes, *rédigées de nouveau par M. Richer.* 316

ORAISON FUNÈBRE DE LOUIS XV, *par M. l'Abbé Coger.* 338

INDICATIONS des Nouveautés, &c. 348

Fautes à Corriger.

Dans le N° 33 de 1774, ou Tome VII, page 158, ligne 24, transcrire quelques phrases, lisez travestir quelques phrases.

Dans le N° I ou Tome I de 1775 page 63, ligne 7, Epîne aux Mages, lisez Epître aux Muses.

Fin de la Table des Matières de ce premier Volume de l'année Littéraire 1775.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXV.

Par M. FRÉRON, des Académies
d'Angers, de Montauban, de Nancy,
d'Arras, de Caën, de Marseille, &
des Arcades de Rome.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME SECOND.



A P A R I S,

Chez LE JAY, Libraire rue S. Jacques,
au dessus de la rue des Mathurins,
au Grand Corneille.

M. DCC. LXXV.

THE JOURNAL OF THE ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE

Volume 100, Part 1, 1970

Edited by
J. H. REES

London: The Royal Anthropological Institute, 1970

Printed in Great Britain

by the Royal Society of Medicine Press

11, BEDFORD SQUARE, LONDON, W.C.1

Price: £10.00

Postage: £1.00

Subscriptions: £11.00

Single copies: £1.00

Back volumes: £10.00

Advertising: £1.00

Reprints: £1.00

Photocopying: £1.00

Microfilm: £1.00

microfiche: £1.00

Index: £1.00

Subscription list: £1.00

L'ANNÉE

LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

*Dom PÈDRE, Roi de Castille, Tragédie ;
& autres Pièces ; par M. de Voltaire.
A Paris, chez les Marchands de Nouveautés, in-8° de 148 pages.*

IL faut que M. de Voltaire soit bien possédé du Démon de la Dramaturgie ! Ses amis mêmes ont beau faire le plus froid accueil aux ouvrages de ce genre qu'il multiplie tous les jours ; les Comédiens, qui pourtant lui sont dévoués, ont beau se refuser à la représentation de ces informes écrits : rien ne peut guérir son incurable manie. Il se livre à ce sujet un singulier combat entre lui & le Public. Il semble qu'il ait pris à tâche de faire oublier cinq
ANN. 1775. Tome II. A ij

4 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ou six bonnes Pièces par une foule de mauvaises, & qu'il n'en puisse venir à bout. Tant qu'il y aura des Imprimeurs, & qu'un souffle de vie animera M. de Voltaire, nous pouvons compter tous les ans sur deux ou trois avortons, soit tragiques, soit comiques de sa façon. *Le Droit du Seigneur, Socrate, Zulime, la Femme qui a raison, les Scythes, Charlot, les Guebres, les Pélopides, le Dépositaire, les Loix de Minos, M. de Fintac, &c, &c* : quelles Pièces ! Quel Théâtre ! Et qu'on se figure la réputation que se feroit un Ecrivain qui n'auroit produit que ces chefs-d'œuvre ! Voyons, Monsieur, si la Tragédie qui paroît aujourd'hui mérite de leur être associée. Le sujet est le même que celui de *Pierre le Cruel* de feu M. de Belloy qui fut donné sans succès, il y a quelques années. Ce *Pierre le Cruel* ou *Dom Pèdre* est le héros de la Tragédie de M. de Voltaire qui, préliminairement, a entrepris de réhabiliter sa mémoire dans un *Discours Historique & Critique* très-légalement écrit, selon sa coutume. Les présomptions dont il fait usage, pa-

roîtront bien foibles , pour ne pas dire ridicules , à la plûpart des Lecteurs. Il croit ce Prince innocent parce que le Pape donna une Bulle contre lui , & que la plûpart des Historiens prennent parti contre les Rois malheureux. Ne voilà-t-il pas des preuves bien victorieuses ! Je ne prétends justifier ni le droit ni la conduite de *Henri de Translamare*, dont la naissance étoit illégitime. Mais il y a des faits certains, & qui jusqu'à présent n'ont jamais été contredits. *Pierre* répandoit à grands flots le sang de ses sujets ; il avoit fait mourir la maîtresse de son père , massacré *Fédéric*, l'un de ses frères qui étoit Grand-Mâitre de Saint-Jacques , attenté souvent à la vie des quatre autres. Il avoit achevé de se rendre odieux par la mort violente de *Blanche de Bourbon* sœur de la femme de *Charles V*, qu'il empoisonna , afin de se livrer à l'amour qu'il avoit pour *Marie de Padille*, avec laquelle il entretenoit un adultère public : (*Mézeray*, t. 4, p. 144. *Daniel*, t. 4, pag. 107. *Abrégé Chronologique* du Président *Hénault*, pag. 334 de l'Edition

6 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

in-8°. M. de Voltaire demande pour-
quoi on donna à Dom Pèdre le nom
de *Cruel*. Ce sont tous les crimes que
je viens de détailler qui le lui méritè-
rent ; ils furent commis à la face
de l'Europe. Ce sont ces mêmes cri-
mes qui soulevèrent contre lui tous
ses sujets, & qui provoquèrent la
vengeance de *Charles*. Le Roi de
France & les Castillans préférèrent
Henri, qui étoit bâtard, à *Pierre*, dont
les droits sans doute étoient incontes-
tables, mais qui, plus incontestable-
ment encore, étoit un tyran ; & il n'y
a point de tyran légitime.

Quoiqu'il en soit, ce Dom Pèdre joue
le beau rôle dans la nouvelle Tragédie.
Au premier Acte, *Henri de Transamara*
s'entretient avec *Almède*, Officier
qu'il a envoyé à la Cour de France,
des secours qu'il en doit attendre, & de
l'espérance qu'il a d'obtenir la main de
Léonore de la Cerda, désignée son épouse
par son père, & qui, par sa naissance,
doit lui donner des droits au Trône.
Mais cette *Léonore* aime Dom Pèdre,
& vient proposer à *Henri* de se dérober
à son ressentiment : celui-ci lui répond

que c'est plutôt Dom *Pèdre* lui-même qui peut avoir besoin de sa clémence. Personne ne sait encore que ce Prince doit épouser *Léonore*, qui raconte à sa confidente les inquiétudes dont elle est agitée à la veille d'un si grand événement. Elle demande ensuite une grâce au Roi, celle de pardonner à son frère. Cette demande jette de l'ombrage dans l'esprit de *Pèdre* qui ne sait s'il ne doit pas soupçonner *Léonore* elle-même de trahison.

ACTE II. *Henri* réclame tous ses droits sur *Léonore*. Dom *Pèdre* survient & lui défend de penser davantage à elle. Les deux frères mettent l'épée à la main. *Léonore* se jette entre eux; on les sépare. Le Sénat, les Grands, tout est déclaré contre Dom *Pèdre*. Un de ses courtisans lui propose de dissimuler; il rejette ce conseil. On vient lui annoncer que le Sénat l'attend pour y lire l'Édit que son frère a préparé. Cette nouvelle le met en fureur; il ordonne qu'on arrête son frère au milieu du Sénat, ainsi que ses plus zélés partisans.

8 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ACTE III. *Henri* est entre les mains du Roi; ses troupes sont dans la ville: tout le peuple est en armes; *Léonore*, qui doit être couronnée ce jour-là même, demande à Dom *Pèdre* la grace du Prince son frère: Il est prêt à l'accorder; mais *Henri* la refuse, &, dans l'instant même, on annonce l'arrivée de *Duguesclin*.

ACTE IV. Cet Acte n'a que deux scènes. Dans la première, le confident de Dom *Pèdre* déclame contre les François qui viennent donner des loix à son Maître: celui-ci fait réflexion qu'il pourroit facilement se défaire de leur Ambassadeur, mais qu'il respecte le droit des Nations, Il donne des ordres pour la bataille. La seconde scène se passe dans le Sénat. *Duguesclin* y vient signifier les intentions du Roi de France. Il prescrit à Dom *Pèdre* de rendre à son frère *Léonore* & les biens que son père lui a laissés; Dom *Pèdre* préfère de remettre au sort des armes la décision de cette grande querelle.

ACTE V. *Léonore* est dans l'incertitude, tandis que la bataille se livre. Un courtisan de Dom *Pèdre* vient lui

apprendre que *Duguesclin* a remporté la victoire, que *Dom Pèdre* a été fait prisonnier, que *Henri*, ne pouvant se contenir à sa vûe, s'est jetté sur son frère, & l'a étendu mort sur le sable. A peine ce récit est-il achevé, que ce barbare paroît aux yeux de l'infortunée *Léonore*, & lui propose encore de l'épouser ; elle répond qu'elle a un autre parti à prendre : elle se tue. *Duguesclin* reproche à *Henri* les horreurs dont il vient de se rendre coupable.

Cette courte analyse, Monsieur, suffit pour vous convaincre que la Tragedie de *Dom Pèdre* n'est qu'une très-foible esquisse. A l'exception du pardon que *Léonore* veut faire accorder à *Henri* & de la résolution qu'elle prend de se tuer à la fin, résolution si commune à toutes les héroïnes tragiques, l'auteur, dans tout le cours de son ouvrage, s'est conformé scrupuleusement à la marche historique. C'est *Duguesclin* qui arrive, qui signifie les ordres de son Maître, donne la bataille, est vainqueur, & met *Henri* sur le Trône de la Castille,

c'est un
prudent
époux
frère. Il
raisonne
qui va le
mour de
Keltan
même et
passion
joue par
Le fil
près de
préférer
de la pri
dernière
de M. de
d'Etienne
Penerne

les esprits. Mais *Dom Padre* n'en produit aucune ; rien n'est intrigué, rien n'est développé ; la plupart des scènes sont vuides & féches. Ce ne sont point les personnages qui amènent les événemens ; ce sont, au contraire, les événemens qui entraînent les personnages. Aussi est-on indifférent pour tous les Acteurs, & le dénouement, ainsi que le reste de la Pièce, ne fait naître dans l'ame du Lecteur ni admiration, ni terreur, ni pitié. Ajoutez à tout cela que le crime est triomphant dans cette prétendue Tragedie, & que, par conséquent, il n'y a pas même l'apparence d'utilité morale.

Quant au style, il est, en général, lâche, négligé, peu tragique. Il n'y a cependant pas un si grand nombre de Vers ridicules que dans le *Dépositaire* & les *Pélopides*. Pour éviter tout soupçon de partialité, je vous citerai ou vous indiquerai quelques-uns de ces mauvais Vers, & un ou deux des meilleurs morceaux de la Pièce. L'auteur en parlant de *Charles V*, s'exprime ainsi :

12 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Charles, est le seul puissant, &c, d'un esprit tranquille,

Ebranlant à son gré tous les autres Etats,

Il triomphe à Paris sans employer son bras.

Voyez de vos rivaux la fatale industrie

Tromper l'Europe entière & croire armer les

Cieux....

A ce point as-tu scû captiver

Un cœur si détrompé, si las de tant de chaînes,

Dont le poids trop chéri fit ma honte & mes pei-

nes....

Vos soldats sont postés dans la ville sanglante,

Cet avenir, caché si loin de notre vue,

Nous console bien peu, quand le présent nous

tue....

De l'estrade des Grands descendans au vulgaire,

Le mensonge sans frein, sans pudeur, sans raison,

S'actroît de bouche en bouche & s'enfle de poison.

Le généreux vainqueur du Héros d'Angleterre,

Du vainqueur de deux Rois qui meurt, & qui

gémît,

Après tant de combats, d'expirer dans son lit, &c.

Il est à remarquer que M. de Voltaire, dans cette Pièce, paroit avoir abandonné le systême qu'il a soutenu dans différentes Differtations où il prétend

que l'ironie est une figure qui ne convient point à la Tragédie. Il l'emploie souvent dans *Dom Pèdre*. Par exemple, ce Prince dit à son frère d'attendre le prix de ses attentats : l'autre lui répond par cette raillerie amère :

Sire, j'attends beaucoup de la clémence auguste
Du frère le plus tendre & du Roi le plus juste.

Dom Pèdre, quelques scènes plus bas, tourne en ridicule la gravité des Sénateurs Castillans.

Etonnons par ce coup ces graves téméraires,
Qui détruisent l'Espagne & s'en disent les Pères.

Le même *Dom Pèdre* dit encore au sujet de *Duguesclin* :

Quoi, lorsqu'il faut combattre, un François
veut parler !

Et *Translamare*, en proposant à *Léonore* de l'épouser après la victoire :

Vous avez tant changé dans ce jour mémorable,
Qu'un changement de plus ne vous rend point
coupable.

A la fin de la troisième scène du second Acte, lorsque *Léonore* empêche les deux

14 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

frères d'en venir aux mains, & que Dom Pèdre se plaint qu'elle paroisse le confondre avec *Henri*, il y a un morceau plein de chaleur dans la bouche de cette Princesse. Vous aimerez encore assez la réponse de Dom Pèdre à un de ses courtisans, qui lui reproche de n'avoir repoussé que par le mépris les bruits calomnieux répandus contre sa personne.

Ah ! dure iniquité des jugemens humains !
Fantômes élevés par des caprices vains !
J'ai dédaigné toujours votre vile fumée ;
Je foule aux pieds l'erreur qui fait la renommée.

On ne m'a vu jamais fatiguer mes esprits
À chercher un suffrage à Rome ou dans Paris.
J'ai vaincu, j'ai bravé la rumeur populaire ;
Je ne me sens point né pour flatter le vulgaire.
Ou tombons, ou regnons. L'heureux est respecté :

Le vainqueur devient cher à la postérité,
Et les infortunés sont condamnés par elle.
Rome, de Transamare embrasse la querelle ;
Rome sera pour moi quand j'aurai combattu ;
Quand on verra ce traître, à mes pieds abattu.

Me rendre en expirant ma puissance usurpée.
 Je ne veux plus de droits que ceux de mon épée.

Mais ce qu'il y a de meilleur dans
 cette Pièce est une tirade de la der-
 nière scène. *Translamare*, voyant que
Léonore s'est tuée elle-même, s'écrie :
où suis-je, & qu'ai-je fait ? Dugues-
clin répond :

Deux crimes que le ciel
 Auroit dû prévenir d'un supplice éternel.
 Enfin vous regnerez, barbare que vous êtes,
 Vous jouirez en paix des horreurs que vous
 faites ;
 Vous aurez des flatteurs à vous plaire assidus,
 Des suppôts du mensonge à vos ordres vendus,
 Qui tous, dissimulant une action si noire,
 Se déshonoreront pour sauver votre gloire.
 Moi, qui n'ai jamais sçu ni feindre ni plier,
 Je vous dégrade ici du rang de Chevalier :
 Vous en êtes indigne ; & ce coup détestable
 Envers l'Honneur & moi vous a fait trop cou-
 pable.
 Tyran, songez-vous bien qu'un frère infor-
 tuné,
 Assassiné par vous, vous avoit pardonné !

16 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Je retourne à Paris faire rougir mon maître
Qui vous a protégé, ne pouvant vous con-
noître :

Et je vous punirois, si j'osois prévenir
Les ordres de mon Roi, *qu'il me faut obtenir* ;
Si je pouvois *agir par ma propre conduite*,
Si je livrois mon cœur au courroux qu'il l'ir-
rite. . . .

Puisse Dieu, par pitié pour vos tristes sujets,
Vous donner des remords égaux à vos forfaits !
Puissiez-vous expier le sang de votre frère !
Mais, puisque vous regnez, mon cœur en dé-
sespère.

Les horreurs que vous faites, agir par ma propre conduite, &c., ne sont point du style noble & convenable à la Tragédie : mais il y a de grandes beautés dans ce morceau, & le dernier Vers sur-tout est d'un sens admirable.

Cette Tragédie est accompagnée d'opuscules en Vers & en Prose. Le premier est une *Epître Dédicatoire* à M. d'Alembert, où tous les amis communs de M. de Voltaire & plusieurs personnes constituées en dignité trouvent chacun un petit mot d'éloge. La

ne en est fort longue ; elle l'est
qu'autant que celle du Poème
contenoy. Cette *Epître Dédicatoire*
doit à dire : » Je ne fais cas que de
l'approbation de Mrs *d'Alembert* , de
Idorces , *Marmontel* , *Thomas* ,
Ant-Lambert , *Arnault* , *Suart* , de
Harpe , &c , &c ; & le suffrage de
les autres m'est fort indiffé-
rent ». Mrs *Gresset* , de *Pompignan* ,
Teau de Genève , ne sont point ins-
sur cette liste si glorieuse & si équi-
 ; ce qui doit consoler les autres
mes de mérite & de goût qui se
vent envelopés dans cette injur-
e-proscription. Mais une chose qui
étonnera bien davantage, c'est le
chement de M. de *Voltaire* pour la
e théâtrale. Il en est si fort revenu,
méprise à un tel point , qu'il dé-
ici solennellement qu'il aime-
mieux le seul suffrage de l'auteur
Mélanie , que de se voir applaudi un
de suite au Théâtre.

près la Tragédie de *Dom Pèdre* ;
trouverez un *Eloge Historique*
Raison , prononcé dans une Aca-
e de Province , par un prétendu

M. de Chambon. Ce M. de Chambon est encore M. de Voltaire. Je vous ai rendu compte il y a quelques années d'un *Voyage de la Raison*, Brochure de M. de Caraccioli. Cet éloge est fait à peu-près sur le même plan ; mais on y reconnoît toute l'enluminure, tous les jeux de mots, toutes les caprioles de M. de Voltaire. Voici le commencement. qui vous mettra au fait. » Messieurs, *Erasme* » fit, au seizième siècle, l'Eloge de la » Folie. Vous m'ordonnez de vous » faire l'Eloge de la Raison. Cette » Raison n'est fêtée en effet tout au » plus que deux cens ans après son » Ennemie, souvent beaucoup plus » tard ; & il y a des Nations chez les- » quelles on ne l'a point encore vue. » Elle étoit si inconnue chez nous du » temps des Druides, qu'elle n'avoit » pas même de nom dans notre lan- » gue. César ne l'apporta ni en Suisse, » ni à Autun, ni à Paris, qui n'étoit » alors qu'un hameau de pêcheurs ; » & lui-même ne la connut guères. Il » avoit tant de grandes qualités, que » la Raison ne put trouver de place

» dans la foule. Ce magnanime insensé
 » sortit de notre pays dévasté pour
 » aller dévaster le sien, & pour se faire
 » donner vingt-trois coups de poi-
 » gnard par vingt-trois autres illustres
 » enragés qui ne le valoient pas à beau-
 » coup près. Le Sicambre *Clodvich* ou
 » *Clovis*, vint environ, cinq cens an-
 » nées après, exterminer une par-
 » tie de notre Nation, & subjuguier
 » l'autre. On n'entendit parler de Rai-
 » son ni dans son armée, ni dans nos
 » malheureux petits villages, si ce
 » n'est de la Raison du plus fort. Nous
 » croupîmes long-temps dans cette
 » horrible & avilissante barbarie. Les
 » Croisades ne nous en tirèrent pas.
 » Ce fut à la fois la folie la plus uni-
 » verselle, la plus atroce, la plus ri-
 » dicule & la plus malheureuse. Une
 » autre folie, non moins horrible,
 » qui se disoit non moins sacrée, &
 » qui extermina tant de gens de la
 » Langue-de-oc & de la Langue-de-
 » oueil, succéda à ces Croisades loin-
 » taines. La Raison n'avoit garde de se
 » trouver là. Alors la Politique re-
 » gnoit à Rome; elle avoit pour Mi-

» nistres ses deux sœurs, la Fourberie &
 » l'Avarice. On voyoit l'Ignorance,
 » le Fanatisme, la Fureur, courir sous
 » ses ordres dans l'Europe : la Pau-
 » vreté les suivoit par-tout : la Raison
 » se cachoit dans un puits avec la Vé-
 » rité sa fille. Personne ne sçavoit où
 » étoit ce puits ; & si l'on s'en étoit
 » douté, on y seroit descendu pour
 » égorger la fille & la mère », &c, &c.
 Le reste est à peu-près du même ton.
 Il y a quelques détails agréables dans
 ce petit ouvrage ; mais, à force de vou-
 loir faire rire, il arrive souvent à M.
de Voltaire de grimacer, & cette con-
 tinuité d'efforts pour être toujours
 plaisant finit par fatiguer le Lecteur.

Les pièces de Vers qui terminent
 cette Brochure vous sont connues :
 c'est *la Taëique* que vous avez vûe
 dans plusieurs Recueils & le *Dialogue de Pegaze* que j'ai imprimé moi-
 même dans ces Feuilles. Il est vrai que
 les notes que j'y avois mises étoient
 un peu différentes de celles que vous
 lirez dans l'Edition que je vous an-
 nonce. Ces notes nouvelles sont des
 injures contre tous ceux qui ont eu la

A N N É E 1775. 21

présomption de faire remarquer les taches de l'Astre de Fernex , & vous pensez bien que je n'y suis point oublié.

Je suis , &c.

A Paris , ce 8 Mai 1775.

L E T T R E I I.

Voyage en Sicile & à Malte , traduit de l'Anglois de M. BRYDONE , F. R. S. Par M. de Meunier ; 2 vol. in - 8° ; à Paris chez Pissot Libraire Quai des Augustins ; & chez Pankoucke , Hôtel de Thou , rue des Poitevins.

CE Voyage, Monsieur, mérite d'autant plus d'être accueilli, que nous avons très-peu de Mémoires sur l'état de la Sicile , sur les curiosités naturelles qu'elle renferme, sur le génie, les mœurs & le caractère de ses habitants. Les Etrangers qu'attire l'Italie ne vont pas ordinairement au-delà de Naples , soit que la nécessité de s'embarquer les arrête , soit qu'ils redou-

22 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

tent les gorges & les montagnes de la Calabre , pays barbare , infesté de brigands , & où l'on ne trouve ni chemins ni hôtelleries. La Sicile cependant mériterait d'être mieux connue , & de devenir le terme de tous les voyages d'Italie.

M. *Brydone* donne à sa relation la forme épistolaire. Il s'embarque à Naples , il arrive à Messine ; il va rendre , avec ses compagnons de voyage , une visite au Prince de *Villa-Franca* , Gouverneur de cette Ville , qui leur promet des Gardes pour les accompagner dans toutes les courses qu'ils se proposent de faire en Sicile. Il leur ajoute qu'ils pouvoient compter entièrement sur ces Gardes , qui étoient des hommes d'un courage déterminé & d'une confiance mise à l'épreuve. » De quel ordre de gens , » écrit M. *Brydone* à son ami , pensez-vous que ces Gardes si estimés » soient composés ? Des coquins les » plus insolens & les plus endurcis » qui soient peut-être sur la terre , & » qui , dans tout autre pays , auroient » été rompus vifs ou pendus. Mais ils

font ici protégés publiquement , & chacun les respecte & les craint : c'est un des articles de la Police de Sicile. M. *Maëstre* (Vice-Consul des Anglois à Messine) m'a appris qu'on n'a jamais pu venir à bout d'extirper les Bandits dans la partie orientale de l'Isle , appelée *Val-Demoni* ; qu'il y a autour de la montagne du mont Etna un nombre infini de cavernes & de passages souterrains , où il n'est pas possible aux troupes de les poursuivre ; que d'ailleurs le Prince de *Villa-Franca* s'en sert dans l'occasion , parce qu'il connoît leur intrépidité , qu'ils ne manquent jamais de se venger d'une manière terrible de ceux qui les ont offensés , & que c'est le plan de politique le plus sage de devenir leur protecteur & leur patron déclaré. Tous ceux qui jugent à propos de quitter leurs montagnes & leurs forts , quand ce ne seroit que pour un temps , sont assurés de trouver des encouragemens & de la protection à son service ; il leur accorde une confiance sans bornes , & il ne leur est point

24 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» encore arrivé d'en avoir fait un
» mauvais usage. Ils portent la livrée
» du Prince , & en outre une marque
» de leur ordre honorable de Ban-
» dits : ce qui inspire au peuple de la
» frayeur & du respect pour eux ».
Ces Bandits , ajoute M. *Brydons* , sont ,
à quelques égards , les personnes les
plus respectables de l'Isle , & , sur ce
qu'ils appellent leur point d'honneur ,
ils ont des idées très-singulières &
très-élevées. Quelque criminels qu'ils
puissent être par rapport à la so-
ciété en général , ils sont cependant
d'une fidélité inébranlable entr'eux ,
ainsi qu'envers toutes les personnes
auxquelles ils se sont une fois atta-
chés. Les Magistrats sont forcés de les
protéger , parce que ces gens sont si
vindictifs ; que tout homme qui
leur auroit donné , même depuis long-
temps , quelque sujet de plainte , se-
roit sûr d'être assassiné. D'un autre
côté , il n'est jamais arrivé que ceux
qui se sont mis sous leur protection
ou qui leur ont montré quelque con-
fiance , aient eu lieu de s'en plaindre
en aucune manière. Ils regardent
comme

comme sacrées les personnes de ceux qu'ils accompagnent, &, dans le besoin, ils exposeroient leur vie pour les défendre. Aussi les voyageurs en louent ordinairement deux de Ville en Ville; moyen sûr de traverser le pays sans rien craindre. Pour faire mieux connoître le caractère de ces Bandits, M. *Brydone* rapporte deux histoires, arrivées peu de jours avant qu'il abordât en Sicile. On trouva un certain nombre d'habitans qui creusoient dans un endroit, où l'on supposoit que quelque trésor avoit été caché du temps de la Peste. Comme ces fouilles avoient été défendues sous les peines les plus sévères, on les mit sur le champ en prison; on s'attendoit à les voir traiter sans miséricorde. Mais, heureusement pour les autres, un de ces coupables étoit de la confrérie des Bandits. Il écrivit sur le champ au Prince de *Villa-Franca*, lequel employa en leur faveur des raisons si puissantes qu'on leur rendit à tous la liberté. Ce fait peut montrer quelle influence les Bandits ont sur la puissance civile. L'autre Anec-

dote donnera une idée de la férocité de ces brigands & de l'horrible mélange de vice & de vertu , (si l'on peut l'appeller ainsi) qui semble diriger leurs actions. Ces Bandits ont coutume d'emprunter de l'argent aux gens de la campagne , qui n'osent jamais leur en refuser , & , lorsqu'ils promettent de le rendre , on les a toujours trouvés ponctuels sur le temps & sur la somme : ils iroient plutôt voler & assassiner que de manquer à leurs promesses. Ils se trouvent souvent obligés de prendre ce dernier parti , seulement , à ce qu'ils disent , pour remplir leurs engagements & sauver leur honneur. Il est arrivé que le frère d'un de ces Bandits héroïques ne sachant où trouver de l'argent dont il avoit besoin , résolut de se servir du nom & de l'autorité de son frère ; expédient qu'il croyoit ne pouvoir être découvert. Il alla chez un Prêtre de la campagne , lui dit que son frère avoit besoin de vingt ducats , & qu'il le prioit de les lui prêter sur le champ. Le Prêtre l'assura qu'il n'avoit pas en ce moment une si grosse somme ;

mais que , s'il vouloit revenir dans quelques jours , il la lui remettroit. Le voleur lui répliqua qu'il craignoit de retourner auprès de son frère avec cette réponse , & conseilla au pauvre Ecclésiastique d'éviter la rencontre de ce frère redoutable ; qu'autrement il ne répondoit pas de ce qui pourroit en arriver. Le lendemain de cette supercherie , le Prêtre & le Bandit se rencontrent dans un chemin étroit : le premier se courbe respectueusement , & en tremblant à mesure que le second approche ; enfin , il se jette à ses genoux pour lui demander pardon. Le Bandit , étonné de ce procédé , lui en demande la raison. Le Prêtre demi-mort lui répond : eh ! *il danaro , il danaro . . . l'argent , l'argent . . . mais envoyez votre frère demain , & je le lui donnerai.* Le généreux Bandit l'assura qu'il rougiroit d'enlever l'argent d'un pauvre Prêtre , & que , si quelqu'un de ses frères avoit été assez vil pour faire une pareille demande , il pensoit , lui , bien différemment , & qu'il étoit prêt au contraire à lui avancer cette somme. Le Prêtre , ras-

furé, l'instruisit alors de la visite qu'il avoit reçue la veille, protestant que, s'il avoit eu cet argent, il l'auroit donné sans hésiter : » Fort bien, dit le Bandit, mais je vous ferai connaître qui des deux il faut croire, de mon frère ou de moi ; suivez-moi jusqu'à sa maison qui n'est éloignée que de quelques milles ». En arrivant à la porte, le Bandit appella son frère, qui se présenta sur le champ, ne soupçonnant pas qu'il fût découvert ; mais, dès qu'il aperçut le Prêtre, il se mit à faire des excuses sur sa conduite. Le Bandit lui dit qu'il ne vouloit point d'excuse, & qu'il vouloit seulement sçavoir s'il étoit allé effectivement emprunter en son nom de l'argent à ce Prêtre. Lorsque le frère en eut fait l'aveu, le voleur banda son fusil avec tout le sang froid possible, & l'étendit roide mort. Ensuite se retournant vers le Prêtre effrayé, il lui dit : *croyez-vous maintenant que j'aie eu la moindre intention de vous voler ?*

L'auteur, au sortir de Messine, prit la route de Taurominum pour se ren-

dre à Catane. Cette ville est regardée comme une des plus anciennes de l'Isle, & même de la terre. Les Légendes du pays disent qu'elle fut fondée par les Cyclopes ou les Géans de l'Etna, qu'on suppose avoir été les premiers habitans de la Sicile, après le déluge. Son ancien nom étoit *Catetna* ou *ville de l'Etna*. L'auteur profita de son séjour dans cette ville pour gravir jusqu'au sommet de ce redoutable Volcan. Mais, avant d'en donner la description, il fait connoître le caractère des Siliciens qui habitent sur cette montagne & ses environs. » Nous avons, dit-il, trouvé » parmi eux un degré de férocité & de » vie sauvage, que je n'ai remarqué » nulle part ailleurs. J'eus beaucoup » de peine à leur persuader que nous » ne venions pas chercher des trésors » cachés, dont ils croient qu'il y a un » grand nombre à Montpelieri ; & » lorsque j'allai à cette montagne, ils » étoient convaincus que ce seul motif m'y conduisoit. Deux d'entr'eux » me suivirent, & examinèrent attentivement toutes nos démarches ;

30 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

» & , lorsqu'ils me voyoient ramasser
» quelque morceau de lave ou de
» pierre-ponce , ils s'approchoient
» en courant , s'imaginant que c'é-
» toit quelque chose de précieux ; &
» quand ils reconnoissoient que ce
» n'étoit que des débris de pierres
» & que je les mettois dans ma poche ,
» ils pouffoient de grands éclats de
» rire , en se parlant les uns aux au-
» tres dans leur jargon de montagne ,
» qui est inintelligible , même aux Ita-
» liens. Cependant , comme la plupart
» parlent Italien , assez bien pour être
» entendus , ils me demandèrent ce
» que je voulois faire de ces frag-
» mens de lave ; je leur dis qu'ils étoient
» d'un grand prix dans notre pays ;
» qu'on y connoissoit une méthode
» de les convertir en or. Cette nou-
» velle parut les surprendre extrême-
» ment , & ils se reparlèrent de nou-
» veau dans leur patois. Je remarquai
» à la fin qu'ils ne me croyoient pas ;
» & l'un d'eux me dit que , si cela
» étoit vrai , je n'aurois pas été si em-
» pressé à le leur révéler. Mais , ajouta-
» t-il , s'il en est ainsi , nous vous

rendrons à jamais des services, si
vous voulez nous apprendre ce
secret ; car nous serons alors le peu-
ple le plus riche de la terre. Je l'as-
surai que je ne le possédois pas, &
qu'il n'étoit encore connu que de
très-peu de personnes. Ils furent aussi
fort étonnés quand je sortis de ma
poche une aiguille aimantée & un
petit électromètre, que j'avois pré-
paré à Catane pour examiner l'état
électrique de l'air. En retournant à
Nicolosi, d'où j'étois parti, trois
ou quatre habitans avec leurs fem-
mes vinrent nous joindre. Je com-
mençai à craindre un peu plus pour
moi, & j'eus peur qu'ils ne persis-
tassent à vouloir que je leur apprisse
mon grand secret. Je pris mes mor-
ceaux de lave, & je leur dis qu'ils
étoient à leur service ; mais ils les
refusèrent, en répondant que j'é-
tois le maître de l'emporter toute,
puisque'elle avoit ruiné le plus beau
pays de la Sicile. L'un d'eux prenant
alors avec les autres un ton magis-
tral & de supériorité, les fit placer
en cercle autour de lui, & se mit à

32 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» m'interroger avec beaucoup de sang
 » froid & de gravité. J'avois peine à
 » m'empêcher de rire ; mais , comme
 » j'étois seul au milieu de ces hom-
 » mes à moitié sauvages , & à quel-
 » que distance du village , je craignis
 » de les offenser. Il voulut que je lui
 » répondisse , d'une manière vraie &
 » précise , quelles étoient réellement
 » les raisons qui nous avoient engagés
 » à faire un voyage si fatigant & si
 » désagréable ? Je lui jurai , sur mon
 » honneur , que nous n'en avions point
 » d'autre que la curiosité d'examiner
 » le mont Etna : surquoi ils se dirent
 » les uns aux autres en riant : *un bel*
 » *ragione questo , non è verò ; voilà une*
 » *belle raison ; cela n'est pas vrai.* Mon
 » interrogateur me demanda alors de
 » quel pays nous étions : je lui dis que
 » nous étions Anglois. *E dove è loro*
 » *paese* , ajouta-t-il ; (*où est ce pays ?*)
 » Je lui dis qu'il étoit fort loin d'ici ,
 » de l'autre côté du monde : *e Credono*
 » *in Christo quelli Inglesi* , continua-t-il ;
 » *croient-ils en J. C. ces Anglois ?*) Je
 » répondis en riant qu'oui. *Ah !* dit-il
 » en branlant la tête , *mi pare che non*

» *credono troppo ; (il me semble qu'ils*
 » *n'y croient pas trop.)* L'un de la com-
 » pagnie remarqua alors qu'il avoit en-
 » tendu parler de quelques Anglois
 » qui , à différens temps , étoient ve-
 » nus visiter le mont Etna , sans que
 » jamais on pût en deviner les mo-
 » tifs , mais qu'il se rappelloit très-
 » bien d'avoir ouï dire à quelques-
 » uns de leurs vieillards que les An-
 » glois avoient une Reine enterrée
 » dans la montagne depuis un grand
 » nombre d'années , & qu'on suppo-
 » soit que , par dévotion ou par respect
 » pour sa mémoire , ils venoient lui
 » rendre ces visites. Je l'assurai que les
 » Anglois n'avoient pas beaucoup
 » d'égards pour leurs Reines pendant
 » leur vie , & qu'après leur mort ils ne
 » s'en embarassoient en aucune maniè-
 » re. Cependant , comme tous les autres
 » confirmoient son témoignage , je
 » crus qu'il ne falloit pas les contre-
 » dire : mais j'étois très-curieux de
 » sçavoir qui pouvoit être cette Reine.
 » Ils dirent que je la connoissois mieux
 » qu'eux , en ajoûtant pourtant qu'elle
 » s'appelloit *Anne*. Je ne pouvois pas

34 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» concevoir pourquoi il étoit ici ques-
 » tion de la Reine *Anne*, lorsque l'un
 » d'eux m'éclaira sur cette matière,
 » en disant qu'elle étoit femme d'un
 » Roi qui avoit été Chrétien, qu'elle
 » le rendit hérétique, & qu'elle a été
 » condamnée pour cela à brûler éter-
 » nellement dans l'Etna; en un mot,
 » je reconnus qu'il s'agissoit de la pau-
 » vre *Anne de Boulen*. Dès que j'eus
 » prononcé ce nom : *si signor*, s'écria-
 » t-il, *l'istessa*, *l'istessa*, *la conosco me-*
 » *glio che noi* : oui, Monsieur, c'est
 » elle-même, vous la connoissez mieux
 » que nous. Je lui demandai si son mari
 » y étoit aussi, puisqu'il méritoit ce
 » supplice bien mieux qu'elle ? *Sicuro*,
 » dit-il, *assurément*, ainsi que tous
 » ses sujets hérétiques; & si vous êtes
 » de ce nombre, vous n'avez pas be-
 » soin d'être en peine d'y aller; vous
 » êtes sûr de les y trouver un jour.
 » Je le remerciai, & j'allai rejoindre
 » notre compagnie, après m'être fort
 amusé de cette conversation ».

La description que donne le voya-
 geur Anglois du mont Etna est un
 des meilleurs morceaux de son ou-

vrage ; il faut le lire en entier, si l'on veut se former une idée complète de ce redoutable Volcan. Je me contenterai d'extraire quelques-unes des observations de M. *Brydone*. Toute la montagne de l'Etna est divisée en trois régions distinctes, appelées *la regione culta*, *la région fertile* ; *la regione sylvestra*, *la région des bois* ; *la regione deserta*, *la région stérile*. Elles sont toutes trois aussi différentes par le climat & les productions, que les trois zones de la terre. La première région environne le pied de la montagne, & forme de tous côtés le pays le plus fertile du monde, jusqu'à la hauteur d'environ quatorze ou quinze milles où commence la région des bois. Toute cette première région est une étendue immense de lave, qui, après un grand nombre de siècles, s'est enfin convertie en un sol très-riche. Ses fruits, ses figues en particulier, passent pour les plus beaux & les plus délicats de la Sicile. La région des bois de l'Etna occupe un espace d'environ huit à neuf milles de hauteur ; elle forme tout au tour de la mon-

tagne une zone ou ceinture du plus beau verd qu'il soit possible d'imaginer. » Dès que nous fûmes entrés ; » dit l'auteur , dans ces forêts délicieuses , nous nous crûmes transportés dans un autre monde. L'air » qui auparavant étoit brûlant , étoit » alors frais & rafraîchissant ; & toutes les routes étoient embaumées de » mille parfums qu'exhaloient les riches plantes aromatiques dont le » terrain est couvert. La plus grande » partie de cette région offre réellement les lieux les plus enchanteurs » de la terre ». La région déserte est marquée par une zone de neige & de glace qui s'étend à la distance d'environ huit milles ; au milieu de cette zone , le grand cratère de la montagne élève sa tête enflammée. Ce cratère est un cercle d'environ trois milles & demi de circonférence ; il va en pente de chaque côté , & forme une excavation qui ressemble à un vaste amphithéâtre. Il en sort de plusieurs endroits des nuages d'une fumée sulfureuse , qui , à l'instant où elle est portée hors du cratère , roule vers le

bas de la montagne comme un torrent. Le cratère est si chaud qu'il est très-dangereux, s'il n'est pas même impossible, d'y descendre. D'ailleurs, la fumée est très-incommode, & en plusieurs endroits, la surface est si glissante qu'on a vu des hommes y tomber & payer leur témérité de leur vie.

» Nous examinâmes, dit M. *Brydone*,
 » ce gonffre effrayant, si célèbre dans
 » tous les âges, avec une espèce de
 » respect mêlé d'horreur, & nous ne
 » fûmes pas surpris qu'on l'ait regardé
 » comme le séjour des Damnés. Quand
 » on pense à l'immensité de sa pro-
 » fondeur, à l'étendue des antres &
 » des cavernes d'où sont sorties tant
 » de laves, à la force que doit avoir
 » le feu intérieur pour élever ces
 » laves à une si grande hauteur, les
 » soutenir en l'air, avec toutes les
 » circonstances terribles qui accom-
 » pagnent ces explosions ; au bouil-
 » lonnement de la matière, aux se-
 » couffes de la montagne, aux ro-
 » chers enflammés qu'elle vomit, &c :
 » il faut convenir que l'imagination,
 » dans les plus grandes terreurs, doit

» à peine se former l'idée d'un Enfer
» plus redoutable ».

L'élévation du mont Etna n'a pas encore été jusqu'ici mesurée d'une manière exacte. *Kircher* prétend l'avoir trouvée de 4000 toises Françaises, hauteur plus considérable que celle d'aucune autre montagne connue de notre globe. Les Géomètres d'Italie sont encore plus absurdes : quelques-uns disent qu'il est élevé de huit milles, d'autres de six, d'autres de quatre. *Amici*, le dernier & le plus exact de ceux qui ont entrepris ce travail, suppose son élévation de trois mille deux cents soixante-quatre pas; mais M. *Brydone* croit qu'il se trompe encore de beaucoup, & que la hauteur de l'Etna ne passe pas 12000 pieds, ou un peu plus de deux milles. La circonférence de sa base, selon les mesures du Chanoine *Recupero*, est de 183 milles.

J'oubliois, Monsieur, de vous faire part d'un fait très-extraordinaire que l'auteur rapporte & donne pour incontestable, en parlant de la fameuse éruption de 1669. Un vignoble, ap-

partenant à une maison de Jésuites, se trouva exactement dans le chemin du torrent de lave que vomissoit le Volcan. Le sol de ce vignoble étoit formé d'une ancienne lave, probablement peu épaisse en surface, & qui avoit au-dessous un grand nombre de cavernes & de crevasses. La lave liquide, entrant dans ces cavités, les remplit bientôt, & souleva par degrés le vignoble; & les Jésuites, qui s'attendoient à tout moment à le voir englouti, contemplèrent, avec le plus grand étonnement, tout leur champ qui commençoit à se mouvoir. Il fut ainsi porté sur la surface de la lave jusqu'à une distance considérable, & quoique la plus grande partie de ce vignoble ait été détruite alors, il en subsiste cependant encore aujourd'hui quelques restes.

La célèbre ville de Syracuse, au rapport du voyageur Anglois, ne conserve plus rien aujourd'hui de son ancienne splendeur; il ne reste que des ruines de cette cité guerrière & opulente, qui fut long-temps la rivale de Rome. De tous les monu-

mens qui la décoroient , il ne subsiste en entier que la fameuse *Oreille de Denys le Tyran* , qu'il a été impossible de détruire. C'est une caverne d'une grandeur énorme, creusée dans un roc très-dur , & qui a exactement la forme d'une oreille humaine. Sa hauteur perpendiculaire est d'environ 80 pieds , & elle n'en a pas moins de 250 de long. On dit qu'elle étoit construite de façon que tous les sons qui s'y produisoient , étoient rassemblés & réunis , comme dans un foyer, en un point qui s'appelloit le *Tympan*. Le tyran avoit fait faire au haut du tympan un petit trou qui communiquoit à une chambre où il avoit coutume de se cacher. Il appliquoit son oreille à ce trou , & l'on croit qu'il entendoit distinctement tout ce qui se disoit dans la caverne. Dès que cet ouvrage fut achevé & qu'on en eut fait l'épreuve, il fit mettre à mort tous les ouvriers qui y avoient travaillé. Il y emprisonna ensuite toutes les personnes qu'il regardoit comme ses ennemis ; & , après avoir entendu leur conversation, il jugeoit de leur crime , &

les condamnoit ou les renvoyoit absous. L'écho y est prodigieux & beaucoup plus fort que celui de toutes les autres cavernes connues. Les trous faits dans le rocher pour y enchaîner les prisonniers y subsistent encore.

Platon avoit été autrefois si frappé du luxe des maisons & des tables d'Argigente, qu'il disoit de ses habitans : *ils bâtissent comme s'ils ne devoient jamais mourir, & ils mangent comme s'ils n'avoient qu'une heure à vivre.* Pour mieux faire connoître cette ville, ce même Philosophe raconte une histoire qui montre que les mœurs de la jeune noblesse des Anciens & de celle d'aujourd'hui sont assez ressemblantes. Des jeunes gens de la première distinction se trouvèrent tellement ivres après un grand repas, qu'à force de chanceler & de tomber les uns sur les autres, ils imaginèrent qu'ils étoient en pleine mer, assaillis par une tempête, & ils commencèrent à se croire dans le danger le plus prochain de périr. Enfin, ils décidèrent que la seule manière de sauver leur vie étoit d'al-

léger le vaisseau, &, d'un commun accord, ils jettèrent par les fenêtres les meubles les plus riches des appartemens, au grand étonnement de la populace ; ils ne cessèrent leur extravagance que lorsque la maison fut entièrement nue. Cet édifice, en mémoire de cette folie, fut appelé dans la suite, *le Trirème* ou *le Vaisseau*. Un dîner splendide, au quel M. *Brydone* fut invité chez l'Evêque avec toute la Noblesse du pays, le convainquit que les Agrigentins n'avoient pas encore aujourd'hui dégénéré de leur ancien caractère : » la plupart, dit-il, » étoient ivres avant que de sortir de » table, &, en les voyant chanceler, » je commençois à craindre que la » scène des *Trirèmes* ne se renouvelât. Ils nous prièrent de leur faire » du punch, liqueur dont ils avoient » souvent entendu parler, mais dont » ils n'avoient jamais goûté. On nous » apporta sur le champ les ingrédiens » nécessaires, & nous réussîmes si » bien, qu'ils le préférèrent à tous les » vins qu'on avoit servis en grand nombre. Ils en burent tant que je m'at-

» tendois à les voir tomber par terre.
 » Ils l'appelloient *Pontio* ; ils bar-
 » bouilloient , d'un ton de voix fort
 » haut , des éloges en son honneur ,
 » & ils disoient , en faisant allusion à
 » *Ponce-Pilate* , que *Pontio* étoit un
 » bien meilleur homme qu'ils ne l'a-
 » voient cru. Un d'entr'eux , Chanoine
 » respectable , fut très-malade , &
 » tournant vers moi des yeux mou-
 » rans & en branlant la tête , il me
 » dit avec un soupir : *Ah ! Seigneur Ca-*
 » *pitaine* , je sçavois bien que *Pontio*
 » étoit un grand traître. Un autre qui
 » l'entendit , repartit sur le champ :
 » *Seigneur Chanoine* , ne dites rien con-
 » tre *Ponce Pilate* ; souvenez - vous que
 » sans lui vous ne seriez pas Chanoine ,
 » & son Excellence ne seroit pas Evê-
 » que ; n'oubliez pas ainsi vos amis ».

Le Voyageur arrive enfin à Palerme,
 Capitale de toute la Sicile. Il décrit
 cette Ville , & entre dans des dé-
 tails très - intéressans sur son climat ,
 sur les curiosités qu'elle renferme ,
 sur le génie & les usages de ses ha-
 bitans. Le faste des carosses & des
 équipages est extraordinaire dans Pa-

lerme; un noble Sicilien se croiroit déshonoré s'il marchoit publiquement à pied. Il semble être persuadé que sa dignité augmente par le repos de ses jambes, & qu'un homme ne peut être respectable, s'il ne se fait bercer la moitié de sa vie sur un sofa ou dans une voiture. Pour montrer combien ce préjugé est enraciné chez cette Nation, le Voyageur Anglois peint l'inquiétude & l'industrie de son Valet Sicilien, pour sauver à son Maître le déshonneur de paroître à pied dans les rues de Palerme. » Dès » que nous eûmes, dit-il, quitté le » couvent des Capucins, (situé à » quelques milles de Palerme) notre » voiture se brisa. Nous étions en- » core fort éloignés de la ville, & » comme la promenade à pied est » déshonorante en ce Pays, nous » manquâmes, par cet accident, de » perdre l'honneur de notre rang. Ce- » pendant *Philippe*, notre Valet Sici- » lien, eut soin de faire tant de bruit » dans les environs que notre di- » gnité n'en souffrit pas beaucoup. Il » se tenoit à peu de distance devant

» nous , en pestant & jurant tout le
 » long du chemin contre les maudites
 » voitures pourries du pays. Il crioit
 » à haute voix qu'il n'y avoit rien
 » de si infâme dans le monde , que de
 » voir à Palerme , la Capitale de
 » toute la Sicile , des *Signori* comme
 » nous obligés de marcher à pied ,
 » & que la Ville ne se laverait ja-
 » mais de cette tache. Il demandoit à
 » toutes les personnes qu'il rencon-
 » troit , si l'on ne pouvoit point avoir
 » des carrosses ou d'autres voitures pour
 » de l'argent. A peine étions - nous ar-
 » rivés au milieu de la rue , que
 » plusieurs Gentils-hommes de notre
 » connoissance nous offrirent la leur ;
 » ils prenoient beaucoup de part à
 » l'affront que nous avions essuyé ».

Je vous invite , Monsieur , à lire
 dans l'ouvrage même les détails
 qu'on y trouve sur la superbe fête
 de Sainte *Rosalie* , Patrone de Pa-
 lerne. Cette solennité dure plu-
 sieurs jours ; l'auteur décrit les illu-
 minations , les arcs de triomphe ,
 les feux d'artifice , les courses de
 chevaux , les concerts , les assem-

blées, &c, qui l'accompagnent; il avoue qu'il ne croit pas qu'on solennise, en quelque partie de l'Europe que ce soit, aucune Fête de Saint avec autant d'éclat & de magnificence. Je me borne à la description qu'il fait du char triomphal qui porte l'auguste Patrone des Palermains. » La Fête, dit M. *Brydone*, a
 » commencé sur les cinq heures du
 » matin par la procession de Sainte
 » *Rosalie* qui a été traînée avec la plus
 » grande pompe dans toute la Ville. Le
 » char de triomphe étoit précédé d'un
 » détachement de Cavalerie avec des
 » trompettes & des tymbales, & tous
 » les Officiers de la ville en habit uni-
 » forme: c'est une machine énorme;
 » elle a 30 pieds de large & plus
 » de 80 de haut; elle est beaucoup
 » plus élevée que les plus hautes mai-
 » sons de Palerme. La forme de sa
 » partie inférieure ressemble à celle
 » des galères Romaines; mais elle se
 » grossit en s'élevant, & le frontif-
 » pice, qui est ovale, forme une es-
 » pèce d'amphithéâtre, où il y a des
 » sièges, ainsi que sur les théâtres.

» c'est la place du grand orchestre.
 » Elle étoit remplie d'une troupe très-
 » nombreuse de Musiciens, placés en
 » rang l'un au-dessus de l'autre. Au-
 » dessus & derrière cet orchestre ,
 » s'élève un grand dôme soutenu par
 » six belles colonnes d'ordre corin-
 » thien , & orné de figures de Saints
 » & d'Anges ; au sommet du Dôme ,
 » on voit une Statue gigantesque en
 » argent de Sainte *Rosalie*. Toute la
 » machine est ornée d'orangers , de
 » pots à fleurs & de gros arbres de
 » corail artificiel : le char s'arrêtoit
 » tous les cent pas ; alors l'orchef-
 » tre jouoit un morceau de musique ,
 » accompagné de chants en l'honneur
 » de la Sainte. Il ressembloit à un
 » grand Château mouvant , & rem-
 » plissoit entièrement la rue d'un côté
 » à l'autre ; il n'avoit pas même pour
 » se mouvoir un espace proportionné
 » à sa grosseur. Cet édifice prodigieux
 » étoit traîné par 56 mules très-for-
 » tes , caparaçonnées d'une manière
 » curieuse , rangées sur deux files , &
 » montées par 28 postillons , habillés
 » d'étoffes d'or & d'argent , & por-

» tant des plumes d'autruches à leur
 » chapeau : toutes les fenêtres & les
 » balcons des deux côtés de la rue
 » étoient remplis de spectateurs bien
 » vêtus, & le char étoit suivi par des
 » millions de personnes de la popu-
 » lace ».

» Malte, dit M. *Brydonne*, est peut-
 » être le seul pays du monde où le
 » duel soit permis par la Loi. Comme
 » tout cet établissement est originai-
 » rement fondé sur les principes ro-
 » manesques de la Chevalerie, l'abo-
 » lition du duel n'a jamais pu être
 » d'accord avec ces principes ; on y
 » a mis cependant des restrictions qui
 » en diminuent beaucoup les abus ;
 » elles sont assez curieuses. Les com-
 » battans sont obligés de décider leur
 » querelle dans une rue particulière
 » de la Ville, & , s'ils osent se battre
 » ailleurs, ils sont sujets à la rigueur
 » de la Loi. Ce qui n'est pas moins
 » singulier & leur est plus favorable,
 » c'est qu'ils sont contraints, sous les
 » plus sévères peines, de remettre leur
 » épée dans le fourreau, lorsqu'une
 » Femme, un Prêtre ou un Chevalier le
 » leur

eur ordonne. On sent qu'au milieu l'une grande Ville, le duel, soumis à ces restrictions, ne peut presque jamais être bien meurtrier ».

On regrette que l'auteur ne se soit beaucoup étendu sur Malte. Il a peut-être sans doute de répéter ce que d'autres relations nous en apprennent; malgré cet inconvénient, on auroit été bien aise de trouver dans un même volume tout ce qui regarde cette Isle religieuse & Guerrière. Le *Voyage* de M. *Brydone* est, d'ailleurs, très-intéressant & très-curieux. L'auteur est quelquefois un peu diffus; mais ses longueurs qu'on rencontre de temps en temps dans ses récits, empêchent pas que la lecture de son livre ne soit agréable autant qu'instructive. M. *Brydone* observe en philosophe; il saisit & peint avec facilité tout ce qui lui paroît digne d'être connu des hommes éclairés & de leur plaire.

Je suis, &c.

A Paris, ce 10 Mai 1775.
ANN. 1775. Tome II. C

LETTRE III.

Oraison Funèbre de LOUIS XV prononcée dans l'Eglise des RR. PP. Cordeliers à Amiens, en présence de MM. de l'Académie des Belles-Lettres & Arts, le 20 Juillet 1774 ; par M. de Richery, Chanoine de la Cathédrale & Membre de l'Académie. A Paris chez Lacombe rue Christine.

L'ORATEUR, dans cet Eloge, ne s'attache à aucune division bien marquée ; il y expose les vertus du feu Roi & les bienfaits de son règne ; il en tire ce sujet d'instruction, que rien n'est heureux, que rien n'est grand, que rien n'est immortel, que la vertu couronnée par une mort Chrétienne.

M. l'Abbé de Richery retrace la confiance qu'avoient inspirée à tous les peuples de l'Europe le désintéressement, la justice & la droiture de LOUIS XV ; il en cite pour exemple

le célèbre Congrès de Soissons : » Rap-
 » pillez, Messieurs, à votre esprit les
 » jours les plus beaux de la France ,
 » les époques les plus glorieuses de la
 » Monarchie , & trouvez un spectacle
 » plus intéressant que celui que nous
 » offre le Congrès de Soissons. Tous
 » les Rois , tous les peuples de l'E-
 » rope mettant entre les mains de
 » LOUIS la balance de leurs intérêts ,
 » le jugement de leurs querelles , &
 » jusqu'aux prétentions inquiètes d'un
 » honneur délicat , d'une gloire res-
 » pectivement alarmée. Le Ministre
 » heureux, sage & modéré d'un Prince
 » dont il avoit instruit l'enfance ,
 » *Fleury* , parvenu par ses talens , par
 » ses vertus, par ses services , au com-
 » ble du pouvoir , & ne desirant
 » que l'honneur encore plus grand
 » de se voir désormais inutile ; éga-
 » lement éloigné de la magnificence
 » ambitieuse du Cardinal d'*Amboise*
 » & de l'austère sévérité de *Ximé-*
 » *nès* , il n'a ni les hauteurs mena-
 » çantes de *Richelieu* , qui , volant
 » sur les tempêtes au-devant des ora-

» ges , préparoit la sérénité par l'éclat
 » de la foudre , & ramenoit le calme ,
 » le tonnerre à la main ; ni les souples-
 » ses politiques de *Mazarin* , dont l'a-
 » droite sagesse , adoucissant , ména-
 » geant tout , sçavoit assoupir le Dra-
 » gon de l'Etat , & *jouir du trésor de la*
 » *terre*. Toujours simple & grand , tou-
 » jours modeste & désintéressé , le
 » sage *Fleury* , qui , dans cette auguste
 » assemblée , pouvoit paroître le Chef
 » du Sénat de l'Europe , s'empresse
 » d'être seulement témoin d'un spec-
 » tacle si glorieux pour son Prince &
 » si cher à son cœur. Les voilà donc
 » ces Ambassadeurs de tant de puis-
 » sances , attirés par l'estime , la con-
 » fiance & l'amour ; les voilà réunis
 » à l'ombre de ce Trône , dont , au mi-
 » lieu du dernier siècle , ils avoient juré ,
 » promis , espéré la ruine ! LOUIS XIV
 » rendit la France redoutable ; LOUIS
 » XV la fait aimer ».

L'Orateur rapporte au respect & à
 l'attachement inaltérable que LOUIS
 conserva toujours pour la Religion ,
 toutes les prospérités de son regne ,
 Vous applaudirez , Monsieur , au ta-

bleau brillant qu'il en trace : » Com-
 » parons tous les temps ; comptons-
 » les depuis *Charlemagne*. Quel regne
 » fut plus tranquille ? Quel siècle
 » fut plus heureux ? Les jours trop
 » courts, hélas ! de l'immortel *Henri*
 » *IV* ? Mais quel levain fatal restoit
 » encore de nos discordes civiles ! Les
 » belles, les triomphantes années de
 » *Louis XIV* ? Mais de combien de
 » maux, de quels affreux désastres
 » n'ont-elles pas été suivies ! Malheu-
 » reux dans la guerre & dans la poli-
 » tique, *Louis XII* fut consolé par
 » l'amour de son peuple ; mais son
 » peuple souffroit. Que de sang, que
 » de pleurs ne coûta pas à la France
 » épuisée la valeur de *François I* ! Les
 » temps mêmes de Saint *Louis* & de
 » *Philippe-Auguste* virent nos dissen-
 » tions intestines, nos calamités do-
 » mestiques, & les malheurs plus fu-
 » nestes encore des guerres de l'O-
 » rient : tant le bonheur public est
 » rare ! Tant il est difficile de gouver-
 » ner un peuple & de le rendre heu-
 » reux !

» Qu'avons-nous vu sous le gou-

» plus ces Campagnes qui n'offroient
 » que des ronces, au petit nombre
 » des Laboureurs forcés de les négli-
 » ger. La France entière paroît à mes
 » regards un champ précieux & fer-
 » tile, qu'un Cultivateur, instruit &
 » laborieux, force de répondre à sa
 » plus avide espérance.... LOUIS, du
 » haut de son Trône, a versé le jour
 » & l'honneur sur le plus respectable
 » & le plus utile des Arts. Des so-
 » ciétés sçavantes, établies par les
 » soins de LOUIS, ont fait de l'agri-
 » culture l'unique objet de leurs tra-
 » vaux & de leurs découvertes; plus
 » de plaines ingrates, plus de côteaux
 » incultes, plus de vallées stagnantes
 » sous un limon fangeux, &, sur
 » leurs arides sommets, plus de mon-
 » tagnes totalement infructueuses ».

L'Orateur exhorte l'auguste succes-
 seur de LOUIS XV à étendre ses soins
 bienfaisans sur ces hommes dévoués
 au plus pénible, comme au plus né-
 cessaire des Arts. » Achevez, jeune
 » Monarque, ce que LOUIS a com-
 » mencé, & ce que sa bonté pater-
 » nelle auroit achevé sans doute.

» Que votre nom sera grand dans
 » l'univers, s'il est béni sous les ca-
 » banes ! Généreux Prince, il l'est
 » déjà. Nous avons entendu le cri de
 » votre cœur, & l'espérance a ranimé
 » vos peuples. Vous ne souffrirez pas
 » qu'on arrache tous les fruits d'un
 » pénible travail à ces bras fatigués
 » qui fécondent la terre; ils vivront
 » ces infortunés si nécessaires à l'Etat;
 » ils se nourriront avec reconnoissance
 » d'un pain que nous devons nous-
 » mêmes à leurs sueurs. La tendresse
 » & la joie feront couler de douces
 » larmes, & vous serez nommé dans
 » tous leurs vœux. Plus ils seront heu-
 » reux, plus ils vous seront utiles; &
 » votre regne, à jamais mémorable,
 » peut voir encore cet Empire dou-
 » bler ses moissons & ses habitans,
 » vos véritables trésors & votre puis-
 » sance réelle ».

Ces morceaux suffisent, Monsieur,
 pour vous donner une idée des ta-
 lens de l'Orateur de l'Académie d'A-
 miens. Il a répandu dans cet éloge
 Funèbre beaucoup d'esprit & d'ima-
 gination.

54 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

» vernement de LOUIS XV ? La
» France paisible & respectée ; les
» fléaux publics prévenus , écartés
» avec prudence , soulagés , dissipés
» avec zèle ; la sûreté de tous le
» droits , de tous les biens , dans tous
» les temps , dans tous les ordres ; le
» calme rétabli dans l'Eglise ; les Chefs
» du Sanctuaire honorant le choix du
» Roi très-Chrétien ; les Ministres du
» Trône portant jusqu'au fond des Pro-
» vines les rayons de sa justice & de
» sa bienfaisance ; le Guerrier encou-
» ragé par un espoir plus brillant &
» par un prix plus durable ; nos Arse-
» naux plus pleins , plus redoutables ;
» nos Troupes mieux instruites &
» mieux disciplinées ; partout l'image
» des combats , dans le sein de la
» paix , écartant les alarmes de la
» guerre par le soin de s'y préparer ;
» les Talens & les Arts employés uti-
» lement ; le mérite recherché par la
» faveur , animé par la récompense.
» Qu'avons-nous vû ? Un Roi Père
» d'un Peuple , modérateur , ami de
» tous les Peuples , tenir en main la ba-
» lance des Nations , & présider aux

» mouvemens de l'Europe ; Vienne &
 » Constantinople, l'Orient & l'Occi-
 » dent, le choisir pour arbitre, admirer
 » sa sagesse, & respecter sa loi. Qu'a-
 » vons-nous vû ? Le sang de la France
 » assis sur le trône de Naples, conso-
 » ler enfin les *Nemours*, les *Lautrecs*,
 » & venger les disgraces de *Louis XII*
 » & de *François I* ; la Corse, soumise
 » par nos armes, paisible aujourd'hui
 » sous nos loix ; &, par le chef-d'œu-
 » vre le plus heureux de la plus sage
 » politique, cette superbe Aufrasie,
 » l'ancien Royaume de *Lothaire*, ces
 » bords fameux de la Sarre, du Rhin,
 » de la Moselle & de la Meuse, ar-
 » rosés, pendant tant de siècles, du
 » sang de nos ayeux inutilement
 » répandu, la Lorraine enfin deve-
 » nue, sans combats, une de nos
 » Provinces, s'égalant à la France
 » entière par son attachement & sa
 » fidélité ».

M. l'Abbé de *Richery* célèbre avec
 justice la protection & les encour-
 gemens que reçut l'Agriculture sous
 le regne de LOUIS XV. » Ce ne sont

» & ont cru pouvoir la regarder
 » comme une invention nationale.
 » Cependant, on étoit si convaincu
 » du temps de *Lulli* que la Musique
 » dont on le fait aujourd'hui l'inven-
 » teur, étoit étrangère à la Nation,
 » qu'on lui reprochoit d'avoir gâté
 » le goût & le beau simple de *Cambert*. »
 Comment donc se fait-il que nos com-
 positions soient aujourd'hui si dif-
 férentes de celles des Italiens auxquels
 nous sommes redevables de notre
 Musique ? C'est que cet Art n'a cessé
 de faire des progrès en Italie, tandis
 qu'en France on l'a laissé dans l'en-
 fance où on l'avoit reçu. *Lulli* a eu
 l'attention de conserver la prosodie
 de la langue Françoise trop négligée
 par ses successeurs : mais ses compo-
 sitions sont monotones & dénuées
 d'images. Le génie de *Rameau* a brillé
 dans les airs de danse & dans les
 chœurs : mais le goût qu'il eut pour
 l'harmonie lui a fait négliger la mé-
 lodie ; son chant est quelquefois dur
 & désagréable. Le principal Interlo-
 cuteur de ce *Dialogue*, le Signor *** ;
 approuve beaucoup le nouveau genre
 de Musique introduit parmi nous de-

puis une vingtaine d'années par le sieur *Duni* qui, dit-il, a respecté la prosodie de la Langue jusques dans les moindres parties de ses compositions. Il convient qu'il y a de très-beaux morceaux, qu'il y a un chant brillant & expressif dans les compositions de ceux qui se sont exercés depuis dans le même genre. Il reproche à quelqu'un d'eux de ne pas assez éviter le trop grand bruit de l'orchestre, qui doit nécessairement couvrir la voix pour laquelle il est cependant fait.

Après ces réflexions préliminaires, après avoir proposé d'établir en France des écoles de Musique à l'instar des *Conservatoires* de Naples & de Venise, le Signor *** donne des préceptes sur l'art du chant qui ne peuvent guères trouver de contradicteurs raisonnables : car ils sont fondés sur la nature de la voix & des organes qui la produisent. » La première chose, » dit-il, qu'un Maître, chargé d'ap- » prendre l'art du chant à un jeune » Elève, doit se proposer, est de bien » connoître le caractère de la voix » qu'il doit former Lorsqu'un » Maître s'est assuré du caractère de

62 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» voix de son élève , il ne doit le
» faire chanter que dans le ton qui
» lui est propre , & ne pas faire comme
» la plûpart de ceux que vous ap-
» pellez Maîtres de Chant , qui , lors-
» qu'ils ont une voix de basse , la
» font chanter moitié taille & moi-
» tié basse , & qui forcent les voix
» de taille pour les faire arriver à la
» haute-contre , la haute-contre pour
» la faire atteindre au-dessus. Un au-
» tre défaut , très-commun à ces Maî-
» tres , & que je voudrois qu'on évi-
» tât avec le plus grand soin , c'est
» que , lorsqu'ils trouvent un certain
» corps de voix , ils font crier leur
» élève pour l'augmenter ; mais ils
» manquent doublement leur but ;
» car par-là ils forcent sa voix , dé-
» rangent l'organe ; & l'élève qui ne
» s'entend pas , chante faux. Il ne
» suffit pas que le Maître conserve à
» la voix son volume naturel ; il faut
» qu'il habitue de bonne - heure son
» élève à ouvrir la bouche d'un air
» gracieux , comme une personne qui
» commence à rire , & à tenir tou-
» jours la tête droite , même un peu
» relevée. Ne croyez pas , Monsieur ,

» que ce dernier précepte n'ait pour
 » but que de donner de la grace au
 » chanteur ; cette attitude est essen-
 » tiellement nécessaire pour donner
 » à l'organe de la voix la liberté de
 » se développer d'une façon libre &
 » aisée , & d'exécuter tous les mou-
 » vemens qui doivent contribuer à
 » produire le chant le plus parfait ».
 Le Signor * * * prouve l'importance
 de ce précepte en développant ce mé-
 chanisme de la voix.

Je ne vous dirai rien , Monsieur , du
 second *Dialogue* que nous donne Ma-
 demoiselle *de Villers*. Il renferme des
 préceptes pour la composition. Il
 n'appartient sans doute qu'aux Artis-
 tes de prononcer un jugement assuré
 sur cet objet. Je me contenterai de
 vous dire que j'ai trouvé vers la fin
 une assertion qui m'a surpris. Le Si-
 gnor * * * prétend qu'il est plus fa-
 cile de composer un grand Opéra
 qu'un Opéra-Comique. Pour moi ,
 j'aurois imaginé que l'Opéra de *Cas-
 tor* de Rameau ou l'*Iphigénie* de M.
 le Chevalier *Gluck* ont dû coûter plus
 de peine & de travail que *Rosé &
 Colas, Silvain, la Clochette, &c, &c, &c,*

64 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

*Indications des Nouveautés dans les
Sciences, la Littérature & les Arts.*

CODE du Faux ou Commentaire sur l'Ordonnance du mois de Juillet 1737, avec des Notes sur chaque Article ; une Instruction pour les Experts en matière de Faux ; plusieurs questions de Droit concernant le crime de Faux, & un Recueil des Edits, Arrêts, & Réglemens concernant les peines contre les Faussaires. Par feu M. François Serpillon, Lieutenant - Général - Criminel Honoraire & Conseiller-Civil aux Bailliage, Chancellerie, aux Contrats & Siège Présidial d'Autun ; un volume in-4^o de près de 500 pages ; à Lyon chez Gabriel Regnault Libraire rue Mercière, & à Paris chez Durand Neveu Libraire rue Galande ; prix 12 livres. L'Ordonnance de 1670, donnée par Louis XIV, sur la Procédure Criminelle, ne contenoit pas des règles assez étendues par rapport à la matière du Faux. Il falloit une loi plus détaillée & plus claire au sujet des formalités à observer dans l'instruction concernant ce crime. C'est à quoi l'Ordonnance de Louis XV du mois

de Juillet 1737 a très-amplement pourvu. Cette nouvelle Loi, si sage & si lumineuse, est principalement l'ouvrage de M. le Chancelier d'Aguesseau, ce Magistrat immortel qui consacra toute sa vie à nous composer un Corps de Jurisprudence, que, par malheur pour l'humanité, il n'a pas eu le temps de compléter. Le *Commentaire* que je vous annonce de feu M. Serpillon est très-estimé des Criminologistes.

Plan d'Éducation & les moyens de l'exécuter ; par Dom de Vienne Religieux Bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, Historiographe de la Ville de Bordeaux. Seconde Edition, Brochure in-8° de 36 pages ; à Paris chez Edme & Crapart Libraires, l'un rue Saint Jean-de-Beauvais, l'autre rue de Vaugirard. L'auteur, dans cet écrit, propose, pour l'Éducation, un Etablissement qui, selon lui, en réunira toutes les parties, & remplira chaque objet dans toute son étendue. Il en trace le plan ; il en indique les moyens. Le résultat de son projet est que, sans aliéner aucun fonds, sans même être obligé

66 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

de faire l'avance la plus légère , on verra naître insensiblement le plus vaste , le plus beau , le plus utile de tous les Colléges , qui , conduit à sa perfection dans un petit nombre d'années , possédera pour plus de deux millions de bâtimens & d'effets relatifs à son institution ; & , sans hausser le prix des pensions , on retirera , chaque année , après avoir amplement satisfait à toutes les charges , plus de cent mille livres de bénéfice. Ces promesses sont grandes & magnifiques ; faites par Dom de Vienne , écrivain judicieux & sçavant , on peut croire qu'elles ne sont point au-dessous de la réalité.

Essai sur les moyens d'améliorer la salubrité du séjour de Nancy ; par M. Coste Médecin de l'Hôpital Royal & Militaire de cette Ville. Mémoire couronné à l'Académie Royale des Sciences , Arts & Belles-Lettres de Lorraine , le 8 Juin 1774. Brochure in-8° de 52 pages ; à Nancy chez J. B. Hyacinthe le Clerc Imprimeur de l'Intendance. Le mérite de l'Auteur dans cet Essai est d'avoir rassemblé sous un même point

de vûe tous les abus qui rendent dangereux le séjour de Nancy, d'avoir assigné le vice dominant de l'air de cette Ville, & d'en avoir déduit avec méthode les conséquences physiques & les précautions économiques. & médicales, dont ses observations entraînent la nécessité. L'utilité de cet ouvrage ne doit pas se borner à la ville de Nancy. Toutes les autres villes du Royaume & du monde entier peuvent profiter, sinon dans la totalité, du moins à quelques égards, des réflexions patriotiques & des vûes excellentes de M. Coste.

Le Courier d'Avignon. La Gazette, connue depuis 1733 sous le titre de *Courier d'Avignon*, avoit été supprimée par la réunion de cette Ville à la Couronne de France; on y avoit substitué la *Gazette de Monaco*; mais les droits & l'ancienne possession du *Courier d'Avignon* avoient été ménagés & respectés, pour ainsi dire, dans le privilège même accordé pour la Feuille de Monaco, & dans les conventions faites à ce sujet: » Cette Gazette, y est-
» il dit, substituée à celle d'Avignon

» qui a été supprimée, pourra, *tant*
que durera cette suppression, être in-
 »troduite dans le Royaume ». Cette
 suppression a été révoquée, & le
Courier d'Avignon va reparoître. Avi-
 gnon & le Comtat font rendus à leur
 ancien Maître, & les deux Puissances,
 dont l'une gouverne & l'autre pro-
 tège ce pais, favorisent également
 cette Feuille périodique. Vous la con-
 noissez de réputation, Monsieur, &
 vous sçavez que, dans tous les temps,
 elle a eu le plus grand succès. Cet
 avantage étoit dû, en partie, à la
 position où se trouve la ville d'Avi-
 gnon, à son voisinage de Marseille,
 de l'Italie & du Levant, à sa liaison
 intime avec la Cour de Rome. Dans
 le cas où ces lieux deviendroient le
 théâtre d'événemens remarquables,
 aucune Gazette, sans contredit, ne
 pourroit se flatter de donner des Nou-
 velles aussi fraîches, aussi sûres, aussi
 multipliées. Mais, indépendamment
 du fléau redoutable de la Guerre dont
 il est à souhaiter que ces climats n'aient
 jamais à gémir, les auteurs du *Cou-
 rier d'Avignon* ne manqueront pas

plus de matériaux que les autres Nouvellistes de l'Europe. Ils feront même à portée d'avoir des correspondances plus nombreuses & plus promptes. Voici les conditions auxquelles on peut se procurer cette Gazette. 1^o on souscrit à Avignon chez *Jean-Joseph Niel* seul Imprimeur de Sa Sainteté, rue de la Balance. 2^o L'abonnement sera de 12 livres par an pour les personnes qui prendront le *Courier* chez l'Imprimeur, & de 18 livres pour celles à qui on l'enverra par la Poste, franc de port par-toute la France & jusqu'à ses frontières pour les Pais Etrangers. 3^o On pourra s'abonner dans tous les temps, à son choix, pour l'année entière ou pour fix mois. 4^o On mettra l'argent, franc de port, au Bureau de la Poste le plus près du lieu où l'on voudra recevoir le *Courier*, & l'on adressera au même Imprimeur la Lettre d'avis où il y aura l'adresse exacte de la personne qui voudra s'abonner. Cette Lettre sera affranchie, ainsi que les *Avis* qu'on voudra faire insérer dans le *Courier*.

& qu'on aura soin de faire parvenir avec la rétribution d'usage. 5° Le *Courier* contiendra quatre pages d'impression in-4°. 6° Il paroîtra deux fois par semaine, le Mardi & le Vendredi.

*Observations sur différens Cas singuliers, relatifs à la Médecine Pratique, à la Chirurgie, aux Accouchemens & aux Maladies Vénériennes; auxquelles on a joint quelques Réflexions en faveur des Etudians, &c; par M. Fichet de Fléchy Docteur en Médecine, ancien Médecin des Armées du Roi en Allemagne, ci-devant Médecin & Chirurgien-Major en Chef des Troupes de S. A. S. Electorale Palatine à Dusseldorp, Inspecteur-Général de ses Hôpitaux, &c. Un Volume de près de 600 pages. Je vous ai parlé autrefois * de ce livre, estimé par les plus habiles Médecins comme un ouvrage historique, méthodique & dogmatique. On l'a vendu jusqu'à présent 2 livres 10 sols. M. de Fléchy, en faveur des Etudians, le laisse à vingt-cinq sols. Il se trouve à Paris*

* Voyez l'Année Littéraire 1761. Tome 7^e page 18.

chez *Pyre* Libraire rue Saint-Jacques
au-dessus des Jacobins, *Colas* Libraire
Place de Sorbonne & *Couturier* Li-
braire Quai des Augustins.

*Journal Littéraire Dédié au Roi (de
Prusse) par une Société d'Académiciens.
A Berlin chez G. J. Decker Imprimeur
du Roi.* Ce Journal est composé de
cinq parties égales ; la première toute
consacrée à des ouvrages de Mathé-
matiques, pures ou mixtes ; la se-
conde à des ouvrages de physique
générale & expérimentale ; la troi-
sième à des ouvrages de philosophie
spéculative ; la quatrième à des ou-
vrages de Littérature ; la cinquième à
l'annonce des ouvrages non analysés ;
aux Nouvelles Littéraires , & à de
petites Pièces fugitives. On donne
six Volumes par an , un tous les deux
mois ; chaque Volume du prix de 2
livres 10 sols est un grand in-12 d'en-
viron 360 pages , imprimé sur de
beau papier. Cet ouvrage Périodique
a commencé au mois de Septembre
1772 ; cette année , par conséquent ,
il n'y a eu que deux Volumes ; les an-

72 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

nées de 1773 & de 1774 sont complètes ; ce qui forme 14 Volumes in-12 jusqu'au commencement de 1775. Ce Journal se continue avec un succès qu'il mérite par les sçavantes Analyses qu'on y trouve , par les extraits intéressans , par la sagacité de la Critique & par l'impartialité des jugemens. Le prix de la Souscription est de 15 livres de France , en commençant en tel temps de l'année qu'on voudra , & en payant chaque quartier d'avance. On souscrit chez *Decker* à Berlin, & dans les autres Villes chez les principaux Libraires. On peut se procurer actuellement à Paris les deux Volumes de 1772, & les 12 Volumes de 1773 & 1774 chez *Lacombe* Libraire rue Christine, ou chez *M. Rossel* rue du Grand Chantier Hôtel d'Arconville. C'est à ce dernier que les François qui auront quelques Articles à faire insérer dans le *Journal de Berlin* sont priés de les adresser , francs de port.

Je suis, &c.

A Paris ce 12 Mai 1775.

L'ANNÉE

LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Choix de Tableaux tirés de diverses Galeries Angloises par M. BERQUIN. A Paris chez la veuve Duchesne & le Jay rue Saint-Jacques ; Saillant & Nyon rue Saint Jean-de-Beauvais ; Delalain & Monory rue de la Comédie Française , & Ruault rue de la Harpe , un volume in-8°. de 296.

CE *Choix de Tableaux* est une traduction libre des meilleures Feuilles Périodiques dans le genre moral, publiées en Angleterre depuis le *Spectateur*. Tous les morceaux que M. Ber-
 ANN. 1775. Tome II, D

quin a fait passer dans notre langue ; ne méritent pas d'être mis à côté des excellens ouvrages de *Steele* & d'*Adisson* : il en est cependant un assez grand nombre qui , probablement , ne seroient pas désavoués par ces grands Ecrivains. Le portrait d'un certain *Dick Shifter* est très-piquant. C'est un jeune Jurisconsulte à qui des descriptions de la campagne tournent la tête. Ses courses ne s'étoient guères étendues au-delà des faux-bourgs de Londres. Il entend parler d'une petite ferme solitaire , située à dix lieues de la ville dans une vallée délicieuse. Il part pour cette retraite , sans rien dire à ses amis. Les yeux étincelans de plaisir & rempli des plus douces espérances , il admire de sa voiture les collines , les vallons , les bosquets & les jardins qui se succédoient les uns aux autres dans les perspectives. A la fin , il desireroit d'atteindre le but de son voyage , se tourmente dans sa chaise & jure contre son postillon. Arrivé à sa nouvelle demeure , il est charmé des témoignages de cor-

dialité qu'il reçoit : mais , comme ses
 membres étoient brisés par le ca-
 hottement de la voiture , la pre-
 mière chose qu'il demande est un lit.
 Il dort bien , & il attribua son som-
 meil à la pureté de l'air de ces lieux.
 » Je vais donc vivre enfin , disoit il ,
 » avec de bons bergers tels qu'on nous
 » les a peints dans les vallées de l'Ar-
 » cadie , au sein de l'innocence & de
 » la candeur ! Dans l'attendrissement
 » où le jettèrent ces douces réflexions ,
 » il tourna ses pas vers la forêt voi-
 » sine. Les broussailles lui déchiroient
 » les jambes ; un insecte le piqua vi-
 » vement sur le nez ; mais le plaisir
 » d'errer dans un bois sombre & soli-
 » taire lui fit bientôt oublier ces pe-
 » tits malheurs. Il s'affit sous un arbre
 » où il entendit avec plaisir une douce
 » ondée tomber au tour de lui sans le
 » mouiller : image sensible , s'écria-il ,
 » d'une obscurité fortunée ! Ainsi le
 » Sage , du fond de sa retraite , voit
 » tout se bouleverser & se confondre
 » dans l'Univers , & reste inaccessible
 » aux fureurs du Destin. Les réflexions

76. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» philosophiques n'étouffent point les
 » besoins de la nature. *Dick* se surprit
 » dans ses pensées avec un violent
 » appétit. Cependant la pluie avoit
 » redoublé depuis quelques minutes,
 » & le Cie!, chargé d'épais nuages,
 » ne permettoit pas d'espérer qu'elle
 » fut prête à finir. Notre solitaire hé-
 » sita quelque temps à traverser la
 » campagne inondée. Il s'y décida en-
 » fin tout à coup, pressé par l'ennui
 » & par la faim, & déjà mouillé jus-
 » qu'aux os. Malgré la résolution qu'il
 » avoit prise de bannir toutes les idées
 » qui pourroient lui rappeler le sou-
 » venir de Londres, il ne laissa pas
 » de penser, au milieu de ce déluge,
 » à la commodité des fiacres de *Hay-*
 » *market*. Il arriva enfin tout degou-
 » tant de pluie & de sueur, & il en
 » fut quitte pour changer de vêtemens
 » de la tête aux pieds. Une extrême
 » friandise est presque le seul défaut
 » de *Shifter*. Il voulut se dédommager
 » de sa petite disgrâce par un repas
 » délicat. Malheureusement les four-
 » nisseurs des marchés de Londres

» étoient venus la veille enlever toute
 » la volaille & tout le gibier du can-
 » ton. Il fut obligé de se contenter
 » d'un œuf, d'un morceau de fromage
 » & de quelques fruits. Le Ciel avoit
 » repris sa sérénité. *Dick*, peu embar-
 » rassé de sa digestion, retourna vers
 » son arbre pour y faire encore un
 » peu de philosophie. Les événemens
 » de la journée n'étoient pas propres
 » à y répandre beaucoup de gaîté. Il
 » s'en revint bientôt mécontent de ses
 » méditations. Son Hôteffe, pour le
 » dissiper, lui raconta plusieurs his-
 » toires des Sorciers du village, qu'il
 » trouva fort plaisantes en bâillant de
 » son mieux. Il demanda ensuite les
 » papiers publics. On ne put trouver
 » dans toute la maison que le dernier
 » règlement sur les postes. Il fit tout
 » ce qui dépendoit de lui pour s'a-
 » muser de cette lecture, en atten-
 » dant qu'on lui préparât un souper,
 » presque aussi splendide que son
 » premier repas. On imagine bien
 » qu'en récapitulant toutes les aven-
 » tures qui lui étoient arrivées, il ne

» se coucha pas de trop bonne hu-
» meur. Mais le sommeil, par je ne
» sçais quel charme, adoucit nos cha-
» grins, fait revivre nos espérances
» & rallume nos desirs. Il se leva de
» très-bonne heure, jetta un coup
» d'œil, de sa fenêtre, sur la vaste
» étendue de la campagne, & goûta le
» plaisir, nouveau pour lui, de voir
» le lever du soleil. Il sortit peu après,
» se promena de champ en champ,
» sans observer aucune route tracée,
» & fort étonné de ne pas voir danser
» de Bergers & de Bergères au son
» du chalumeau. Après s'être long-
» temps promené, il apperçut enfin
» une troupe de moissonneurs & de
» moissonneuses qui alloient au tra-
» vail. Voici donc, dit-il en lui-
» même, voici mes véritables Arca-
» diens. Ils s'avança gracieusement vers
» eux, dépouillant, autant qu'il pou-
» voit, de peur de les embarrasser ;
» la majesté de son port & la dignité
» de ses manières. Il fut fort indigné
» de les entendre effrontément lui
» demander quelques schelings pour

» boire. Cependant , comme il avoit
 » besoin d'eux pour s'instruire sur
 » mille petites choses , il leur ouvrit
 » sa bourse , & se mit à les interroger.
 » Ils s'apperçurent bientôt , par ses
 » questions , qu'il ne sçavoit pas dis-
 » tinguer le froment de l'avoine.
 » Toute la troupe en conçut , pour
 » lui , un extrême mépris. Un petit
 » polisson , sous prétexte de lui mon-
 » trer un nid de rossignols , le fit
 » tomber dans un piège , que le Fér-
 » mier voisin avoit tendu aux enne-
 » mis de sa basse-cour , & toutes les
 » femmes s'étant assemblées autour
 » de lui , avant qu'il pût se déchevê-
 » trer , lui dirent que c'étoit fort
 » mal à un homme tel qu'il paroîs-
 » soit être , de venir exprès de Lon-
 » dres pour voler les poules des pau-
 » vres payfans ».

Le jeune Jurisconsulte , craignant
 d'être l'objet des plaisanteries de tout
 le village , se hâte de régler ses comp-
 tes avec son Hôtesse qui le traite fort
 mal , parce qu'il veut rabattre quel-
 que chose du mémoire exorbitant

qu'elle lui présente. Il apperçoit un cheval d'une superbe encolure : le Laboureur à qui il appartient le lui garantit excellent : le jeune homme lui en donne le prix qu'il demande. Au bout d'un quart-d'heure , la pauvre bête , à laquelle il abandonnoit le choix de sa route , va se jeter tête baissée au milieu d'un bournier ; le Cavalier se relève crotté jusqu'aux oreilles. Il retourne au Laboureur qui se moque de lui. Enfin , dans la crainte que cette affaire , si elle éclatoit , ne le couvrît de ridicule , il se détermine à perdre son argent , & , plus que satisfait de la société de ses bons Bergers d'Arcadie , il dit un éternel adieu à ce doux asyle de l'innocence & de la candeur.

Vous ne lirez pas avec moins de plaisir la lettre d'un mari à l'auteur de la Feuille intitulée *le Connoisseur*. Ce pauvre mari croyoit n'avoir pris qu'une seule femme : mais à peine les nœces ont-elles été achevées , qu'il a sur les bras la mère , les sœurs , les tantes , les cousines , en un mot ,

toute une famille. Il n'est jamais à table sans voir disparoître ses plats, comme si on les présentoit à une assemblée de Chanoines. La cousine *Biddy* n'aime que celui-ci ; la tante *Arabelle* n'aime que celui-là. Pour la bonne sœur *Charlotte*, elle censure par son exemple leur excessive délicatesse : car elle s'accommode à merveille de tout ce qu'il y a de plus rare & de plus exquis dans chaque saison. Le Mari se croit bien avisé en imaginant d'envoyer sa femme pour quelque temps à la campagne. Mais ses bonnes parentes se prétendent trop utiles à son ménage pour l'abandonner, & tout ce qu'il gagne au voyage de sa femme est l'introduction de deux nouvelles cousines campagnardes, dont elle-même n'avoit jamais soupçonné la parenté. Elles ont toutes le bon esprit de s'habiller à ses dépens. Sa femme est-elle dégoûtée de quelque robe neuve, ou bien veut-elle partager quelque pièce d'étoffe ou de mouffeline, elles consentent à recevoir ces dons légers uniquement

pour bien vivre avec elle. Une coëffe qui lui va mal ; sied toujours à quelqu'une de la famille ; un jour qu'il s'avisait de décrier une étoffe que sa femme venoit d'acheter , une de ses sœurs la lui arracha , en disant qu'elle la prenoit pour elle , & qu'elle la porteroit pour le faire enrager. Ce n'est pas tout , poursuit-il : » Je suis encore » surchargé de beaucoup d'autres parens non moins onéreux que les » premiers, bien que je n'aye jamais » eu l'honneur de les voir. Un cousin du frère utérin de mon épouse ; » faisoit un commerce brillant dans » la Province ; mais ses affaires s'é- » tant dérangées par un événement » imprévu , je me laissai engager » à répondre pour lui , & il me fallut , bientôt après , sous peine d'être conduit moi-même en prison , » acquitter une partie de ses dettes. » Un autre cousin , qui donnoit les » plus belles espérances , n'avoit besoin que de cent guinées pour se » procurer un emploi lucratif ; je lui » prêtai cette somme , & l'on vint

» nous dire , la semaine d'après , qu'il
 » se dispoſoit à me faire repaſſer mes
 » fonds , & que , pour cet effet , il
 » étoit allé me chercher un Banquier
 » dans les Indes Occidentales. Une
 » tante , veuve âgée , qui vivoit à la
 » campagne avec ſa mère , avoit une
 » fille très-ſage & très-retendue , la
 » conſolation de ſes vieux jours. Un
 » malheureux inſtant de foibleſſe la
 » fit ſuccomber aux ſéductions d'un
 » de ſes jeunes voiſins. Après ſ'en
 » être long-temps défendu , ce miſé-
 » rable conſentit enfin à l'épouſer :
 » mais il ſ'enſuit quelques mois après ,
 » lui enlevant tout ce qu'elle poſſé-
 » doit , & lui laiſſant ſeulement le
 » poupon dont elle venoit d'accou-
 » cher ; de ſorte que , pour ne pas
 » manquer à la famille , j'ai été obligé
 » de retirer chez moi & l'ayeule & la
 » mère & l'enfant. Ce dernier mot ,
 » *Monſieur le Connoiſſeur* , me fait
 » réfléchir avec amertume au nouvel
 » embarras dont je me vois menacé.
 » La groſſeſſe de ma femme eſt très-
 » avancée , & il y a plus de quinze

» jours que mes officieuses cousines
» préparent à l'envi des langes &
» des bavettes, comme si j'avois chez
» moi un hôpital d'enfans trouvés.
» Vous pensez, sans doute, que ma
» famille n'a pas besoin de pulluler
» davantage. Cependant, le croirez-
» vous ? Je viens de recevoir une let-
» tre qui m'apprend qu'une autre tante
» & une autre cousine sont déjà en
» route, pour venir assister aux cou-
» ches de ma femme, & passer en-
» suite un mois avec elle jusqu'à son
» parfait rétablissement ».

Le ridicule d'une femme que possède
le Démon de la propreté, est très-bien
rendu dans une autre lettre. Son mari
est réveillé chaque jour avant l'aube
par le bruit des balais qu'on promène
dans toute la maison ; on le poursuit
de chambre en chambre pour frotter
les planchers, battre les tapis, laver
les glaces & les vitrages. Elle faillit
un jour à lui donner la mort lorsqu'au
plus fort de l'accès d'une fièvre dé-
vorante dont il étoit consumé, elle
fit jeter plusieurs seaux d'eau jus-

ques sous son lit pour laver la chambre. » Je ne me plains point de cet
 » accident , dit ce bon mari : je
 » n'ai sur le cœur que le tort irrépa-
 » rable qu'elle a fait à nos enfans.
 » Un vieux oncle , sur qui nous fon-
 » dions les plus flatteuses espérances ,
 » étoit venu , l'été dernier , à Londres ,
 » passer quelques jours avec nous.
 » Mais , quoique le jour de son arrivée
 » il eût fait dix bonnes lieues au
 » grand trot , il fut obligé , pour ob-
 » tenir l'entrée de notre appartement ,
 » d'attendre une demi-heure sur l'es-
 » calier que mon laquais fût de re-
 » tour pour lui ôter ses bottes. Après
 » souper , le vieux bon-homme , sui-
 » vant une habitude de plus de cin-
 » quante ans , voulut , pour se dé-
 » lasser , fumer un peu sa pipe. Ma
 » femme ne lui permit point de le
 » faire dans la salle à manger , & l'en-
 » voya dans un coin de la cuisine.
 » Elle le fit aussi coucher dans une
 » chambre sans tapisseries , parce que
 » les autres étoient , disoient-elle ,
 » trop propres pour ce campagaard.
 » Mon bon oncle supportoit assez pa-

» tiemment ces procédés ; mais il
» n'eut pas séjourné deux ou trois
» jours chez nous , que ma femme &
» lui en vinrent à une brouillerie ou-
» verte à l'occasion suivante. Il s'é-
» toit fait suivre d'un excellent chien
» d'arrêt , qui , dès son arrivée , fut
» renfermé dans la charbonnière. S'é-
» tant enfin échappé de sa prison , le
» pauvre animal vint se jeter dans
» les bras de son Maître , qui , mal-
» gré les grimaces de ma femme , se
» rouloit sur un sofa de damas cra-
» moisi. Furieuse à cette vue , elle
» s'élance vers la cheminée , saisit la
» pelle , & en décharge un coup si
» rude sur le crâne du malheureux
» chien , qu'elle le fait tomber mort
» à ses pieds. Mon oncle , transporté
» d'indignation , alla soudain seller
» son cheval & partit , en jurant que ,
» jamais de sa vie , il n'approcheroit
» de notre maison. Il ne fut pas plu-
» tôt arrivé chez lui , qu'épuisé de fa-
» tigue , il tomba malade , languit quel-
» ques jours , & , gardant jusqu'au der-
» nier soupir le ressentiment de notre
» indigne conduite envers lui & son

» infortuné compagnon de voyage ;
 » il réforma les dispositions qui étoient
 » toutes en notre faveur , & nous des-
 » hérita ignominieusement.

Dans une dès lettres suivantes , un autre mari se plaint de la manie de sa femme pour la musique. Sa maison est le rendez-vous de tous les Musiciens de la ville. Il n'y a d'idées dans sa tête que de croches , de doubles croches , de basse-continue , &c. Elle paye à prix d'or une simple ariette & quelques coups d'archet. Il est vrai que les airs & la parure de ces Messieurs honorent leur Directrice ; les galons & les broderies sont prodigués sur leurs habits , & , à les voir rassemblés dans une salle pour se raccorder , on les prendroit pour autant d'Ambassadeurs de petits Princes d'Italie. Il n'entre chez elle aucun domestique , que préalablement il n'ait fait ses preuves en musique. Le mari hasarde - t - il un seul pas hors des limites de son appartement , il se voit investi de cinq ou six violons que tous ses ordres peuvent à peine faire cesser , parce que c'est un air qu'ils appren-

nent par ordre de *Madame*, &c., &c.

Il y a encore différens travers tournés très-agréablement en ridicule dans ce *Choix de Tableaux*, ceux par exemple des antiquaires, des auteurs, des fleuristes, des comédiens de Province, des femmes jalouses, des parricidés, des bourgeoises honteuses de l'être, &c. Il y a d'autres morceaux tout à fait dans le goût Anglois, & qui, je crois, risquent beaucoup de n'être pas aussi bien accueillis des Etrangers. Ce sont des allégories représentant *les jardins de l'Espérance*, *l'Éclat Littéraire*, une lettre du Jour où il fait le portrait de tous ses avantages, une autre de la Nuit qui vante les siens; la première est datée du Soir, adressée à l'Adventurer, & signée tout à vous, non pas aujourd'hui, cela n'est pas possible, mais dès demain au matin si vous voulez, LE JOUR. Je finis par vous citer un morceau assez curieux & bien propre à vous donner une idée des mœurs Angloises. Vous savez que, dans le temps des élections pour le Parlement, les plus grands Seigneurs qui prétendent à

être nommés Députés , ont recours à toutes sortes de moyens pour plaire à la multitude & gagner les suffrages. Voici un Tableau représentant la détresse de la femme d'un Baronnet , prétendant à l'élection de sa Comté.

» Je suis excédée, écrit-elle à une amie;
 » notre Château est une vraie hôtel-
 » lerie, où il me faut accueillir & at-
 » tirer même les passans. Buffets &
 » celliers, tout est ouvert au plus vi-
 » lain gueux qui a ses quarante shel-
 » lings de rente. * Le parquet de nos
 » salles est tout sillonné par les clouds
 » des sabots. On ne voit que des ta-
 » ches de punch sur les consoles de
 » nos antichambres, & il s'y élève
 » des fumées de tabac qui feroient
 » évanouir une vivandière. Nous ne
 » sommes jamais à table sans une dou-
 » zaine de convives, plus grossiers les
 » uns que les autres. Ma seule occu-
 » pation est de leur faire circuler des
 » assiettes & de répondre à leurs san-
 » tés. Ce qui me choque le plus, c'est
 » qu'il y a toujours quelqu'un de ces

* Il faut avoir ce revenu pour voter dans les Elections.

» butors , entre deux vins , qui ne
 » peut entendre raison qu'il ne m'ait
 » embrassée ; à quoi je suis contrainte
 » de me soumettre de bonne grâce ,
 » par l'ordre de mon mari. Voilà , sans
 » compter mille autres déboires , ce
 » qu'il me faut endurer à chaque ins-
 » tant , de peur d'aliéner le moindre
 » suffrage. A plus de trois milles à la
 » ronde il n'y a pas une seule femme
 » digne de la société de ma fille de
 » chambre ; *Sir John* veut cependant
 » que je vive avec toutes dans la plus
 » intime familiarité. *Lady Berrys* est
 » bien notre voisine ; mais , quoique
 » nous soyons en liaison à la ville ,
 » nous ne pouvons entretenir ici de
 » commerce , parce que son mari s'est
 » déclaré pour le parti de la Cour.
 » Mes connoissances les plus distin-
 » guées sont *Myladi Maireffe* , femme
 » du Magister , & *Myladi Alderman* ,
 » qui vend de la poterie & des épin-
 » gles d'un côté de sa boutique , tan-
 » dis que son mari travaille de l'autre
 » à composer des pilules pour la santé
 » de tout le canton. Ces créatures ,
 » suivies de leur famille déguenillée ,

» viennent prendre le thé avec moi
 » chaque après-midi, & , après m'avoir
 » fait jouer un shelling en fix parties
 » d'osselets , elles me proposent ordi-
 » nairement une promenade dans mon
 » carrosse , jusqu'à l'entrée de la nuit.
 » Leurs enfans ne manquent jamais
 » d'être de la partie. Pour éviter toute
 » apparence d'une dangereuse prédi-
 » lection , il faut que j'en prenne à la
 » fois un de chacune sur mes genoux ,
 » que je me récrie sur l'air de finesse
 » qui anime leur massive physionomie ;
 » & sur-tout que je touche , sans air
 » de répugnance , leurs haillons dé-
 » goûtans. *Myladi Maireffe* est une
 » très-ardente femme de parti. De deux
 » gros chiens qui font toutes ses déli-
 » ces , elle a nommé l'un *Sir Jonh* &
 » l'autre *Colonel* , en l'honneur , comme
 » vous le jugez bien , de mon mari &
 » de mon frère , ses humbles protégés.
 » Il y a quelques jours que , sur les ins-
 » tances des Dames du village , je con-
 » sentis à tenir une assemblée. J'ouvris
 » le bal avec *Sir Humfrey Chéese* , qui
 » dansa tout botté , avec la même
 » grace que ces ours qu'on fait pi-

» rouetter dans les rues de Londres.
» Malgré toute mon attention à ob-
» server l'ordre le plus exact, j'eus le
» malheur de faire une méprise qui
» fera peut-être perdre bien des voix
» à *Sir John*. Dès le commencement
» de la fête, on vit la veuve d'un Pra-
» ticien s'élancer furieuse hors de la
» salle, indignée de ce que sa fille n'eut
» pas été prise pour danser avant *Mis-*
» *triss Northon*, fille d'un Brasseur,
» quoiqu'on ne dût pas ignorer que
» feu son mari étoit d'une profession
» bien plus relevée. Je voudrois, ma
» chère, que vous pussiez jeter un
» coup-d'œil sur l'attirail de ma toi-
» lette. Vous la prendriez pour une
» boutique de Marchande de modes.
» *Juliette* & moi, nous sommes oc-
» cupées, depuis trois jours, à faire
» des cocardes & à les attacher aux
» chapeaux gras de nos villageois. Et
» n'est ce pas une contrainte affreuse,
» je ne suis pas libre de m'habiller à ma
» fantaisie. Il faut que je porte le bleu,
» quoique vous sachiez que rien ne
» tranche plus avec mon teint, & que
» cette couleur me donne l'air des sor-

» cières de *Macbeth* *. Ce n'est pas
 » tout. *Sir John* vient de m'annoncer
 » que ses dépenses sont si considéra-
 » bles, qu'il sera obligé de retrancher
 » sur mes épingles, & de congédier
 » la moitié de nos domestiques. Il
 » m'a même fait entendre que peut-
 » être n'irions-nous pas à Londres
 » de tout cet hyver. Impitoyable
 » époux! S'il ose persister dans
 » cette résolution, je vais moi-même
 » appuyer la brigüe de ses concurrens,
 » & révolter, par mille incartades,
 » ceux qui lui ont fait espérer leurs
 » voix ».

* Tragédie de *Shakespeare*.

Je suis, &c.

A Paris, ce 14 Mai 1775.

LETTRE V.

*Supplément à l'Histoire de l'Imprimerie
 de Prosper Marchand, ou Additions
 & corrections pour cet ouvrage. Édi-
 tion revue & augmentée: avec un Mé-
 moire sur l'époque certaine du commen-
 cement de l'année à Mayence, du-*

rant le quinzième siècle. A Paris, de l'Imprimerie de Philippe - Denis-Pierres rue Saint-Jacques ; & se trouve chez la veuve Barrois & fils Libraires Quai des Augustins ; Saillant & Nyon Libraires rue Saint-Jean-de-Beauvais ; Prévost Libraire Quai des Augustins ; la veuve Desaint Libraire rue du Foin Saint-Jacques, 1 Vol. in-4°. 221 pages.

JE vous ai rendu compte, Monsieur, en 1773, de la première édition de cet ouvrage. Celle dont j'ai à vous parler aujourd'hui est si considérablement augmentée, qu'on peut la regarder comme un ouvrage nouveau. M. Mercier, Chanoine Régulier, Abbé de Saint-Léger de Soissons, ancien Bibliothécaire de Sainte-Geneviève, a fait divers voyages : il a visité plusieurs Bibliothèques bien fournies de vieux livres : il a entretenu des correspondances avec les personnes qui ont du goût pour ces fortes d'antiquités. De toutes les connoissances qu'il a acquises,

il en a formé un ample *Supplément* à l'ouvrage défectueux de *Prosper Marchand* sur l'Histoire de l'Imprimerie.

Parmi les diverses Anecdotes, dont M. l'Abbé *Mercier* a enrichi son ouvrage, on remarque avec plaisir que le *Psautilier* imprimé à Mayence par *Jean Fust & Pierre Schoeyffer* en 1457, n'est pas le premier ouvrage qui ait été imprimé avec des caractères fondus & mobiles. On a découvert des *Lettres d'Indult* du Pape *Nicolas V*, pour ceux qui voudroient secourir le Roi de Chypre contre les Turcs, datées de l'an 1454, & imprimées en même-temps sur *Vélin*, avec un caractère gothique inconnu, mais très-visiblement fondu. On connoît deux exemplaires de ces Lettres, l'un dans la Bibliothèque de M. *Meerman*, & l'autre dans celle de M. *de Harbeline*. M. *Meerman*, qui a donné cet avis à M. l'Abbé *Mercier*, en conclut que l'art de fondre étoit connu durant le société de *Fust & de Guttemberg* qui a subsisté depuis 1450 jusqu'à 1455. Il ajoute une observation qui mérite beaucoup d'attention. Ces *Lettres d'In*

dult commencent par ces mots : *Universis Christi Fidelibus præsentes litteras inspecturis*, *Paulinus Chappe*, &c. Ces deux mots *Universis* & *Paulinus* sont imprimés en lettres capitales, qui se trouvent exactement les mêmes que celles que l'on voit dans la Bible de M. *Schelhorn*. Cette Bible seroit donc dès-lors antérieure à une Bible qui est à Mayence, & qui a été entre les mains de M. *Gaignat*, qu'on regardoit comme la première de toutes. Voilà de nouvelles raretés qui seront payées bien cher par les amateurs des Antiquités Typographiques.

Je ne suivrai point M. l'Abbé *Mercier* dans ses recherches sur le temps où différentes villes ont commencé à imprimer : je remarquerai cependant que ce ne furent pas seulement les villes, mais des villages mêmes très-peu connus, qui se mêlèrent d'imprimerie dans le XV^e siècle. Tel a été le village de *Loisac*, qu'on nomme aussi *Bréhan-Loûdeac*, à neuf lieues de Saint-Brieux en Bretagne. *Robin Fouquet* y imprimoit dès l'an 1484 plusieurs petits Livres François, entre autres

tr'autres les loix des Trépassés, avec
le Pèlerinage de Maître Jean de Meung ;
le Songe de la Pucelle, &c.

On aime encore à trouver, parmi
les Anecdotes recueillies par M. l'Abbé
Mercier, l'origine de nos divers or-
nemens Typographiques. Dès l'an
1478 on publia à Rome une édition
de *Ptolémée* enrichie de 27 Cartes
Géographiques. En 1481 on imprima
à Florence le *Dante* & en Allemagne
le *Missel de Wirtzbourg*, ornés de
gravures en cuivre. La même année
1481 on imprima en France, &
vraisemblablement à Paris, une tra-
duction du *Bélial* de *Pierre Ferget* avec
des gravures en bois. Le premier
livre François avec des planches sur
cuivre est celui du Carme *Nicolas le
Huen*, *Pérégrination de Oultremer en
Terre-Sainte*, imprimé à Lyon en 1488.
Ces gravures étoient fort grossières,
& n'annonçoient pas la perfection de
celles qui font aujourd'hui le mérite
de tant d'ouvrages vantés.

Pour l'approbation des livres, elle
remonte à l'an 1480. La première
qu'on connoisse a été donnée à l'ou-

vrage d'un Chartreux Italien, intitulé *Nosce te ipsum*. Bertholde, Archevêque de Mayence, en fit une loi le 4 Janvier 1486, & défendit d'imprimer ou d'exposer en vente quelque Livre que ce fût, sans l'avoir auparavant soumis à la censure.

Le grand prix que la curiosité & l'opulence ont mis à certaines éditions, n'a pas manqué d'éveiller la cupidité des faussaires. On a vu à Amsterdam un Maître de Langues qui imitoit parfaitement les anciennes écritures; à la fin de plusieurs éditions sans dates, il ajoutoit si adroitement des souscriptions de sa façon, qu'il falloit beaucoup d'attention pour n'y être pas trompé, tant les souscriptions écrites de sa main ressembloient aux caractères d'impression. Quelquefois aussi des erreurs ou des méprises Typographiques ont trompé les curieux. On sçait le bruit qu'a fait autrefois un prétendu *Donat* imprimé à Cologne en 1457. M. l'Abbé Mercier fait voir que ce Livre n'est que de 1507; & cette seule différence de chiffres lui ôte toute sa célébrité.

ne croyez cependant pas, Mon-
 sieur, que la curiosité seule fasse re-
 chercher les anciennes éditions. Elles
 ont un mérite réel, & quoique sou-
 vent très-fautives, elles conservent
 des traces d'antiquité qui les ren-
 dent précieuses & même nécessaires
 aux Sçavans ; car il n'est pas rare
 qu'elles soient plus exactes que des
 éditions très-récentes & fort répandues.
 M. l'Abbé Mercier en donne un
 exemple que l'auguste cérémonie du
 Sacre du Roi rend plus intéressant.
 On ouvre les dernières éditions
 des cérémonies pour le Sacre de nos
 Rois, on y trouve que l'Oraison qui
 commence par ces mots, *Deus inenar-*
abilis auctor Mundi, conditor generis
humani, &c. continue ainsi : *Sis ei*
(gi.) contra acies inimicorum lorica,
adversis galea, in prosperis patientia,
in rotatione clypeus sempiternus... &
populus iste pullulet coalitus Bene-
dictione æternitatis, ut semper maneat
radiantes in pace victores. Les édi-
 tions du Pontifical faites à Rome en
 1495 & 1497 portent *IN PRO-*
SPERIS sapientia... *ET BENEDIC-*
 Eij

TIONE Trinitatis. Ces expressions vraies & naturelles sont infiniment préférables à celles des éditions récentes.

Un *Mémoire*, qui démontre que, pendant le quinzième siècle, l'année commençoit au premier Janvier dans l'Electorat de Mayence, termine cet ouvrage intéressant pour les amateurs de la Bibliographie. L'ouvrage en eut été plus commode, si aux deux Tables que l'auteur a données, il en eut ajouté une troisième pour les villes qui ont été l'objet de ses recherches. On y auroit aussi vu avec plaisir un plus grand détail sur le livre que *Kæler* a composé pour assurer à l'illustre *Guttemberg* la gloire de l'invention de l'Imprimerie, qui lui est si justement due. Le Public seroit bien dédommagé de ces légères omissions, si M. l'Abbé *Mercier* entreprenoit de nous donner l'Histoire suivie & détaillée de l'Imprimerie; ses grandes connoissances dans la Bibliographie assureroient le succès de l'ouvrage. Je suis, &c,

A. Paris ce 16 Mai 1775,

LETTRE VI.

La vie du Pape Clément XIV (Ganganelli) un Vol. in-12 d'environ 400 pages. A Paris chez la veuve Desaint Libraire rue du Foin Saint-Jacques.

L'AUTEUR de cet ouvrage (M. Caraccioli) prévient ses Lecteurs qu'il a eu l'avantage de connoître *Clément XIV* lorsqu'il étoit Cardinal, & d'apprendre par lui-même les actions qui concernent son enfance, son éducation & une partie de sa vie ; il assure de plus qu'il a reçu d'Italie les anecdotes qu'il desiroit sur son Pontificat, & qu'il les tient de personnes parfaitement instruites ; aussi ajoute-t-il : *Si les autorités sur lesquelles cet ouvrage est appuyé, ne paroissent pas suffisantes pour convaincre un Lecteur, déchirons les Histoires, & ne croyons plus aucun fait.*

Jean-Vincent-Antoine Ganganelli ; né en 1705 au Bourg de Saint-Arcangelo, près de Rimini, étoit fils d'un

Médecin. Il fit ses études à Rimini, & n'avoit encore que douze ans lorsqu'il adressa à l'Evêque de cette ville un compliment de sa composition. Le Prélat en fut enchanté, & ne cessoit de répéter : *Voilà un enfant qui servira quelque jour utilement la Religion.* Une étude trop opiniâtre pensa précipiter au tombeau celui qui donnoit de si brillantes espérances : *Ma plus grande peine*, disoit-il après avoir recouvré la santé, *étoit de mourir sans avoir vu Rome.* Il ne prévoyoit pas alors qu'il en seroit un jour le maître.

On conseilloit vivement au jeune Ganganelli d'embrasser l'état ecclésiastique, & de renoncer au projet qu'il avoit formé de se faire Religieux, lorsqu'il répondit : *Si c'est la Piété qui vous fait parler, vous conviendrez qu'elle brille éminemment chez les disciples de Saint-François où je veux me retirer : si c'est l'ambition, où puis-je être mieux que dans un Ordre qui fit la fortune de Sixte IV & de Sixte V ?* Il partit pour Urbino, & entra dans l'ordre des Conventuels à l'âge de dix-huit ans. Il s'accoutuma de bonne

heure à ne répondre jamais qu'avec justesse & précision : *ses reparties sont vives*, disoient ses Supérieurs, *mais il y met tant de raison qu'on ne peut s'en offenser*. On le fit passer successivement à Pesaro, à Recanati, à Fano & à Rome même, pour y étudier la Philosophie & la Théologie. Il devint bientôt Professeur à son tour. » Ses disciples l'admiroient autant qu'ils l'aimoient ; il leur inspiroit des pensées sublimes, les dégageant de tout ce qui s'appelle *Moinerie*. » Benoît XIV, mettant un jour la main sur la tête du Père Ganganelli, dit au Général de son Ordre : *Tenez grand compte de ce petit Frère ; je vous le recommande fortement. — Fate conto di questo fratelluccio ; vi lo raccomando fortemente*. Ce fut sous le regne de ce Pape immortel, que Ganganelli devint Consulteur du S. Office. Ce Pontife éclairé l'appelloit souvent pour avoir son avis : *Il joint*, disoit-il, *une mémoire immense à une vaste érudition ; & , ce qui fait plaisir, c'est qu'il est mille fois plus modeste qu'un homme qui ne sçait rien, & qu'on croiroit qu'il n'a ja-*

mais gardé la retraite, tant il est gai ! C'étoit le moyen de plaire à *Lambertini*, dont on connoît l'enjoûment & les bons mots. Le Père *Ganganelli*, allant un jour à Affise, rencontra un payfan dont il fit sa compagnie. Ils marchaient bonnement tous deux ensemble, lorsque le payfan, après l'avoir entendu parler, lui dit : *C'est dommage que vous ne soyez qu'un Frère Convers* (il en jugeoit ainsi par son extérieur mal propre & négligé,) *car il me paroît, mon Frère, que si vous aviez étudié, vous pourriez bien être comme Sixte V. J'avons son portrait chez nous, & je trouve que vous avez son air rusé.*

Ganganelli fut promu au Cardinalat par *Clément XIII*. Ce fut le neveu de ce Pape, *Rezzonico*, connu sous le nom de *Cardinal Patron*, qui l'envoya chercher au Couvent des Saints Apôtres où il demuroit, & qui, après lui avoir demandé s'il n'avoit rien à se reprocher, lui déclara d'une manière propre à l'intimider :
 » Qu'on avoit dit au S. Père bien des
 » choses sur son compte ; qu'il hésitoit
 » de lui intimer les ordres de Sa Saint-

» teté, dans la crainte de lui causer
 » une trop grande révolution ; que
 » cependant il ne pouvoit s'empêcher
 » de lui apprendre que dès l'instant
 » même le Pape vouloit absolument....
 » mais absolument....qu'il fût Car-
 » dinal. » Ce début avoit donné d'abord
 beaucoup d'inquiétude au P. *Ganganelli*, qui s'imagina qu'on avoit indis-
 posé le S. Père contre lui ; mais il fut
 agréablement détrompé.

Quelques talens que fût paroître le
 Cardinal *Ganganelli*, on ne s'atten-
 doit pas à le voir un jour placé sur
 le Trône de S. Pierre. » La liberté ;
 » dit son Historien, avec laquelle il
 » s'expliquoit sur certaines démar-
 » ches de la Cour de Rome, sur la
 » nécessité de déférer aux volontés
 » des Souverains, ne paroissoit pas
 » lui concilier les Cardinaux. On sça-
 » voit que, dans la plupart des Con-
 » grégations qui se tenoient sous les
 » yeux du Pape même, au sujet des
 » Duchés de Parme & de l'affaire des
 » Jésuites, il avoit donné des avis
 » tellement contraires aux sentimens
 » du Pontife & du Secrétaire d'Etat ;

» qu'on prit le parti de ne le plus con-
 » sulter : On ne me communique rien ,
 » disoit-il , & je sçais tout. Mais on
 » aura beau faire ; si l'on ne veut pas
 » voir la Cour de Rome décheoir de sa
 » grandeur , il faudra nécessairement se
 » réconcilier avec les Souverains ; ils ont
 » les bras plus longs que les frontières ,
 » & leur pouvoir s'élève au-dessus des Al-
 » pes & des Pyrénées ».

Clément XIII étant mort , les Car-
 dinaux , assemblés en conclave , res-
 tèrent trois mois indécis. » Les Car-
 » dinaux , attachés à la Maison de
 » Bourbon , sçavoient que Ganganelli ,
 » sans avoir aucune haine contre les
 » Jésuites , ne les avoit jamais culti-
 » vés ; qu'étant Professeur de Théolo-
 » gie , il combattit plus d'une fois
 » leurs opinions ; qu'il s'expliquoit
 » hautement sur la nécessité de se rap-
 » procher des Monarques ; qu'il pen-
 » soit enfin que , dès qu'un Ordre Ré-
 » gulier étoit en butte aux Puissances
 » Catholiques , il falloit absolument
 » le supprimer. D'ailleurs , un Reli-
 » gieux du Comtat Venaisin , qui
 » s'étoit particulièrement lié à Rome

» avec le Cardinal *Ganganelli*, & qui
 » en recevoit des lettres fréquentes
 » sur toutes les opérations de *Clé-*
 » ment *XIII*, crut devoir faire part au
 » Ministère François de cette corres-
 » pondance. On y vit que sa manière
 » de penser ne s'accordoit nullement
 » avec le système précédent ; qu'il
 » étoit homme à seconder les vues de
 » la Maison de *Bourbon*, & l'on en fit
 » un fidèle rapport à *Louis XV*, qui
 » donna les ordres les plus précis au
 » Cardinal de *Bernis* d'appuyer forte-
 » ment l'élection de *Ganganelli* . . .
 » On peut juger, d'après cet exposé
 » simple & naïf, s'il est vrai, comme
 » le débitèrent les plus méprisables
 » satyres, que *Clément XIV* n'obtint
 » la tiare qu'aux conditions de dé-
 » truire la Société : c'étoit outrager
 » de la manière la plus criminelle
 » & le Chef de l'Eglise & les Sou-
 » verains eux-mêmes, que de les sup-
 » poser capables d'un tel complot.
 » *Ganganelli* méprisoit trop les hon-
 » neurs, & il avoit la conscience trop
 » délicate, pour se prêter à une aussi
 » horrible simonie ». Enfin, *Ganga-*

nelli fut élu Pape le 19 Mai 1769. Lorsqu'après l'adoration on lui demanda s'il n'étoit pas fatigué, il répondit avec naïveté, *qu'il n'avoit jamais vu cette cérémonie plus à son aise ; d'autant mieux qu'il se souvenoit d'avoir été vivement repoussé à pareille Fête, quand il n'étoit que simple Religieux.*

Ganganelli, parvenu à la suprême Puissance, ne changea rien dans sa manière de vivre, qui étoit très-simple. » Assis au rang des Rois, recevant les hommages de plusieurs, entouré d'une Cour brillante, il ne voulut être servi que comme un Religieux. Le repas le plus frugal, qui ne valoit guères mieux que la portion ordinaire du Couvent des Saints Apôtres, & préparé des mains du bon *Frère François*, le réduisoit à manger uniquement pour subsister. Lorsqu'on lui représenta que la dignité Papale exigeoit plus d'apprêt, il se contenta de répondre : *Ni Saint-Pierre, ni Saint-François ne m'ont point appris à dîner splendidement ; & , lorsque le chef de cuisine vint le supplier de le con-*

» server , il lui dit : *Vous ne perdrez
» pas vos appointemens ; mais, pour vous
» mettre en exercice , je ne perdrai pas
» ma santé ».*

L'auteur tâche de justifier *Clément XIV* du reproche qu'on lui a fait d'avoir été trop indulgent à l'égard des Religieux qui vouloient quitter leurs Cloîtres , & qui demandoient des Brefs de sécularisation. *Vous devez me sçavoir gré ,* disoit-il un jour , à ce sujet , à un Général d'Ordre , qui se plaignoit de la sortie d'un de ses Religieux , *de la bonne œuvre que je viens de faire ; le sujet dont vous me parlez se-
seroit perdu chez vous , auroit entraîné
les autres dans la perdition , & vous au-
roit peut-être égorgé.*

Ce Pontife avoit pros crit les jeux de hasard. Une femme de Qualité ayant osé publiquement se moquer de la défense , comme d'une *Moinerie* qu'elle méprisoit , le S. Père lui envoya un Officier , qui lui signifia , de la part de Sa Sainteté , de se mettre à genoux sur le champ ; après qu'elle eut obéi , l'envoyé lui dit que le Pape , en qualité de Religieux , venoit de lui

VIS L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

imposer la pénitence des Couvents ; mais que , la première fois , il la puniroit en Souverain : *Ma la prima volte vi castigara da principe.*

L'auteur rapporte les circonstances qu'on a pu sçavoir du plus grand événement du Pontificat de *Clément XIV*, je veux dire , de la destruction des Jésuites. » Le Public s'imaginait , dit-il , qu'il perdoit de vue cette grande affaire , & que , selon l'usage de la Cour de Rome , il ne cherchoit qu'à gagner du temps : mais , depuis le moment de son exaltation , il ne cessa de s'en occuper. *Laissez-moi le loisir d'examiner la grande affaire sur laquelle je dois prononcer*, répondoit-il aux Souverains qui le pressaient de se décider ; *je suis le Père commun des Fidèles , sur-tout celui des Religieux , & je ne puis détruire un Ordre célèbre , sans avoir des raisons qui me justifient aux yeux de tous les siècles , & sur-tout devant Dieu....* Malgré les précautions du S. Père pour ne pas se tromper , il se défioit encore de lui-même , & , pour qu'on eût point de reproches à lui faire ,

Il communiqua son Bref à des Théologiens & à des Cardinaux des plus éclairés : il poussa l'attention plus loin ; il l'envoya secrètement, lorsqu'il n'étoit point encore promulgué, aux Souverains intéressés dans la querelle des Jésuites, & à ceux mêmes qui étoient indifférens, afin d'avoir leur avis & de ne point compromettre son autorité. Quand il eut reçu les réponses des Princes qui approuvoient ses résolutions, & qui lui promettoient de les faire exécuter dans leur forme & teneur, il attendit encore quelque temps ; non qu'il fût intimidé des billets qu'on affichoit jusques dans son Palais, & qui recommandoient le S. Père aux prières publiques comme devant bientôt mourir, *pregate per il Papa che presto morira*, mais parce que mille objets divers se présentoient à son esprit. » Il voyoit qu'il alloit éteindre un Ordre fécond en grands hommes, qui avoit produit dans tous les climats des Littérateurs, des Missionnaires, des Prédicateurs, des Sçavans, des Saints ; qu'il alloit former un vuide

» immense dans les Chaires comme
 » dans les Colléges , qu'on auroit
 » beaucoup de peine à remplir ; qu'il
 » alloit enfin se rendre odieux à une
 » multitude de personnes puissantes ,
 » prévenues en faveur des Jésuites ,
 » & même à des ames pieuses , qui ,
 » ne les ayant connus que comme
 » des hommes édifiants , les jugeoient
 » dignes d'un meilleur sort , &c ». En-
 fin , dit l'Historien , *Clément XIV* ,
 après avoir mûrement balancé les
 motifs qui le faisoient agir , signa , en
 levant les yeux au Ciel , le fameux
 Bref qui supprime à jamais la Compa-
 gnie de Jésus , en date du 21 Juillet
 1773. Le 10 Août , sur les neuf heures
 du soir , différens Prélats se transpor-
 tèrent aux différentes Maisons des
 Jésuites de Rome , pour leur signifier
 les volontés suprêmes du Pape. Cette
 importante expédition consommée ,
 tous les Commissaires se réunirent
 au point du jour chez le Cardinal
Caraffa , où la Congrégation étoit
 restée assemblée la nuit , & rendirent
 compte de leur mission. Le Souverain
 Pontife ne s'étoit pas couché. » Il lui

» échappa quelques larmes , dit l'Hif-
 » torien , lorsque le Prélat *Macedonio*
 » vint lui annoncer à deux heures
 » après minuit , que ses ordres avoient
 » été ponctuellement exécutés. Il dut
 » en coûter à son cœur naturellement
 » compatissant : aussi disoit-il qu'il fut
 » à la torture , pendant qu'on signi-
 » fioit aux Jésuites ses dernières vo-
 » lontés. Ainsi un Franciscain détruisit
 » dans un instant l'ouvrage de plus de
 » deux siècles ; une Société , cimen-
 » tée par la Religion , par la Politi-
 » que , par la protection d'une multi-
 » tude de Pontifes & de Souverains ;
 » une Société qui , par son crédit comme
 » par son étendue , sembloit devoir
 » durer autant que l'Eglise même. Ainsi
 » périt un Corps qui donna tant d'ou-
 » vrages , contre lequel on a tant écrit ,
 » qui , par ses relations dans toutes les
 » Cours de l'Univers , ne pouvoit
 » manquer d'opérer du bien & du mal ;
 » qui , pour vouloir trop soutenir la
 » Cour de Rome , la rendit souvent
 » suspecte , & se rendit lui-même
 » odieux ; un Corps dont les Membres
 » maintenant dispersés , méritent qu'on

VII L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» s'intéresse à leur sort, d'autant mieux
» que la reconnoissance doit leur at-
» tacher une multitude de disciples ;
» & que *Clément XIV* lui-même nous
» dit dans son Bref, qu'il les aime
» tous dans le Seigneur avec une
» tendresse paternelle : *Singulares per-*
» *sonas paternè in Domino diligimus* ».
Ce fut après ce grand événement que
Pasquin dit, en parlant du Pape, &
divites dimisit inanes.

On transféra, par ordre du Saint
Père l'Ex-Général, accompagné de
ses Assistans & de plusieurs autres Jé-
suites, au Château Saint-Ange, après
lui avoir fait signer une Lettre circu-
laire adressée à tous les Missionnaires
de la Société, par laquelle il leur ap-
prend que sa Compagnie est sup-
» primée. En considérant, dit l'Histo-
» rien, le triste état d'un homme si
» fameux par sa place, respectable par
» son nom & par ses années, on est
» tenté d'accuser le Pape d'une trop
» grande sévérité ; mais il faut obser-
» ver qu'on ne peut juger d'une af-
» faire lorsqu'on ne la connoît pas, &
» qu'on doit présumer que le S. Père

» eut fans doute des raifons pour agir
 » avec tant de rigueur.... C'est encore
 » à tort, continue-t-il, qu'on accufa
 » le Pape de n'avoir pas agi en bon
 » politique en reprenant Avignon,
 » aufsitôt après la fuppreffion de la So-
 » ciété. Comme il n'y avoit rien de
 » commun entre la deftruétion des
 » Jéfuites & la reftitution du Comtat
 » Venaiffin, il étoit tout fimple que
 » l'affaire de Parme, qui avoit occa-
 » fionné fa prife, venant à s'accom-
 » moder, il retournât au S. Père. Mais
 » il y a peu de perfonnes qui faiffent,
 » les chofes dans leur vrai point de
 » vue ».

Clément XIV ne survêcut pas long-
 temps à la deftruétion des Jéfuites. Il
 mourut le 22 Septembre 1774, âgé
 de 69 ans, 10 mois & 22 jours.
 » Les uns, remarque M. Caraccioli,
 » ne manqueront pas de dire que les
 » Jéfuites ont hâté fa mort; les autres
 » que ce coup part de la main de quel-
 » ques Grands offufqués du Pontificat
 » de Ganganelli; tandis que les hom-
 » mes judicieux & défintéreffés n'ac-
 » cuferont perfonne, & laifferont cet

» évènement sous le nuage dont il est
 » enveloppé, jusqu'à ce que le temps
 » l'ait éclairci ». L'Historien, par ces
 derniers mots & par la manière dont
 il rapporte la mort de *Clément XIV*,
 paroît être persuadé que des moyens
 violens ont terminé les jours de ce
 Pontife. La calomnie & la malignité
 ont accredité ces bruits, qu'un Pu-
 blic crédule reçoit toujours avec
 avidité : comme s'il étoit extraordi-
 naire & contre l'ordre de la Na-
 ture qu'un Pape pût mourir à l'âge
 de 70 ans.

Clément XIV se concilioit l'estime
 & l'amitié de tous les Etrangers par
 l'accueil gracieux qu'il leur faisoit. Un
 Seigneur Anglois, enchanté du Pape
 qu'il venoit de quitter, dit un jour à
 plusieurs de ses compatriotes : *Vous*
connoissez mes richesses & ma fille uni-
que que j'adore ? Eh ! bien, je la don-
nerois au Saint Père, s'il pouvoit se ma-
rier, tant je suis enchanté de sa personne
& de son esprit. Le Pape rit beaucoup
 de la franchise de ce brave Anglois.

Ce Pontife étoit d'une humeur
 très-enjouée, & il lui échappoit sou-

vent des bons mots. *Je ne suis point surpris*, disoit-il un jour, *que M. le Cardinal de Bernis ait beaucoup désiré de me voir Pape : ceux qui cultivent la Poësie aiment les Métamorphoses.*

Il s'étoit fait donner une liste de tous les auteurs qui écrivoient dans ses Etats, &, si la mort n'eut pas arrêté ses desseins, il devoit récompenser ceux dont les ouvrages avoient la Religion & le bien Public pour objet. *Il est juste*, disoit-il au Cardinal Cavalchini, *que des Ecrivains qui nous instruisent ou qui nous édifient, trouvent en nous des rémunérateurs ; l'argent ne peut être mieux employé qu'à secourir le mérite & les talens. Il est hon- teux qu'il n'y ait de recherches que pour les malfaiteurs, & qu'on ne s'informe ni de la fortune ni de la demeure des hommes qui consacrent leurs veilles pour éclairer le Public.*

L'auteur de cette production, Monsieur, semble avoir plutôt pris le ton de Panégyriste que celui d'Historien ; il y rapporte cependant des faits & des réponses du feu Pape, qui rendent agréable la lecture de son ouvrage.

Taconet ou Mémoires Historiques pour servir à la vie de cet homme célèbre. Brochure in-12 de 53 pages ; à Paris chez les Libraires du Palais Royal & du Quai de Gévres.

IL paroît que l'auteur anonyme de cette Brochure s'est proposé de se moquer un peu de tous ces éloges emphatiques de gens médiocres qu'on prononce dans nos Académies & ailleurs ; & il n'y a pas grand mal à cela. Le préambule de ces *Mémoires* est sur le ton le plus noble & le plus héroïque ; le résultat est *la Montagne en travail, &c. Toussaint-Gaspard Taconet*, né à Paris en 1730, fils d'un Menuisier, d'abord Menuisier lui-même, ensuite Auteur & Acteur de la Troupe de *Nicolet*, mourut dans la même Ville, & fut enterré sans difficulté en Décembre 1774. Il avoit fait quelques études au Collège des Quatre Nations, & la Nature lui avoit donné de l'esprit. » Des circonstances plus favorables, dit l'auteur de ces *Mé-*

moires, auroient peut-être suffi pour lui mériter le nom de Génie. Un peu de bonne Compagnie, un Protecteur, chef d'une bande de Prôneurs, auroient donné de l'étendue & de l'élévation à son ame; & , si cette manière d'agrandir les talens n'assûre pas toujours leur immortalité, elle leur donne au moins tous les avantages temporels de la célébrité; au lieu que le Génie, isolé & abandonné à sa valeur réelle, rampe, languit & meurt bien souvent sous la médiocrité qui l'écrase & sous les Protecteurs qui le craignent. Ce siècle en fournit plus d'un exemple. Les Corps politiques de la Littérature, ces Républiques fédératives, formées de la foiblesse particulière de plusieurs Auteurs, trouvent dans leur union une force incroyable, pour maintenir leur crédit exclusivement, & pour acaparer les réputations. Tantôt ces associations vont accueillir le mérite; tantôt elles se contentent de le protéger pour contrarier seulement une

» Puissance voisine ; mais , au milieu
 » de ce choc de contrariétés , celui
 » qui s'élève sans appui est presque un
 » phénomène. Eh , quel est l'homme
 » assez hardi pour oser prendre de nos
 » jours la devise de *Corneille* ,

» Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée.

Taconet a composé plus de quatre-vingt pièces , ou Farces & Parades , qui ont été jouées , & dont plusieurs ont reçu les honneurs de l'impression. Il y a , dans un grand nombre de ces pièces , des situations vraiment comiques & des détails agréables. Il avoit peu de goût pour les plans généraux ; mais , quand il avoit pû amener une scène qui lui plaisoit , il la traitoit quelquefois très-bien. Les *Aveux Indiscrets* , le *Déménagement du Peintre* , le *Baiser Donné & Rendu* , le *Compliment sans Compliment* , le *Bouquet de Louison* , &c , attirèrent une foule de spectateurs qui rioient encore à l'Opéra-Comique , sans prévoir jusqu'où notre sublime *Marmontel* élèveroit

veroit un jour la dignité de ce spectacle forain.

A peine *Taconet* avoit-il fini une pièce, qu'elle étoit représentée; c'étoit un puissant motif d'émulation & d'activité pour lui. » S'il étoit permis » de comparer à des Tréteaux le Théâtre National, ne pourroit-on pas » croire qu'un semblable encouragement seroit nécessaire aux Auteurs qui » travaillent, sur-tout dans la pénible » carrière de la Comédie. Car enfin, si » la Comédie est la peinture des mœurs » actuelles, le moment de la représentation doit être très-près de celui de » la composition chez une Nation » mobile & changeante en tout genre; » &, si un ou deux lustres s'écouloient » d'une époque à l'autre, un Auteur » ne seroit-il pas dans le cas d'une » Marchande de Modes, qui consulteroit celles du jour pour faire des » ouvrages qui ne se vendroient que » dans dix ans? Eh, qu'on ne croie » pas que l'observance du costume » actuel soit indifférente, puisque » *Molière* lui-même s'y est assujetti,

» & qu'il désigne, souvent en vers ;
 » jusqu'aux vêtemens de ses person-
 » nages. La Tragédie est sans doute
 » plus de toute saison ; mais il est aussi
 » nécessaire d'entretenir l'habitude &
 » l'amour du travail dans ceux qui
 » cultivent cet Art , & rien ne peut
 » mieux l'entretenir que l'espoir de la
 » prompte jouissance de ses travaux ». Cette réflexion est très-judicieuse. Que de Poètes dégoûtés, que de talens perdus par les lenteurs éternelles des Comédiens François ! On m'a assuré qu'ils avoient plus de quatre-vingt Nouveautés reçues , & à peine nous en donnent-ils une ou deux par an.

Le panégyriste de *Taconet* lui fait un mérite de s'être renfermé dans sa sphère. » Il avoit observé que l'unité
 » de talent réservée à chaque individu
 » avoit contribué à rendre chaque
 » Auteur plus parfait dans le genre
 » qu'il s'étoit approprié. *Cornille* &
 » *Racine* avoient fait des Tragédies ;
 » *Molière* des Comédies ; *la Fontaine*
 » des Fables ; *Boileau* des Vers ; *la*
 » *Bruyère* des Portraits , &c ; & ces

» grands hommes, amis sans être ri-
 » vaux, s'étoient aidés les uns les au-
 » tres des conseils éclairés de leur
 » amitié; au lieu que nos Ecrivains
 » universels, tous rivaux dans tous
 » les genres, n'ont pû se perfection-
 » ner dans aucun, parce qu'isolés dans
 » toutes les routes, ils n'osent de-
 » mander leur chemin de peur de se
 » trahir, & que, faux dans un genre,
 » égarés dans un autre, foibles dans
 » tous, ils se dépêchent de jouir de
 » leur vivant d'une réputation pré-
 » coce & précaire, dont la vie est le
 » terme le plus éloigné. »

Taconet rendoit supérieurement les rôles de Savetier. » Un des meilleurs
 » Observateurs de ce siècle a même
 » été si frappé de la perfection de ce
 » Mime en ce genre, qu'il a dit qu'il
 » auroit moins bien joué les Cor-
 » donniers. » Il aimoit le vin à l'excès,
 & se jouoit souvent lui-même en jouant
 les ivrognes. On a retenu dans plu-
 sieurs Cabarets des Boulevards, des
 Porcherons & de la Courtille, ce
 mot qu'il dit à un homme qui l'avoit

mis en colère, *va, je te méprise comme un verre d'eau.* Les débauches de toute espèce auxquelles il s'abandonnoit, ont hâté sa mort.

Il y a dans ces *Mémoires pour servir à l'histoire de sa vie* un ton d'importance & de dignité qui fait rire quelquefois, &, de temps en temps, des réflexions & des critiques qui ne manquent pas de justesse.

Dissertation sur l'Auteur du Livre intitulé DE L'IMITATION DE JESUS-CHRIST. A Verceil, & se trouve à Paris chez Saillant & Nyon Libraires rue S. Jean-de-Beauvais ; la veuve Desaint Libraire rue du Foin Saint-Jacques ; Ph. D. Pierres, Imprimeur-Libraire rue Saint-Jacques. Brochure in-12 de 82 pages.

APRÈS toutes les disputes qui s'élevèrent dans le dernier siècle sur l'auteur de *l'Imitation de Jesus-Christ*, il semble, Monsieur, qu'on ne de-

voit pas s'attendre à les voir renaître dans le nôtre , qui d'ailleurs s'intéresse très-peu à ces sortes de discussions. Mais de nouvelles tentatives faites en faveur de *Gersen* , quoique la cause fût mauvaise & que *Naudé* eut dévoilé une partie des artifices qu'on avoit employés pour accréditer cet auteur imaginaire , ont animé le zèle des Chanoines Réguliers de l'Ordre de Saint-Augustin , & leur ont fait soutenir avec éclat les droits de *Thomas à Kempis*. M. *Amort* , Doyen de l'Abbaye de Pollingen en Bavière , a composé deux gros Volumes sur cette matière. L'auteur de la *Dissertation* que je vous annonce les a réduits , avec raison , à une Brochure de 82 pages ; & , si l'on veut suivre les règles d'une saine critique , on conviendra qu'il établit solidement que *Thomas à Kempis* est l'auteur de l'excellent ouvrage de l'*Imitation*.

Aux témoignages des écrivains contemporains , à l'autorité des Manuscrits qui étoient déjà connus , & dont un , qui appartenoit aux Jésuites d'An-

ce travail , fait paroître beaucoup d'érudition & de sagacité.

Indications des Nouveautés dans les Sciences , la Littérature & les Arts.

LA Consolation du Chrétien , ou *Motifs de Constance en Dieu dans les diverses circonstances de la Vie ; par M. l'Abbé Roiffard. Deux Volumes in-12 ; prix 4 livres brochés , 5 livres reliés ; à Paris chez Humblot, Libraire rue Saint-Jacques près de Saint-Yves.* Ce livre ascétique , dédié à Madame VICTOIRE DE FRANCE , mérite , en effet , de paroître sous les auspices de cette vertueuse Princesse. Il est rempli de vérités sublimes & d'une sensibilité attendrissante ; je connois peu d'ouvrages de ce genre où l'onction se trouve , comme dans celui-ci , réunie au développement des grands principes de la Religion ; il éclaire l'esprit & touche le cœur. M. l'Abbé Roiffard , à qui nous en sommes redevables , jouit de la plus grande réputation en qualité de Prédicateur & de Directeur.

Traité des Maladies Vénériennes ;
 par M. Fabre, Maître en Chirurgie,
 ancien Prévôt de sa Compagnie ; Con-
 seiller du Comité de l'Académie Royale
 de Chirurgie, & Professeur Royal du
 Collège. Troisième Edition, revue, cor-
 rigée & augmentée par l'Auteur ; on y
 a joint une Table Analytique des Ma-
 tières, contenant le précis de chaque Cha-
 pitre ; un Volume in-8° de 604 pages ;
 prix 6 livres relié. A Paris chez P.
 Fr. Didot le jeune, Libraire de la Fa-
 culté de Médecine, Quai des Augustins.
 Vous ne ferez point surpris, Mon-
 sieur, des éditions multipliées qu'on
 a faites, & qu'on fera de ce li-
 vre, quand vous sçavez que c'est
 le fruit de l'expérience acquise par
 M. Fabre chez feu Mr. Petit, ce Chi-
 rurgien d'immortelle mémoire. Huit
 années consécutives de travail & d'ap-
 plication sous ce grand Maître, ont
 mis l'habile élève à portée de saisir
 ses vûes dans la Théorie & la Prati-
 que des maux Vénériens. Il a spécia-
 lement consacré son ouvrage à l'ins-
 truction des jeunes Chirurgiens ; ils y
 puiseront véritablement les lumières

vers , a été écrit en 1441 de la main même de *Thomas à Kempis*, l'auteur de la *Dissertation* ajoute une preuve nouvelle tirée d'un Manuscrit qu'il a découvert, & qui a été écrit dès l'an 1425. Ce Manuscrit dépose hautement en faveur du pieux Chanoine Régulier. Voici son témoignage que l'auteur a fait graver : *Notandum est quòd iste Tractatus editus est à probo & egregio viro Magistro Thomâ de Monte sanctæ Agnetis & Canonico Regulari in Trajecto. Thomas de Kempis dictus, descriptusque est manu Auctoris in Trajecto anno 1425 in Sociatu Provincialatûs; &*, pour que tout le monde puisse se convaincre par ses propres yeux, le Manuscrit a été mis en dépôt pendant plusieurs mois chez M. *Pierres*, Imprimeur-Libraire à Paris, afin que tous les curieux pussent le consulter & l'examiner.

On voit par ce Manuscrit que, dès l'an 1425, *Thomas à Kempis* étoit reconnu pour l'auteur de *l'Imitation*. L'ouvrage même portoit son nom. C'est sur l'original écrit de la main de

l'auteur qu'a été copié ce Manuscrit. La Maison, où cette copie a été faite, est nommée *Sociatus Provincialatus*. L'auteur de la *Dissertation* croit que c'est la Maison Canoniale de la Congrégation de Windesheim, au Diocèse d'Utrecht, dans laquelle on tenoit chaque année le Chapitre Provincial, & où résidoit aussi le Compagnon ou Secrétaire du Supérieur de la Province, lorsqu'il n'étoit pas obligé de le suivre dans la visite des Maisons de la Congrégation.

Thomas à Kempis, si célèbre par des écrits de la spiritualité la plus pure & la plus éclairée, dont le *Traité* seul de *l'Imitation de Jésus-Christ* a rendu le nom immortel, étoit né en 1379 : il est mort en odeur de sainteté en 1471 à l'âge de 92 ans au Mont Sainte-Agnès, près de Zwol, ville des Pays-bas, dans la Province d'Over-Yssel, Diocèse d'Utrecht.

Cet opuscule intéressant est accompagné de Notes courtes & lumineuses ; elles ne sont point de l'auteur de la *Dissertation*, mais de son Editeur, qui, dans

pièce se joue très-fréquemment. A la fin de cette fête, on coupa un antique Mûrier, célèbre pour avoir été planté des mains du Poète; & de son bois on fabriqua une multitude de petits effets & ustensiles domestiques, comme des tasses, des boîtes, &c, qui furent disputées & achetées de toutes parts au poids de l'or. Chaque famille conserve avec vénération cette espèce de relique du Génie, & se promet bien de la transmettre à sa postérité. Les Maire & Echevins de la ville de *Stratford-sur-l'Avon*, patrie de *Shakespeare*, envoyèrent, il y a quelques années, à M. *Garrick* des Lettres de naturalisation enfermées dans une de ces boîtes; ils lui mandoient *qu'en lui envoyant cette boîte, faite du bois d'un arbre planté des mains de Shakespeare, ils croyoient lui faire un présent plus riche & plus précieux à ses yeux que s'ils lui avoient envoyé une boîte de diamans.*

Les nouveaux Traducteurs de ce grand Poète n'ont rien négligé de ce qui peut donner à leur travail le de-

gré de perfection dont il est susceptible. Chaque pièce sera accompagnée des Notes nécessaires pour l'explication du texte, l'intelligence de la scène & de la pantomime, celle des allusions, & pour la plus grande clarté du Dialogue. Mœurs nationales, coutumes locales, préparations adroites qui mènent aux événemens, nuances fines propres à chaque caractère particulier : rien ne sera oublié. Ce sont ces recherches & le temps employé en comparaisons répétées & suivies des différentes éditions qu'on a données de *Shakespeare*, qui ont retardé la publication de cette traduction.

Le premier Volume, orné du portrait de cet homme illustre, contiendra, avec ce qu'il y a d'intéressant sur l'auteur ou sur ses ouvrages dans les Préfaces Angloises, la Tragédie d'*Othello* ; le second Volume, la pièce de *Jules-César* & la *Tempête*. Les autres Tomes se suivront plus rapidement ; il y aura en tout six Volumes in-8°. Le *Théâtre de Shakespeare* est

traduit en entier ; mais les interprètes mettent à le retoucher plus de temps qu'on n'en emploie , pour l'ordinaire , à traduire. Chaque Volume , imprimé en beau caractère & sur de beau papier , sera de 5 livres pour ceux qui n'auront pas souscrit ; de 4 livres pour les Souscripteurs , à qui l'on ne demande d'autre avance que leur engagement par écrit de prendre & de payer les Volumes en les recevant ; voici le modèle de cet engagement :
Je m'engage à prendre chaque Volume de Shakespeare , à mesure qu'il paroîtra , en payant la somme de 4 livres. Signé , &c. On souscrit à Paris chez M. le Tourneur , rue de Notre-Dame des Victoires , où se délivreront les Volumes aux Souscripteurs. On les trouvera aussi chez *Saillant & Nyon* Libraires rue Saint-Jean de Beauvais ; la veuve *Duchefne* rue Saint-Jacques ; *la Combe* rue Christine ; *le Jay* rue Saint-Jacques ; *Musier* fils rue du Foin Saint-Jacques ; *Ruault* rue de la Harpe & *Cloufier* rue Saint-Jacques. On est prié d'affranchir le port des Lettres.

Les deux premiers Volumes paroîtront au mois de Novembre prochain.

Honneurs funèbres rendus à la Mémoire de LOUIS XV dans la ville de Verneuil.
Cette Ville, située en Normandie, de l'appanage de MONSIEUR frère du Roi, au Diocèse d'Evreux sur les frontières du Perche, est fameuse par la bataille de 1424, où les Anglois, que commandoit le Duc de *Beaufort*, Tuteur de *Henri VI* & Régent du Royaume de France, battirent les troupes du Roi *Charles VII*. Elle s'est distinguée depuis peu par un témoignage éclatant d'amour & de respect pour la mémoire du feu Roi. Une Lettre que j'ai reçue à ce sujet d'un Ecclésiastique homme de mérite, m'a paru digne d'être mise sous vos yeux.

Lettre à l'Auteur de ces Feuilles, &c.

» Ma Patrie vient de jouir, Mon-
» sieur, d'un spectacle bien imposant
» & bien nouveau pour elle. Nous le
» devons à l'intelligence & au zèle
» d'un de nos Compatriotes attaché
» depuis trente ans au service de la

» Cour : le sieur *Vente*, Libraire des
 » Menus Plaisirs du Roi, Imprimeur
 » de MONSIEUR, & Maire actuel de
 » Verneuil, * a imaginé d'y faire cé-
 » lébrer un service solennel pour le
 » repos de l'ame de Louis XV ; &
 » cette idée, il l'a exécutée avec au-
 » tant de goût que de magnificence. Je
 » ne vous ferai point, Monsieur, la des-
 » cription du Catafalque érigé dans
 » la principale Eglise de Verneuil, &
 » de toute la décoration intérieure &
 » extérieure de ce Temple. Ce que
 » je puis vous assurer, c'est que l'on
 » n'a rien vû de plus beau à Saint-
 » Denis ni à Notre-Dame de Paris.
 » On ne peut se figurer ce qu'il en
 » a coûté au sieur *Vente* de soins, de
 » peines & de frais, pour rassembler,
 » disposer & faire venir à trente lieues
 » de la Capitale, tous les matériaux

* Il y a eu un autre Maire de cette famille ;
Guillaume Vente, qui signala sa fidélité pour
Henri IV, en lui facilitant la soumission de
 la Ville de Verneuil, & en forçant le Comte
 de *Médavy*, qui en étoit Gouverneur, de
 rentrer sous l'obéissance du Roi.

» & tous les ornemens que demandoit
 » cet auguste & lugubre appareil. Une
 » pompe, aussi extraordinaire dans une
 » petite Ville de Province, attira tous les
 » habitans des environs. Il y avoit un
 » concours prodigieux de Clergé,
 » de Noblesse & de Peuple. Le Ser-
 » vice se fit avec la dignité, l'ordre &
 » la décence qui donnent tant de prix
 » & d'intérêt à ces sortes de cérémo-
 » nies. Tous les Corps, toutes les Con-
 » fréries de la Ville y assistèrent, dé-
 » corées de leurs attributs. Il y avoit
 » jusqu'à des Héraults d'Armes en Dal-
 » matique de Velours brodée en or
 » par-dessus leur robe. En un mot, le
 » sieur *Vente* n'avoit rien négligé de
 » ce qui pouvoit rehausser l'éclat de
 » cette fête funéraire. L'Oraison fu-
 » nèbre fut prononcée par M. l'Abbé
 » du *Rédon d'Oriolle*. Ce Discours m'a
 » paru très-éloquent, & nous avons
 » vivement sollicité l'Orateur de le
 » mettre au jour. Sa modestie s'est
 » refusée jusqu'ici à nos instances.

» Je vous prie, Monsieur, d'insérer
 » cette Lettre dans une de vos pro-

» chaines Feuilles. Je le desire ardem-
 » ment pour l'honneur de mon pays,
 » & sur-tout pour celui du sieur *Vente*,
 » qui ne laisse échaper aucune occa-
 » sion de se rendre utile à ses Conci-
 » toyens, & qui mérite cet hommage
 » public que je lui rends, en leur nom,
 » de leur attachement & de leur re-
 » connoissance.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*Médailles sur les principaux évènemens de la Maison de Brandebourg, depuis FRÉDÉRIC-GUILLAUME, dit LE GRAND ELECTEUR, jusqu'à FRÉDÉRIC LE GRAND, II du nom & troi-
 sième Roi de Prusse ; avec les explica-
 tions Historiques de tout ce qui concerne
 les évènements sur lesquels ces Médailles
 ont été frappées. A Berlin chez G. J. Dec-
 ker, Imprimeur du Roi. L'Histoire d'une
 Nation ne sçauroit nous être rendue
 avec plus de précision, de certitude,
 & de vérité, que par la voie des Mé-
 dailles : ce sont des monumens qui
 constatent les faits les plus mémora-
 bles, en établissent l'authenticité,*

en déterminent la nature, en indiquent l'importance, en fixent l'époque. C'est par le moyen des Médailles que les temps les plus reculés des Grecs & des Romains nous sont connus d'une manière plus parfaite que tout ce qui concerne les autres peuples de l'Antiquité. Les grandes actions des hommes illustres, la suite des évènements qui ont contribué à l'aggrandissement & à la décadence des Empires, tout ce qui a eu quelque influence remarquable sur la prospérité & le bonheur des hommes, sur les Sciences & les Arts, sur les établissemens avantageux à la société, se trouve empreint sur ces métaux, de manière à en porter le souvenir & l'image jusques chez nos derniers neveux. Un autre avantage non moins considérable, c'est que les Médailles prouvent par elles-mêmes à quel degré les Arts ont été cultivés & perfectionnés à l'époque où elles ont été frappées. Ainsi un recueil de Médailles doit intéresser & la Nation qui en est l'objet, & tous ceux qui

aiment les Arts & les Sciences. Mais les Recueils de cette espèce deviennent bien plus importans encore , lorsqu'ils ont pour objet les faits d'une Nation célèbre , d'une Nation qui a fait de grandes choses ; lorsqu'elles transmettent les époques les plus brillantes de cette Nation , qu'elles en peignent les efforts les plus étonnans & les progrès rapides ; lorsqu'elles conservent l'image & les traits des grands hommes qui l'ont servie , élevée , aggrandie , & portée au rang des Nations les plus célèbres.

C'est d'après ces considérations sans doute qu'a été conçue l'entreprise que je vous annonce. En effet , quelle Nation a produit en si peu de temps & tant de grands hommes & tant de grandes choses ? Quelle Nation a plus de titres pour attirer & fixer l'attention de notre siècle & de ceux qui le suivront ? Cet ouvrage sera exécuté dans le même format que les *Mémoires de Brandebourg* , c'est-à-dire , que ce sera un grand in-4°. Il renferme environ trois cens Médailles , outre

plusieurs autres tailles-douces analogues au sujet , & les bustes des quatre Princes dont on y verra les regnes glorieux : ces bustes seront accompagnés d'un précis historique des regnes de ces Princes : le tout sera exécuté avec le plus grand soin & sur le plus beau papier ; les tailles-douces seront gravées dans le goût antique & par les plus habiles Maîtres. La souscription sera ouverte jusqu'à la fin de cette année 1775 : les Souscripteurs payeront trois Ducats , & quatre Ducats s'ils veulent l'avoir sur du papier fin de Hollande ; ceux qui n'auront pas souscrit , payeront trois Frédéric d'or. On remettra aux Souscripteurs un billet imprimé & signé par l'Auteur, Monsieur *Ricaud de Tirgale*, Lieutenant-Colonel Ingénieur au service de S. M. & par l'Editeur : on fera remettre le prix de la souscription à l'Imprimeur du Roi *Decker*, lequel remettra l'exemplaire à tous ceux qui auront payé à temps. Ce ne sera qu'à la fin de l'année 1776 que l'on pourra livrer l'ouvrage. On peut souscrire à Paris chez

142 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

M. Mettra, Agent des affaires de Sa Majesté Prussienne rue Saint-Victor.

Dictionnaire des Artistes. Cet ouvrage, où l'on trouvera des jugemens sains & toutes les Anecdotes qu'il sera possible de recueillir sur les *Peintres*, les *Sculpteurs*, les *Graveurs*, les *Architectes*, les *Machinistes*, &c, ne patoit point encore ; mais son titre seul annonce qu'il sera très-curieux & très-piquant, si le Public, sur-tout, veut seconder l'intention de l'Auteur qui n'a rien de plus à cœur que de rendre sa collection intéressante. *Vincent*, Imprimeur-Libraire à l'Hôtel de Clugny rue des Mathurins, doit la mettre incessamment sous presse. Il prie les personnes qui peuvent avoir des Mémoires sur les Artistes qui sont morts, de les lui faire parvenir avant le 15 Juillet prochain.

Les Soins tardifs & le Carquois épuisé. Ce sont, Monsieur, les titres de deux Estampes faisant pendant, gravées par M. de Launay d'après les gouasses de M. Baudouin, que la mort a enlevé aux Arts depuis quelques années, & qui, par le genre qu'il avoit embrassé,

pouvoit être nommé le Peintre de la volupté. La première représente un groupe de deux amans dans un réduit pittoresquement composé : la jeune fille, vêtue très-légèrement, feint de repousser le jeune homme qui, près d'elle à genoux, semble lui témoigner l'amour & les desirs dont il est embrasé. Quelques feuillages couverts d'un vieux tapis, deux colombes placées sur une traverse : tout annonce la simplicité des mœurs de la Vie Champêtre. Mais bientôt cette scène naïve est interrompue par l'arrivée d'un Acteur dont la présence causera le trouble & l'effroi : un enfant a surpris les jeunes gens & l'est allé dire à la mère, qu'on apperçoit grim pant à l'échelle, & paroissant éprouver à cette vue l'étonnement, la douleur & les regrets.

La seconde Estampe contraste avec la première; on voit ici la richesse, le luxe, l'opulence. Une jeune femme debout, en déshabillé galant, & de la plus jolie figure, s'occupe à remettre son rouge, & fixe, en souriant, un jeune homme dont l'atti-

N^o 44 L'ANNÉE LITTÉRAIRE:

tude & les regards annoncent l'abattement & la langueur ; près de la cheminée , on voit placée sur un socle une figure de l'Amour , dont le Carquois est vuide , épisode qui a fourni le titre de l'Estampe.

M. de Launay a très-bien rendu dans ces deux sujets l'expression , le sentiment , le caractère ; vous y trouverez M. un très-bon goût de dessin ; le style en est varié avec discernement , tantôt simple & négligé , tantôt pur & brillant , mais toujours subordonné à l'effet du clair obscur & à l'harmonie du tout ensemble. Ces Estampes ont chacune 13 pouces de haut sur 9 de large , & se vendent à Paris chez l'auteur rue de la Bucherie , porte cochere près de la rue des Rats , prix 3 livres piece. On trouve chez le même Artiste deux autres sujets qu'il a gravés d'après le même Peintre , & qui ne sont point inférieurs à ceux que je vous annonce ; ils ont pour titre *l'Epouse indiscrete & la Sentinelle en défaut.*

Je suis , &c.

A Paris , ce 18 Mai 1775.

L'ANNÉE

LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

Cérémonial du Sacre des Rois de France ; précédé d'une Dissertation sur l'ancienneté de cet acte de Religion , sur les motifs de son institution & du grand appareil avec lequel il est célébré, &c ; un Volume in-8° de 200 pages. A Paris chez G. Desprez, Imprimeur ordinaire du Roi & du Clergé de France, rue Saint-Jacques.

CE Livre , dans les circonstances présentes , doit être d'autant mieux reçu du public que la plus grande partie de la Nation ne pourra jouir

ANN. 1775. Tome II. G

de l'auguste cérémonie qui se prépare à Reims pour l'onction sacrée de notre jeune Monarque. Mais ceux qui ne pourront, à cet égard, satisfaire leur vive curiosité, trouveront, dans le Volume que je vous annonce, Monsieur, un dédommagement à cette privation, & se formeront, en le parcourant, une juste idée de ce spectacle intéressant & majestueux. L'auteur, pour donner plus d'étendue à son sujet, considère cette cérémonie en général; il en assigne l'origine, en fait connoître l'esprit, & présente les différentes situations successives du tableau, telles qu'elles se retrouvent dans tous les Sacres.

L'auteur expose d'abord les préparatifs du Sacre, la décoration & la disposition des sièges dans l'Eglise Métropolitaine de Reims. On y transporte les ornemens Royaux qui se conservent à l'Abbaye Royale de Saint-Denis. Ces ornemens consistent en sept différentes pièces, qui sont la *Grande Couronne Impériale*, l'*Epée*, le *Sceptre*, la *Main de Justice*, les *Epe-*

tons, l'*Agraffe* servant à tenir le *Manteau Royal*, & le *Livre de Prières*. La plupart, entr'autres la *Couronne* & l'*Épée*, viennent du *Souverain Pontife Léon III* ; c'est le présent qu'il fit à *Charlemagne* le jour qu'il le sacra *Empereur d'Occident* ; & l'*Épée* s'appelle encore, par cette raison, l'*Épée de Saint-Pierre*. On l'appelle aussi l'*Épée Joyeuse*, parce qu'elle ne sert que dans les jours de réjouissance. La poignée, la garde & le haut du fourreau, sont d'or massif enrichi de pierres ; le fourreau est de velours violet garni de perles. La *Couronne*, qui est d'or, chargée de gros rubis, de saphirs & d'émeraudes, est d'un très-grand volume ; comme son poids & la grandeur ne permettent pas à nos Rois de la porter, on la soutient sur leur tête pendant la cérémonie, & ils en ont ordinairement deux autres, l'une d'or, l'autre d'argent doré, qu'ils ceignent pendant la Messe & le Fêtin Royal. Le Sceptre, la Main de Justice & les Eperons, passent encore pour avoir appartenu à *Charlemagne*.

Jamais on ne change ces ornemens ; au lieu que les autres , ſçavoir les Bottines ou Sandales , la Tunique , la Dalmatique , & le Manteau Royal ſe renouvellent preſqu'à tous les Sacres ; mais on y conſerve toujours la forme des anciens.

Les Pairs Laiques ſont vêtus d'une veſte d'étoffe d'or qui leur deſcend juſqu'à mi-jambe ; ils ont une ceinture d'or , & , pardeſſus leur longue veſte , un Manteau Ducal de drap violet , doublé & bordé d'hermine , ouvert ſur l'épaule droite. *L'Epitoge* ou Bonnet Rond eſt bordé d'hermine. Ils portent tous une Couronne Ducale ſur un bonnet de fatin violet. C'eſt le premier Prince du Sang ou le Prince le plus près de la Couronne , qui représente *le Duc de Bourgogne* ; ſon ſiège a un marche-pied plus haut que celui des autres Pairs. Les autres Princes du Sang , ſelon leur rang , représentent , l'un *le Duc de Normandie* , l'autre *le Duc d'Aquitaine* , un autre *le Comte de Toulouſe* , un autre *le Comte de Flandre* , & un autre *le Comte de*

Champagne. Les trois, qui représentent les Ducs, ont des couronnes Ducales, & les autres qui représentent les Comtes ont des couronnes de Comtes ; ils portent sur leurs Manteaux le collier de l'Ordre du Saint-Esprit.

Le jour du Sacre, l'Office commence vers les six heures du matin. Un moment après que les Pairs Laïques ont pris leurs places, ils s'approchent, ainsi que les Pairs Ecclésiastiques, de l'Archevêque-*Duc de Reims*, & ils conviennent de députer l'Evêque-*Duc de Laon* & l'Evêque-*Comte de Beauvais*, pour aller querir le Roi. Ces deux Prélats, revêtus de leurs habits pontificaux, & ayant des reliques de Saints pendues à leur cou, partent en procession, précédés de tous les Chanoines de l'Eglise de Reims ; au milieu desquels est la Musique. Le Chantre & le Sous-Chantre marchant après le Clergé, & devant, le Grand Maître des Cérémonies, qui précède immédiatement les deux Evêques. Ils passent par une galerie découverte,

qu'on a construite depuis le portail de l'Eglise jusqu'à la grande salle de l'Archevêché, &, lorsqu'ils sont arrivés à la chambre du Roi qu'ils trouvent fermée, le Chantre y frappe de son bâton. Le Grand Chambellan, sans ouvrir la porte, dit *Que demandez-vous ?* l'Evêque - *Duc de Laon* répond *Le Roi*. Le Grand Chambellan repart *le Roi dort*. Le Chantre ayant frappé & l'Evêque demandé une seconde fois le Roi, le Grand Chambellan fait la même réponse : mais, à la troisième fois, le Chantre ayant frappé & le Grand Chambellan répondu de même, l'Evêque-*Duc de Laon* dit *Nous demandons Louis XVI que Dieu nous a donné pour Roi*. Aussitôt les portes de la Chambre s'ouvrent, & le Grand Maître des Cérémonies conduit l'Evêque-*Duc de Laon* & l'Evêque-*Comte de Beauvais* auprès de Sa Majesté qu'ils saluent profondément. Le Roi est couché sur un lit magnifique ; il est vêtu d'une longue camisole cramoisi, garnie de galons d'or, & ouverte, ainsi que la chemise,

aux endroits où Sa Majesté doit recevoir les onctions. Par-dessus cette camifole, le Roi a une longue robe de toile d'argent, & sur sa tête une toque de velours noir, garnie d'un cordon de diamans, d'un bouquet de plume, & d'une double aigrette blanche. Après une Oraison que l'Evêque-*Duc de Laon* dit sur le Roi, les deux Evêques soulèvent ce Prince de dessus son lit, & le conduisent processionnellement à l'Eglise. L'auteur indique l'esprit de cet article du Cérémonial, dans son *Discours Préliminaire*, où il dit que l'onction sacrée semble dévouer plus particulièrement les Rois aux soins de l'Etat.

» En effet, ceux de nos Princes qui
 » succédoient au Royaume, n'étoient
 » reconnus Rois que du jour de leur
 » Sacre : avant cela, *le Roi dormoit*,
 » disent nos vieilles chroniques, &
 » l'autorité Royale demeureroit si
 » solument aux Grands ou au Régent
 » du Royaume, que leur nom seul
 » paroïsoit dans les Actes ».

Dès que Sa Majesté est arrivée à

l'Eglise, elle est conduite, par les mêmes Evêques, au fauteuil qui est sous le Dais, au milieu du Chœur. L'Archevêque de Reims présente au Roi le *Serment du Royaume*, lequel, Sa Majesté, étant assise, & la tête couverte, prête tout haut en Latin les mains posées sur le livre des Evangiles. Voici les termes de ce serment en François : » Je promets, au nom » de *Jesus-Christ*, au peuple Chrétien » qui m'est soumis : principalement, » de faire conserver en tout temps à » l'Eglise de Dieu, la paix, par le » peuple Chrétien ; plus, d'empêcher » toutes rapines & iniquités, de quel- » que nature qu'elles soient ; plus, » de faire observer la justice & la mi- » séricorde dans les jugemens, afin » que Dieu, qui est la source de la » Clémence & de la Miséricorde, dai- » gne les répandre sur moi, & sur » vous aussi ; plus, d'exterminer en- » tièrement de mes Etats tous les Hé- » rétiques condamnés nommément » par l'Eglise : toutes lesquelles cho- » ses ci-dessus dites, je confirme par

» serment ; ainsi Dieu & ses Saints
 » Evangiles me soient en aide ». Le
 Roi fait ensuite les sermens de Chef
 & de Souverain Grand-Maître des Or-
 dres du *Saint-Esprit* & de *Saint-Louis* ;
 enfin, il prononce le serment par lequel
 il s'engage à faire observer l'Edit con-
 tre les duels. Les sermens finis , l'Ar-
 chevêque-*Duc de Reims* bénit les or-
 nemens Royaux , d'une partie des-
 quels on revêt Sa Majesté.

Lorsqu'on a fait la préparation du
 S. Chrême , mêlé à une petite partie
 de l'huile de la Sainte Ampoule qui
 doit servir aux onctions , le Roi se
 prosterne devant l'Autel , sur un long
 carreau de velours violet , semé de
 fleurs de lys d'or. En même temps
 l'Archevêque de Reims se prosterne
 à sa droite , & les Evêques de Laon &
 de Beauvais se tiennent debout aux
 deux côtés de Sa Majesté. On en-
 tonne alors de très-longues litanies ,
 & l'on récite un grand nombre d'O-
 raisons , après lesquelles l'Archevê-
 que - *Duc de Reims* , assis dans son
 fauteuil , fait au Roi , qui se tient à

genoux, sept onctions ; 1^o sur le sommet de la tête ; 2^o sur l'estomac ; 3^o entre les deux épaules ; 4^o sur l'épaule droite ; 5^o sur l'épaule gauche ; 6^o aux plis & jointures du bras droit ; 7^o aux plis & jointures du bras gauche. Ces sept onctions & les Oraisons qui les suivent étant achevées, l'Archevêque de Reims, aidé des Evêques de Laon & de Beauvais, referme les ouvertures de la chemise & de la camifole du Roi avec des lacets d'or. Ensuite le Roi s'étant levé, le Grand Chambellan revêt Sa Majesté de la Tunique, de la Dalmatique & du Manteau Royal : ces vêtemens sont de velours violet, semé de fleur de lys en broderies d'or, & représentent les habits des trois Ordres de sous-Diacre, de Diacre & de Prêtre. Le Roi, ainsi vêtu, se met à genoux devant l'Archevêque de Reims, qui, étant assis & couvert de sa mître, fait à Sa Majesté deux autres onctions, l'une sur la paume de la main droite, l'autre sur celle de la main gauche. Vient la bénédiction des Gants & de

l'Anneau Royal, & la tradition du Sceptre & de la Main de Justice.

Le Chancelier de France, ou le Garde des Sceaux qui le représente, convoque ensuite, en les appelant de leurs noms, les Pairs Laïques & les Pairs Ecclésiastiques, pour assister au Couronnement du Roi. L'Archevêque de Reims prend alors sur l'Autel la grande Couronne de *Charlemagne*, apportée de l'Abbaye de Saint-Denis, & la soutient seul à deux mains sur la tête du Roi, sans le toucher. Aussitôt les Pairs Laïques & Ecclésiastiques y portent la main pour la soutenir, & l'Archevêque de Reims, la tenant toujours de la main gauche, prononce une prière, après laquelle il met seul sur la tête du Roi cette grande Couronne, en disant une autre Oraison.

L'intronisation qui suit le couronnement, c'est-à-dire, la cérémonie de placer le Roi sur son Trône, doit présenter, Monsieur, le coup-d'œil le plus imposant & le plus magnifique. L'Archevêque de Reims prend le Roi

156 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

par le bras droit , précédé de son Porte-Croffe & de deux Chanoines en chappe , & le conduit au Trône élevé sur le Jubé , dans l'ordre fuivant. Six Héraults d'Armes marchent les premiers jufqu'au bas des marches qui conduifent au Jubé. Les Pairs Eccléfiaftiques montent par l'efcalier qui eft du côté de l'Epître, & les Pairs Laïques par celui qui eft du côté de l'Evangile. Le Maréchal de France , représentant le Connétable , tenant l'épée nue & droite , & ayant à fes côtés les deux Huiffiers de la Chambre , marche devant le Roi. Sa Majefté a la Couronne de *Charlemagne* fur la tête , & porte en fes mains le Sceptre & la Main de Juftice. Les deux Capitaines des Gardes du Corps de quartier , précédés de fix Gardes Ecoffois , marchent aux deux côtés du Roi ; la queue de fon Manteau Royal eft portée par le Grand-Ecuyer de France. Le Chancelier de France marche feul derrière le Roi , & , après lui , marche le Grand-Maître de la Maifon de Sa Majefté. A la droite du Roi eft le Grand-Cham-

bellan de France, & à sa gauche le premier Gentilhomme de la Chambre. Les six Gardes Ecoffois s'arrêtent au haut des marches du Trône, trois de chaque côté. Le Roi étant monté sur son Trône par l'escalier du côté de l'Evangile, les Pairs Ecclésiastiques & Laïques se placent, chacun selon son rang, aux deux côtés du Trône du Roi, & les Grands Officiers dans les places qui leur sont marquées. Les deux Capitaines des Gardes du Corps se tiennent sur la marche de l'estrade, à côté du fauteuil du Roi. L'Archevêque de Reims fait asseoir Sa Majesté sur son Trône ; ensuite la relevant, & la tenant par le bras droit, le visage tourné vers l'Autel, il dit quelques prières. Lorsqu'elles sont achevées, & le Roi étant assis, le Prélat ôte sa mître, fait une profonde révérence à Sa Majesté, & la baise. Alors il dit tout haut, & par trois fois : *Vivat rex in æternum*. Ensuite les Pairs Laïques & Ecclésiastiques baissent le Roi, chacun à son tour, avec une pareille acclamation, & s'étant remis

158 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

à leurs places , les Héraults d'armes montent au Jubé. On ouvre les portes de l'Eglise , & le peuple y entre en foule , pour voir son Monarque sur son Trône , dans toute la pompe de la Royauté ; & dans ce moment toute l'Eglise retentit d'acclamations de *Vive le Roi* ; en même temps , les trompettes & les autres instrumens de Musique qui sont dans le Chœur , se font entendre & se joignent aux cris de joie de tout le peuple. Les Oiseleurs lâchent une grande quantité d'oiseaux , & le Régiment des Gardes Françaises & Suisses , qui sont dans la place & autour de l'Eglise , font une triple salve de mousquetterie. Pendant ces acclamations , les Héraults d'Armes distribuent , dans le Chœur & dans la Nef , une grande quantité de médailles d'or & d'argent , qui ont été frappées pour cette Cérémonie ; elles représentent d'un côté le Buste du Roi avec cette Inscription *Ludovicus XVI Rex Christianissimus* ; au revers , l'instant de son Sacre , avec cette Légende *Rex celesti oleo unctus* ,

& dans l'exergue, *Remis*, avec la date du jour, du mois & de l'an. L'Archevêque de Reims descend du Jubé, & étant arrivé à l'Autel, il entonne le *Te Deum*, qui est continué en plainchant par la Musique du Roi : toutes les cloches de la ville se font entendre, ainsi que le bruit continuel des salves d'artillerie.

Après toutes ces Cérémonies commence la Messe, pendant laquelle le Roi descend de son Trône, & va faire à l'Autel quatre offrandes ; la première est un grand vase d'argent doré ; la seconde, un pain d'argent ; la troisième, un pain d'or ; la quatrième, une bourse de velours rouge brodée d'or, dans laquelle sont treize pièces d'or, qui portent la même Effigie, Inscription & Légende, que les médailles distribuées pendant la Cérémonie. Le Roi communie à cette Messe sous les deux espèces. Il retourne ensuite à l'Archevêché, où, après s'être reposé pendant quelque temps, il passe dans la salle du *Festin Royal*. La description de ce Banquet ne vous inté-

ressera pas moins , Monsieur , que le détail des autres Cérémonies ; tout y annonce la grandeur & la majesté.

Le lendemain de son Sacre , le Roi , suivi de tout son Cortége , va en cavalcade entendre la Messe dans l'Eglise de Saint-Remi , & , l'après-midi , il est reçu Grand-Maître - Souverain de l'Ordre du Saint-Esprit : Cérémonie pendant laquelle le Roi paroît en habit de Novice , qui est de toile d'argent , portant l'épée argentée à fourreau blanc. Le surlendemain , l'après-midi , le Roi , accompagné des Princes du Sang , se rend en carosse au Camp formé près du chemin de Châlons , entre la ville de Reims & le village de Saint-Léonard , & y fait la revue des troupes de sa Maison.

Nos Rois anciennement avoient coutume de partir , le troisième jour après le Sacre , pour aller à Corbigny visiter l'Eglise de Saint-Marcoul , & y toucher les malades des écrouelles , qui s'y rendoient toujours en très-

grand nombre. Ce pieux pèlerinage avoit été introduit par Saint *Louis*, & ses successeurs imitèrent son exemple. Mais nos derniers Rois, soit qu'ils en aient été empêchés par les guerres, soit que ce voyage souffrît des difficultés, se sont contentés de se rendre en cérémonie dans l'Eglise de l'Abbaye de Saint-Remi, en y faisant porter en procession la châsse de Saint-Marcoul. On y commence une neuvaine, laquelle est continuée par un des Aumôniers de Sa Majesté. C'est ainsi qu'en ont usé les Rois *Louis XIV.* & *Louis XV.*

Selon la relation du dernier Sacre, le Roi, après la Messe, alla faire sa prière devant la Châsse de Saint-Marcoul, placée près de l'Autel du côté de l'Evangile. Sa Majesté entra ensuite dans le parc de l'Abbaye, pour y toucher plus de deux mille malades des écrouelles, qui étoient rangés dans les allées de ce parc. Le Roi étoit précédé des Gardes de la Pré-vôté de l'Hôtel, des cent Suisses de la Garde, des Gardes du Corps, &

d'un grand nombre de Seigneurs de la Cour. Le premier Médecin appuyoit sa main sur la tête de chacun des malades , dont un des Capitaines des Gardes tenoit les mains jointes. Le Roi , la tête découverte , les touchoit , en étendant la main droite du front au menton , & d'une joue à l'autre en forme de Croix , & prononçant ces paroles : *Dieu te guérisse, le Roi te touche.* Le Grand Aumônier , qui étoit toujours auprès du Roi pendant la Cérémonie , distribuoit des Aumônes aux malades qui avoient été touchés. Toutes ces Cérémonies finissent par un acte de clémence , digne de la majesté & de la puissance de nos Rois ; l'abolition & le pardon général qu'ils accordent aux criminels détenus dans les prisons de Reims.

L'auteur de ce Livre nous donne une idée du Sacre & du Couronnement des Reines de France. On compte vingt-neuf Reines qui ont été sacrées , non pas , il est vrai , avec le baume de la Sainte-Ampoule , réservé pour nos

seuls Monarques , mais avec le Saint Chrême ; il faut observer que la plupart ont été couronnées avec les Rois leurs époux. Le lieu de ce Sacre étoit ordinairement l'Eglise de Saint-Denis. Pour le couronnement , on se servoit de la Couronne de *Jeanne d'Evreux* , troisième femme de *Charles-le-Bel* , Princesse digne par ses vertus de cette espèce d'immortalité. *Marie de Médicis*, femme de *Henri IV*, est la dernière Reine qui ait été couronnée. Les monumens publics ne nous instruisent point pourquoi cet honneur n'a pas passé aux Reines suivantes, *Anne d'Autriche* , *Marie-Thérèse d'Autriche* , & *Marie Leczinska*. Mais, quelques raisons qu'on ait eues, cette omission ne peut préjudicier en rien au respect & à l'amour des peuples pour les augustes épouses de nos Rois.

Ce Volume est terminé par une *Table Chronologique & Historique du sacre & du couronnement des Rois de France de la seconde & de la troisième Race*. On y trouve les années & les noms des villes où ils ont été sacrés & couronnés ; ceux des Papes , Cardinaux ,

164 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Archevêques ou Evêques , qui en ont fait la cérémonie depuis *Pepin le-Bref* en 751 jusqu'à *Louis XV* en 1722.

On est fâché de rencontrer dans ce livre , d'ailleurs instructif , quelques fautes qu'il étoit facile de corriger , en consultant les anciennes Editions du *Pontifical Romain* * ; mais, comme le dit très-bien , dans son *Supplément à l'Histoire de l'Imprimerie de Prosper Marchand* , le sçavant Abbé *Mercier* , l'usage de nos Editeurs modernes est de copier les éditions récentes, sans s'embarraffer des plus anciennes auxquelles ils négligent de recourir , faute d'en connoître le mérite. Je vous ai fait part des deux méprises que ce grand Littérateur a remarquées d'*in prosperis patientia* au lieu d'*in prosperis sapientia* , & de *benedictione æternitatis* à la place de *benedictione Trinitatis*. En effet , que signifie *la bénédiction de*

* On appelle ainsi le Livre où sont contenues les prières & les cérémonies que font le Pape ou les Evêques , lorsqu'ils exercent les fonctions qui appartiennent à leur dignité.

l'Eternité ? Cela n'a pas de sens ; mais la *bénédiction de la Trinité* est intelligible. Voici quelques autres erreurs que M. Mercier auroit pu relever dans la nouvelle Edition du *Cérémonial du Sacre* de nos Rois. 1^o On y dit page 18 que le *Livre de Prières*, qui est au nombre des sept ornemens nécessaires au Sacre, est à Saint-Denis. Ce Livre n'est certainement pas au Trésor de cette Eglise, où il y a seulement un *Pontifical Romain* Manuscrit, mais qui ne sert pas au Sacre. 2^o Page 64 *præsta ut Gentes illi teneant fidem* ; L'Editeur traduit, faites en sorte que ses sujets lui gardent la fidélité. Mais *Gentes* signifie là les Nations étrangères comme à la page 118, *honorifica eum præ cunctis Regibus Gentium*, qu'il soit honoré plus que les Rois des autres Nations. 3^o Page 181, on ne fait aux Reines que deux Onctions, l'une sur la tête, l'autre sur l'estomac, & page 185, l'E-vêque fait les onctions ; il commence par la tête & finit par la poitrine. Le traducteur n'a pas pris garde que l'estomac & la poitrine ne sont pas la

même chose. Indépendamment de leur différence, il m'a paru contre la décence qu'on fît des onctions à nos Reines soit à la *poitrine*, soit à l'*estomac*. J'ai présumé que l'auteur pouvoit s'être encore trompé dans cet endroit. J'ai consulté le *Pontifical Romain*, & j'y ai lu que les onctions pour la Reine se font autrement : *Inungit Pontifex Reginae brachium dextrum inter juncturam manûs & juncturam cubiti, ac inter scapulas* : c'est-à-dire, l'Évêque fait une onction au bras droit de la Reine entre la jointure de la main & celle du coude, & une autre onction entre les deux épaules. PONTIFIC. ROMANUM, Edit. Venet. Apud Juntas 1582 fol. 99 verso. Il n'est là question, comme on voit, ni de tête, ni d'estomac, ni de poitrine. 4^o J'allois oublier une assertion singulière qui se trouve dans une Note au bas de la page 54. La voici, cette assertion : *Le Roi de France est la première personne Ecclésiastique de son Royaume*. Je ne sçavois pas cela.

Je suis, &c.

A Paris ce 20 Mai 1775.

LETTRE VIII.

L'Art d'aimer, & Poësies diverses de M. BERNARD, un volume in 8° de 1384 pages avec des Gravures. A Paris chez le Jay Libraire rue Saint-Jacques au coin de la rue des Mathurins.

L'ART d'aimer de M. Bernard est un des ouvrages les plus célèbres de ce siècle. Il a fait pendant plus de trente ans les délices des plus brillantes sociétés, & presque tous les Poëtes contemporains, depuis M. de Voltaire jusqu'au dernier rimailleur, en ont fait l'éloge. L'auteur avoit l'adroite politique de ne pas l'imprimer, ni même de prêter son manuscrit. C'étoit une très-grande faveur, une bonne fortune, que d'être admis à un souper où il devoit en faire la lecture. J'ai eu ce plaisir deux ou trois fois, & j'avoue que j'ai été séduit comme les autres. Elle vient enfin de paroître, cette production si vantée : le charme

est presque rompu : c'est un ouvrage très-estimable sans doute, mais bien inférieur à la brillante réputation dont il jouissoit ; & l'ardente curiosité qu'il a excitée dans les premiers jours, paroît avoir fait place à une espèce d'indifférence, qui va peut-être jusqu'à l'injustice. Qu'on se fie, après un tel exemple, aux enthousiasmes de société, aux louanges qu'on y prodigue sans mesure, aux engouemens des lectures particulières : tous ces petits triomphes domestiques peuvent flatter quelques instans l'amour-propre, procurer de zélés partisans à l'auteur, être utiles à sa fortune. Mais une réputation durable, mais la vraie gloire n'aura jamais d'autre base que le jugement des Connoisseurs porté dans le silence réfléchi du cabinet : c'est-là que toutes les illusions tombent, que tous les petits intérêts cessent, que l'auteur est abandonné à lui seul & à son talent. S'il n'en a point, s'il a été prôné d'avance avec une sorte de délire, sa chute est d'autant plus cruelle, qu'on est plus honteux d'avoir été dupe, & que le

Lecteur

Lecteur a une forte de vengeance à exercer.

Le poëme en trois Chants de M. *Bernard* n'est pas tout-à-fait dans ce cas, & il y a un assez grand nombre de morceaux capables de justifier une partie des éloges qu'il a obtenus. Le début est d'une simplicité admirable & d'autant plus étonnante dans l'auteur, qu'on n'en retrouve guères de traces dans la suite de l'ouvrage.

J'ai vu *Coigny*, *Bellone* & la *Victoire* ;
 Ma foible voix n'a pu chanter la gloire ;
 J'ai vu la Cour ; j'ai passé mon printemps ;
 Muet aux pieds des Idoles du temps ;
 J'ai vu *Bacchus*, sans chanter son délire ;
 Du Dieu d'*Iffé* j'ai dédaigné l'empire ;
 J'ai vu *Phytus*, j'ai méprisé sa Cour ;
 J'ai vu *Daphné*, je vais chanter l'Amour.

Ce premier Chant est consacré à des leçons sur le choix d'une Maîtresse. L'auteur décrit les charmes des différens âges de la beauté, les divers attrails de la Coquette, de la jeune *Agnès*, de la Prude, de la Mystique ;

loix de l'Hymen , ou pour l
qui promet un bonheur tran
sans contrainte.

Vole au grand jour , porte tes yeu
Dans ces jardins peuplés de nos A
Cherche ta proie , à la Ville , à la
Les Bals seront des fêtes pour l'ame
De plus d'objets vois la Scène emb
Chez *Melpomène* , aux loges de *Th*
Sur ce Théâtre aux magiques acce
Où tous les Arts enchantent tous le
Où la Beauté paroissant sous les ar
Veut , sans rien voir , étaler tous ses
Tout *rit* , tout plaît , tout brille en c
Le cœur , les sens , l'amour-propre ,
Le Dieu des *Ris* , celui de la Molest
De tous les fucs composent une ivre

Lève tes yeux sur ces astres nouveaux ;
 L'illusion va les rendre plus beaux.
 Les Déeses de cet Olympe aimable,
 Auront une ame accessible & traitable ;
 Tu les verras, mortelles à leur tour ,
 De la grandeur descendre pour l'amour ,
 Passer du Louvre au tapis des fougères ,
 Et soupirer ainsi que les Bergères.

**Le Poète donne aussi des leçons aux
 jeunes Beautés qui veulent choisir un
 amant.**

Qu'à son début doit trembler une Amante !

Quel embarras suit le don de son cœur !

Et quel tourment si *Jason* est vainqueur !

■ L'Amant trop jeune est un Zéphir volage :

■ L'ambition remplit l'été de l'âge.

■ Lent à répondre à de jeunes ardeurs ,

■ L'Automne arrive , & n'a que des tiédeurs :

■ Pour le vieillard , insensé , s'il est tendre ,

Des feux d'amour , il n'a plus que la cendre.

Si vous craignez les renoms éclatans ,

Défiez-vous des demi-Dieux du temps ,

Qui, l'une à l'autre enchaînant vos images ;

Vont publier vos crédules hommages ;

172 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

Qui décelant leur culte & vos Autels,
Ne sont heureux *qu'autant qu'on les croit tels* ;
La Renommée , & ses cent voix perfides
Sont les échos de leurs crimes rapides,
Tel un éclair qui brille & qui s'enfuit,
Laisse après lui le tonnerre & le bruit.
Fuyez des Grands l'appareil infidèle ;
L'éclat d'un nom coûta cher à *Sémèle*.

D'autres sçauront , à vos fers attachés ,
S'ensevelir dans des plaisirs cachés ,
Pour en tracer une image sensible ,
L'amour constant est comme un Lac paisible
Profond , égal , toujours beau , toujours clair
Inaccessible aux tempêtes de l'air ,
Qui , sans chercher le tribut d'autres ondes ,
Se regénère en ses sources fécondes :
L'amour volage est semblable au torrent ,
Il tombe , il roule , il fuit en murmurant ;
Tari bientôt dans sa source égarée ,
Né d'un orage , il en a la durée.

A peu de chose près, Monsieur, cette tirade vous paroîtra très bien faite, écrite avec esprit, avec élégance. Vous trouverez à la page suivante un trait heureux. Pour que votre amour soit du

table, dit le Poëte, cherchez en nous
des qualités aimables.

Nyrée est beau : j'y veux encore un point,
C'est de l'esprit : car les fots n'aiment point.

Voici deux autres tableaux qui me sem-
blent achevés dans leur genre.

Fuyez sur-tout l'amour triste & bizarre

D'un soupirant pâmé sur sa guitarre,
Gravement fou, sottement circonspect,
Qui, promenant l'ennui de son respect,
Dit aux échos les tourmens qu'il essuie,
Dupe & martyr des beautés qu'il ennuie.
Ah! que plutôt j'élirois à ce prix,

Le plus changeant des enfans de *Cypris*!

Craignez aussi le platonique hommage;

D'un sot qui fait de *Cupidon* un Sage,
Et l'esprit pur de l'insipide Amant,
Près d'une Belle assis nonchalamment,
Qui, de l'amour, docteur pâle & frivole;
Fait un système, & du lit une école;
Qui, sans chaleur, dit qu'il brûle toujours,
N'admet que l'ame en ses chastes amours,
Qu'un feu subtil, impuissant météore;
Mais qui distingue, argumente, pérore,

De son néant vante en lui les appas ,
Et blâme en moi le pouvoir qu'il n'a pas.

Ce Chant finit par un épisode assez libre, mais fort ingénieux, d'un Satyre & d'une jeune Nymphé, épisode fondé sur ces quatre Vers charmans qui le précèdent, & que l'auteur adresse aux jeunes Beautés qu'il enseigne.

Trouvez, s'il se peut , réunis
Les dons d'*Alcide* & les traits d'*Adonis* ,
S'il faut des deux que votre goût décide ,
Vous rougirez , mais vous prendrez *Alcide*.

Le second Chant a pour objet les moyens d'enflammer ce qu'on aime. L'auteur met au premier rang ce charme , cette grace , ce *je ne sçai quoi* , ce don de plaire enfin, plus souhaité que l'esprit , plus sûr que la beauté. Il indique les soins divers qu'il faut rendre , selon leur âge & & leurs goûts , aux Beautés dont on est épris.

Un jeune objet , enchanté de lui-même ,
Veut qu'on le flatte encor plus qu'on ne l'aime.

L'Amant qui loue , est l'Amant couronné ;
 Avant l'amour , l'amour-propre étoit né.
 L'ambitieufe , en proie à fa manie ,
 Doit à l'intrigue affervir ton génie ;
 Fuis le repos , vois les Grands , fuis la Cour ;
 Et fais servir la fortune à l'amour.
 La Beauté vaine au luxe s'abandonne ;
 Et s'attendrit des fêtes qu'on lui donne.

Il faut auffi qu'un Amant proportionne
 fon hommage à fa propre situation.

Amans d'éclat , Courtifans de renom ,
 Vous que décore & produit un beau nom ,
 D'un air d'audace abordez les cruelles ;
 D'écrits galans inondez les ruelles ;
 Amans par fafte , & volages par goût ,
 Vous n'aimez rien , quand vous adorez tout :
 Mais vous plaisez par le charme fuprême
 D'un air , d'un ton , d'un ridicule même ;
 Brillans auteurs des fcandales du temps ,
 Trop dangereux , fi vous étiez confians.

Toi , qui , loin d'eux , dans la route commune ,
 N'es , comme moi , qu'un foldat de fortune ,
 Sans ces fecours , vole au combat , fuis-moi ,
 Et par toi feul , ose , fuffire à toi.

176 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Pour mieux séduire, apprens à te contraindre!

L'amour permet l'art que l'on met à feindre.

Amant soumis , *Protée* adorateur ,

Voile ton front du masque adulateur ;

Ris si l'on rit , pleure si l'on soupire ;

Ris d'une folle , imite son délire ;

Pour une Muse , orne ce que tu dis ;

Est-on dévot ? Sois dévot , & médis ;

Fuis ce qu'on hait , encense ce qu'on loue ;

Gai si l'on chante , & dupe si l'on jone.

Multiplier les citations d'aventures amoureuses , faire des présens , prêter des livres remplis des peintures de la tendresse , chanter la Belle dans des vers flatteurs & délicats , sont les autres moyens que l'auteur propose pour réussir en amour : mais le plus important de tous est l'art de faire naître & de saisir le moment favorable. Ce morceau est un de ceux où le Poète a mis le plus de chaleur.

Toi , qui n'as pu , de *Delphire* amoureux ;

De ses faveurs trouver l'instant heureux ,

Viens l'égarer au fond de ce bocage ;

Ces bois sont faits pour sa pudeur sauvage.

Là, par degrés, dévoile tes amours ;
 Dis qu'elle est belle en l'égarant toujours.
 Elle t'évite & pourtant se hazarde :
 Fuis , mais reviens ; fuis encor , mais regarde.
 Suis , ne crains rien : cette ombre , ce séjour ,
 Cette horreur même encourage l'amour.
 De ce gazon la fraîcheur vous attire ;
 J'y vois la place où va tomber *Delphire*.
 Achève , éprouve un instant de courroux ;
 Meurs à ses pieds , embrasse ses genoux ,
 Baigne de pleurs cette main qu'elle oublie ;
 Elle rougit : c'est sa fierté qui plie.
 Elle se tait , l'amour parle , crois-moi ,
 Presse , ose tout , & *Delphire* est à toi.

La tirade sur le pouvoir des *Graces*
 & sur la naissance de *Vénus* est encore
 une des plus belles , des plus poéti-
 ques de ce second Chant , & une de
 celles où il y a le talent le plus mar-
 qué.

Le dernier Chant enseigne aux
 Amans l'art de la jouissance. Il est
 rempli d'images voluptueuses , mais
 beaucoup trop libres. Ce que j'ai rap-
 porté doit suffire pour vous mettre
 en état d'apprécier les beautés de cet

178 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

ouvrage. On y remarque de la délicatesse, de l'élégance, des traits agréables des peintures vives, & surtout beaucoup d'esprit. Pourquoi cependant ce Poëme a-t-il été trouvé, même par les Lecteurs les plus indulgens, si fort au-dessous de sa renommée? C'est que cet esprit que l'auteur y a répandu n'est pas toujours naturel; c'est qu'il y a de la sécheresse, souvent peu d'harmonie, point de cette abondance heureuse, de cette richesse d'imagination qui séduit & entraîne le Lecteur. Il s'en faut bien que l'élégance du style qui se fait remarquer dans quelques morceaux soit soutenue par-tout.

Voici les loix qu'un Amant peut oûir :
Choisir l'objet, l'enflammer, en jouir.

Rien de moins doux ni de moins musical que de pareils Vers. Il y a de la précision : mais elle est aride. Les châtes d'un grand nombre de tirades blessent encore par la froideur & le défaut du nombre. En voici quelques exemples.

**Peignons l'amour comme on peint une Belle ;
D'un jour aimable éclairons son tableau ,
Vrai , mais flatté , tel qu'il est , mais en beau.**

**Dans les revers armé de plus de feux ,
Dans les faveurs , empressé quoique heureux.**

**La Beauté plaît ; soutenons ses attraits
Du sentiment le plus beau de ses traits.**

**Par ses trésors que le Ciel dispensa ,
L'homme eut une ame , il sentit & pensa.**

Une tirade auroit beau être remplie de vers agréables , de traits charmans , quand elle est terminée aussi malheureusement , ils manquent presque tout leur effet ; l'attente du Lecteur est trompée.

**On rencontre aussi dans ce Poème des mots peu poétiques , comme ,
*ne sont heureux qu'autant qu'on les
croit tels , secourus par l'esprit &
par lui (par le sentiment ,) méditer un frivole profond , par eux sa
flamme démontrée , j'établis le sentiment base de tous plaisirs , &c. , &c.***

Mais le grand défaut de l'auteur, le défaut qui lui est propre, & qui caractérise le plus sa manière, c'est le trop d'esprit, le trop de recherche, le style alambiqué, précieux, obscur. *L'aube aimable du jour, c'est une Belle enfant comme l'amour... L'ame a senti ses ailes... L'arsenal des toilettes, l'ambigu des toilettes, le couchant des Beautés, chaque Beauté qui fait un lot à chacune, la conquête d'un ame, le sentiment qui renaît aux pleurs de la pitié, des vaisseaux qui sont les autels du luxe flottans sur les ondes pour apporter un tribut aux plaisirs, l'ame écartant le terrestre bandeau, qui allume le flambeau de Prométhée, & qui nous ouvre cette route embrasée par où l'amour mène à son Elysée, le Dieu des sens qui s'unit à l'ame, & rend au cœur ce charme qu'il en tire :* de telles expressions, Monsieur, approchent bien de ce qu'on appelle du galimatias ; elles ne peuvent que faire tort à l'ouvrage où on les trouve, & voilà sur-tout ce qui nuit au poëme du gentil Bernard, comme l'a nommé M. de Voltaire.

Il y a encore un autre défaut qui peut avoir diminué le mérite de cette production aux yeux de bien des Lecteurs, Le principal côté par où l'auteur a considéré l'amour est celui des sens. Un amour purement métaphysique est très-ridicule ; le physique tout seul est grossier ; le charme du véritable amour consiste dans ce délicieux mélange de l'ame & des sens qui fait, pour ainsi dire, participer l'homme aux plaisirs des deux substances : mais ceux du sentiment sont les plus délicats ; ils valent bien la peine d'être célébrés d'une manière plus particulière dans un Poème de *l'Art d'Aimer*.

On a rassemblé à la suite différentes Poésies fugitives de cet auteur éparées dans plusieurs Recueils, parmi lesquelles on distingue l'*Ode Anacréontique de la Rose*, l'*Épître à Claudine*, les *Épîtres sur l'automne & sur l'hiver*. L'Éditeur y a joint quelques pièces qui n'étoient point connues, & où l'on retrouve à-peu-près les mêmes défauts & les mêmes agrémens que je viens de vous faire remarquer dans

182 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

le principal ouvrage de M. Bernard.
Un des jolis morceaux est le madrigal suivant :

Le Dieu d'Amour a déserté Cythère,
Et dans mon cœur le transfuge s'est mis.
De par *Vénus*, trois baisers sont promis
A qui rendra son fils à sa colère.
Le livrerai-je ? En ferai-je mystère ?
Vénus m'entend ; ses baisers sont bien doux !
O vous, *Daphné*, qu'il prendroit pour sa mère,
Au même prix, dites, le voulez-vous ?
Je suis, &c.

A Paris ce 22 Mai 1775.

LETTRE IX.

Eloge de MARC-AURÈLE ; par M.
Thomas de l'Académie Française.
Brochure in-8° de 72 pages. A Paris
chez Moutard, Libraire de la
REINE, de MADAME & de Ma-

A N N É E 1775. 183

dame la COMTESSE D'ARTOIS,
Quai des Augustins.

MALGRÉ les protestations publiques & réitérées que font les Philosophes de ne point lire mes Feuilles, je m'apperçois, Monsieur, que ces grands personnages daignent profiter quelquefois des petites observations que je prends la liberté de hasarder sur leur manière d'écrire. Je pourrois vous en citer pour exemple cet *Eloge de Marc-Aurèle*, écrit, en général, d'un style plus simple, plus naturel, moins hérissé de ces termes d'arts & de toutes ces comparaisons techniques, que M. Thomas a si laborieusement prodigués dans ses autres ouvrages. Ce n'est pas que cette nouvelle production soit excellente ; elle m'a paru d'un genre triste & monotone. L'auteur, pour éviter la rédonnance des périodes & la rotondité des phrases qui lui sont familières, est quelquefois tombé dans un défaut contraire ; son style est devenu sec, haché, décousu, sans liaison ; tel est, sur-tout, son dé-

but : » Après un regne de vingt ans ;
 » *Marc-Aurèle* mourut à Vienne. —
 » Il étoit alors occupé à faire la guerre
 » aux Germains. — Son corps fut
 » porté à Rome où il entra au mi-
 » lieu des larmes & de la désolation
 » publique. — Le Sénat en deuil avoit
 » été au-devant du char funèbre. —
 » Le peuple & l'armée l'accompa-
 » gnoient. — Le fils de *Marc-Aurèle*
 » suivoit le char. — La pompe mar-
 » choit lentement & en silence. —
 » Tout-à-coup un vieillard s'avança
 » dans la foule. — Sa taille étoit
 » haute , & son air vénérable. —
 » Tout le monde le reconnut : c'é-
 » toit *Apollonius*, Philosophe Stoïcien ,
 » estimé dans Rome , & plus respecté
 » encore par son caractère que pour
 » son grand âge. — Il avoit toutes les
 » vertus rigides de sa secte , & de plus
 » avoit été le maître & l'ami de *Marc-*
 » *Aurèle*. Il s'arrêta près du cercueil ,
 » le regarda tristement , & tout à
 » coup élevant sa voix , Romains ,
 » dit-il , &c.

Tels , sont , Monsieur , le lieu , le
 moment , & les circonstances , où

l'éloge de *Marc-Aurèle* est supposé avoir été prononcé par le Philosophe *Apollonius*. La forme de ce Panégyrique est, comme on voit, assez neuve ; c'est une espèce de Drame où tout se passe en action. Je ne sçais cependant s'il est dans la vraisemblance qu'un homme arrête tout à coup un convoi qui est en marche, & fasse effuyer une aussi longue harrangue à un peuple qui est déjà fort las. Quoiqu'il en soit, avant d'examiner cet Eloge, il n'est pas inutile de vous donner une idée des deux personnages, c'est-à-dire, du Prince & du Panégyriste. *M. Thomas* ne les fait pas assez connoître. *Marc-Aurèle* nâquit le 26 Avril de l'année 121 de notre Ere. Il étoit d'une famille ancienne, & parent des Empereurs *Adrien* & *Antonin le Pieux* originaire de Nîmes qui l'adopta, l'associa à l'Empire, & lui destina sa fille *Faustine* en mariage. *Apollonius*, Philosophe Stoïcien, natif de la ville de Chalcis en Syrie, fut mandé à Rome par *Antonin* pour être l'instituteur de *Marc-Aurèle*. A peine fut-il arrivé, que l'Empereur l'ayant envoyé chercher, il répondit fièrement que ce

n'étoit pas au Maître d'aller trouver son disciple , mais au disciple d'aller trouver son Maître ; sur quoi l'Empereur dit en riant qu'apparemment il étoit plus facile à *Apollonius* de venir de *Chalcis* à Rome , que de se rendre de son logis au Palais. Le bon *Antonin* ne laissa pas de faire conduire *Marc-Aurèle* chez lui ; tout autre eut , pour le moins , renvoyé ce Pédant en Syrie ; il eut craint de confier l'éducation d'un jeune Prince à un Précepteur qui débutoit avec tant de morgue & de grossièreté. On voit par ce mot d'*Apollonius* que l'impudence a été de tout temps le caractère & le partage des Philosophes. *Marc-Aurèle* devint Empereur en 161 après la mort d'*Antonin le Pieux* ; il eut pour Collègue *Lucius Verus* qu'*Antonin* avoit de même adopté & associé à l'Empire. Le Sénat vouloit que *Marc-Aurèle* regnât seul. Mais celui-ci partagea l'autorité avec *Verus* , & lui fit épouser sa fille *Lucile*. Il mourut en 166. *Marc-Aurèle* termina ses jours , non à Vienne comme le dit *M. Thomas* , mais à Sirmich dans la Pannonie , le 17 Mars de l'an 180 , à 59

ans , après en avoir regné 19.

M. *Thomas*, par l'organe d'*Apollonius*, loue d'abord *Marc-Aurèle* sur l'excellente éducation qu'on lui avoit donnée ; c'est-à-dire , qu'*Apollonius*, en Philosophe modeste, se loue lui-même sans façon. » Tout concou-
 » rut, dit-il, à le former. Il reçut
 » d'abord cette première éducation
 » à laquelle vos ancêtres ont tou-
 » jours mis un si grand prix, & qui
 » prépare à l'ame un corps robuste &
 » sain. Il ne fut donc point amolli en
 » naissant par le luxe ; on ne l'en-
 » toura point d'une foule d'esclaves
 » qui, observant ses moindres signes,
 » se seroient honorés d'obéir à ses
 » caprices. On lui laissa sentir qu'il
 » étoit homme, & l'habitude de souff-
 » frir fut la première leçon qu'il re-
 » çut. La course, la lutte, les danses
 » militaires achevèrent de développer
 » ses forces : Il se couvroit de pous-
 » sière sur ce même champ de Mars où
 » s'étoient exercés vos *Scipions*, vos
 » *Marius* & vos *Pompées* . . . Ainsi
 » commençoit à se former le Prince
 » qui devoit vous gouverner ; mais
 » c'est l'éducation morale qui achève

» l'homme & constitue sa grandeur.
 » Cette éducation commença avec sa
 » naissance : la frugalité, la douceur,
 » la tendre amitié, voilà les objets
 » qu'il apperçut en sortant du berceau.
 » Que dis-je ? on l'arracha de Rome,
 » & de la Cour. On craignit pour lui
 » un spectacle funeste. Eh ! com-
 » ment dans Rome, où tous les vi-
 » ces se rassemblent des extrémités
 » de l'Univers, auroit pu se former
 » une ame qui devoit être austère ?
 » Eût-il appris à dédaigner le faste, où
 » le luxe corrompt jusqu'à la pau-
 » vreté ? A mépriser la richesse, où
 » la richesse est la mesure de l'hon-
 » neur ? A devenir humain, où tout
 » ce qui est puissant écrase tout ce
 » qui est foible ? A avoir des mœurs,
 » où le vice a même perdu la honte. Les
 » Dieux protecteurs de votre Em-
 » pire, dérobèrent *Marc-Aurèle* à ce
 » danger. *Son père le transporta à trois*
 » *ans dans une retraite* où il fut mis en
 » dépôt sous la garde des mœurs.
 » Loin de Rome, il apprit à faire un
 » jour le bonheur de Rome. Loin de
 » la Cour, il mérita d'y revenir pour
 » commander. » Si *Marc-Aurèle* fut

transporté loin de Rome, à l'âge de trois ans, pour être élevé dans la retraite, comment a-t-il pu, dans son enfance, se couvrir de poussière sur ce même champ de Mars où s'étoient exercés les Scipions, les Marius & les Pompées ?

On s'attend bien que l'éloge de la Philosophie n'est pas oublié dans le Panégyrique d'un Prince qui la fit asséoir sur le trône. *Apollonius* en exalte l'excellence & les avantages, & raconte avec quelle ardeur *Marc-Aurèle* s'y livra dès son enfance. Enfin il tire un papier de sa poche, dont il annonce à son auditoire qu'il va faire la lecture, & dans lequel sont développés tous les principes de la Philosophie de *Marc-Aurèle*. » Je vais, » dit-il, vous lire un écrit qu'il a tracé » de ses mains, il y a plus de trente » ans. Il n'étoit point encore Empe- » reur. Tiens, me dit-il, *Apollonius*, » prends cet écrit, & si jamais je m'é- » carte des sentimens que ma main a » tracés, fais-moi rougir aux yeux de » l'Univers. Romains, & toi son suc- » cesseur & son fils, vous allez juger

» si *Marc-Aurèle* a conformé sa conduite à ces grandes idées, & s'il s'est écarté une seule fois du plan qu'il a cru lire dans la nature ». Je vous fais grace, Monsieur, de cet écrit prétendu de *Marc-Aurèle* qui contient vingt mortelles pages de méditations philosophiques. C'est l'analyse d'un ouvrage que ce Prince avoit composé, & qu'il nous a laissé sous le titre, *De lui-même à lui-même*. Je ne doute pas que cette lecture n'eût fait bâiller les Romains, s'ils l'eussent entendue ; bientôt on auroit vu le Peuple, le Sénat & l'Armée se remettre en marche, & laisser-là le soporifère discoureur. Enfin, *Apollonius* plie son papier, le remet dans sa poche, & continue l'éloge de son Héros.

Le seul endroit de ce Panégyrique dont la lecture m'ait fait plaisir, est celui où l'orateur loue la bonté de *Marc-Aurèle* ; le tour en est neuf. Ce morceau mérite de vous être transcrit en entier. » La bonté faisoit le caractère de ce grand homme ; elle étoit dans ses discours, dans ses ac-

» tions; elle étoit peinte sur tous les
 » traits de son visage. Que dis-je ?
 » elle fut l'objet de son culte. O Dieu
 » de l'Univers, dans presque tous les
 » pays du monde, on t'a outragé,
 » même en t'adorant ! Par-tout la su-
 » perstition barbare a eu ses Autels,
 » où elle t'offroit pour t'appaiser les
 » gémiffemens & les cris des victimes
 » humaines. *Marc-Aurèle* t'invoquoit
 » sous l'idée d'un Être bon ; il te pei-
 » gnoit aux hommes comme tu étois
 » peint dans son cœur. Non, je ne
 » l'oublierai jamais ce jour, ce mo-
 » ment solennel, où un Prince, Sou-
 » verain Pontife comme Empereur
 » de son pays, entra pour la pre-
 » mière fois dans ce Temple dédié
 » à la Bonté, & brûla le premier
 » encens sur l'Autel, au milieu des
 » acclamations & de la joie d'un
 » peuple, qui sembloit le prendre
 » lui-même pour la Divinité du Tem-
 » ple. Romains, il fut impossible à
 » vos ancêtres de condamner *Man-*
 » *lius* coupable, tant qu'ils eurent
 » sous les yeux le Capitole que ce
 » guerrier célèbre avoit sauvé : &

« moi je fais ici des vœux pour que
 « la vue de ce nouveau Temple ,
 « dans ce même Capitole , arrête vos
 « Empereurs , toutes les fois qu'ils
 « voudront faire une action cruelle &
 « tyrannique. Peuples , que tous ceux
 « qui regneront sur vous , viennent
 « jurer à cet Autel d'être bons comme
 « *Marc-Aurèle* ; qu'ils s'accoutument à
 « penser comme lui : que tout bien-
 « fait accordé aux hommes est un
 « acte de religion envers la Divinité ».

M. *Thomas* fait de temps en temps
 l'office d'Historien , pour présenter le
 tableau de la scène , & pour en indi-
 quer tous les changemens & les cir-
 constances. *Dans cette assemblée du*
Peuple Romain , dit-il , étoit une foule
d'étrangers & de citoyens de toutes les
parties de l'Empire. Les uns se trouvoient
depuis long-tems à Rome ; les autres
avoient suivi , des différentes Provinces ,
le char funèbre , & l'avoient accompagné
par honneur. Tout à coup l'un d'eux
(c'étoit le premier Magistrat d'une ville
située au pied des Alpes) éleva sa voix :
 « Orateur , dit-il , tu nous as parlé du
 « bien que *Marc-Aurèle* a fait à des
 « particuliers

» particuliers malheureux ; parle nous
 » de celui qu'il a fait à des villes & à
 » des nations entières. Souviens-toi
 » de la famine qui a désolé l'Italie.
 » Nous entendions les cris de nos
 » femmes & de nos enfans qui nous
 » demandoient du pain. Nos campa-
 » gnes stériles & nos marchés déserts
 » ne nous offroient plus de ressources.
 » Nous avons invoqué *Marc-Aurèle* ,
 » & la famine a cessé. — Alors il appro-
 » cha , il toucha la tombe , & dit :
 » J'apporte à la cendre de *Marc-Aurèle*
 » les hommages de toute l'Italie.

*Un autre homme parut. Son visage étoit brûlé par un soleil ardent , ses traits avoient je ne sçais quoi de fier ; & sa tête dominoit sur toute l'assemblée. C'étoit un Africain. Il éleva sa voix & dit : » Je suis
 » né à Carthage. J'ai vu un embrä-
 » sement général dévorer nos maisons
 » & nos temples. Echappés de ces
 » flammes , & couchés plusieurs jours
 » sur des ruines & des monceaux de
 » cendres , nous avons invoqué *Marc-
 » Aurèle* ; *Marc-Aurèle* a réparé nos
 » malheurs. Carthage a remercié une
 » fois les Dieux d'être Romaine. —*

» Il approcha , toucha la tombe , &
 » dit : J'apporte à la cendre de Marc-
 » Aurèle les hommages de l'Afrique ».

*Trois des habitans de l'Asie s'avancèrent. Ils tenoient d'une main de l'encens , & de l'autre des Couronnes de fleurs. L'un d'eux prit la parole : » Nous
 » avons vu dans l'Asie le sol qui nous
 » portoit s'écrouler sous nos pas , &
 » nos trois villes renversées par un
 » tremblement de terre. Du milieu
 » de ces débris , nous avons invoqué
 » Marc-Aurèle , & nos villes sont
 » sorties de leurs ruines. — Ils posè-
 » rent sur la tombe l'encens , & les
 » couronnes , & dirent : Nous appor-
 » tons à la cendre de Marc-Aurèle les
 » hommages de l'Asie ».*

*Enfin , il parut un homme des rives du Danube. Il portoit l'habillement des Barbares , & tenoit une massue à la main. Son visage cicatrisé étoit mâle & terrible ; mais ses traits à demi sauvages sembloient adoucis dans ce moment par la douleur. Il s'avança & dit : » Romains , la peste
 » a désolé nos climats. On dit qu'elle
 » avoit parcouru l'univers , & qu'elle
 » étoit venue des frontières des Par-*

» thes jusqu'à nous. La mort étoit dans
 » nos cabanes ; elle nous poursuivoit
 » dans nos forêts. Nous ne pouvions
 » plus ni chasser ni combattre : tout
 » périssoit. J'ai moi-même éprouvé ce
 » fléau terrible, & je ne soutenois plus
 » le poids de mes armes. Dans cette
 » désolation , nous avons invoqué
 » *Marc-Aurèle*. *Marc-Aurèle* a été notre
 » Dieu conservateur. — Il approcha ,
 » posa sa massue sur la tombe , & dit :
 » J'apporte à ta cendre l'hommage de
 » vingt nations que tu as sauvées, &c.».

Vous sçavez, Monsieur, que dans
 les processions tous les Corps de mē-
 tier se rangent ordinairement sous la
 bannière d'un Saint qu'ils ont élu pour
 Patron. *Marc-Aurèle* est celui auquel
 est vouée la confrairie des Philoso-
 phes. Ils paroissent fort jaloux de la
 gloire de leur Saint, & il n'est pas
 l'effort qu'ils ne fassent pour l'élever
 au-dessus de tous les autres, & lui
 faire obtenir la première place dans
 le Calendrier. Je m'étonne qu'ils ne se
 soient pas encore avisés de porter,
 par dévotion, à leur boutonnière, l'es-
 figie de ce Prince, en guise de médaille.

pas moins certain , quoi qu'
les Philosophes , que jama
Aurèle n'a eu les talens & le
qui font les grands Rois.

M. Thomas a beau louer
sur son application aux affaire
zèle pour la manutention de
Que l'on consulte les Hist
& l'on verra que la passio
Empereur pour la Philosop
néroit souvent en pédantisi
force de vouloir mériter la r
de Prince bon , doux & pieux
dans une mollesse incompat
les vertus propres d'un Sc
que , négligent à punir les
sur-tout dans les Sénateurs ,
au point de s'imaginer qu'il
ne même s'en informer &c

sur l'art de régir les peuples , il laissoit les Gouverneurs piller les Provinces , craignant de passer pour trop sévère s'il punissoit leurs rapines. *Qu'est devenu L. Cassius* , disoit un citoyen qui vivoit sous son regne ? *Qu'est devenu Caton le Censeur ? Comment l'ancienne sévérité de nos mœurs s'est-elle éclipsée ? On en voyoit encore quelques restes chez nos pères. Aujourd'hui l'Empereur se cache & se renferme pour philosopher. Il parle de la clémence , de l'ame , du juste , de l'honnête ; mais , pour ce qui regarde le gouvernement de la République , il n'en a aucune connoissance.* Il est permis sans doute à un Orateur d'orner les faits qu'il cite , & de les revêtir des couleurs brillantes du style ; mais il ne doit pas moins s'imposer la loi d'être fidèle à l'Histoire , & de ne pas la contredire formellement en attribuant à son héros des vertus diamétralement opposées aux défauts qu'on fut en droit de lui reprocher.

Marc-Aurèle protégea , exclusivement à toute autre , la secte des Stoïciens qu'il avoit embrassée : c'est une

tache à sa mémoire. Un particulier peut sans conséquence adopter telle opinion, telle absurdité philosophique qu'il voudra. Mais un Empereur, un Roi, un chef quelconque de nation, n'épouse aucune secte, aucun parti : image de la Divinité, il doit voir d'un œil indifférent les systèmes, les erreurs & les disputes des hommes, & travailler également au bonheur de tous.

Le héros de *M. Thomas* fut un Prince superstitieux & foible. Il se porta plusieurs fois aux plus grandes extravagances. On le vit assembler des Prêtres de toutes les contrées, multiplier les sacrifices, employer des maléfices de toute espèce, & introduire des Religions, qui, jusqu'à lui, n'avoient point encore été connues des Romains. On sçait que ce fut par un lâche respect humain, & pour plaire au Sénat & au peuple, qu'il persécuta les Chétiens. Quoiqu'il les connût assez pour rendre justice à l'innocence & à la sainteté de leurs mœurs, il n'eut ni le courage ni la fermeté de les protéger.

Sa tolérance à l'égard de *Faustine*
 sa femme, dont les infâmes débauches
 révoltoient tout l'Empire, est tout-à-
 fait philosophique. Le Sénateur, le Che-
 valier Romain, étoient confondus chez
 cette nouvelle *Messaline* avec le Plé-
 béien, l'esclave & l'affranchi. Souvent
 elle faisoit paroître à ses yeux des mate-
 lors & des gladiateurs dans un état que
 l'honnêteté nous ordonne de voiler,
 pour choisir ceux qu'elle jugeroit les
 plus propres à satisfaire sa lubricité.
 Pour mettre le comble à ces horreurs,
 elle s'abandonna à son gendre, &
 écouta sans rougir les reproches que
 lui en fit *Lucile* sa fille. *Marc-Aurèle*,
 très-instruit de ses dérèglements, fei-
 gnoit de les ignorer, &, lorsqu'on lui
 conseilloit de la répudier, il répondoit :
il faudra donc que je lui rende sa dot. On
 ajoute que ce Prince, ce grand Philo-
 sophe, élevoit aux premières charges
 de l'Empire ceux qui souilloient son
 lit. Ce qu'il y a de plus affreux, Mon-
 sieur, c'est que ce même *Marc-Aurèle*,
 après la mort d'une femme aussi abo-
 minable, la fit mettre au nombre des
 Déeses. Il lui éleva un temple, lui

érigea des statues d'argent, institua en son honneur une Communauté de filles qui, de son nom, furent appelées *Faustiniennes*, & obligea les nouvelles mariées de venir avec leurs maris offrir un sacrifice à la nouvelle Déesse. Il avoit la fureur des Apothéoses. On sçait les démarches qu'il fit auprès du Sénat pour obtenir qu'on rendit les honneurs divins à l'Empereur *Adrien*, dont les vices déshonoroient la mémoire. Il força ce même Sénat d'honorer comme Dieu *Lucius-Verus*, justement décrié dans tout l'Empire. *Dion* assure cependant qu'il l'avoit fait lui-même empoisonner, quoique d'autres Ecrivains attribuent sa mort à *Lucile* sa femme, digne fille de l'Impératrice *Faustine*.

Vous frémissez, Monsieur, à la vue de ces tableaux ; mais ce n'est rien en comparaison de la barbare indulgence de *Marc-Aurèle* pour *Commode* son fils & son successeur. Ce *Marc-Aurèle*, ce grand homme, si prôné par les Philosophes, qui avoit reçu une éducation si soignée, & qui devoit en connoître le prix, confia celle de

son fils à des maîtres corrompus; il ne les éloigna que lorsqu'ils l'eurent perdu sans ressource. On lui donna de nouveaux maîtres; *Commode* les trouva trop sévères, & *Marc-Aurèle* eut la foiblesse parricide de lui redonner les anciens, qui mirent le comble à sa dépravation. Au lieu de tout cet attirail de Philosophie que cet Empereur traînoit à sa suite, de toutes ces belles maximes de morale qu'il débitoit avec emphase, de cette barbe épaisse & mal peignée qu'il affectoit de porter, de ce manteau des Sophistes Grecs dont il af-fubloit ses épaules, n'eût-il pas mieux valu qu'il veillât sur la conduite de sa femme, de sa fille, de son fils, & qu'il laissât à l'Empire un successeur qui le gouvernât avec sagesse, & non un monstre qui en fut le tyran & l'op-probre, & dont on fut obligé de se défaire par le poison & par la corde? Après tout ce que je viens de dire, Monsieur, sur le rapport des Histo-riens les plus estimés, jugez si *Marc-Aurèle* mérite le fanatisme que font paroître en sa faveur les Philosophes du jour!

*Indications des Nouveautés dans les
Sciences, la Littérature & les Arts.*

ROBINSON *Crusôé* ; Nouvelle Imitation de l'Anglois ; par M. Feutry ; seconde Edition revue & corrigée ; Deux parties in-12 ; à Lille chez J. B. Henry Imprimeur-Libraire , & à Paris chez la Veuve Duchesne Libraire rue S. Jacques. Je vous ai déjà parlé, Monsieur, de cette refonte heureuse du Roman de *Robinson Crusôé* par M. Feutry. L'ancien *Robinson* étoit intolérable par les longueurs, les inutilités & le fatras. Celui de M. Feutry se lit avec le plus vif intérêt : il en a fait un Livre instructif, amusant, &, j'ose le dire, nécessaire à l'éducation.

Dictionnaire des Mots Homonymes de la Langue Françoisse, c'est-à-dire, dont la prononciation est la même & la signification différente ; avec la quantité sur les principales syllabes de chaque mot, pour marquer la durée de leur prononciation, prouvée par des exemples agréables, tirés des Auteurs & des Poètes Latins & François, tant anciens que

modernes: Ouvrage nécessaire aux Etrangers & à la jeunesse Françoisse des deux sexes, &c. Par M. Hurtaut Maître-ès-Arts & de Pension de l'Université de Paris, ancien Professeur de l'Ecole Royale Militaire, & Pensionnaire de Sa Majesté. Un Volume in-12 de plus de 600 pages; prix 3 livres relié; à Paris, chez Ph. D. Langlois Libraire rue du Petit-Pont près de la rue Saint-Severin.

Ce mot Grec *Homonymes* signifie de même nom; il y a dans toutes les Langues mortes & vivantes, mais surtout dans la Langue Françoisse, une foule de mots *Homonymes*, c'est-à-dire qui se prononcent & s'écrivent de la même manière ou presque de la même manière, & dont la signification est tout-à-fait différente; par exemple, *ceint, cinq, sain, sein, saint, seing*, ont la même prononciation & ne signifient pas la même chose, ainsi que *poids, pois, poix, &c, &c, &c.* Vous sentez, Monsieur, toute l'utilité du *Dictionnaire* que je vous annonce. Il y a long-temps que l'idée m'en étoit venue, que je l'avois même donnée à quelques hommes de Let-

tres , & que je desirois qu'on l'exécutât , en faveur , non-seulement des Etrangers , mais de la plupart des François qui n'ont point fait d'études , & que les *Homonymes* embarrassent continuellement , soit pour la prononciation , soit pour l'orthographe. Les uns & les autres trouveront dans le Livre de M. *Hurtaut* des principes sûrs & des exemples lumineux qui les guideront à ce double égard. Cét ouvrage , quoiqu'à sa première édition , ne laisse presque rien à desirer sur son objet.

*Le Jardin des Racines Grecques mises en Vers François ; avec un Traité des Prépositions & autres Particules indéclinables , & un Recueil alphabétique des Mots François tirés de la Langue Grecque , soit par allusion , soit par étymologie. Nouvelle édition revue & corrigée par M. * * * Professeur en l'Université de Paris ; un Volume in-12 , prix 2 livres 10 sols relié ; à Paris chez Colas Libraire-Place de Sorbonne , attenant le Collège de Cluny.* La réputation de ces *Racines Grecques* est faite depuis longtemps , & l'édition que je vous an-

nonce est peut-être la centième de cet excellent Livre, dont nous sommes redevables à la sçavante société de Port-Royal, à qui les Sciences & les Lettres ont tant d'obligations. Le célèbre Dom *Lancelot* Bénédictin, est l'auteur de ce répertoire, nécessaire à tous ceux qui veulent étudier le Grec. La réimpression est très-correcte, & c'est un mérite essentiel dans les ouvrages élémentaires.

Nouvelles Pièces Dramatiques du Théâtre Anglois, traduites par M. Patu. Nouvelle édition, contenant le Bijoutier, le Roi & le Meunier, l'Aveugle, le Diable à Quatre, l'Opéra du Gueux, Comment l'appellez-vous ? Deux Volumes in-12, brochés 4 livres ; à Paris chez Costard Libraire Rue Saint-Jean-de-Beauvais. Je vous rendis compte, Monsieur, de ces Pièces Angloises traduites par feu M. *Patu*, lorsque la première Edition fut mise au jour il y a une vingtaine d'années, sous le titre de *Choix de petites Pièces du Théâtre Anglois, traduites des Originaux**. Je donnai de justes éloges au choix des Drames,

* Voyez l'An. Littér. 1756. Tome 3^e page 48.

& à la manière dont l'interprète, qui étoit un homme de beaucoup d'esprit & de goût, les avoit fait passer dans notre Langue. C'est-là, Monsieur, que Mrs Sedaine & Collé ont puisé, l'un l'Opéra Comique *le Roi & le Fermier*, l'autre sa *Partie de Chasse de Henri IV*. M. Sedaine y a pris encore son *Diabre à Quatre*. Toutes les Pièces de ce Recueil sont très-agréables.

Itinéraire des Routes les plus fréquentées, ou Journal d'un Voyage aux Villes principales de l'Europe ; où l'on a marqué, en heures & minutes, le temps employé d'une poste à l'autre ; les distances en Milles Anglois, mesurées par un Odomètre appliqué à la Voiture ; le produit des Contrées ; la population des Villes ; les choses remarquables à voir dans les Villes & sur les routes ; les auberges, &c, &c, &c ; on y a joint le rapport des Monnoies & celui des Mesures Itinéraires & Linéales, ainsi que le prix des Chevaux de Poste, de différens païs. Brochure in-8° de plus de 150 pages ; prix broché 1 livre 16 sols ;

à Paris chez Pissot Libraire Quai des Augustins ; près de la rue Gît-le-Cœur. Nous ne manquons pas assurément de livres de Voyages ; on peut même dire que nous en sommes accablés ; mais il y en a très-peu où l'on trouve tout ce dont un Voyageur a le plus de besoin. L'*Itinéraire*, dont je viens de vous transcrire le titre , est fait avec la plus grande exactitude , & devient un Livre de première nécessité pour tous ceux qui se proposent de visiter différentes contrées de l'Europe. Les personnes mêmes qui n'ont aucun dessein de voyager , le parcourront avec une sorte d'intérêt.

Des Tropes ou des différens sens dans lesquels on peut prendre un même mot dant une même Langue ; Ouvrage utile pour l'intelligence des Auteurs , & qui peut servir d'introduction à la Rhétorique & à la Logique ; par feu M. du Marfais ; Troisième Edition ; un Volume in-12 de près de 400 pages ; prix 3 livres relié ; à Paris chez Paschal Prault Libraire rue de Tournon. Les Tropes sont des figures par lesquelles on fait

prendre à un mot une signification qui n'est pas précisément la signification propre de ce mot. Par exemple , lorsque , parlant d'une armée navale , vous dites qu'elle étoit composée de cent Voiles , c'est un *Trope* parce que *Voiles* dans le sens propre ne signifie point *Vaisseaux* , & que les *Voiles* ne sont qu'une partie d'un *Vaisseau*. Si vous disiez que l'armée navale étoit composée de cent *Vaisseaux* , vous exprimeriez également votre pensée ; mais il n'y auroit plus de *Trope*. Ce mot vient du Grec *Tropos* dont la racine est *Tropo* , qui veut dire , *je tourne* , parce que les figures appelées *Tropes* consistent à *tourner* le sens naturel d'un mot à quelque autre usage. M. du Marfais , ce Grammairien Philosophe d'éternelle mémoire , nous fait part , dans un *Avertissement* , au sujet de son ouvrage , d'un trait d'ignorance qui fait rire. Peu de temps après que ce Livre eut paru pour la première fois , il rencontra par hasard un homme riche de sa connoissance , qui sortoit d'une

Maison pour monter dans son carrosse. » Je viens, dit-il à M. du Mar-sais, d'entendre dire beaucoup de bien de votre *Histoire des Tropes*. Il croyoit que les *Tropes* étoient un peuple. Les éloges que je pourrois donner à cet ouvrage seroient superflus; c'est un des meilleurs Traités que nous ayons sur cette matière, & bien supérieur à toutes les Rhétoriques du monde anciennes ou modernes. Il faut le lire, le méditer, l'approfondir, s'en pénétrer, si l'on veut sçavoir bien parler & bien écrire dans sa Langue.

Dictionnaire Portatif Théologique & Philosophique ; contenant la réfutation des principes établis dans les écrits des Philosophes Modernes, & l'accord de la Philosophie avec la Théologie ; dans lequel on a enchainé les Articles de manière à composer un Cours complet de Théologie-Philosophique, où l'on traite de la Religion, de la Révélation, de l'Interprétation des Livres Saints, des Dogmes, de la Morale, &c : le tout appuyé sur les traits de l'Histoire Sainte,

210 L'ANNÉE LITTÉRAIRE

les plus propres à les faire valoir & à confondre l'Incrédulité : Ouvrage principalement puisé dans les sources les plus estimées , telles que l'Anti-Lucrèce , les Ecrits d'Abbadie , de Houteville , de Mr le François & Bergier , &c, &c, &c. Cet ouvrage convient également à tous les Ordres de Citoyens & comprend une Philosophie nécessaire à tous les états , & une Théologie que tous les hommes sont obligés de sçavoir. Par M. L. Paulian , auteur du DICTIONNAIRE DE PHYSIQUE ; un Volume in-8° de près de 600 pages ; à Paris chez Costard Libraire rue Saint-Jean de Beauvais. J'ai parlé de ce Dictionnaire il y a quelques années ; il est très-estimé ; il en reste peu d'exemplaires chez le Libraire qui le fait annoncer.

Sujets des Prix proposés par la Société des Sciences de Copenhague. Le 10 Février de cette année 1775 la Société des Sciences de cette Capitale du Dannemarck fut assemblée , afin d'examiner les Ecrits sur les sujets proposés l'année dernière. Le Prix d'Histoire fut adjugé à une Disserta-

tion sur la situation de Jomsborg
avec cette devise ,

*Tempus edax rerum, tuque, invidiosa Vetustas;
Omnia destruitis.*

Il y a dans cette pièce beaucoup d'érudition ; mais , comme l'auteur n'a point assez consulté les anciens Ecrivains , dont divers passages rapprochés & comparés ensemble auroient pu servir à la solution de la question proposée , la Société ne peut adopter l'hypothèse soutenue dans ce Mémoire. Elle ne manquera pas de publier le nom de l'Auteur , dès qu'il voudra se faire connoître. La Société n'ayant reçu aucun ouvrage satisfaisant sur les sujets de Mathématiques & de Physique qu'elle avoit proposés , les offre de nouveau à traiter ; sçavoir ;

En Mathématiques.

Trouver quelque machine ou autre invention mécanique avec laquelle on puisse nettoyer commodément & sans

212 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

beaucoup de frais les Lacs, Etangs ou autres réservoirs d'eau, & les purger du limon, des immondices, des plantes ou herbes aquatiques qui en haussent le fond & en accélèrent la perte, sur-tout dans les cas où l'écoulement des eaux pour le dessèchement & le nettoyage de ces réservoirs seroit trop coûteux, ou que d'autres circonstances ne permettroient point que l'on se privât des eaux douces nécessaires à une Ville, ni qu'elles s'écoulassent en pure perte.

En Physique.

Donner l'analyse des Métaux en leurs parties constitutives d'après des expériences faites avec soin.

Outre ces deux Problèmes, il fut résolu, dans la même assemblée, de proposer les sujets suivans :

En Mathématiques.

Réduire à des calculs aisés la courbe de la quille d'un vaisseau dont le sillage est mauvais, & faire voir quelle construction rend un navire plus sujet à ce défaut.

En Physique.

L'Expérience prouve que l'œil bien constitué de l'homme ne confond point les objets représentés sous des couleurs étrangères causées par une réfrangibilité différente, aussi long-temps que la prunelle reçoit tous les rayons en entier ; mais, aussitôt qu'elle est à moitié couverte, les objets qu'elle apperçoit s'environnent tout-à-fait de couleurs étrangères. On demande la raison de ce Phénomène, & l'on souhaite de sçavoir si l'on ne pourroit pas fabriquer, selon la forme de l'œil, une nouvelle sorte de verres objectifs achromatiques.

En Histoire.

On demande l'Histoire du Droit concernant les hommes attachés à la Glèbe, qui a eu lieu en Dannemarck, depuis son origine jusqu'à son abrogation.

Les Scavans, tant Etrangers que Danois, excepté les Membres de la Société, sont invités à concourir pour ces prix, & voudront bien écrire leurs Mémoires en Danois, Latin,

214 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

François ou Allemand ; les ouvrages composés en d'autres Langues sont exclus du concours.

Le prix, que la Société décernera à celui qui, à son jugement, aura le mieux traité chaque sujet, consiste en une Médaille d'or de la valeur de 100 écus (Rixdales), argent de Danemarck ; 552 livres 10 sols argent de France. Les concurrens adresseront leurs Mémoires écrits d'un caractère lisible & francs de ports, à *M. de Hielmstjerne*, Chevalier de l'Ordre de Dannebrog & Conseiller des Conférences du Roi, Secrétaire de la Société. Aucun écrit ne sera reçu au concours, passé le dernier Mars de l'année 1776. La distribution des prix se fera vers la fin du mois d'Avril 1776, & le jugement de la Société sera publié incontinent après. Les Auteurs ne se feront point connoître ; ils mettront une devise à la tête ou à la fin du Mémoire & y joindront un billet cacheté, qui contiendra la même devise avec leur nom & le lieu de leur résidence. Ceux qui souhaiteront que leurs ouvrages qui

ont concouru pour les prix de l'année 1774, leur soient rendus, sont priés de s'adresser pour cet effet à M. de Hielmstierne avant la fin de l'année courante.

Instruction Chrétienne pour les divers états de la Vie ; avec des exercices de Piété pour chaque jour & chaque semaine, chaque mois & chaque année, & un Exercice pour la Confession & la Communion. Deux Parties in-12 petit format qui peuvent se relier en un Volume ; la première, contenant les Instructions de 308 pages ; la seconde, contenant les Exercices, d'environ 400 pages. A Paris chez Lottin l'ainé Imprimeur-Libraire & Eugène Onfroy Libraire, rue Saint-Jacques près de Saint Yves. Ces Instructions furent mises au jour pour la première fois en 1745 sous le titre d'Instruction Chrétienne des Pauvres, un Volume in-12 à Paris chez la veuve Mergé. Elles ont paru, avec raison, assez solides pour mériter une nouvelle édition ; on les a retravaillées avec soin, & l'on y a ajouté diverses Exercices de Piété à l'usage de ceux à qui ces Instructions

sont adressés. Les Riches & les Pauvres, les Maîtres & les Domestiques, y puiseront le véritable esprit de la Religion ; enfin, on a fait de cet ancien ouvrage un des meilleurs Livres de Piété, un des plus nécessaires même pour toutes les classes des Chrétiens.

Leçons de Langues, de Mathématiques, &c. Le sieur de Guigny, homme d'un mérite réel & digne d'un sort plus heureux que celui qu'il est obligé de subir, enseigne les Langues Latine, Française, Italienne, la Géographie, la Littérature Française, l'Arithmétique démontrée, l'Algèbre, l'Analyse, la Géométrie & les Sciences Physico-Mathématiques. Il traduit l'Anglois, l'Espagnol & les vieux Titres ; il déchiffre les écritures anciennes, & met en ordre les Chartiers. Sa demeure est Cloître de Saint-Germain l'Auxerrois, chez le sieur Gérard Traiteur.

Je suis, &c.

A Paris ce 24. Mai 1775.

L'ANNÉE

L I T T É R A I R E.

L E T T R E X.

*Les Courtisanes ou l'Ecole des Mœurs,
Comédie en trois Actes en vers, par
l'auteur de la Comédie des PHILOSOPHES. A Paris chez Moutard Libraire
de LA REINE, de MADAME & de
Madame la COMTESSE D'ARTOIS
Quai des Augustins. Brochure in-8°
de 57 pages.*

UNE Courtisane, nommée *Rosalie*, forme le dessein de se faire épouser par *Gernance*, jeune homme de famille, dont elle a le premier hommage & qui l'aime de bonne foi. Un Philosophe, ou du moins un de ces faux Sages qui en usurpent le nom, *M. Sophanès*, ami de *Gernance*, sert les vues de *Rosalie*. Il instruit le jeune

ANN. 1775. Tome II. K

homme à mépriser l'opinion publique ; il suppose même une proposition de mariage d'un certain Lord *Carlinfort*. *Marton*, qui est la Suivante, en montre le billet à *Gernance*. Ce dernier admire le prétendu sacrifice que lui fait *Rosalie*. Cependant *Lyfimon*, son parent & son ami, entreprend de lui ouvrir les yeux ; il lui fait sentir combien la ruse que l'on emploie pour le tromper est grossière. *Marton* & *Rosalie* essayent de persuader à *Gernance* que *Lyfimon* n'agit que par un dépit amoureux. Il y a un grand Bal le soir. Un Financier, appelé *Mondor*, qui ennuie beaucoup *Rosalie*, mais qui est un homme essentiel pour sa maison, a promis de lui prêter sa voiture, ainsi qu'à trois autres de ses amies. Toutes ces femmes arrivent en grande parure. On attend avec impatience ; la Berline ne vient point ; on veut avoir un Remise : il n'y en a plus ; le *Waux-Hall* a tout enlevé ; enfin, elles se déterminent à envoyer *Marton* chercher un Fiacre ; mais le cocher veut faire son prix ; il entre, & reconnoît dans *Rosalie* . . . sa sœur *Javotte*. Dans le même instant, *Ly-*

Simon remet à *Germance* une lettre du Lord *Carlinfort* qui constate que le billet qu'on lui attribue est une imposture. Le jeune homme est détrompé, & *Rosalie* abandonnée aux railleries amères de ses compagnes & aux leçons morales de son frère le *Fiacre*.

Rien de moins neuf, comme vous le voyez, Monsieur, rien de plus trivial même que le fond de cette Comédie. Il faut qu'une pièce de Théâtre fixe l'attention du Spectateur soit par l'intérêt de l'action, soit par la force de l'intrigue, soit par des caractères frappans. Ce n'est pas assurément l'intérêt de l'action qui domine dans les *Courtisanes*. Quant à l'intrigue, elle est d'une foiblesse dont notre Théâtre offre peu d'exemples. Le seul *Lyfimon* met obstacle au mariage de *Germance*, & les moyens qu'il employe ne consistent que dans une lettre de *Carlinfort* qui découvre la supposition du billet. Eh, ne pourroit-on pas soupçonner que cette lettre est elle-même supposée ? Restent les caractères. Le principal qui est celui

de *Rosalie* n'est pas assez prononcé, Je voudrois qu'elle fût plus fautive, plus perfide, qu'elle se moquât de la crédulité de son amant en son absence. La leçon qu'a voulu donner l'auteur en seroit plus marquée. *Rosalie* est annoncée, dans la première scène, comme ayant une espèce de goût pour *Germane* dont la bonne foi l'intéresse; il est singulier que, dans les scènes suivantes, elle ne se donne pas la peine de feindre quelque tendresse pour ce jeune homme. *Mondor* est peint aussi dès la première page comme un homme ennuyeux, un Financier ridicule & difficile à vivre, & ce caractère n'est point développé dans le cours de la pièce. L'unique situation de cette Comédie est celle de la fin, & je doute qu'elle eût réussi au Théâtre. Il y a une sorte de bassesse dans ce ressort, qui d'ailleurs est un effet du hasard. J'en ai vu la plupart des Lecteurs révoltés; il n'est pas vraisemblable que les Spectateurs eussent été plus indulgens. De plus, cette machine du Fiacre est, à peu-près, par-tout. C'est dans *Turcaret*, *Madame Jacob*, *Coeur de ce Financier*.

cier; c'est, dans *l'Usurier Gentilhomme*, le payfan de Charonne *Colas*, qui vient faire rougir son frère le parvenu, &c. Il y a même, dans une Comédie dont je ne me rappelle pas le titre, un Fiacre qui paroît aussi sur la scène. Il avoit été pris par des *filles*; il n'est pas content de ce qu'on lui a donné pour sa course; il suit le Laquais ou la Servante qui l'a mal payé. Il se trouve vis-à-vis des belles Dames qu'il a menées; il se plaint; elles sont fort choquées de son insolence; il est gris; il les supplie de le ménager, & leur dit très-plaisamment, *vous autres, & nous autres, nous avons besoin les uns des autres*. L'apparition de ce Fiacre sur le Théâtre est bien plus simple, plus naturelle, plus vraisemblable que celle du Fiacre de *M. Palissot*. Est-il d'usage qu'un Cocher de Place monte dans une maison pour faire son prix avant que de marcher? J'ajoute que le rôle de *Rosalie* n'est pas assez odieux pour qu'on ne la plaigne pas dans son humiliation; il y a plus de fiel que de comique dans cette catastrophe. Une autre ob-

servation, c'est qu'elle ne devoit pas produire tout l'effet que l'auteur s'en promettoit, sur un amant tel que *Gernance*. La honte peut bien l'empêcher d'épouser sa maîtresse; mais la supposition du billet de *Carlinfort* ne doit être à ses yeux qu'une supercherie légère; la moindre caresse de ces sortes de filles fait oublier tous les jours à leurs amans des fautes beaucoup plus graves. *Gernance* ne doit pas non plus imputer à *Rosalie* les torts de sa naissance; il sçait à quoi s'en tenir là-dessus. Pour l'arracher à cet objet indigne de ses feux, il falloit que cette fille s'épuisât en démonstrations de tendresse, & que le dénouement mît au grand jour sa fausseté & ses intrigues avec un autre.

Il vous est aisé de juger, Monsieur, que, malgré ses hautes prétentions, M. *Palissot* est bien loin de marcher sur les traces de *Molière*. Ce qui pourroit nous rappeler ce grand homme, c'est de la gaîté, du vrai comique, des situations, & M. *Palissot* n'a rien de tout cela. Il y a, dans plusieurs de ses pièces,

des scènes écrites avec beaucoup d'esprit ; mais il a la manie de vouloir faire rire, & jamais il n'y réussira. Son génie paroît plutôt méchant que gai ; la vraie & bonne gaîté n'a pas été donnée aux méchans. Au reste, je ne parle ici que de l'esprit, non du caractère.

Une autre qualité essentielle qui manque absolument à M. *Palissot*, c'est l'invention. Il se traîne toujours sur les pas d'autrui. Il n'a ni sujets, ni caractères, ni plans à lui. Sa Comédie des *Philosophes*, qu'il croit un chef-d'œuvre, étoit calquée sur *Les Femmes Savantes*, dont il n'a fait qu'atténuer l'intrigue. L'idée & le fond même des *Courtisanes* ne lui appartiennent pas davantage ; vous les trouverez, Monsieur, dans le *Marquis de Roselle*, très-bon Roman de Madame *Elie de Beaumont*, mais bien plus clairement encore dans un Conte dialogué de M. *Bret*, intitulé *le Mariage Manqué* *. L'objet de cette pièce est précisément le même que celui de M. *Pa-*

* Voyez les *Fables Orientales & Poësies Diverses de M. Bret* ; Tome 2 page 1.

Lissot. La Courtisane , prête à épouser un jeune homme épris de ses charmes , préfère un de ses anciens amans qui feint de lui faire la même proposition , & qui finit par se moquer d'elle en présence de celui qu'elle vouloit duper , & de ses compagnes qu'elle méprisoit déjà. M. *Bret* a mis dans ce Conte une scène infiniment piquante entre *Fanine* , qui est le principal personnage, & son amie *Serinetta*. *Fanine* , fille d'une Revendeuse de vieux chapeaux , à laquelle elle fait tous les mois une petite rente , croit déjà être grande Dame ; elle a pour son amie des airs de hauteur : elle appelle *ses Gens*. Les propos de *Serinetta* qui entre en lui disant , *bon jour , Coquine* , forment avec la dignité de cette fille le plus plaisant contraste. Le plan de M. *Palissot* ne lui a pas permis de mettre en action cette circonstance caractéristique : mais il a employé à peu-près la même idée d'une autre manière , & c'est un des endroits les plus heureux de sa Comédie. *Je faisois une réflexion* , dit *Rosalie* à sa Suivante.

MARTON.

Vous ?

ROSALIE.

Je pensois qu'*Hortense*, *Erminie*, *Arténice*.
Ne me convenoient plus.

MARTON.

Comment ! par quel caprice ;
Vous qui ne pouviez pas les quitter un mo-
ment ? . . .

ROSALIE.

Je leur trouve , entre nous , un air bien peu
décent.

N'as-tu pas , dans leurs yeux chargés de ja-
lousie ,

Vû le secret dépit dont leur ame est saisie ?

Rien ne m'est échappé de leurs tons ricaneurs ;
De leurs propos légers , de leurs souris mo-
queurs.

Je dois m'accoutumer , en épousant *Gernance*,
A mettre désormais un intervalle immense
Entre ce monde & moi. Pour les humilier ,
Je veux avoir , *Marton* , un Suisse à baudrier ,
Le Sac , une Livrée , enfin , tout l'équipage
Qu'aux femmes de mon rang peut accorder
l'usage ;

Et , si quelque hasard me les fait rencontrer ,
Je mettrai mon bonheur à les désespérer.

K.v

MARTON.

Ce sera votre état ; que pourroient-elles dire ?

ROSALIE.

Oh ! rien ne contiendra leur fureur de médire :

Mais ce sera de loin , & je n'entendrai pas

Leurs propos insolens , leurs perfides éclats.

Ah ! quel bonheur , *Marton* , d'écraser des riva-
lesQui se croyoient en droit de nous traiter d'é-
gales !

Combien je vais jouir de leur confusion !

MARTON.

Mais il faut se monter sur sa condition.

Je vous approuve fort.

Ne feroit-il pas plus théâtral , Mon-
sieur , de voir *Rosalie* & ses compa-
gnes aux prises les unes avec les au-
tres. Ce seroit dumoins une situation ,
& l'on peut reprocher très-justement
à M. *Palissot* qu'il n'y en a point dans
sa pièce.

On ne peut louer , dans les *Courtis-
anes* , que quelques détails , quelques
peintures des mœurs actuelles. Le
style est , en général , assez soigné , quoi-
qu'il se ressente souvent du vuide de
l'action. Ignorez-vous , dit *Marton* à sa
maîtresse ,

Que, dans ce siècle-ci, le Caducée honore;
Que c'est un sûr moyen de parvenir à tout,
Et qu'il n'est point d'état mieux accueilli par-
tout.

C'est un Art à la mode & réduit en système
Par plus d'un Important, par plus d'un Abbé
même.

Connoissez donc nos mœurs & désabusez-vous.
Ne remarquez-vous pas qu'on nous respecte,
nous ?

A-t-on besoin d'ayeux, alors qu'on est jolie ?
La France, par degrés, à tel point s'est polie,
Que nous donnons le ton à la Ville, à la Cour,
Et qu'on pardonne tout aux erreurs de l'amour.
Fiez-vous là-dessus à mon expérience.

Tel aujourd'hui vous voit avec indifférence,
Qui, peut-être demain, mettroit tout son
orgueil

A recevoir de vous la faveur d'un coup d'œil.

R O S A L I E.

Tu me fais des Romans.

M A R T O N.

Des Romans ? non, ma chère;
Avez-vous moins d'attraits que *Nais & Gly-*
cère ?

Kvj

178 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Vous avez pû les voir. De leurs obscurs débuts
A peine il reste au monde un souvenir confus.
On ignore en quels lieux se passa leur jeunesse,
Eh bien ! l'une est Marquise , & l'autre Vi-
comtesse.

R O S A L I E.

Quoi ! l'on peut , à ce point , s'oublier ?

M A R T O N.

Sûrement.

Ce qui blesse l'orgueil s'oublie en un moment.

Beaucoup de personnes reprocheront à *M. Palissot* d'avoir gratifié du brillant emploi de *Mercure* un des faux Philosophes du siècle. Je sçavois bien que ces Messieurs étoient tant soit peu intriguans , flatteurs des gens en place , dénigrans avec fureur ceux qui ne sont pas enrôlés sous leurs drapeaux : mais , qu'ils soient tels qu'on nous les représente dans cette Comédie , en vérité , Monsieur , je l'ignorois entièrement , & même je n'en croirois pas un mot.

Voici un des endroits les plus agréables de la pièce de *Palissot*, quoique le fond s'en trouve encore partout , & spécialement dans le *Misanthrope* Acte 2.^e Scène 5.^e où *Célimène* , *Eliante* , *Phis-*

A N N É E 1775. 229

Ante, *Acaste*, *Clitandre*, passent en revue grand nombre de gens de leur connoissance & les tournent en ridicule. Les *Courtisanes* s'entretiennent ensemble de nouvelles relatives à leur état. Eh bien, dit *Rosalie*, quelle nouvelle avez-vous à m'apprendre ?

H O R T E N S E.

On dit qu'*Arsinoé* vient de quitter *Clitandre*.

M O N D O R.

Quoi, vraiment ?

A R T E N I C E.

Oui vraiment, & le trait est bien bon.

A. Rosalie.

Tu sçais qu'ils s'étoient pris de belle passion.

C'étoit des deux côtés, du moins en apparence,

Des amours du vieux temps l'incroyable confiance.

Ils s'étoient séquestrés du monde absolument.

Et cela s'appelloit un coup de sentiment.

R O S A L I E.

Eh bien ?

A R T E N I C E.

Pour t'abrégér, notre auguste héroïne.

Apris, un beau matin, la fuite à la sourdine.

230 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Les gens étoient séduits , les paquets emportés ;

Le pauvre amant dormoit sur la foi des Traités :
Juge de son réveil , lorsqu'un fatal indice
Lui fit voir clairement qu'il perdoit Euridice.
Ace mot d'Euridice, Erminie chante à demi-voix.

J'ai perdu mon Euridice ,

R O S A L I E.

Sans aller aux Enfers il la retrouvera.

H O R T E N S E.

Mais vraiment , on le dit remplacé.

R O S A L I E.

Quoi ! déjà ?

M O N D O R.

Sans doute. *Arfinoé* ne fut jamais vacante.

E R M I N I E.

Sa conduite, il est vrai , fut toujours très prudente.

R O S A L I E.

Que dit-on d'*Aglæ* ?

E R M I N I E.

Ma foi , le beau d'*Orval*
Se conduit avec elle on ne peut pas plus mal.

Il l'avoit enlevée au Financier *Chrysante*,
Qui lui faisoit bâtir une maison charmante;
Il lui devoit au moins un dédommagement :
Et vient de la quitter impitoyablement
Pour prendre à l'Opéra la célèbre *Amélie*.

R O S A L I E.

Aglæ me paroît mille fois plus jolie.

H O R T E N S E.

Elle a de beaux cheveux.

A R T E N I C E.

Mais d'un blond très-ardent.

R O S A L I E.

Je ne m'en doutois pas.

A R T E N I C E.

C'est un fait cependant.

R O S A L I E.

Son teint....

M O N D O R.

A de l'éclat, grace au blanc qu'elle
emploie.

R O S A L I E.

Elle ?

M O N D O R.

Pour en juger, il suffit qu'on la voie.

R O S A L I E.

Ah ! c'est une noirceur.

M O N D O R.

Je vous dis qu'elle en met.

Pour peu qu'elle m'en eût demandé le secret,
Je ne le dirois pas.

Vous n'avez pas d'idée, Monsieur, de l'importance que M. *Palissot* a mise à ce médiocre ouvrage. Après l'avoir lû aux Comédiens qui l'ont refusé, il les a harangués dans leur assemblée, & sa harangue a été rendue publique. Il a fait de plus un *Mémoire* contr'eux ; & ce *Mémoire* a été imprimé. Enfin, il s'est épuisé en efforts incroyables pour donner à son Drame une sorte de célébrité. Ce n'est pas que j'approuve le motif qu'ont allégué les Comédiens pour ne pas jouer cette pièce. On dit que le sujet ne leur a pas semblé assez décent ; je ne croyois pas cet article sou-

mis à leur examen ; il est singulier qu'ils aient voulu se montrer plus difficiles à cet égard que le Censeur qui a donné son approbation. Les défauts de l'ouvrage ne peuvent pas non plus motiver le refus qu'ils en ont fait ; car ils ne sont pas assez choquans pour le justifier. On a risqué la représentation de beaucoup de pièces qui même ne valoient pas celle-ci. Mais des personnes , qui paroissent instruites , m'ont assuré que la véritable raison étoit celle qu'on n'avoit pas osé dire. Les Comédiens , à ce qu'on prétend , ont trouvé désagréable de se charger de rôles tels que ceux de la pièce de M. *Palissot* , de *Fiacres* , de *Mercurus* , &c. Une pareille délicatesse , Monsieur , est tout-à-fait contraire aux progrès de l'Art Dramatique. Si les Comédiens s'avisent de refuser les rôles odieux d'une pièce , il faudroit que les personnages fussent tous des Sages , des Héros ou des Vestales. Dès-lors personne ne voudroit des rôles de *Narcisse* , de *Cléopâtre* , de *George Dandin* , d'usuriers dans les Comédies de *Molière* , & *Tartuffe* lui-même n'eut jamais été représenté.

*Lettre d'un Professeur de Philosophie
dans l'Université de Paris à l'Auteur
de l'Extrait du CALCUL INFINI-
TÉSIMAL ET DE LA GÉOMÉTRIE
DES COURBES PAR M. BÉGUIN,
inséré dans le JOURNAL DES SÇA-
VANS du mois d'Avril 1775, page 252.*

» IL y a long-temps que les Sça-
» vans desirent que , pour le bien de
» l'instruction publique dans l'Univer-
» sité de Paris , les Professeurs fassent
» imprimer de bons extraits de leurs
» leçons. En ne dictant point dans leurs
» classes , ils pourroient , sans se fati-
» guer davantage , employer le même
» temps à faire raisonner leurs audi-
» teurs , à les faire calculer & expli-
» quer , à résoudre leurs difficultés ,
» à leur en proposer. Ce genre d'exer-
» cice seroit moins ennuyeux , & sans
» contredit plus utile : la réunion du
» Collège Royal à cette célèbre Uni-
» versité , opérée l'année dernière ,
» contribuera peut-être à accélérer
» cette révolution , de même que
» l'introduction de plusieurs Sçavans

» Académiciens dans l'Université de
 » Paris, que la réunion du Collège
 » Royal a produite. » Ces idées ,
 proposées par un des Journalistes des
 Sçavans à l'occasion du *Calcul Infini-
 téfimal* de M. Béguin Professeur de
 Philosophie dans l'Université de Pa-
 ris, ont blessé un autre Professeur de
 Philosophie de cette même Univer-
 sité. Jaloux de l'honneur du Corps
 dont il est membre, il a cru devoir
 combattre ces réflexions hasardées ;
 vous applaudirez, Monsieur, à la
 chaleur de son zèle, & à la manière
 dont il défend la cause de l'Université.
 Voici la Lettre qu'il adresse à l'auteur
 même de l'extrait du *Calcul Infinitéfi-
 mal*, & qu'il m'a prié d'insérer dans
 ces Feuilles.

Il y a long-temps, Monsieur, que
 les Professeurs de Philosophie gémissent
 sur la nécessité où ils se trouvent de
 perdre deux heures chaque jour à dic-
 ter leurs leçons. Si le Gouvernement,
 de qui seul dépend l'abolition de cet
 usage digne de la barbarie du dixième
 siècle, veut entrer dans nos vues, ce

ne fera pas aux Professeurs du Collège Royal qu'on devra cette heureuse révolution. Avant que ces astres éclatans vinssent répandre sur nous leurs lumières, nous avions senti que des leçons imprimées pourroient être plus étendues, plus profondes, mieux rédigées, plus correctes, sur-tout celles de Physique, où l'on ne parle aujourd'hui que le langage algébrique, que nos écoliers n'entendent pas quand ils l'écrivent; ce qui rend leurs cayers inintelligibles. La nécessité d'une Philosophie imprimée n'est donc point une vérité précieuse dont Messieurs les Professeurs Royaux aient enrichi notre esprit. Mais que ces intelligences supérieures daignent nous apprendre comment, *sans nous fatiguer davantage, nous pourrions employer le temps de la dictée à résoudre les difficultés de nos auditeurs, & à leur proposer les nôtres.* Car enfin, il faudroit pour cela, ou, *sans nous fatiguer davantage, parler deux heures de plus chaque jour, ou augmenter de deux heures notre explication, sans parler davantage;*

l'un & l'autre me paroissent également difficiles , & , pour trouver un pareil secret , nous aurions besoin de toute la sagacité & des ressources de M^{rs} les Lecteurs Royaux. D'ailleurs , à quoi employerions-nous le temps si considérable qu'on voudroit ajouter à notre explication ? A traiter des matières nouvelles ? Mais nos élèves n'auroient pas le temps de les méditer. Pour cinq heures & demie d'explication , ils n'auroient pas cinq heures d'étude ; cependant une heure suffit pour expliquer ce que des jeunes gens peuvent apprendre en six heures d'étude. S'amusera-t-on à faire répéter dix fois la même chose ? Alors quel ennui s'emparera des Maîtres & des Ecoliers ! Comment pouvez-vous croire , Monsieur , *que cet exercice seroit moins ennuyeux ?* Les jeunes gens d'une conception plus prompte & d'un esprit plus solide ne perdroient-ils pas évidemment leur temps par cette répétition fastidieuse & dégoûtante ?

Vous n'ignorez pas , Monsieur , que les documens ne font qu'une légère impression , s'ils ne sont appuyés de

238 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

l'exemple, & que les grands Maîtres ont toujours soin de le placer à côté du précepte. Si l'on peut, à votre avis, *sans se fatiguer davantage*, expliquer cinq heures par jour, d'où vient que M^{rs} les Professeurs Royaux, non moins zélés que sçavans, perdent eux-mêmes la moitié de leur temps à faire écrire des cayers, quoiqu'ils aient à peine huit mois de classe, & qu'ils n'ayent que trois classes par semaine, d'une heure & demie seulement.

En abandonnant, par soumission aux ordres du feu Roi, & sous les réserves de droit, quarante mille écus d'argent comptant & 15000 livres de rente aux Professeurs du Collège Royal, notre intention n'étoit pas de les payer pour nous régenter; ils se sont incorporés à l'Université, & non l'Université au Collège Royal; en s'unissant à nous, ils ont juré de se conformer à nos usages, de se soumettre à notre discipline, autant que leur constitution particulière le pourroit permettre; notre Recteur a acquis le droit de les inspecter, & assurément un ré-

formateur pourroit trouver au Collège Royal de quoi exercer son zèle & son génie , pour le moins autant que dans nos classes de Philosophie.

Vous espérez cependant que l'union des sçavans Académiciens du Collège Royal fera fermenter, comme un levain fécond , les esprits de l'Université , & produira une heureuse & prompte révolution dans les Sciences. Il paroît , Monsieur , que vous connoissez peu l'Université ; elle n'a jamais eu besoin d'aller puiser dans des sources étrangères. Tous les siècles ont vû sortir de son sein d'assez bons modèles en tout genre , & , aujourd'hui encore , la Faculté de Théologie pourroit offrir , je pense , des Théologiens aussi profonds , la Faculté de Médecine des Médecins aussi habiles , la Faculté de Droit des Jurisconsultes aussi consommés que ceux du Collège Royal ; & les Orateurs les plus distingués de ce Collège , *M^{rs} le Beau , le Batteux , de Lille* , n'appartiennent-ils pas à notre Faculté des Arts ? Pour ce qui concerne les hautes Sciences , *M. l'Abbé Girault* ,

Professeur de Philosophie en l'Université, n'est pas sans doute déplacé au Collège Royal, &c, &c, &c! Nous n'avons donc pas besoin d'aller emprunter au Collège Royal les connoissances qui nous sont nécessaires: ainsi le bien qui résulte de l'association n'est pas pour l'Université. L'avantage le plus clair & le plus certain de cette aggrégation est pour le Collège Royal; ce sont ces quinze mille livres de rente, & cet édifice magnifique, construit en grande partie de nos deniers. Je conseille à ces M^{rs} de s'en contenter, & de nous laisser le soin de perfectionner nos études.

Le meilleur, l'unique moyen pour y parvenir seroit de diminuer la durée de nos classes, & de réduire nos explications à trois heures par jour; ce temps seroit suffisant; alors il ne se trouveroit plus parmi nous d'obstacle au projet de la Philosophie imprimée; nous allons tous, de concert & sans relâche, y travailler; nous diviserons les matières; chacun s'attachera à la partie pour laquelle il se sent le plus de talent ou de goût,

sur

sur laquelle il aura plus de connoissances & de matériaux ; & dans peu l'on aura, nous osons le croire, un Cours complet de Philosophie, tel que le desire l'auteur de l'Extrait. Mais que l'on songe que nos classes nous enlèvent la partie la plus considérable & la plus précieuse de la journée, qu'elles coupent & morcellent tout notre temps, qu'il nous faut de plus préparer nos explications, pour les faire avec méthode & clarté : que l'on ajoute encore le temps destiné aux devoirs de Chrétiens, d'Ecclesiastiques, de Citoyens, aux bien-séances de la société, aux délassemens honnêtes & nécessaires, & l'on verra s'il nous est si facile de donner au Public de bons ouvrages. Les *Rollins*, les *le Beaux*, &c, n'ont commencé à écrire qu'après avoir quitté la pénible carrière de l'enseignement. Qu'on nous juge avec équité, & l'on nous fera moins de reproches sur la rareté des bons ouvrages qui sortent de l'Université. On doit être persuadé qu'il en est plusieurs parmi

ANN. 1775. Tome II. L

que par la certitude qu'ils
leurs fonctions obscures son
les à la Patrie que les succès
éclatans. J'ai l'honneur d'ê
L' A B B É R.

Je suis, &c.

A Paris, ce 26 Mai 1775

L E T T R E

Ghilderic Premier, Roi de France

Héroïque en trois Actes, par

C I E R. A Paris chez Ruau.

rue de la Harpe. Brochure

88 pages. Prix 30 sols.

Ouvrage en 3 tomes.

pas; on prend tous les styles; on se fait trois ou quatre manières plus barbares les unes que les autres; enfin, à force d'effais & de travaux, on finit par se faire la réputation du Littérateur le plus extravagant & le plus ridicule. C'est ce qui est arrivé au grand Dramaturge M. Mercier. Il lui est venu, à l'occasion du Drame que je vous annonce, une idée bien bizarre. » L'ouvrage que je vais faire, » s'est-il dit à lui-même, à l'exception de la mesure & de la rime, » est une véritable Tragédie dans le » genre admiratif. Pourquoi donc ne » me servirois-je pas du style figuré de nos faiseurs de Tragédies modernes? Pourquoi bannirois-je les » inversions? Pourquoi même m'interdirois-je les vers *Alexandrins* quand » il s'en présentera sous ma plume » ? D'après ce beau raisonnement, voilà M. Mercier qui se livre à sa fougue déclamatoire, & qui se fait l'inventeur d'une diction toute neuve qui n'a ni l'harmonie ni le charme de la Poésie, ni le naturel, ni la clarté de la Prose. C'est un fatras obscur, un mê-

lange affommant de grands mots vuides & de constructions forcées. Si M. Mercier s'applaudit beaucoup de pareilles inventions, s'il croit bien sincèrement reculer ainsi les bornes de l'Art, il est tout simple que les *Cornilles* & les *Racines* ne lui paroissent que des Ecoliers. Quelle différence en effet entr'*Olinde* & *Cinna*, entr'*Andromaque* & le *Déserteur*, entr'*Athalie* & *Childeric Premier* ? Il y a cependant, dans ce dernier Drame, une situation passable, mais qui n'est pas neuve. Il me seroit facile de vous en indiquer plus d'un modèle dans nos anciennes Pièces Dramatiques, si cette découverte en méritoit la peine. La voici, cette situation. *Childeric* est un Prince recommandable par sa bravoure, & dont les exploits ont dignement soutenu l'honneur de la Nation; mais il a abusé de son pouvoir en punissant avec trop de rigueur une faute légère d'un guerrier nommé *Sunnoa*. Cette sévérité déplacée révolte contre lui plusieurs Chefs de ses troupes. *Egidius*, Général Romain, profite de cette circonstance pour s'emparer du Gouver-

vernement. *Childeric* est abandonné & forcé de chercher un asyle chez les Germains. Bientôt il se distingue dans la Thuringe, sous le nom de *Briomer* ; il sauve la vie au Roi de cet Etat, & *Basine*, fille de ce Prince, éprise de tant de valeur & de générosité, entreprend un voyage en France pour y ramener les esprits en faveur de son amant, le replacer sur le Trône de ses pères & partager sa Couronne : elle parvient à ranimer le courage de tous ceux qui lui étoient restés fidèles. Cependant *Egidius* a conçu le projet de se faire Roi. Il convoque l'assemblée de la Nation. *Childeric* se trouve inconnu au milieu de cette assemblée. Il sert d'Ecuyer à *Basine*. *Sunnon* veut qu'on défère le pouvoir suprême au Général Romain. *Carloman*, sage vieillard, réclame les droits de *Childeric*. » Que parles-tu encore » de *Childeric*, reprend *Sunnon* ? Il est » au rang des morts, & quand il sortiroit du tombeau, la vengeance en mon » cœur ne se peut affoiblir . . . As-tu oublié qu'il osa m'outrager . . .

CHILDERIC, *sortant des rangs.*

» S'il a put'offenser, il est assez juste
» pour reconnoître une erreur, & peut-
» être assez grand pour sçavoir la ré-
» parer.

S U N N O N.

» Que vois-je ? *Childeric ! ..*

A R O N S

» Lui ! ... O prodige !

B R E N N U S.

» Grands Dieux ! ... C'est lui-même.

B A S I N E.

» François, voilà votre Souverain ;
» il a entretenu parmi vous cet instinct
» belliqueux, ame de la Monarchie ; il
» a porté au loin la gloire de vos ar-
» mes ; elle ira plus loin encore, quand
» cet Empire, qui n'a point cessé de
» lui appartenir, *tendra les bras à son*
» *légitime Maître* ... Il l'est ; reconnois-
» sez-le tous ... J'ai choisi le Héros le
» plus digne de commander aux hu-
» mains ... C'est mon vainqueur, &
» c'est votre Roi ...

CHILDERIC.

» Oui, François, je suis votre Roi,
 » & , par mon amour, né pour tou-
 » jours l'être . . Songez qu'en ce mo-
 » ment l'œil des Dieux vous regarde.
 » Ils savent si j'ai bravé l'infortune,
 » & si jamais je fus abattu par elle.
 » Loin de moi la crainte de perdre un
 » Trône. Je vois d'un œil égal la ré-
 » bellion & l'injustice . . . Apprenez
 » seulement que mon cœur est changé;
 » que j'avoue, sans rougir, mes er-
 » reurs passées . . Je les ai peut-être
 » assez expiées. Si j'ai aujourd'hui
 » quelques vertus, je les dois à l'au-
 » guste Princesse dont la présence for-
 » tifie mon courage. C'est l'Ange heu-
 » reux qui va présider à mes nouveaux
 » destins. Près d'elle, je ne connoîtrai
 » plus cet orgueil indompté, puisé à l'é-
 » cole des combats . . . Je reviens; mais
 » c'est pour vous arracher à la tyran-
 » nie qui vous menace, & sur la-
 » quelle vous fermez les yeux. Je por-
 » terai sans cesse la Patrie dans mon sein,
 » & dans tous les temps mon premier

248 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» devoir fera , & de venger & de
» respecter vos droits.

Egidius arrive ; *Childeric* lui propose de remettre leur querelle au sort des combats. Le Général Romain accepte ; il est tué. *Childeric* remonte sur le Trône ; il épouse la Princesse de Thuringe.

Dans toute la pièce de M. *Mercier*, il n'y a que cette scène de supportable ; elle est au troisième Acte. Les deux premiers sont froids & lourds ; on ne sçait d'ailleurs sous quel prétexte *Basine* se trouve seule dans le pays des Francs , & paroît à leur assemblée. Quant aux inversions , au style barbaquement figuré , aux élans emphatiques , vous venez d'en voir quelques exemples ; & c'est le morceau où il y en a le moins. En voici qui vous divertiront. *Gontran* , Ministre d'*Egidius* , se dit à lui-même dans un monologue :
Quand le bandeau des Rois ceindra le front du valeureux Chef des Romains , cette Princesse étrangère , jalouse du pouvoir dont on puise toujours l'amour avec le sang , ne refusera pas la main ornée d'un sceptre : mais quoi ! sans que

j'en sois informé.... elle arrive, elle se montre, elle brille au milieu de cette Cour, & toutefois, accompagnée du plus brillant appareil, son front auguste est chargé de nuages, &c, &c. Que ce Gontran eût imaginé d'éblouir un autre personnage par ce pompeux galimatias, cela pouvoit absolument se supposer: mais qu'il débite, seul, tous ces discours enflés & à prétention, c'est le comble du ridicule & du mauvais goût. Ce qui suit est plus plaisant encore. Basine paroît étonnée de ce que Gontran lui dit que la Couronne va passer à Egidius: je vous l'avouerai, Madame, reprend cet Officier, je suis surpris de votre étonnement. Un ami de Childeric ouvre une scène en disant: Seigneur, d'un juste effroi mon ame s'est remplie... A ma tendresse, Clotilde, il ne peut rien ajouter... Puisqu'un silence criminel s'étend sur cette auguste assemblée, contre un tel attentat je ferai tonner le cri des loix, &c. Je ne finirois pas, Monsieur, si je voulois rapporter tous les tours forcés, toutes les expressions alambiquées, tous ces Tropes déplacés, & même toutes

les fautes contre la langue qui caractérisent ce Drame détestable. *L'orgueil révolté est un ressort qui revient avec plus de violence déchirer la main qui le tenoit comprimé . . . La voix des suffrages m'environne . . . Comment graver dans les esprits le sceau de votre nouvelle puissance ? . . . Je m'enfonce dans l'avenir qui doit toujours être vivant devant l'œil du Politique . . . Le Trône des François doit plaire à l'orgueil de ses appas . . . Je vois s'avancer les flots de ces guerriers dont les voix nous sont vendues . . . Noyer les loix dans le sang . . . Ma voix seule ose retentir sous ces voûtes , & se perd lamentablement au milieu d'un lugubre silence . . . Cours déployer ces étendards accoutumés dès longtemps à ombrager les palmes de la victoire . . . J'ai joui de la volupté rare & céleste de ne point devoir au titre de Roi un cœur que je voyois ne se donner qu'à moi , un cœur sans détours que mes regards enchantés pénétroient à loisir pour y découvrir chaque jour de nouveaux trésors . . . Jamais sa voix éclatante n'aura caressé d'une manière plus flateuse l'oreille des peuples les plus éloignés . . . Des*

maux que le Sort rassemble sur ma tête, le plus épouvantable seroit de perdre un cœur où brille une vertu magnanime La voix de tous les François répétera la mienne Voyez le front où s'imprime cette Majesté populaire . . . Ne souffrez pas qu'il imprime ailleurs des pas qu'accompagne la gloire Les sermens de mon cœur vont passer sur mes lèvres Je te rends grace de m'ouvrir les dangers de la guerre . . . Que je me plais à sentir, à publier le sentiment qui m'anime ! . . . C'est de son cœur, ami du peuple, que jaillira désormais la source des bienfaits qu'elle aime tant à répandre, &c. Voilà, Monsieur, comme cette Pièce est écrite. Je crois avoir déjà reproché à M. Mercier, à l'occasion d'un autre Drame, les gros paquets de Prose qu'il met successivement dans la bouche de ses personnages, & qui sont si opposés à la rapidité & au naturel du Dialogue ; le même défaut subsiste ici.

Au reste, le sujet de *Childeric*, qui a secoué la pesante *Minerve* de M. Mercier, & qui réellement est très-beau, n'a pas le mérite de la nou-

veauté. Nous avons une Tragédie de *Childeric*, en cinq Actes en vers, par feu *de Morand*; elle se trouve dans le premier Volume de son *Théâtre* imprimé en 1751 à Paris chez *Sébastien Jorry*. Elle fut représentée pour la première fois le 19 Décembre 1736; c'est un chef-d'œuvre en comparaison du Drame de M. *Mercier*; mais, indépendamment de tout parallèle, la Tragédie de *Morand* est une des plus fortement intriguées que je connoisse; elle ne manque d'ailleurs ni de situations, ni d'intérêt; & je crois que, si on la reprenoit & qu'elle fût bien jouée, elle auroit du succès; elle en eut dans sa naissance à Paris & à la Cour.

J'apprends que les Comédiens François, qui ont reçu un des Drames de M. *Mercier*, refusent maintenant de le jouer lorsque son tour sera venu. C'est la matière d'un procès entre cet Auteur & les Comédiens. Ils prétendent que M. *Mercier* leur a dit des injures dans son Ouvrage intitulé *du Théâtre ou Nouvel Essai sur l'Art Dramatique*: mais on en dit bien, dans ce même ouvrage, à *Boileau*, à *Bossuet*, à *Racine*, à *Molière*, &c. A la place des

Comédiens, je me glorifierois d'une insulte partagée avec de tels personnages. D'ailleurs, le raisonnement qu'on entend faire de tous côtés aux Comédiens, n'est pas sans réplique. Votre tort, sans doute, leur dit-on, est d'avoir reçu le Drame de M. Mercier; mais, dès que vous l'avez reçu, fût-il écrit en une langue mille fois plus barbare que son *Olinde* & son *Childeric*, d'un style mille fois plus dur que les vers de *Chapelain*, il faut que vous le représentiez.

Je suis, &c.

A Paris, ce 28 Mai 1775.

LETTRE XII.

Voyages d'Italie & de Hollande. Par M. l'Abbé COYER, des Académies de Nancy, de Rome & de Londres, 2 vol. in-12 d'environ 300 pages chacun. A Paris chez la veuve Duchesne Libraire rue Saint-Jacques.

LE nom de l'auteur, mis à la tête de cet ouvrage, ne doit pas vous

annoncer , Monsieur , des observations bien profondes , bien suivies ; bien philosophiques. M. l'Abbé *Coyer* n'est point un *Montesquieu* qui voyage ; c'est une Nymphé svelte & légère , une *Camille* qui vole plutôt qu'elle ne marche , qui rend compte de ses petites sensations , qui donne à tout un coup-d'œil superficiel , & fait rapidement quelques remarques analogues à la mobilité de son esprit , de ses goûts & de son caractère.

La relation de M. l'abbé *Coyer* est distribuée en forme de Lettres , adressées à une Dame qu'il appelle *Aspasie* : c'est le nom que nos galans Philosophes donnent volontiers à leurs *Iris*. Au reste , pour l'édification publique , M. l'Abbé *Coyer* prévient dans un *Avant-propos* , que cette Dame n'est qu'un personnage supposé , mais que cette forme épistolaire lui a paru plus commode , & que le Lecteur n'y perdra rien. Assurément il tient parole ; car on y gagne beaucoup de gentilleses & de fadeurs qu'il dit de temps en temps à sa chère *Aspasie*.

L'auteur , arrivé à Lyon , y fait d'a-

bord une observation très-importante : c'est que , sur les étaux des Bouchers , *on ne voit point ou presque point de mouches* : particularité qui jusqu'ici avoit échappé à tous les Voyageurs , à tous les Géographes. Il est vrai que ceux-ci se sont attachés à décrire les belles Manufactures qui vivifient cette grande ville , & qui étendent son commerce jusqu'aux extrémités du monde. Mais M. l'Abbé Coyer n'en dit pas un mot, quoiqu'il convienne qu'il leur a donné quelques heures. *son Aspasie*, dit-il , *n'aime pas qu'on s'ap-
fantisse.*

Dans le Piémont , & aux environs du Pô , dit le Voyageur , c'est le Peuplier qui marie les filles. » Un père de » famille , à la naissance d'une fille , » plante mille Peupliers , & , quand » elle a atteint l'âge de seize ans , le » Peuplier du même âge valant seize » livres , fournit une dot de seize » mille livres. Dans la disette & la » cherté des mariages en France , que » de Peupliers ne faudroit-il pas ! Mais » j'ai autre chose à penser que de marier des filles. Prendrai-je ma route

» par Milan ou par Alexandrie qui
 » abrégeroit de plusieurs milles? » &c.

L'auteur, pendant son séjour à Plaisance, rendit une visite aux *Rochettini*, connus sous le nom de *Chanoines Réguliers de Saint-Jean de Latran*. Ces Religieux attribuent aux Apôtres eux-mêmes la fondation de leur Ordre; on en trouve la généalogie tracée dans leur Sacristie, & on lit au bas : *Apostoli erant primi Canonici Regulares Lateranenses, sub Abbate Christo*; c'est-à-dire, *les Apôtres ont été les premiers Chanoines Réguliers de Latran, sous l'Abbé Jésus*. M. l'Abbé Coyer vit aussi à Bologne un portrait de la Vierge peint par S. Luc. » On n'en voit, dit-il, que la tête; mais c'en est assez pour juger que le Saint s'entendoit mieux en Évangile qu'en Peinture. » Il admira, dans la galerie du Grand Duc à Florence, une Vierge du Corrège qui contemple l'Enfant-Jésus couché : *Ciel ! s'écrie-t-il, qu'elle est belle, & qu'il est beau !*

En parlant de Lucques, il observe que la sûreté publique ne sçauroit être ailleurs plus grande que dans cette

Ville. » Un Etranger arrive-t-il ? On
 » lui fait laisser ses armes à l'entrée de
 » la ville , pour les lui rendre à la
 » porte au départ. Aucun Citoyen n'y
 » porte l'épée. Trois rues souterrai-
 » nes vont de la grande place dans la
 » campagne , afin de pouvoir se por-
 » ter avec plus de facilité où les at-
 » taques de l'ennemi seroient les plus
 » vives. Une quatrième va au Palais :
 » celle-ci paroît faite contre les trou-
 » bles intestins qui se manifesteroient
 » sur la place , s'il en naîssoit. Le
 » Prince , & les Soldats *sortiroient de*
 » *deffous terre pour tranquilliser la sur-*
 » *face* ».

Le Voyageur arrive à Rome. » Pen-
 » tends , dit-il , souffler une tramon-
 » tane qui traîne après elle la rigueur
 » de l'hyver. Je vois les sommets des
 » montagnes de Toscane qui com-
 » mencent à se blanchir de neige. Les
 » chemins pourroient devenir très-
 » difficiles. Il faut se hâter de ga-
 » gner Rome, où le climat s'adoucir ». Et il ajoute en terminant sa Lettre :
J'en voudrois un qui vous ressemblât ,
chère Aspasia , dont la douceur fut iné-
létable.

M. l'Abbé Coyer trouve que l'indécence & l'impiété montent quelquefois, à Rome même, sur le Théâtre. « J'ai vu, dit-il, une Comédie où » *Polichinelle* se fait Juif : le chant, » les prières, les cérémonies de cette » Religion émanée de Dieu, sont » tournés en ridicule. Un Rabin, le » couteau de la Circoncision à la main, » donne de grandes frayeurs à *Polichinelle*, & fait demander aux jeunes » filles, que va lui faire ce Rabin ? » Rire d'une Religion dont la nôtre » est la fille, n'est-ce pas se moquer » de sa mère » ?

L'auteur trouve que la Livrée, à Rome, est d'une honnêteté quelquefois onéreuse pour les Etrangers. « Êtes-vous allé faire votre cour à » une Excellence, à une Eminence ? » Vous êtes sûr d'avoir le lendemain » la visite de leur famille ; c'est ainsi » que se nomme la foule qui les » sert. Or, pour rendre à cette » famille honnêteté pour honnêteté, dans la personne du *Décan* » (*Doyen*) qui la représente, vous la » contentez avec quelques *Pauls*, mon-

noïe du Pays. Au reste, ne trou-
vez-vous pas que cette dénominat-
ion de *famille*, au lieu de celle de
laquais, de *valets*, dont nous nous
servons, a quelque chose de plus
humain. Elle suppose que les Maîtres
regardent leurs serviteurs comme
leurs enfans. C'est en ce point,
presque le seul, que je trouve Rome
moderne supérieure à Rome an-
cienne. M. l'Abbé Coyer ne
sait donc pas que l'expression Ita-
lienne *famiglia* s'est formée du mot
Latin *familia*, que les Romains, ainsi
que les Italiens d'aujourd'hui, em-
ploient également pour désigner
les gens qui les servoient. Rome mo-
derne ne l'emporte donc point à cet
égard sur Rome ancienne.

En examinant les causes de la dépo-
pulation de Rome, M. l'Abbé Coyer
pose pour principe que son *Physique*
n'a pas changé. C'est un faux supposé:
nous avons mille ouvrages qui attes-
tent les révolutions qui se sont faites
dans son sol & dans son climat.

Il est d'autant plus étonné des disettes
fréquentes qui se sont senties à Naples.

que la Sicile est une Province de ce Royaume. La Sicile, dit-il, étoit autrefois le grenier des Romains ; *elle n'est plus qu'un désert*. Cette assertion est encore fautive : la Sicile, quoique moins cultivée, est encore aujourd'hui une des plus fertiles contrées de la terre, & l'une des plus abondantes en bled.

L'auteur, à Naples, ne fut pas fort satisfait du Vésuve. *Le Volcan*, dit-il, *n'a pas voulu se fâcher ; je le guette depuis que je suis ici, & le calme où il se montre me paroît fort insipide*. Il revient à Rome, & donne l'ennuyeuse & très-rebattue nomenclature de tous les chefs-d'œuvre de Peinture & de Sculpture, &c, que cette Capitale renferme. A propos d'un certain *Batonni*, célèbre Peintre de Portraits, il termine sa Lettre, en disant à son amie : *le vôtre, Aspasia, est-il fini ? Si votre ame y est peinte, la vertu aura des couleurs*. Il dit ailleurs, en parlant de la quantité de Saints, nés & chommés en Italie : » Je vous en ferois des litanies, » si je voulois ; mais vous n'avez pas encore assez de dévotion pour y ré-

» pondre ; cela viendra avec l'âge ».

Ce que l'auteur dit de Venise, où il a fait quelque séjour, est un peu plus intéressant que tout ce que contient son premier Volume sur les autres parties de l'Italie. Au reste, les détails dans lesquels il entre sur cette République célèbre sont également connus & se trouvent par-tout. » La situation singulière de Venise produit » beaucoup d'autres singularités. Les » rues sont des canaux & des quais » sans parapets ; les chariots & charrettes sont des barques ; les carrosses sont des gondoles ; on croiroit l'espece des animaux qui servent à l'homme anéantie : ni chevaux, ni ânes, ni mulets, ni bœufs, ni moutons. Vous imaginez bien que les rues sont toujours propres. Il en est un très-petit nombre sans canaux, espèces de corridors, parquetés de larges pierres de taille ou de briques, fort étroits la plupart. Peu de rues suivies ; la Ville est un vaste labyrinthe ; il faut avoir un long usage pour en avoir le fil, d'autant plus que les rues ne sont pas étiquetées,

» faite de Police dans une ville de
 » cent mille ames ; mais la nuit elles
 » sont éclairées , ce qui n'est pas com-
 » mun en Italie. On oublie ici de mar-
 » cher ; il n'y a que le peuple qui fasse
 » usage de ses pieds : un nombre in-
 » nombrable de ponts à une seule
 » arche , établissent la communica-
 » tion ; tout ce qui n'est pas peuple
 » est apporté par les gondoles aux
 » portes où l'on veut entrer : cet équi-
 » page n'est pas cher : au prix de
 » quatre livres par jour , on a une
 » gondole à deux rameurs , & on se
 » trouve de niveau avec les premiers
 » de la ville. Toutes les gondoles sont
 » uniformes , couvertes & tapissées
 » de noir. La République a voulu em-
 » pêcher le luxe dans cette partie , &
 » aussi les marques d'inégalité qui af-
 » fligent toujours le cœur humain. La
 » même modestie se remarque dans
 » les habits. Un *Tabaro* (c'est un man-
 » teau gris) couvre toute la personne.
 » Pour les Sénateurs & tous les No-
 » bles en charge , ils ne quittent point
 » la toge & la trouffe. L'habit de maf-
 » que qu'on porte jour & nuit , pendant

» le carnaval, n'est autre chose qu'un
 » *Tabaro* avec la Bahute (mantelet
 » de gaze) & un chapeau, le tout en
 » noir : cet uniforme, qui n'a rien de
 » réjouissant pour les yeux, est fort
 » commode par la liberté qu'il donne ;
 » il confond les états & les sèxes ; il
 » n'est pas jusqu'aux Moines & aux Re-
 » ligieuses, dit-on, qui ne s'en af-
 » fublent quelquefois pour partager
 » les plaisirs publics. La Police ferme
 » assez les yeux sur les écarts des Cou-
 » vens. Cette indulgence les attache
 » au Gouvernement, en les deta-
 » chant de la cour de Rome : quand ils
 » sont contents de nous, disent les
 » Vénitiens, ils ne pensent pas à ca-
 » baler... On voit sur la place de Saint-
 » Marc des charlatans, des saltimban-
 » ques de toute espèce, des diseurs
 » de bonne aventure qui, à travers
 » un long tuyau, portent leurs ora-
 » cles dans l'oreille des curieux. L'é-
 » tonnement, la terreur ou la joie se
 » peignent sur les visages. On y voit
 » aussi des Polichinelles & des Prédi-
 » cateurs qui semblent disputer à qui
 » aura plus de vogue ; mais l'espèce

264 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» de charlatans la plus remarquable
 » peut-être , ce sont les Raconteurs ,
 » gens de néant , qui narrent en termes
 » choisis , avec feu & emphase , mille
 » évènemens merveilleux , tragiques
 » ou comiques : le peuple , répandu par
 » terre , les yeux sur l'Historien , bou-
 » che béante , immobile & respirant à
 » peine , est comme enchanté pendant
 » deux ou trois heures . . . Les prome-
 » nades nocturnes sur le grand canal
 » valent mieux que le jeu pour ceux
 » que la cupidité ne domine pas. Des
 » milliers de gondoles qui se croisent
 » font spectacle , & favorisent la
 » galanterie. Les Dames Vénitien-
 » nes ont secoué la contrainte où elles
 » vivoient encore dans le dernier
 » siècle , & les maris ont oublié leur
 » jalousie. Ils ne s'avisent pas de pren-
 » dre le frais dans la gondole de leurs
 » épouses. S'ils ont des *Casins* , re-
 » traites de volupté qu'on appelle à
 » Paris *Petites Maisons* , elles ont
 » aussi les leurs. Les Caffés , bien diffé-
 » rens des nôtres qui n'ont qu'une
 » salle commune , offrent encore une
 » distribution de cellules , où l'on
 » soupe

» soupe si l'on veut , en tête à tête ,
 » sous le masque ou sans masque. Ils
 » sont honnêtes pour les deux sexes ,
 » & personne ne médit de tout cela ».

On sçait que le Doge de Venise porte un béguin sous sa toque. Cette coëffe de fin lin est une imitation , disent quelques Venitiens , du bandeau que les Conservateurs des loix portoient à Athènes. D'autres prétendent qu'elle tient à un grand événement : voici comme ils le rapportent. Il y eut très-anciennement une conspiration contre la forme du Gouvernement ; les conspirateurs marchaient au Sénat assemblé , pour l'exterminer. Une femme , soit hasard , soit courage , assomma le Chef , avec un pot de fleurs qu'elle jeta de sa fenêtre. Les conjurés se crurent perdus , se dissipèrent , & furent punis. La femme forte ne voulut point d'autre récompense qu'un honneur pour son sexe ; elle demanda que le Doge en prît la coëffure.

Le Doge n'a aucune prérogative d'autorité , mais beaucoup de représentation. Quand il marche en céré-

monie , couvert de la Corne Ducale ; en robe & en manteau de drap d'or , on porte devant lui huit étendarts de soie de la plus riche broderie ; mais il n'a point de Gardes. Tout son train se borne à ses Ecuyers & ses Gens de livree. Il préside à tous les Conseils ; mais il n'y a que sa voix. Son nom est sur toutes les monnoies ; mais on n'y grave ni son effigie , ni ses armes. Tous les Edits commencent par cette formule , *le Sérénissime Prince fait savoir* , pour faire connoître qu'il n'est que le promulgateur des loix de la République , qui a le droit de le déposer lorsque son âge , ses infirmités , ou son incapacité le mettent hors d'état de vaquer aux affaires. Obligé de se contenter d'un revenu médiocre , il ne touche pas aux deniers publics. Il a besoin d'une permission expresse de la Seigneurie pour sortir de Venise ; & , lorsqu'il s'absente avec permission , il ne reçoit aucun honneur public. Il n'a jamais le commandement de l'armée , dans la crainte que la victoire ne lui donne trop de puissance. La République est si attentive à

laisser sans appui , que ses enfans , ses frères , ses neveux , sont exclus , à vie durant , de toutes les grandes charges de la République. Il est presque impossible qu'un Doge s'empare de la Souveraineté. Son Palais est rempli d'espions ; il y est environné du Conseil des Dix , qui y ont leur logement & leur tribunal. Les Inquisiteurs peuvent entrer chez lui sans être annoncés , à toute heure de jour & de nuit , l'aborder dans son sommeil , le fouiller jusque dans ses poches , l'interroger & lui faire couper la tête en deux heures de temps. C'est ce qui arriva , en 1355 , au Doge *Marin Falieri* , qui , pour se venger d'un affront , avoit conspiré contre le Sénat. On voit , dans la salle du Grand Conseil , où sont les portraits de tous les Doges avec leurs noms , un cadre vuide avec ces mots *Locus Marini Falieri Decapitati*. On fait tous les ans une procession générale en action de grâces de la découverte de cette conjuration.

La salle où le Doge reçoit les premiers hommages , le jour de son cou-

ronnement, est la même où il fera exposé après sa mort ; & le Grand Chancelier ne manque jamais de lui découvrir cette triste perspective dans son Discours, en l'avertissant qu'on fera le procès à sa mémoire, & qu'elle sera honorée ou flétrie selon ses actions. S'il meurt avec des dettes, l'État n'en répond pas. Non-seulement il paye de ses deniers les frais de son couronnement, mais on exige encore qu'il avance ceux de son enterrement.

Le récit de la promenade qu'a faite en Hollande M. l'Abbé *Coyer*, n'occupe qu'un petit nombre de pages de son second Volume. On a tant écrit, & vous avez lu, Monsieur, tant de relations de Voyages faits dans cette contrée, que vous ne trouverez rien de neuf & de piquant dans ce court Itinéraire, où M. l'Abbé *Coyer* ne fait que répéter & traduire en son style semillant les relations qui ont précédé la sienne. Je me borne à vous en extraire deux ou trois petits faits. On sçait que la Hollande est célèbre pour la culture des fleurs ; on lit dans les registres de la Ville d'Alcmaër,

qu'en 1637, on vendit publiquement, au profit de la maison des Orphelins, cent-vingt tulipes avec leurs cayeux, pour la somme de quatre-vingt-dix mille florins. Une seule, nommée *le Viceroi*, fut vendue quatre mille deux cents trois florins, & une autre, l'*Amiral d'Enchuyfen*, cinq mille deux cents florins.

Dans un Temple de Delft, l'auteur vit un mausolée élevé à la gloire de *Pierre Hein*, fils d'un Pêcheur, d'abord Mouffe, monté ensuite par degrés au grade d'Amiral. Il fut tué à la tête de la flotte qu'il commandoit, au moment même qu'il remportoit une victoire sur les Espagnols. Les Etats firent une députation à sa mère pour la complimenter sur la mort de son fils. Cette bonne femme n'étoit point sortie de sa première condition. *Je l'avois bien prévu*, répondit-elle aux Députés, *que Pierre périroit comme un misérable qu'il étoit ; il aimoit trop à courir, il n'a que ce qu'il mérite.*

M. l'Abbé Coyer dit qu'on trouve à deux lieues d'*Utrecht*, une secte qui a été fort peu éprouvée par la persé-

cette Eglise, on les appelle
Frères de l'Unité. Le Comte
donna un asyle aux Frères
Ce Comte est leur vrai r
& il reçut de cette Eglise
cration Episcopale à leur
ne subsistent que par les
loue extrêmement leurs m
les célibataires des deux
en commun dans des lie
ils s'occupent des Arts, &
sur leur gain de quoi les n
vêtir. Les personnes mari
dans leurs ménages com
ailleurs. Ils ont la confian
pour le débit de leurs ouv
qu'ils les vendent à meille
mais parce qu'ils sont or
bien conditionnés. La Col

misère, jamais agités de passions tumultueuses, ils vivent à peu - près aussi heureux que l'humanité le comporte.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ces deux Volumes trop vuides pour fournir une analyse intéressante. On peut reprocher à l'Auteur trois grands défauts ; le premier est de n'avoir fait que répétailler ce que les Voyageurs nous ont déjà dit mille fois sur l'Italie ; le second, d'entretenir le Public de circonstances puériles, & de donner un ton d'importance à des minucies ; le troisième se retrouve dans tous les ouvrages de M. l'Abbé *Coyer* ; c'est son style léger, maniéré, à prétention ; c'est l'affectation du bel-esprit ; c'est un effort continuel pour être agréable, pour dire de jolies choses. Je vous ai plusieurs fois donné des exemples du style précieux de cet Ecrivain, son voyage d'Italie pourroit m'en fournir encore une ample moisson ; mais je vous en fais grace. J'oubliois un trait assez plaisant : c'est que M. l'Abbé *Coyer*, dans une de ses Lettres à son *Aspasie*, qui est un

M iv

272 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

personnage en l'air, lui dit qu'il lui enverra au premier jour les traductions Italiennes de ses *Bagatelles Morales*, de son *Histoire de Sobieski*, &c.

Nouveaux Plaidoyers à l'usage des Collèges. Par M. LE BOUCQ, Prêtre, Chanoine de l'Eglise Collégiale de Saint-André de Chartres, & Professeur de Rhétorique au Collège de la même Ville; un vol. in-12 de 200 pages. A Chartres chez Fr. le Tellier, Imprimeur-Libraire; & à Paris chez Denys Aumont Place du Collège Mazarin.

Nous devons déjà, Monsieur, à la plume du même auteur un *Plaidoyer* intéressant, dont je vous ai rendu compte il y a quelques années; sur cette question : *Lequel de ces quatre Sujets, le Commerçant, Cultivateur, le Militaire & le Sçavant, servent plus essentiellement l'Etat, relativement au degré de perfection où le Prince veut l'élever.* Le nouveau *Plaidoyer* que je

vous annonce ne fera qu'ajouter à l'idée que vous vous êtes déjà formée des talens de l'habile Professeur de Chartres. En voici le sujet & le plan.

Aménophis, Roi d'Eléomathie, régnoit depuis long-temps, & son règne avoit été affligé tour-à-tour des fléaux de la guerre, de la révolte, de la peste & de la famine. Mais, au milieu même de ces désastres, quatre Sujets s'étoient signalés par des faits remarquables. *Poléarque*, après avoir long-temps défendu Héraclée, l'avoit sauvée des horreurs du sac, en allant offrir sa tête au vainqueur. *Timocrate*, Gouverneur d'une grande Province, avoit, au risque de perdre un fils, maintenu les peuples dans l'obéissance due au Monarque. *Podalire* avoit volé au secours de Massilie, en proie aux ravages de la peste, & par ses soins, il en avoit arrêté les progrès. Enfin, *Théogène* avoit fait le sacrifice d'une fortune immense, pour soulager les malheureux d'une vaste contrée qui périssoient de faim. Délivré de tous ces fléaux, *Aménophis* charge son premier Ministre d'exami-

ner lequel de ces quatre Sujets mérite la place la plus distinguée dans son estime, & le plus beau des monumens qu'il a le dessein de consacrer à leur gloire. La cause s'instruit & se discute par quatre Orateurs, chargés de faire valoir les droits de chacun des concurrens.

Quatre traits historiques ont fourni à l'auteur l'idée de ce Plaidoyer. Personne n'ignore le dévoûment sublime de ces citoyens de Calais, qui, après avoir long-temps défendu leur ville contre les Anglois, allèrent s'offrir généreusement à la mort au camp d'*Edouard III*. C'est d'après ces modèles que *M. le Boucq* a formé le caractère de son *Poléarque*. Il suppose qu'après avoir défendu jusqu'à la dernière extrémité une ville confiée à ses soins, il a, pour sauver ses Concitoyens, tenté un dernier effort, en allant offrir sa tête au vainqueur. Le caractère de *Timocrate* est tracé d'après celui de *M. Frémiot*, Premier Président du Parlement de Dijon, au temps de la Ligue, qui soutint le parti de *Henri IV*, au risque de perdre l'Ar-

chevêque de Bourges son fils, qui étoit alors prisonnier des Ligueurs. On menaça le généreux Président de lui envoyer la tête de ce fils, s'il ne se rangeoit du parti des rebelles. Sa réponse fut qu'il aimoit mieux voir son fils périr innocent, que d'attirer à son père le reproche d'avoir vécu perfide à son Dieu & à son Roi. Le service de *Podalire* est l'image de celui qu'*Hippocrate* rendit de son temps aux Athéniens, en arrêtant les ravages d'une peste qui désoloit la Grèce; ou, si l'on veut, il rappelle le zèle de *Heincius*, Docteur Allemand, qui, appelé à Venise, attaquée de la peste en 1656, vint à bout d'arrêter les progrès de ce fléau par l'usage des Cautères. En reconnoissance de ce bienfait, la République fit ériger à la gloire de ce sçavant Médecin une Statue sur la place de Saint Marc, avec cette Inscription, *Liberator patriæ à peste*. Enfin le service de *Théogène* est celui-là même qui couvrit de gloire *M. d'Aguesseau*, lorsque, dans l'hyver de 1709, il déroba, par ses soins des millions d'hommes aux horreurs de la famine.

Vous me dispenserez, Monsieur, d'entrer dans le détail des moyens allégués par les quatre Orateurs pour assurer la prééminence de gloire à leurs Héros. Je me borne, pour vous donner une idée du style & de la manière de l'Auteur, à vous rapporter quelques traits du Discours en faveur de *Poléarque*. Le vainqueur inflexible a fermé l'oreille à toute proposition, & il a juré dans sa colère que *Poléarque* & tous ses concitoyens laveront dans leur sang la honte dont il est couvert... » Vieillards infortunés, » vertueuses épouses, enfans chéris, » que je vois renfermés dans cette enceinte, vous allez donc être livrés » au glaive, comme de vils troupeaux » qu'on traîne indistinctement à la » mort. Théâtre de l'héroïsme, remparts teints de sang, vous n'allez » plus donc offrir à mes regards épou- » vantés qu'un amas de cendres & de » ruines ! Et vous, grands Dieux, » permettez-vous que la mort la plus » cruelle soit le prix de tant de valeur ; » que cette enceinte, que je pourrois » appeller le sanctuaire du Patriotisme,

» soit profanée par tous les genres de
 » brigandages & d'affassinats ? Ces gé-
 » néreuses victimes qu'on destine à la
 » mort n'ont commis d'autre crime ;
 » hélas ! que celui d'avoir trop aimé
 » leur généreuse Patrie ! Ou faites des-
 » cendre la terreur dans le camp du
 » barbare ennemi , ou changez son
 » ame , & mettez la pitié dans son
 » cœur. Mais, tandis que je parle , au
 » milieu de ce silence de désespoir &
 » de terreur qui regne dans Héraclée ,
 » Poliarque se lève : O mes concitoyens ,
 » mes amis , écoutez , dit-il , & retenir
 » vos larmes. Le reste de sang qui coule
 » dans mes veines , je l'offre à la Patrie.
 » Puissé le sacrifice que je vais en faire
 » aux pieds du vainqueur , fléchir sa cor-
 » lère ! Oui , quelque soit le sort qu'il me
 » prépare , quelque soit sa fureur , j'irai
 » le conjurer de ne pas souiller sa victoire ;
 » je lèverai vers lui des mains désarmées ;
 » je lui dirai : après tant de carnage , que
 » le sang d'un seul te suffise ; épargne mes
 » concitoyens , ne frappe que leur chef...
 » & , s'il est inflexible , j'expirerai de dou-
 » leur à ses genoux.

Pour faire mieux sentir le bienfait

278 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

& la générosité du dévoûment de *Poléarque*, son Orateur expose éloquemment toutes les horreurs qui suivent le sac d'une ville prise d'assaut & livrée au pillage. » Rappelez-vous, » dit-il, les formidables évènements que ramène hélas ! trop souvent la » triste querelle des Rois. Rassemblez » dans votre esprit ces affreux détails » que l'Histoire ne dépose qu'avec hor- » reur dans ses annales, & qu'elle n'y » trace qu'avec des larmes de sang ; » toutes ces sortes de brigandages & » de meurtres qui se commettent au » sein d'une Ville forcée dans ses mu- » railles. Imaginez alors s'il est un » genre de mort plus terrible & plus » cruel que celui d'un peuple aban- » donné au glaive d'une soldates- » que en fureur ; d'un peuple qui » ne connoissoit d'autre gloire que » celle qui revient du courage & de » la fidélité ; d'un peuple à qui l'on » ne peut reprocher d'autre crime que » d'avoir trop long-temps combattu » sur les débris de ses remparts ; & , » s'il est possible que ce spectacle ne » déchire pas votre cœur, transpor-

» tez-vous par la pensée sur cette vaste
 » scène de carnage. Voyez-y la Mort
 » s'enivrer du plaisir barbare de ses
 » triomphes ; des fleuves de sang cou-
 » ler de toutes parts & se confondre ;
 » les assassins succédant aux assassi-
 » nats ; les forfaits animant aux for-
 » faits ; l'humanité violée dans ses
 » droits les plus sacrés ; la Nature ras-
 » sasiée de pleurs, de tourmens &
 » d'opprobres. Entendez les vœux im-
 » puissans de la foiblesse, les cris de
 » l'innocence, les imprécations du dé-
 » sespoir. Voyez les mères sanglantes,
 » les enfans écrasés sur la pierre, ces
 » vieillards égorgés dans l'asyle des
 » Temples, ces morts entassés sur des
 » morts, ces mourans déchirés, per-
 » cés de coups, livrés aux flammes ;
 » comme s'il falloit pour eux plus d'un
 » genre de supplice & plus d'une mort.
 » Voyez ces soldats forcenés, ivres
 » de victoire, & abusant des droits
 » affreux qu'elle donne ; plus de lar-
 » mes qui suspendent leurs coups ;
 » plus de cris qui amolissent leurs
 » cœurs ; plus de trésors qui assou-
 » vissent leur cupidité ; plus de bar-

» rières qui s'opposent à leur rage ;
» Egaré sur ce théâtre d'horreur , par-
» tout je trouve la mort ; dans mes
» foyers ou hors de mes foyers ; dans
» les Places publiques ou dans les
» Temples ; au grand jour ou dans les
» ténèbres ; dans le combat ou dans
» la fuite. En vain j'appelle mes con-
» citoyens , ils ne m'entendent plus ;
» mes amis , ils ont péri ; en vain j'em-
» brasse les genoux des assassins ; les
» cruels ! ils sont sourds à mes cris. Je
» ne vois d'autre alternative que celle
» ou de tourner par désespoir mes ar-
» mes contre moi-même , ou d'atten-
» dre la mort par courage ; &c , avant
» de la subir , combien de fois mes
» entrailles se déchirent ! Epoux fidèle ,
» ami tendre , fils respectueux , com-
» bien de fois je meurs , en voyant
» égorger au tour de moi des amis que
» je ne peux défendre ; dans mes bras ,
» des enfans pour qui je réclame en
» vain les droits de la Nature ; sous
» mes yeux , un vieillard , un père ,
» qu'on entraîne , malgré mes cris , à la
» mort ! A ce terrible aspect , je fris-
» sonne , j'expire Je renais pour
» mourir encore ».

Chaque plaidoyer des autres Orateurs n'est pas écrit, Monsieur, avec moins de force, de chaleur & d'éloquence. Le jugement qui termine la cause me paroît sage & judicieux. Après avoir posé plusieurs principes qui doivent servir de règles dans l'appréciation des sacrifices inspirés par la vertu, M. le Boucq donne le premier rang à l'action de *Poléarque*, le second à celle de *Timocrate*; le troisième à celle de *Théogène*, le quatrième à celle de *Podalire*.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

DICIONNAIRE Poétique d'Education, où, sans donner de préceptes, on se propose d'exercer & d'enrichir toutes les facultés de l'ame & de l'esprit, en substituant les exemples aux leçons, les faits aux raisonnemens, la pratique à la théorie. Par M. de la Croix; deux Volumes in-8° de plus de 800 pages chacun; à Paris chez Vincenz Imprimeur-Libraire à l'Hôtel de Clugny, rue des Matharins. Exercer la mémoire des

jeunes personnes de l'un & de l'autre sexe , former leur goût , éclairer leur esprit , jeter sur-tout dans leurs ames des semences d'honneur & de vertu : tels sont les objets que M. de La Croix s'est proposés dans ce *Dictionnaire Poétique d'Education*. Ce n'est donc point ici un de ces Recueils de Vers, tels que nous en avons en grand nombre , dont les uns font peu d'honneur au discernement des Editeurs qui les ont compilés , & dont les autres, mieux faits à la vérité, ne sont qu'agréables à lire. Dans le répertoire que je vous annonce, Monsieur, l'instruction est jointe à l'agrément; il n'y a pas un seul morceau qu'on ne puisse mettre sans crainte entre les mains de la jeunesse. C'est, en quelque sorte, un Cours de Morale en Vers par ordre alphabétique. Sous chaque titre, comme *Amitié*, *Bonté*, *Caractère*, *Discretion*, &c, &c, &c, par exemple, il place les meilleurs Vers qui ont été composés dans notre Langue sur ces divers objets. L'ouvrage est terminé par une Table Alphabétique & raisonnée des Poètes François de-

puis *Villon* jusqu'à nos jours. Cette Table est très-bien faite & très-curieuse; on y trouve la date de la naissance & celle de la mort du Poëte, l'historique de ses œuvres, les anecdotes qui le concernent, l'étendue & le détail des Pièces qu'il a données, le jugement qu'en ont porté les Maîtres de l'Art, enfin, le nombre & le mérite des Editions.

*Bibliothèque Littéraire; Historique & Critique de la Médecine ancienne & moderne. Par M. * * * ancien Professeur de la Faculté de Médecine.* L'idée de cet ouvrage, qui ne paroît point encore, & dont on vient seulement de publier le Prospectus, est très-bonne, Monsieur, & son exécution ne peut être que désirée du Public. Non-seulement on y fera connoître la doctrine, les ouvrages, les talens & les personnes des Médecins les plus célèbres de tous les païs & de tous les siècles, mais on y fera mention des Chirurgiens, des Anatomistes, des Chimistes, des Botanistes, qui ont eu de la réputation. Les Rois eux-mêmes, les Princes, les Papes, les Cardinaux,

les Archevêques, les Evêques, les Philosophes, les Femmes, tous ceux, en un mot, qui se sont appliqués à quelque partie de la Médecine ou qui ont contribué à son avancement, n'y seront point oubliés. L'auteur invite toutes les personnes, qui peuvent l'aider dans ce travail, à lui envoyer des Notices bornées aux objets suivans : 1^o les noms & surnoms des différens personnages ; 2^o le lieu, l'année, le jour de leur naissance, de leur réception aux Degrés ou à la Maîtrise, & de leur mort ; 3^o les places qu'ils ont occupés ; 4^o l'époque de leur aggrégation aux Académies & de leur élévation aux Dignités ; 5^o les honneurs dont on a récompensé leurs talens ; 6^o les anecdotes particulières & intéressantes qui leur sont relatives ; 7^o les titres de leurs ouvrages & leurs différentes éditions ; 8^o leurs découvertes dans l'Anatomie, la Chirurgie, la Chimie, &c, en indiquant les ouvrages où ces découvertes ont été annoncées, & les Libraires chez lesquels se vendent lesdits ouvrages, afin qu'on puisse se les

procurer. Cette *Bibliothèque de Médecine* aura huit Volumes in-4° d'environ 80 feuilles d'impression chacun. Le premier Volume paroîtra dans le mois de Novembre prochain ; on en publiera un tous les quatre mois. Le prix de chaque Volume broché sera de 7 livres pour les Souscripteurs & de 10 livres pour ceux qui n'auront point souscrit. On payera, en souscrivant, la somme de 8 livres, & celle de 6 livres par chaque Volume à mesure qu'on les retirera. Les Souscriptions ne seront ouvertes que jusqu'au premier Septembre de cette année 1775. On Souscrit à Paris chez M. Robillard Négociant rue Bourg-l'Abbé près de la rue aux Ours.

Lettre Pastorale de Monseigneur l'Archevêque de Paris aux Fidèles de son Diocèse ; in-4° de 16 pages ; à Paris chez C. Simon Imprimeur-Libraire de LL. AA. SS. Mgrs le Prince de Condé, le Duc de Bourbon, & de Mgr l'Archevêque, rue des Mathurins. Vous avez gémi, Monsieur, avec tous les bons citoyens, du brigandage affreux exercé sur les bleds, au commencement de

ce mois , à Paris , à S. Germain en Laye , à Versailles même , & dans quelques autres villes du Royaume. La sagesse & la fermeté du ROI ont calmé , dans leur naissance , ces mouvemens féditieux. L'Eglise , en cette triste conjoncture , a secondé l'autorité Royale. Plusieurs Evêques ont publié des Mandemens pour ramener les peuples de leurs Diocèses à l'esprit de l'Evangile , qui est un esprit de paix & de soumission aux Ordres de Dieu , qui leur commande si souvent & si expressément d'obéir aux Princes , ses images & ses ministres. M. l'Archevêque de Paris , dans sa *Lettre Pastorale* , rappelle avec beaucoup d'éloquence tous les grands principes de Religion , de Morale & de Politique , capables d'inspirer aux peuples l'amour de leurs devoirs , & de les faire repentir de leurs écarts & de leurs déprédations.

Mandement de Monseigneur l'Archevêque de Paris , qui ordonne des Prières publiques à l'occasion du SACRE DU ROI ; in 4° de 12 pages ; à Paris chez Simon Imprimeur-Libraire rue des Ma-

thurins. Cet écrit Pastoral est un monument de patriotisme & de sensibilité. Vous ne pourrez le lire, Monsieur, sans être attendri, sans redoubler d'estime, de vénération & de reconnoissance pour le Prélat vertueux qui vient de le publier. On y voit qu'il aime également sa Patrie & son Roi, & que les vœux qu'il forme pour le bonheur de l'un & de l'autre, sont véritablement les vœux de son cœur. Je ne puis me refuser au plaisir de vous citer la fin de cette Pièce touchante.

» Conjurons le Ciel de bénir notre
 » Monarque, & de ne cesser ja-
 » mais de le protéger. Demandons,
 » conformément à son propre vœu,
 » que la Sagesse veille au tour de son
 » Trône, pour en écarter les illusions
 » & les pièges; que la Vérité, ce pre-
 » mier besoin des Rois, y trouve un
 » accès facile; que l'Equité en dicte
 » les arrêts; que la Bonté, qui for-
 » moit le caractère distinctif de *Louis*
 » *le bien-aimé*, en fasse découler la fé-
 » licité. Demandons au Souverain dis-
 » persateur des dons, qu'il prenne
 » pour modèle celui des Rois ses

288. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» ancêtres que l'Eglise honore d'un
 » culte public ; qu'il imite son cou-
 » rage , sa douceur , sa justice , sa
 » piété , son zèle pour le maintien du
 » Royaume de Jesus - Christ. Enfin ,
 » pour réduire nos demandes à un
 » objet qui seul peut toutes les rem-
 » plir : en nous rappelant que le
 » sceptre que porte notre Monarque
 » étoit destiné à un père dont la perte
 » excite encore nos regrets , prions le
 » Dieu de sainteté de graver dans son
 » ame les paroles qu'il semblera plus
 » particulièrement lui faire entendre
 » au moment de son Sacre : *Si vous*
 » *marchez en ma présence , comme votre*
 » *Père y a marché , dans la simplicité du*
 » *cœur & dans l'équité ; si , à son exem-*
 » *ple , vous accomplissez tout ce que je*
 » *vous ai commandé ; si vous pratiquez*
 » *mon culte & observez mes jugemens ,*
 » *j'établirai à jamais votre Trône sur*
 » *Israël Votre postérité regnera jus-*
 » *qu'à la fin des siècles sur mon peuple* *.

. Je suis , &c.

. A Paris ce 30 Mai 1775.

* 3^e Livre des Rois ; Chap. 9 , Versets 4
& 5.

L'ANNÉE

LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Zély ou la Difficulté d'être Heureux ; Roman Indien suivi de Zima & des Amours de Victorine & de Philogène, publiés par M. A. M. Dantu. A Paris chez la veuve Duchesne Libraire rue Saint-Jacques, in-8° de 166 pages avec une Gravure.

ZÉLY avoit été élevé dans l'habitude de raisonner & dans une grande confiance en ses lumières. Son père meurt & ne lui laisse point de fortune. Le jeune homme croit y suppléer par une sagesse précoce. Mais son Génie lui apparoît & lui donne d'excellentes leçons pour se conduire dans

ANN. 1775. Tome II. N. 1

le monde; d'abord, celle de borner ses desirs, puis de se servir de sa raison & de s'en méfier. Avant de le quitter, il l'avertit que l'autre où il fait sa résidence renferme un trésor immense. *Zély* impatient se hâte d'en faire la recherche. Il trouve qu'en effet ce trésor égale la fortune d'un **Roi puissant**. Persuadé qu'il n'est pas prudent de l'exposer à la cupidité des hommes, il ne prend que ce qu'il croit nécessaire pour en connoître la valeur & l'usage, & il se met en chemin sans autres guides que ses desirs & l'instinct de la Nature. A une journée de sa demeure, il arrive dans la Capitale de l'Empire. Son air sauvage & son habit grossier cachotent sa raison & ses richesses; mais il ne pouvoit cacher aussi-bien son étonnement & le trouble de son ame à la vue de tant d'objets inconnus. Il parut ridicule. Cependant il se détermine à s'adresser à un citoyen âgé qui lui sembloit avoir l'air assez raisonnable. *Zemroud*, c'est son nom, d'après l'extérieur de ce jeune homme, le reçoit assez mal; mais sa femme & sa

fille qui remarquent qu'il est beau & bien fait, engagent le Vieillard à lui donner l'hospitalité. Elles vont l'une après l'autre pendant la nuit lui offrir leurs services. *Zély* crut que c'étoit un usage de la ville, & que le père de famille alloit venir à son tour. Le Vieillard ne vint que le matin, après que *Zély* fut levé. Beaucoup d'or répandu sur une table, frappe ses yeux & lui inspire une grande vénération pour le possesseur de tant de richesses. » *Zemrout*, lui dit le jeune homme, je suis étranger & je veux m'instruire. » Dites-moi, sommes-nous aujourd'hui ce que nous étions hier ? — » Ah ! Monseigneur, s'écria l'Hôte, ne me punissez pas de vous avoir méconnu ; vous êtes sans doute un grand Prince caché sous cet habit pour vous divertir de notre simplicité ; mais un Prince déguisé ressemble si fort à un homme... » Mais, dit *Zély*, qui vous a révélé le mystère de ma grandeur ? — » Ces richesses étalées, dit *Zemrout*. » Cet or ne m'a point changé, dit *Zély* : il ne donne ni vertu ni ta-

» lens. — Il vous donne tout, reprit
 » le Vieillard, — Un homme riche,
 » demanda *Zély*, ne peut donc pas
 » être un sot ? — Il l'est très-souvent,
 » répondit *Zemroud* ; mais il nous est
 » utile, & c'est pour nous la pre-
 » mière vertu : c'est celle qui le ga-
 » rantit de nos mépris, & qui lui
 » assure nos respects. — Par exemple,
 » dit *Zély*, quel degré de respect
 » marquent les visites que j'ai reçues
 » cette nuit dans votre maison ? Est-
 » ce un usage commun ou une at-
 » tention distinguée ? — Le Vieillard
 » ne l'entendant point, le pria de
 » s'expliquer. — Votre femme, dit
 » *Zély*, est venue, cette nuit, m'of-
 » frir quelque service, & je crois...
 » Il continuoit en vain ce récit : dès le
 » premier mot, *Zemroud* s'étoit pré-
 » cipité hors de sa chambre, & la
 » chambre voisine retentit à l'instant
 » de cris, d'injures, de coups & de
 » malédictions. *Zély* voulut appaiser
 » le désordre ; mais l'orage tomba sur
 » lui, & les invectives de ses Hôtes
 » lui apprirent qu'il en étoit la cause.
 » Qu'est-ce que ceci, dit-il en lui-

» inême ? Suis-je donc un Être finif-
 » tre ? Un seul mot sorti de ma bou-
 » che allume la discorde ; mais non ,
 » n'accusons que la méchanceté de ces
 » malheureux. L'un a trompé ma rai-
 » son par ses respects , l'autre a voulu
 » attaquer ma vertu : fuyons tous les
 » vices conjurés contre nous. Il s'é-
 » chappa du milieu des combattans ,
 » & , leur jettant une pièce d'or
 » pour prix de l'hospitalité reçue ,
 » il sortit. L'avarice suspendit les ef-
 » fets de la colère : ils se quittèrent
 » pour recueillir le fruit de sa libéra-
 » lité , tandis que *Zély* , peu touché
 » de leurs remercimens , s'éloi-
 » gnoit à grands pas de cette odieuse
 » demeure.

Le trouble de son esprit l'empê-
 che quelque temps de distinguer
 les objets qui l'environnent. Il est
 étonné en revenant à lui de se trou-
 ver dans un jardin agréable où un
 grand nombre de citoyens richement
 vêtus , & de femmes parées avec
 goût , marchent avec légèreté. Ebloui
 de tant d'objets séducteurs , il ima-
 gina qu'il faisoit un beau rêve ; il les

prenoit tous pour des Génies. A force de les considérer, l'illusion s'affoiblit; il croit distinguer quelques hommes dans la foule; il croit même remarquer que quelques femmes divines s'humanisent avec eux. Il entre dans un bosquet. Un homme d'environ trente ans, d'un extérieur simple & d'une figure aimable, se reposoit à quelque pas de là: il l'aborde en tremblant, & lui fait plusieurs questions; l'Inconnu lui répondit de la manière la plus obligeante. Rassuré par sa bonté, *Zély* lui fit part de son ignorance & de ses conjectures. » Je ne puis douter, disoit-il, que je ne sois transporté dans la demeure des Génies. — Vous n'êtes, dit l'Inconnu, que dans la promenade des Sots. — Mais, disoit l'Etranger, j'ai vu mon Génie; il étoit brillant comme ces Êtres que je vois. — Je souhaite pour vous qu'il soit plus solide, répondit l'Inconnu. — Eh quoi! disoit *Zély*, ces Êtres charmans qui parlent sans cesse avec tant de grâces! Ce sont ceux qui pensent le moins, disoit le Citoyen. — Mais au moins, dit *Zély*, n'y en

» a-t-il pas quelques-uns de raison-
 » nables ? Assez peu , dit , l'Inconnu :
 » vous les reconnoîtrez aisément ;
 » ils sont moins brillans , parlent peu
 » & ennuiant les autres. — Que faut-
 » il donc être , s'écrioit *Zély* , pour
 » réussir dans la société ? — Ce que
 » vous me demandez , répondit le
 » Citoyen , mérite une explication ,
 » & elle seroit longue. — De grace ,
 » daignez m'instruire , dit *Zély* , duf-
 » fiez-vous me fuir pour jamais si je
 » vous suis trop importun. — Je ne
 » vous fuirai point , répondit *Nas-*
 » *sès* , (c'est le nom de l'Inconnu) &
 » il me sera doux de vous instruire ,
 » si vous avez la patience de m'en-
 » tendre. Il est bon de commencer
 » par définir les mots pour fixer les
 » idées. On nomme quelquefois *So-*
 » *ciété* un Être purement métaphy-
 » sique , une liaison fondée sur la
 » vertu , formée par l'estime , entre-
 » tenue par l'amitié , dont la raison
 » fait l'ame & même les plaisirs. Cette
 » *Société* est comme le grand œuvre :
 » les visionnaires la cherchent , les
 » simples y croient , & personne ne

» la trouve. On donne plus commu-
 » nément ce nom à des liaisons que
 » le hasard forme , que le plaisir & le
 » désœuvrement soutiennent quelque
 » temps , & qui se détruisent en dé-
 » tail , ou s'écroulent subitement ,
 » comme un édifice mal construit sur
 » le sable. Voilà la société ordinaire
 » & la seule que vous puissiez espé-
 » rer de trouver. Le grand art pour
 » y réussir , c'est de parler beaucoup
 » & de raisonner peu , de penser bien
 » de soi & légèrement des autres ,
 » de donner de l'importance aux pe-
 » tites choses , & des ridicules aux
 » grands talens ; d'immoler la raison
 » à l'esprit , la vertu aux préjugés , les
 » bienséances à la mode. — Quelle
 » horrible peinture , s'écria Zély ,
 » pourquoi ai-je quitté mon désert ? —
 » Vous êtes encore bien neuf , dit
 » *Nafsès* ; attendez seulement que vous
 » connoissiez ce monstre : il est sé-
 » duisant , vous en jugerez différem-
 » ment. Vous serez bientôt formé ,
 » vous aurez des graces , des travers
 » & des succès : votre âge & votre
 » figure m'en répondent. — Mais en

» attendant , dit *Zély* , comment me
» regarderoit-on ? — A peu - près
» comme un singe mal-à-droit , ré-
» pondit *Nafsès* ». —

La simplicité du jeune homme inté-
ressoit cet honnête Citoyen. Il lui
offrit une retraite dans sa maison.
Il avoit une femme aimable qu'il
croyoit vertueuse , & des amis sensés
dont il croyoit être aimé. Il présente
Zély à sa femme qui parut telle qu'il
l'avoit dépeinte , jolie sans affectation
& gaie avec décence ; une tendre ami-
tié pour son époux sembloit être
l'ame de toutes ses actions ; en un
mot, *Zély* ne doute plus que, dans une
ville si corrompue , la raison & la
vertu n'eussent choisi cette maison
pour leur asyle. Cependant, uni à *Naf-
sès* par l'amitié la plus sincère , il
éprouvoit pour sa femme un senti-
ment encore plus tendre. Cette femme
si vertueuse le prévient par une dé-
claration un peu vive ; il oublie les
devoirs de l'amitié & se livre tout
entier à l'amour. *Zély* revenu à lui est
en proie aux remords ; il pousse sa
cruelle ingénuité jusqu'à tout avouer.

au mari, & finit par lui protester qu'il n'osera jamais reparoître à ses yeux.

Zély se jette à corps perdu dans le monde; il choisit un Palais, y transporte ses richesses, & obtient à la Cour un emploi considérable. Il étoit un peu trop véridique pour tenir long-temps dans ce pays-là. Il lui échappe en présence du Monarque quelques expressions trop énergiques; il est chassé & perd son emploi. » Le jour suivant, on vint » dire à *Zély* qu'un ami demandoit à le » voir. Je ne croyois pas en avoir aujourd'hui, dit-il : amenez-moi cet » homme singulier. Il parut : c'étoit » *Nafsès*. Est ce une illusion, dit *Zély* » confondu. Vous vous dites mon » ami le jour où ce titre est une injure. » Vous avez donc oublié ce que j'ai » fait, & vous ignorez ce qui m'est » arrivé ? — Je sçais votre disgrâce, » dit *Nafsès*, & c'est ce qui m'amène. » Vous m'avez donné des avis, quand » vous avez cru qu'ils m'étoient utiles : je viens vous consoler, quand » vous en avez besoin. Vous avez » passé plus d'un an dans la grandeur,

» j'étois au - deffous de vous , & je
 » vous étois inutile. Votre malheur
 » nous rend égaux ; reprenez mon
 » amitié fi elle vous eft chère , &
 » ne vous reprochez plus une faute
 » dont je dois vous remercier. —
 » Embrassez-moi , *Nafsès* : on n'est
 » point malheureux , quand on a un
 » ami auffi rare ; mais de grace ap-
 » prenez-moi par où j'ai mérité votre
 » reconnoiffance. — Le voici , dit
 » *Nafsès* : j'avois plus d'un rival heu-
 » reux ; ma honte étoit publique ,
 » moi feul je l'ignorois , & je paffois
 » pour un fot. Vous m'avez ouvert
 » les yeux : d'ailleurs , ma femme
 » eft morte , & le mal eft réparé. Je
 » ne vous confeilleraï pourtant pas
 » d'adopter cette façon d'obliger ,
 » vous pourriez faire des ingrats. Ils
 » s'entretinrent long-temps enfemble ,
 » & goûtèrent les douceurs de l'amitié ;
 » ils fe jurèrent de fuir pour toujours
 » l'efclavage , l'amour , les grandeurs ,
 » de renoncer entièrement au com-
 » merce des femmes , d'être toujours
 » fages , & de ne fe quitter jamais.
 » Pour commencer l'exécution de ce

» projet, *Zély* transforma son Palais
» en une maison modeste. Le luxe en
» disparut, la commodité le remplaça.
» Une société peu nombreuse d'hom-
» mes sages s'y rassembloit : aucune
» femme n'y étoit admise. *Zély* avoit
» scrupuleusement pros crit jusqu'aux
» tableaux où ce Sexe trompeur étoit
» représenté. Ils men oient une vie
» philosophique, & ne se lassoient
» point d'en vanter les douceurs. Un
» soir qu'ils étoient seuls, & qu'ils sui-
» voient languissamment une conversa-
» tion raisonnable : qu'on est heureux,
» disoit *Zély* en étendant les bras, de
» jouir tranquillement de sa raison,
» loin de tous les objets qui peuvent
» la troubler ! — Oui, répon doit *Nas-*
» sés en bâillant, il est bien doux de
» n'avoir point à veiller sur moi-
» même. Quand le cœur est oisif, l'es-
» prit est en vigueur : les idées sont
» nettes & les réflexions sages. On
» goûte sans distraction les douceurs
» de l'amitié, & ce sont-là les vrais
» plaisirs. — Je pense comme vous,
» disoit *Zély* : il faut avouer que nous
» sommes bien heureux ; mais il me

» paroît que vous bâillez. — Je ne
 » sçais , reprit *Nafsès* ; depuis quel-
 » que temps je tombe dans une es-
 » pèce de langueur. Mon imagina-
 » tion se resserre , & mon esprit s'ap-
 » pesantit : ne trouvez-vous pas ?.. —
 » Je ne voulois pas vous le dire , dit
 » *Zély* ; mais quelquefois vous m'avez
 » inquiété. — Mais vous même , in-
 » terrompit *Nafsès* , je vous ai vu bien
 » plus gai autrefois. — Je le crois en
 » effet , dit *Zély* , quand votre fem-
 » me Hé , de grace , ne parlons
 » point de femmes , reprit vivement
 » *Nafsès* , ce ne sont pas-là nos con-
 » ventions : allons plutôt nous repo-
 » ser , & demain nous ferons moins
 » sombres ».

Malgré toutes leurs belles résolu-
 tions , une jolie voisine les rend , pour
 quelque temps , jaloux l'un de l'au-
 tres. Elle se nommoit *Amine*. *Nafsès*
 s'apperçoit qu'elle a un penchant plus
 marqué pour son ami ; il prend son
 parti & lui abandonne ses préten-
 tions. *Zély* en est si éperdûment amou-
 reux qu'il est prêt à l'épouser ; mais
Nafsès vient à découvrir qu'elle le

enlevé ses trésors, c'étoit pour le sauver des pièges d'*Amine*; qu'il alloit les lui rendre après que cette femme se fût fait connoître, lorsqu'il apprit sa triste destinée & son exil. *Zély* partage avec lui ses richesses, & réunit aux plaisirs de l'amour & de l'amitié, la liberté, la paix & l'abondance. A la fin, son Génie lui apparôit une seconde fois; il lui propose de le venger d'*Amine* & du Cadi; il veut le combler de biens & d'honneurs. *Zély* ne demande d'autre faveur que celle de n'éprouver aucun changement à son sort actuel. Le Génie lui réplique qu'il mérite ses bienfaits, puisqu'il sçait les refuser, &, pour le récompenser, il lui ôte dès le moment même la folie de raisonner, & lui donne la faculté de sentir.

Il y a dans ce petit ouvrage de l'imagination, de l'esprit, de la gaîté, de la philosophie, des incidens heureusement imaginés, qui tous tendent à prouver l'inutilité des projets que l'on forme ordinairement pour être heureux; mais vous y trouverez moins de faillies & de détails brillans

que dans plusieurs Contes qui paroissent avoir servi de modèle à l'auteur de *Zély*, tels que *Zadig*, *Babouc*, *Memnon*, &c, de M. de Voltaire.

Zély est suivi de *Zima*, autre petite Histoire dont l'objet est à peu près le même que celui de la première. C'est un homme qui toute sa vie cherche le bonheur, & ne le trouve nulle part. *Les Amours de Victorine & de Philogène* terminent cette Brochure. On y développe avec beaucoup d'intérêt & de sagacité la méthode ingénieuse & nouvelle de deux amans qui s'aiment, se le disent, se le persuadent, & se rendent heureux, sans faire naître le soupçon le plus léger dans l'esprit des personnes qu'ils sont obligés de voir habituellement.

Discours sur l'éducation prononcés au Collège Royal de Rouen, suivis de Notes tirées des meilleurs Auteurs anciens & modernes ; auxquels on a joint des Réflexions sur l'Amitié. Par M. AUGER, Prêtre, Professeur d'E-

trompe, qu'elle se livre à un autre, & qu'elle ne veut épouser *Zély* que pour ses richesses; ce dernier est si aveugle, qu'il ne peut le retirer de son égarement. Enfin *Nafsès* a recours à un expédient, dont son ami ne put lui sçavoir gré que long-temps après. Plein de l'impatience de terminer son mariage, *Zély* arrive chez lui au milieu de la nuit, trouve sa porte ouverte, ses esclaves absens, ses richesses enlevées. On lui confirme à plusieurs reprises que *Nafsès* est le coupable. Il court vite confier ses malheurs à sa chère *Amine*. » Que me » fait cette longue histoire, lui ré- » pondit-elle, & quel intérêt vous » flattez-vous d'inspirer présentement? » Quand on est triste & sans biens, » il faut se rendre justice & ne pas » ennuyer les autres du récit de ses » peines. De-là *Zély* va porter ses » plaintes au Cadi. Le Juge prétend que l'acquisition de tant de richesses ne pouvoit être qu'un vol fait à l'Etat pendant le temps de sa faveur à la Cour. *Zély* répond avec hauteur. Le Cadi le condamne à recevoir cent

coups de bâton & à être conduit dans une Isle où l'on reléguoit les scélérats. L'infortuné jeune homme reçut les cent coups de bâton avec impatience, & maudissoit également les Dieux, les hommes, les femmes, la justice, l'amour & l'amitié. On l'embarque à l'entrée de la nuit; il arrive au lieu de son exil. *Zély* eut encore dans cette Isle une aventure singulière. Tout un peuple veut qu'il soit un nommé *Salem* qu'on y regrettoit & qui avoit une femme charmante. Cette femme avec qui on le laisse seul, veut qu'il confirme cette erreur, & sur son refus menace de se tuer elle & son enfant. *Zély* n'avoit jamais été cruel : il se laisse toucher, & jouit enfin du bonheur ou du moins de son apparence avec cette aimable insulaire. Un jour qu'il se promenoit sur le rivage, il apperçoit au milieu des flots agités quelques malheureux luttans contre des débris; il approche... il reconnoît *Nafsès*, *Nafsès* qui se précipite sur lui pour l'embrasser, & qui le cherche de contrée en contrée. Il lui apprend que, s'il lui avoit

» de les rompre , & de se mettre en
 » liberté. L'expérience pourroit venir
 » à l'appui de ces réflexions. Que
 » l'on considère les peuples sauvages
 » & ceux qui sont civilisés , mais
 » dont la vie est uniquement livrée
 » aux exercices corporels : quelle
 » grossièreté ! Quelle rudesse ! Qu'elle
 » inaptitude pour les Arts ! Quelle
 » aversion pour tout travail de l'es-
 » prit ! »

D'un autre côté, M. *Auger* ne regarde pas l'éducation molle, délicate, & entièrement sédentaire, comme moins contraire aux opérations de l'esprit; il montre que l'âme & le corps sont dans une dépendance intime & mutuelle, quoiqu'absolument distingués l'un de l'autre; que l'esprit languit & vieillit avec le corps, & que, dans un corps affoibli & énérvé, on trouve rarement un esprit mâle, ferme & vigoureux. Ces principes préliminaires établis, l'Orateur donne ses idées & ses vues sur l'éducation des enfans, & veut qu'elle soit sagement entremêlée d'exercice & d'application, d'étude & de mouvement.

Il cite à cet égard l'exemple des Anciens , qui ne séparoient jamais la Gymnastique de l'étude des Sciences & des Lettres. » A Athènes, dit-il, » il y avoit en même temps & des » écoles où l'on cultivoit l'esprit des » jeunes Athéniens, & des Gymnases » où l'on exerçoit leurs corps. Qui ne » sçait pas quels étoient à Rome , pour » les jeunes Romains , les différens » exercices du Champ de Mars , dans » le temps même qu'ils travailloient » à acquérir les plus belles connois- » sances ? Sortis de la première jeu- » nesse , on les mettoit sous la disci- » pline des Orateurs les plus célèbres , » des plus illustres personnages de la » République. Le matin , à l'ombre & » dans la tranquillité du cabinet , ils » étudioient l'art de conduire à son » gré les volontés des hommes par » la force de la persuasion , cet art » qui étoit chez eux d'un si grand se- » cours pour s'élever aux honneurs. » Le soir ils alloient s'exercer en pleine » campagne ; exposés à toute l'ardeur » du soleil , fatigués de courses & de » jeux pénibles , tout couverts de

310 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» sueur & de poussière, ils se jetoient
 » nuds dans le Tibre, & le travers-
 » soient à la nage. Aussi, dans les deux
 » Républiques, on a vu des hommes
 » se signaler également, & en temps
 » de paix par leur éloquence, & en
 » temps de guerre par leur bravoure.
 » *Thémistocle* & *Phocion*, sans parler
 » de beaucoup d'autres, brilloient
 » dans la place publique par leur ta-
 » lent pour la parole, après s'être
 » distingués par leur courage à la tête
 » des armées. *Xénophon*, surnommé
 » *l'Abeille Attique*, n'est pas moins con-
 » nu par la beauté de ses écrits que par
 » sa *Retraite des Dix Mille*, dont il
 » fut le Chef intrépide & l'Historien
 » élégant. Nous apprenons par l'His-
 » toire que *Pompée* avoit l'esprit fort
 » orné, qu'il parloit dans l'occasion
 » avec autant de force que de noblesse.
 » *César* manioit la plume aussi habile-
 » ment que l'épée, & l'on a dit de
 » lui qu'il auroit été le plus grand
 » Orateur de Rome, s'il n'eut pas
 » voulu en être le plus grand Général.
 » Cet *Antoine* lui-même, contre le-
 » quel *Cicéron* déclame avec tant de

» chaleur, ſçavoit dans la Tribune en-
 » traîner la multitude par ſon élo-
 » quence impétueuſe , & animer les
 » Soldats ſur le champ de bataille par
 » ſon intrépidité martiale , &c. »

Le ſecond Diſcours, prononcé dans
 le même Collège de Rouen le 21
 Octobre 1771 , comprend l'éducation
 du cœur. L'éloquent Professeur y in-
 dique aux Inſtituteurs les vertus ſo-
 ciales , civiles , morales & religieuſes
 qu'ils doivent inſpirer à leurs Elèves.
 Il reconnoît l'avantage de l'éduca-
 tion publique , pour nous apprendre
 de bonne heure à vivre avec nos
 égaux & nos inférieurs. » Suppoſons,
 » dit-il, notre Elève né d'une famille
 » illuſtre, dans le ſein de l'opulence,
 » & plaçons-le dans une de ces mai-
 » ſons conſacrées aux études , qui
 » renferment un grand nombre de
 » jeunes gens de tous états & de toutes
 » conditions ; il en trouvera quelques-
 » uns qui lui ſont à peu-près égaux
 » pour le rang & la fortune, beau-
 » coup qui lui ſont inférieurs. Qu'on
 » le ſuive dans cette petite Républi-
 » que où tous les états ſont confondus,

» où le mérite personnel, les talens
 » de l'esprit, l'amour du travail, la
 » vertu & la sagesse sont seuls distin-
 » gués. Là, il reçoit de bonne heure
 » une leçon importante ; tout ce qu'il
 » voit lui apprend que ce qui n'est
 » qu'extérieur, les richesses, les
 » ameublemens, les dignités, ne font
 » pas l'homme ; que, pour être placée
 » sur une base élevée & magnifique,
 » une statue n'en est pas plus haute &
 » plus belle ; que les qualités intérieu-
 » res sont seules le prix réel de l'hom-
 » me & son mérite véritable. Il ap-
 » prend à estimer, à respecter ceux
 » que leurs vertus & leurs talens dis-
 » tinguent, à se distinguer lui-même
 » par les qualités qu'on loue dans ses
 » condisciples. Là, se forme son ca-
 » ractère ; dans un choc violent, mais
 » utile, se brisent les aspérités de son
 » humeur. S'il a des défauts, ils lui
 » sont reprochés sans ménagement,
 » par une foule d'Êtres libres & in-
 » génus qui ne connoissent pas le res-
 » pect humain ; les humiliations salu-
 » taires qu'il éprouve l'ont bientôt
 » corrigé. S'il a de l'orgueil, avec
 » quelle

» quelle force on s'élève contre cet
 » ennemi commun , qui choque & qui
 » blesse tous ceux qu'il approche !
 » Comme on le ramène bientôt à la
 » douceur & à l'égalité , par des le-
 » çons quelquefois un peu dures, mais
 » toujours plus persuasives & plus ef-
 » ficaces que tous les Traités de Mo-
 » rale ! Qu'il est satisfaisant de le voir
 » au milieu d'une troupe de jeunes
 » gens de son âge , entrer avec cha-
 » leur dans leurs conversations ani-
 » mées , se mêler , avec toute la vi-
 » vacité dont il est capable , dans leurs
 » jeux multipliés , dans leurs plaisirs
 » bruyans , dans leurs courses légères ,
 » donner ou suivre l'exemple , com-
 » mander ou obéir ! Alors il est moins
 » question que jamais de rang & de
 » naissance. L'esprit , la force , l'a-
 » dresse , le génie de l'invention , l'in-
 » telligence dans l'exécution : voilà
 » ce qui l'emporte parmi eux , & ce
 » qui donne l'avantage. Je me repré-
 » sente ces écoles de Lacédémone
 » & des beaux temps de la Perse , où
 » les héritiers présomptifs du Trône ,
 » éloignés de tout faste , élevés sim-

» plement avec le reste de la jeunesse,
 » partageoient sans orgueil leurs exer-
 » cices & leurs divertissemens , aussi
 » utiles qu'agréables ».

Ces deux Discours, Monsieur, renferment des idées saines & d'excellentes vues sur l'éducation. L'Orateur les a puisées dans les Anciens & les Modernes qui ont le mieux écrit sur cette partie, *Plutarque*, *Montagne*, *Locke*, *Fénelon*, *Rollin*, *J. J. Rousseau*, &c. Il en a tiré des Notes instructives, qui expliquent, développent, ou confirment les principes; il y joint quelquefois des observations, qui annoncent une critique sage & judicieuse. On trouve à la suite des Notes placées à la fin du premier Discours, un court *Extrait d'un plan d'éducation par Platon*, suivi d'un autre plan abrégé de l'*Education des anciens Perses*, & de l'*Institution Lacédémonienne*. Les *Réflexions sur la véritable amitié* qui terminent ce Volume, font également honneur à l'esprit & à la sensibilité de M. *Auger*.

Je suis, &c.

A Paris ce 2 Juin 1775.

LETTRE XIV.

*Théâtre de Campagne, par l'Auteur des
PROVERBES DRAMATIQUES. A
Paris chez Ruault Libraire rue de la
Harpe, 4 vol. in-8° d'environ 350
pages chacun.*

PEU d'auteurs sont aussi féconds,
surtout, que celui des Pièces que
vous annonce. Il nous donne pres-
que tous les ans trois ou quatre Vo-
lumes de petits ouvrages de ce genre.
tantôt ce sont des *Proverbes Drama-
tiques*; tantôt le *Théâtre d'un Prince
russe*: aujourd'hui c'est un *Théâtre de
campagne*. Toutes ces bagatelles sont
des esquisses légères de Comédies
faites pour être jouées in-promptu
dans les sociétés. Je vais vous donner
une idée de ce qui m'a fait le plus de
plaisir dans ces quatre nouveaux Vo-
lumes.

Le Chat Perdu est une assez jolie

316 L'ANNÉE LITTÉRAIRE
 petite Comédie. La mère *D*
 femme de campagne, croit
 perdu son Chat, *Vincent*, *A*
Thérèse sa fille ; a caché ce Ch
 avoir la liberté de parler à s
 tresse, tandis que la mère
 seroit occupée à le chercher
 vieille femme est fort avare. *L*
Thérèse prend la lampe pour
 'coucher, &c, par économie, la
 reste seule sans lumière. *Vince*
 trefait le Chat ; la mère *Duran*
 à ce bruit, & crie à sa fille d
 sa porte ouverte pour *Robin*
 aller chez elle. *Vincent* entre à
 pattes dans la chambre & de l
 la bonne femme elle-même va
 la porte pour que le prétendu
 ne puisse sortir. Mais l'oncle d
 cent rapporte le Chat qui éto
 ché dans sa huche. Tout se déci
 & la mère *Durand* consent au r
 de sa fille, pourvu qu'il ne
 coûte rien.

Les personnages de la Pièce
 tagon sont d'une condition plu
 vée. Un Médecin Anglois a fort
 à la Comtesse de *Rosval* la déco

des *Patagons*, & lui a même promis de lui faire venir un de ces Géants. Cette espérance lui tourne la tête. Elle est dans un engourdissement inconcevable. Le *Patagon* arrive, décroît insensiblement à mesure qu'il parle; à la fin de la conversation, il se trouve plus petit que les hommes ordinaires. La seconde scène de cette Comédie me paroît excellente. On n'a peut-être jamais mieux peint les caprices d'une petite Maîtresse. La Comtesse est en peignoir; une de ses femmes la coiffe: le Marquis de *Forsville* assiste à sa toilette. La Comtesse se plaint de sa santé.
» C'est affreux l'état où je suis.

LE MARQUIS

» Il y paroît à l'altération de votre
» visage.

LA COMTESSE

» L'altération de mon visage ! Cela
» est tout-à-fait galant, Monsieur,
» Mademoiselle ? Mon écri-
» toire ? Non. Du tabac.
» Elle prend du tabac. Monsieur le
» Marquis, vous vous croyez air.

» mable avec votre grosse santé ?

LE MARQUIS.

» Moi, Madame ? Point du tout :
» mais je dors la nuit au lieu de veil-
» ler ; voilà ce que vous devriez
» faire.

LA COMTESSE.

» Oui, cela est tout-à-fait noble !
» Se coucher de bonne heure, pour se
» bien porter ! Mais cela est pitoya-
» ble ! Je ne sçais où vous prenez tout
» ce que vous dites.

LE MARQUIS.

» Je ne dis pas absolument se cou-
» cher de bonne heure ; mais ne pas
» tant veiller.

LA COMTESSE.

» Pouffez-moi donc ce fauteuil, Ma-
» demoiselle. *Elle s'assied.* Mes nerfs
» ne tiennent à rien ; c'est une pâte ; il
» n'y a nuls ressorts ! *A Adélaïde.*
» Avancez la toilette. Monsieur le
» Marquis, vous m'excédez aujourd'hui.

» d'hui ! Je suis fâchée de vous le
 » dire. Mademoiselle , que voulez-
 » vous que je fasse de ce Livre ! Mais
 » asseyez-vous donc , Monsieur ; vous
 » piétinez sans cesse ; cela me fatigue
 » horriblement ! En vérité , vous n'a-
 » vez nulle attention , il faut tout vous
 » dire ; il faudroit avoir une poitrine
 » de fer , d'acier.

LE MARQUIS *s'asseyant*

» Je ne sçais pourquoi ; mais , Ma-
 » dame , je ne mérite pas ces repro-
 » ches.

LA COMTESSE.

» Vous en méritez cent fois plus.
 » Mademoiselle , Monsieur *Crescendo*
 » ne vient point.

ADÉLAÏDE.

» Madame , à peine a-t-il reçu vo-
 » tre biller.

LA COMTESSE.

» Allons , vous voilà comme le Mar-
 » quis. Et Monsieur *Charmé* ? Nulle
 » nouvelle non plus ?

O iv

LA COMTESSE

» Je le crois bien ; vous
» goût. Mademoiselle ,
» comme disoit Monsieur
» en souvenez-vous ?

ADÉLAÏDE

» Oui , Madame.

LA COMTESSE *au*

» Vous ne connoissez pas
» *Floux* , non plus ?

LE MARQUI

» Je vous jure que non.

LA COMTESS

» c'est le premier Peintre qu'il y ait
» à présent.

LE MARQUIS.
Je l'ignorois.

LA COMTESSE.

» Monsieur *Charmé* est un Poète dé-
» licieux ! Ses vers se chantent d'eux-
» mêmes ; ils me transportent ; ils
» calment toutes mes inquiétudes !

LE MARQUIS.
C'est un homme précieux.

LA COMTESSE.

» Non, Monsieur, ce n'est pas pré-
» cieux qu'il faut dire. Sçavez-vous
» que rien n'est plus excédant que de
» n'avoir jamais le mot propre. Mon-
» sieur *Gréscend* est le Musicien de la
» Nature ; il peint tout ; l'agitation
» des feuilles, le bruit d'une cascade,
» le vol des oiseaux ; un aveugle s'y
» méprendroit.

LE MARQUIS.

» Cela est charmant !

LA COMTESSE.

» Charmant, précieux ! Cela est di-
» vin ; voilà le mot qui exprime. Je
» n'en puis plus ! Mademoiselle, du
» sel de vinaigre, je vous prie.

LE MARQUIS *prenant un flacon*
sur la Toilette.

» Je crois que le voilà.

LA COMTESSE.

» Non, Monsieur, laissez cela. Ma-
» demoiselle, c'est à vous que je le
» demande. En vérité, Monsieur,
» pour un homme qui dit qu'il sait
» autant aimer, vous n'avez nulle dé-
» licatesse, non...

LE MARQUIS.

» Mais, Madame, vous ne me ren-
» dez pas justice.

LA COMTESSE.

» Quoi ? N'allez-vous pas vous plain-
» dre à présent ? Le ton langoureux
» m'affaiblit les nerfs, je vous en aver-
» tis.

LE MARQUIS.

» Vous n'aurez plus ce reproche à
» me faire.

LA COMTESSE.

» Des reproches, moi ! Que voulez-
» dire ?

LE MARQUIS.

» Rien, Madame.

LA COMTESSE.

» Rien ? C'est fort tendre.

LE MARQUIS.

» La tendresse a un terme, Ma-
» dame, il faut en convenir, & j'es-
» père qu'à l'avenir vous serez plus
» contente de moi : votre amitié me
» sera toujours précieuse.

LA COMTESSE.

» Je crois que vous rêvez ! Qu'est-
» ce que vous parlez d'amitié ? Qu'est-
» ce que c'est que ce langage-là ? Mais
» répondez-donc ?

O v j

LE M.

«...me....

«...il faut vo

LA CO

« Vous marier
«...oyez qu'il va

A D É

« Oui, Madan
« gens qui se m
« fin, chacun a

LA CO

« C'est bien so
« là ! Vous mari
« marie-t-on sans
« mal au cœur !

LE M.

« Mais il peut

LA CO

« Naître du m
« donc , Monfieu
« mariez, & vou
« cela; c'est tout-

» très-flatteur ! j'en suis en vérité char-
 » mée, enchantée !.... Vous me fai-
 » tes un mal, Mademoiselle !... Mais
 » finissez donc.

A D É L A Ï D E.

» Madame, je ne vous touche pas.

L A C O M T E S S E.

» Vous vous mariez ? Vous devez
 » avoir beaucoup d'affaires.

L E M A R Q U I S.

» J'entends ce que cela veut dire ;
 » vous voulez que je vous laisse.

L A C O M T E S S E.

» Je ne vous dis pas cela ; ce sera
 » comme vous voudrez ; la gaucherie
 » d'esprit m'anéantit ! Vous verra-t-on ?

L E M A R Q U I S.

» Madame....

L A C O M T E S S E.

» Aujourd'hui, je le veux absolu-
 » ment.

La petite pièce qui a pour titre : *La*

LE MARQUIS.

» Madame . . . Je vais me marier ;
» puisqu'il faut vous le dire.

LA COMTESSE.

» Vous marier ! Mademoiselle, vous
» croyez qu'il va se marier ?

A DÉLAÏDE.

» Oui, Madame ; moi, j'aime les
» gens qui se marient, parce qu'à la
» fin, chacun a son tour.

LA COMTESSE.

» C'est bien sot ce que vous dites-
» là ! Vous marier ! . . . Comment se
» marie-t-on sans amour ? Cela fait
» mal au cœur !

LE MARQUIS.

» Mais il peut naître du mariage.

LA COMTESSE.

» Naître du mariage, l'amour ? Fi-
» donc, Monsieur ! Enfin vous vous
» mariez, & vous venez me confier
» cela ; c'est tout-à-fait flatteur ; mais

» très-flatteur ! j'en suis en vérité char-
 » mée, enchantée !... Vous me fai-
 » tes un mal, Mademoiselle !... Mais
 » finissez donc.

ADÉLAÏDE.

» Madame, je ne vous touche pas.

LA COMTESSE.

» Vous vous mariez ? Vous devez
 » avoir beaucoup d'affaires.

LE MARQUIS.

» J'entends ce que cela veut dire ;
 » vous voulez que je vous laisse.

LA COMTESSE.

» Je ne vous dis pas cela ; ce fera
 » comme vous voudrez ; la gaucherie
 » d'esprit m'anéantit ! Vous verra-t-on ?

LE MARQUIS.

» Madame....

LA COMTESSE.

» Aujourd'hui, je le veux absolu-
 » ment.

La petite pièce qui a pour titre : *La*

316 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Chanson est très-amusante. Un certain Baron aime une jeune Marquise veuve depuis quelques années. Cette Marquise, pour éprouver sa complaisance, lui prescrit de lui composer une chanson, quoiqu'il n'entende rien à faire des Vers. Il passe une après-dînée entière à versifier dans la campagne. Un de ses amis le voyant occupé à écrire avec un crayon la chanson, s'approche doucement par derrière, en prend une copie fidelle, & la donne à la Marquise & à ses amis. Le Baron revient triomphant apporter ses couplets. Dès le premier vers, on lui dit que c'est une vieille chanson; il demande qu'on lui dise la suite, bien sûr qu'elle ne peut ressembler à ce qu'il vient de faire : c'est encore la même chose; il paroît confondu. On pousse la cruauté jusqu'à lui faire demander pardon d'un tort qu'il n'a pas; enfin on lui avoue tout, & la Marquise satisfaite, consent à lui donner la main.

Le Tableau représente au naturel les infâmes manœuvres d'un vieil homme riche qui prête sur gages. Le

nom qu'on lui donne, est M. de Lépar-
gnau. Voici une des scènes où il est le
mieux peint. Un homme du peuple,
nommé L'Enroué, le demande : on le
fait entrer mystérieusement.

M. DE LÉPARGNAU.

» Eh bien, qu'est-ce que vous vou-
lez ?

L'ENROUÉ.

» Monsieur, Monsieur Lesac a dit
» vous dire que je m'appelle l'Enroué,
» & que j'étois autrefois, sur votre
» respect déchireur de bateaux à la
» Grenouillère.

M. DE LÉPARGNAU.

» Il ne m'a pas dit cela.

L'ENROUÉ.

» Eh bien, Monsieur, je vous le
» disons. Or vous sçavez qu'à force
» d'être dans liau, je ne peux plus y
» rien faire, parce que je sons
» travaillés de rhumatismes ; mais
» comme il n'en faut pas moins vi-
» vre, je me suis t'avisé d'un petit

» commerce qui, avec votre secours,
» en payant s'entend, me ferions un
» grand bien.

M. DE LÉPARGNAU.

» Et quel est le commerce que vous
» voulez faire.

L'ENROUÉ.

» Eh pargué, vous ne devinez pas?

M. DE LÉPARGNAU.

» Non.

L'ENROUÉ.

» C'est de vendre de l'au-de-vie à
» mes anciens camarades les déchi-
» reux de bateaux.

M. DE LÉPARGNAU.

» Eh combien vous faut-il d'argent
» pour cela?

L'ENROUÉ.

» Oh, Monsieur, je ne taxons pas
» les honnêtes gens.

M. DE LÉPARGNAU.

» C'est que je ne peux pas prêter
» beaucoup.

L'ENROUÉ.

» Monsieur *Lefec* m'a dit comme
 » cela que vous prêtiez six francs pour
 » huit jours, & qu'au bout de la huitaine,
 » il falloit que je vous en rendions sept.

M. DE LÉPARGNAU.

» Oui, c'est l'usage ; mais il faut
 » être exact.

L'ENROUÉ.

» Je vous répondons de venir vous
 » apporter votre argent, avec le revenant bon,
 » tous les Dimanches, & puis le Lundi nous recommencerons.

M. DE LÉPARGNAU.

» Eh bien, à la bonne heure.

L'ENROUÉ.

» Ah ! Monsieur, je boirons bian à
 » vot santé.

M. DE LÉPARGNAU.

» Tiens, voilà ton affaire. *Il compte.*
 » Regarde. Allons, prends. *Il écrit.*

L'ENROUÉ.

» Monsieur, excusez avec vot per-
» mission, il manque vingt sous.

M. DE LÉPARGNAU.

» C'est pour te débarrasser. Au lieu
» de sept francs tu ne m'en rendras
» que fix.

L'ENROUÉ.

» Ah ! vous ne voulez me prêter
» que cent sous ?

M. DE LÉPARGNAU.

» Tu n'entends pas. Cent sous &
» vingt sous que je retiens, cela fait
» fix francs.

L'ENROUÉ.

» Mais ce que vous retenez, vous
» ne me le prêtez pas.

M. DE LÉPARGNAU.

» Tu vois bien que si ; puisque tu ne
» feras obligé de me rendre que fix
» francs.

L'ENROUÉ.

» Oui ; mais je paie vingt sols pour

» cent sous, & non pas pour six francs
» par vot compte.

M. DE LÉPARGNAU.

» Point du tout ; que je les retienne
» à présent, ou que tu me les donnes
» dans huit jours, c'est la même chose.

L'ENROUÉ.

» Quoi ? cent sous font la même
» chose que six francs ?

M. DE LÉPARGNAU.

» Sans doute.

L'ENROUÉ.

» A vot compte, mais pas au mien.

M. DE LÉPARGNAU.

» C'est que tu comptes mal.

L'ENROUÉ.

» Mais, Monsieur, je m'y ferois
» hacher, cent' sous n'ont jamais fait
» six francs que chez vous.

M. DE LÉPARGNAU.

» Enfin, vois si tu veux prendre ce

» que je te donne. ou non.

L'ENROUÉ.

» Il le faut bien.

M. DE LÉPARGNAU.

» Songe que tu me rendras six francs.

L'ENROUÉ.

» Il faut du moins que je voye s'il
» y a bien cent sous. Ah ! tenez voilà
» des pièces qui ne font pas de deux
» sous.

M. DE LÉPARGNAU.

» Allons, elles font bonnes.

L'ENROUÉ.

» Je vous en rendrai de pareilles.

M. DE LÉPARGNAU.

» Non, je veux un écu de six francs.

L'ENROUÉ.

» Mais, Monsieur....

M. DE LÉPARGNAU.

» Eh bien, tu n'auras rien.

L'ENROUÉ.

» Un moment donc que j'apprenne
 » à compter. Six liards chez vous font
 » deux sous, & cent sous font six
 » francs,

M. DE LÉPARGNAU.

» Je crois que tu veux rire.

L'ENROUÉ.

» Ah ! sarpedié, je n'en ai pas d'en-
 » vie. *Il ramasse l'argent & le met dans*
 » *sa poche.* Adieu, Monsieur de Lé-
 » pargnaud, dans huit jours je vous
 » rapporterons six francs.

M. DE LÉPARGNAU.

» N'y manque pas, sans quoi...

L'ENROUÉ.

» Ah ! ne vous mettez pas en peine.

M. DE LÉPARGNAU.

» Et sur-tout ne dis rien de tout cela
 » qu'à Monsieur Lefec ; sans quoi je ne
 » te prêterai plus rien.

334 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

L'ENROUÉ.

» Oh, je n'en parlerons qu'à lui.

M. DE LÉPARGNAU.

» Allons, va-t-en. *Il va lui ouvrir la porte.*

On joue un tour fort plaisant à M. de Lépargnau. Il s'agit de lui faire payer les frais d'une fête que sa fille a donnée ; ces frais montent à cinquante louis. Un Chevalier de *Villegaye* & son Valet en font leur affaire. Ce Valet nommé *Poitevin* se déguise, prend un mauvais tableau, s'adresse à l'avare, lui persuade que ce Tableau est de *Rimbrant*, qu'il est vendu cinquante louis, & parvient à lui emprunter vingt écus sur ce mauvais effet avec promesse de le retirer dans très-peu de temps en rendant trois louis. A peine est-il parti, que le Chevalier aussi déguisé se fait annoncer sous le nom du Marquis du *Pérou*, comme pour acheter une maison de Campagne que M. de Lépargnau veut vendre. Mais en parlant de cette acquisition, il feint de jeter les

yeux avec surprise sur le Tableau ; il en paroît engoué : il en offre jusqu'à cent louis. *M. de Lépargnau* lui dit qu'il ne lui appartient pas , mais qu'il pourra le lui procurer. Le Chevalier s'en va ; *Poitevin* revient : *M. de Lépargnau* se hâte d'acheter le Tableau cinquante louis pour le revendre cent ; il court aussitôt à l'adresse que le prétendu Marquis lui a donnée. Personne ne connoît le Marquis *du Pérou*. Il crie au meurtre ; il veut aller au Lieutenant de Police. On lui avoue tout , & on promet de lui rendre les cinquante louis , pourvu qu'il termine le mariage de sa fille avec le Chevalier. *Poitevin* , de son côté , menace de dire à tout Paris qu'il prête à la petite semaine : il ne vouloit pas donner les mains à ce mariage , afin de retenir le bien de sa fille dont la mère n'existoit plus : il est obligé d'y consentir , & on lui rend les cinquante louis. Il n'y a qu'une circonstance qui me semble peu naturelle dans cette intrigue. Il est incroyable qu'un usurier tel que *M. de Lépargnau* fasse la sottise de prêter

vingt écus sur un Tableau que le premier venu lui présente. Aucun de ces gens-là ne se laisse attraper aussi grossièrement. Auresste l'auteur a fait usage d'un trait d'avarice qu'on m'avoit déjà raconté comme vrai, mais qui est peu vraisemblable. Le Valet de l'avare s'excuse sur ce qu'il est malade de n'avoir pas fait une commission.

M. DE LÉPARGNAU.

» Voilà une raison, cela; que ne le
» disois-tu d'abord?

LEMAIGRE.

» Ma foi, Monsieur, je n'y avois
» pas pensé.

M. DE LÉPARGNAU.

» Ah ça, mon cher *Lemaigre*, tu
» conviens donc que tu devois y aller.

LEMAIGRE.

» Oui, Monsieur, puisque vous
» le voulez.

M. DE LÉPARGNAU.

» En ce cas-là, il ne doit m'en rien
» coûter.

» coûter pour que cette lettre soit
» rendue.

LEMAIGRE.

» Comme il vous plaira.

M. DE LÉPARGNAU.

» Eh bien , puisque je fais une com-
» mission que tu devrois faire , il faut
» que tu me prêtés tes fouliers pour
» aller moi-même porter ma lettre.

LEMAIGRE.

» En vérité , Monsieur....

M. DE LÉPARGNAU.

» Oh , pour cela , je le veux.

LEMAIGRE.

» Parbleu , c'est être bien avare !

Il seroit trop long , Monsieur, de
vous faire l'analyse de tout ce qu'il
y a d'agréable dans ce *Théâtre de Cam-
pagne*. Les pièces qui le composent
décèlent, la plûpart, beaucoup d'es-
prit & d'imagination. Il y en a quel-
ques-unes qui sont moins piquantes

ANN. 1775. Tome II. P

que celles que je viens de vous indiquer. Mais, en général, ce Recueil est de la plus grande ressource pour les personnes qui aiment à jouer la Comédie sans beaucoup d'appâts & de peine. On peut même y choisir plusieurs petits Drame, dont l'exécution, très-propre à former la jeunesse des deux sexes, lui procureroit un divertissement honnête & un exercice utile.

Je suis, &c.

A Paris ce 4 Juin 1775.

LETTRE XV.

Mon Dernier Mot. Satyre ; 15 pages in-8° à Genève, & à Paris chez les Marchands Libraires du Palais Royal, du Palais Marchand & du Quai de Gèvres.

IL y a long-temps, Monsieur, que le Goût desire qu'on fasse enfin jus-

tice des fots écrivains de nos jours. Ils font en fi grand nombre qu'au-
près de bien des gens ils font par-
venus à faire adopter , comme une
loi de l'honnêteté, la convention
de trouver beaux tous leurs plats
ouvrages, & de traiter de *coquin*,
de *fripou*, de *scélérat*, de *monstre*,
quiconque les ridiculise. Ces subli-
mes épithètes , prodiguées à tous
les Satyriques & à tous les Critiques
de nos jours, ne font pas nouvelles ;
car nos grands génies ne disent rien
de neuf :

Quin'aime point *Cotin* n'estime point son Roi,
Et n'a, selon *Cotin*, ni Dieu, ni foi, ni loi.

Les bons esprits ne se laissent point
prévenir par ces vaines clameurs , &
vous pensez, Monsieur, que c'est ren-
dre un très-grand service à la Litté-
rature , que de la purger du limon
qui l'infecte.

Ce n'est pas à ce seul titre que vous
accueillerez la Satyre dont je vais vous
entretenir ; vous y remarquerez ,
d'ailleurs, des Vers très-bien faits, des

340 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

tournures heureuses , de l'énergie , du courage & des plaisanteries excellentes. C'est un Dialogue entre l'auteur qui est désigné par la lettre *B* & un de ses amis désigné par un *M*. Voici le commencement.

D'où vient que sur soi-même on a si peu d'empire ?

Sçavez-vous quel instinct , en naissant , nous inspire

Contre certains objets d'invincibles dégoûts ;
Que l'art ni la raison ne peut guérir en nous ?
L'un pâlit à l'aspect de cet insecte agile ,
Qui tapisse les murs de sa toile fragile ;
L'autre , à l'odeur d'un mets digne de le tenter.
Sent , contre l'appétit , son cœur se révolter :
Souvent au plus grand bruit une oreille endurcie

N'entend qu'en frémissant l'aigre cri de la scie ;
Et *Rameau* déchiré par un son discordant ,
Le sourcil hérissé , l'œil de fureur ardent ,
Brisoit l'instrument faux qui faisoit son supplice.

Moi , par un même instinct , & non point par malice ,

Je ne sçaurois souffrir les esprits de travers ;
Je ne puis de sang-froid ouïr de méchans vers :
J'ai beau gronder souvent ma naïve franchise,
Dès qu'un Auteur m'ennaie, il faut que je le
dise.

Ce début annonce un Versificateur qui
connoît son art, & sçait en vaincre les
difficultés. La peinture de l'araignée
est charmante ; celle de la scie peut
être citée comme un des meilleurs
exemples d'harmonie imitative ; le
portrait de *Rameau* est frappant pour
tous ceux qui ont connu ce grand
Musicien. Je vous plains, dit l'Inter-
locuteur *M* ; car je vois déjà dans le
monde cent Rimailleurs qui crient con-
tre vous , cent Grimauds qui vous
décochent dans l'ombre une injure
anonyme , & qui font un jeu de mot
admirable sur votre nom :

Un fin railleur vous nomme un Censeur
inclément *.

Quel plaisir trouvez-vous donc à
vous faire ainsi déchirer par tous nos

* Ce mot fait connoître l'auteur de cette
Satyre que *M. de Voltaire* a appelé avec tant
de gaieté & de goût *l'inclément Clément*.

beaux esprits ? Cependant, dit ironiquement l'Interlocuteur *M*, qu'il seroit doux de vivre en paix avec des gens si bons, si sages, si vertueux dans leurs livres !

B.

Hé ! soit ; je les croirai bienfaisans , généreux ;
Je croirai , s'il le faut , que la vertu les touche,
Et qu'elle est dans leur cœur comme elle est
dans leur bouche ;
Je croirai chacun d'eux Philosophe en tout
point,
Et, pour le croire mieux, je ne les verrai point.

Comptez-vous pour rien , ajoute *B* ;
d'être délivré d'une foule d'auteurs
importuns qui ne viendront plus met-
tre mon oreille au supplice ? Fort bien,
répond *M* ! Mais , dans ce champ semé
d'épines , où sont les fruits que l'on
recueille ? La cour des Filles de Mé-
moires est aujourd'hui déserte ;
nos Seigneurs ont bien d'autres pro-
jets en tête. Voyez - les , entraînés
par la mode , posséder sans desirs ces
brillantes *Phrinés* qui cultivent leurs

mœurs avec tant de zèle, & qui prennent à leurs biens plus d'intérêt qu'eux-mêmes. Suit une excellente tirade sur l'influence qu'ont actuellement les femmes dans la Littérature.

Les femmes (qui l'eut cru ?) n'aiment plus qu'on médise.

Leur esprit goûte mieux des ouvrages profonds ,

Des Contes bien moraux, des Opéra-Bouffons ;

Des Drames , à la fois , & bourgeois & tragiques ,

Et les impiétés les plus philosophiques :

Souvent même à l'auteur d'un Roman libertin.

Elles font , en secret , le plus heureux dessein ;

Mais tout Auteur critique est sûr de leur déplaître ,

Comme *Voltaire* au Pape , & la Bible à *Voltaire*.

Par leurs mains cependant tout se fait bien ou mal.

Les Arts leur sont soumis , *Phébus* est leur vassal :

Parmi leurs Beaux-Esprits , elles versent les graces ,

344 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Les poussent aux faveurs , aux pensions , aux
places ;

Et vous , par votre faute , obscur & dédaigné ,
De toute récompense à jamais éloigné ,

On ne vous verra , point , décoré d'un beau
lustre ,

Des Quarante Immortels grossir la troupe il-
lustre.

B.

Je ne le cache pas : c'est un sort assez beau
De s'asseoir à la place où fut assis *Boileau*.

Mais qu'irois-je y faire ? Encenser l'En-
cyclopédie ; m'entendre appeler pé-
dant par d'*A* . . . si je préfère *Virgile* à
Saint L . . .

C'est de ce nid fécond en schismes Littéraires,
Que sortent , chaque jour , tant de loix té-
méraires ,

De systêmes nouveaux , où de si doctes mains
Veulent au Dieu du Goût tracer d'autres che-
mins.

Là regne un Monstre étique , à l'œil creux : sa
manie

Est d'aller , sous la tombe , insulter au Génie :

Les grands noms sont en proie à ses jaloux efforts;

Vil flatteur des vivans, il déchire les morts :
Mégère l'enfanta dans ses cavernes sombres ,
 Et ce nouveau Cerbère aboie après les ombres.

Ce portrait est tracé de main de maître. Cet hémistiche rompu à *l'œil creux*, produit un effet, on ne peut pas plus pittoresque; admirez avec moi, Monsieur, cette prolongation, cette espèce d'hiatus *aboie après les ombres*.

Je vais vous citer encore une tirade supérieurement écrite. Quoi, dit l'auteur, je verrai méconnoître ce Poète admirable qui a chanté le vainqueur du Rhin, qui a sçu répandre tant de graces & de fleurs sur les leçons didactiques de l'art des Vers, qui, dans un sujet stérile (un *Lutrin*) a plus varié ses accords & trouvé de plus riches fictions que n'a pu le faire le Rimeur Historique des exploits du grand *Henri* ! Un lâche complaisant viendra sans pudeur abaisser la grandeur des deux Rois de la scène aux pieds d'un Bel-Esprit enrichi de leurs dépouilles !

346 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Un Pigmée aura dit : qu'on respecte ma loi ;
Rousséau , je te défends d'être plus grand que
moi !

On osera traiter *Crébillon* de barbare !

Enfin, ce que la France eut jamais de plus rare ;
Se verra , tous les jours , dans sa gloire in-
sulté

Par mille impertinens sûrs de l'impunité !

Et moi je ne pourrai , sans qu'on s'en forma-
lise ,

Des Charlatans d'esprit démasquer la sottise...

Oh ! je veux sur ce point me mettre en liberté.

Se plaigne qui voudra de ma sincérité ;

J'ai brisé pour toujours le baillon tyrannique

Qui vouloit , dans ma bouche , étouffer la
Critique :

(Car aujourd'hui le Pinde a ses tyrans aussi.)

Mais qu'un autre , s'il veut , aille , d'effroi
transi ,

Courber , sous leur orgueil , un front menteur
& lâche ;

Moi j'irai , d'un œil ferme , attaquer , sans
relâche ,

Ces ennemis du Goût trop long-temps impunis ;

Et tous , contre moi seul , de leurs coups
réunis ,

Dussent-ils faire ensemble éclater la tempête,
Moi tout seul, contr'eux tous, je puis leur
faire tête,
N'en doutez point.

Enfin, l'ami de l'auteur lui conseille
de s'exercer dans d'autres genres, dans
la Tragédie, par exemple. Des vers,
qu'un Lecteur délicat n'eût pas sup-
portés dans son cabinet, seront, à l'aide
de *le Kain*, applaudis au Théâtre. M.
Clément répond à cette objection par
une fable ingénieuse, qui termine sa
Satyre.

Un *Sanfonnet* sifflait, jasoit si joliment
Que de tout son canton il faisoit l'agrément :
Pour l'entendre on venoit d'une lieue à la
ronde.

De petits mots piquans il agaçoit son monde,
Faisoit rire aux éclats ceux dont il se mo-
quoit,

Et, voyant qu'on prenoit plaisir à son caquet,
Il ne finissoit point. Un matin que l'Aurore
Amenoit un beau jour de la saison de Flore,

348 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Il entend retentir l'ombre épaisse d'un bois
Des accens redoublés d'une touchante voix;
Le Printemps & l'Amour éveilloient *Philomèle*.
Sanfonnet s'attendrit , puis veut chanter
comme elle ;

Il veut , d'un gosier rauque & peu fait à gémir,
Tirer un son plaintif , un douloureux soupir ;
Et bientôt veut chanter , d'une voix éplorée,
Les douleurs de *Progné* , les fureurs de *Térée*.
Alors il se rengorge , & , d'un œil glorieux ,
Demande aux Spectateurs d'applaudir de leur
mieux :

Mais on rit , on le hue , on le force à se taire ;
Et quelqu'un lui donna cet avis salutaire :
Sanfonnet mon ami , quittez le ton dolent.
Sifflez plutôt , sifflez , si c'est votre talent.

Ce dernier Vers rappelle celui de *Boileau*.

Soyez plutôt *Maçon* , si c'est votre talent.

Mais il ne pouvoit être plus heureusement imité. On reprochera à M. *Clement* de s'être un peu trop livré à des ressentimens particuliers. Parmi les auteurs qu'il satyrise , il en est d'un ta-

lent reconnu , & qui ne paroissent pas mériter à beaucoup-près le mépris dont l'auteur veut les couvrir. Il y a d'ailleurs dans quelques-uns de ses Vers , des traits qui ne sont qu'insultans sans être caractéristiques. Appeller celui-ci *impertinent* , celui-là *ennuyeux* , est assurément très-vague , & ne suppose pas un grand effort d'imagination. Du reste , il paroît que l'auteur a raison : la satire est son genre ; il feroit très-mal d'en prendre un autre pour lequel il pourroit avoir une destination moins marquée. La pièce que je viens de vous faire connoître est infiniment supérieure à ses autres ouvrages en Vers , dans lesquels cependant l'impartialité a trouvé de très-bons morceaux. Enfin , Monsieur , je n'ai point encore lu de Satyre qui approche autant de celles de *Despréaux* , & , malgré toutes les petites intrigues , toutes les petites fureurs des gens intéressés , il sera toujours glorieux de suivre avec autant de succès les traces d'un si honnête homme & d'un si grand Ecrivain.

*Indications des Nouveautés dans les
Sciences, la Littérature & les Arts.*

RÉPERTOIRE *Universel & Raisonné de Jurisprudence, Civile, Criminelle, Canonique & Bénéficiale ; ouvrage de plusieurs Jurisconsultes ; publié & mis en ordre par M. Guyot Ecuyer , ancien Magistrat. Tome premier in-8° de près de 600 pages ; à Paris chez J. D. Dorez Libraire rue Saint-Jacques près de Saint-Yves, & chez les principaux Libraires de France.* Au milieu de la prodigieuse diversité de nos Loix & de nos Coutumes, les Jurisconsultes les plus habiles se trouvent quelquefois embarrassés sur les autorités qu'ils doivent consulter, sur le choix des Auteurs qui méritent d'être préférés, sur les vrais principes à suivre dans la discussion d'une Cause. Le seul projet de rassembler dans un même ouvrage tout ce qui concerne la Jurisprudence, est digne des éloges & des encouragemens du Public. Plusieurs Jurisconsultes ont déjà recueilli sans doute

quelques parties éparſes de cette ſcience ; mais on n'avoit point encore eſſayé de former un Corps complet qui les réunît toutes, & c'eſt précifément l'objet du *Répertoire* que je vous annonce, Monſieur. Les matériaux qui doivent y entrer, ſont depuis long-temps aſſemblés & digérés ; il a fallu les avoir tous ſous les yeux pour aſſigner les rapports & les différences qui regnent entre les Loix ; & ce premier Volume renferme pluſieurs Articles qui font connoître la Méthode qu'on a ſuivie pour rédiger les autres. Cette Méthode eſt nette, précife & lumineuſe, telle que l'exigent les Loix positives. On n'a rien négligé pour éviter les erreurs où pourroient tomber les jeunes Jurifconſultes auxquels cet ouvrage eſt abſolument néceſſaire, & pour inſpirer la confiance à ceux qui ſont les lumières du Barreau ; c'eſt leur ſuffrage qui doit aſſûrer le ſuccès de cette Collection. Son utilité pour les Particuliers eux-mêmes eſt frappante. Ils y apprendront à ſe garantir

352 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

des pièges qui, de tous côtés, leur sont tendus. Eclairés sur leurs vrais intérêts, ils pourront apprécier la justice de leurs prétentions avant de les soumettre à la décision des Tribunaux. Enfin, il n'est presque point de classe de Citoyens qui n'ait besoin de ce Livre. La manière dont il est exécuté, si l'on en juge par ce premier Volume, est bien propre à le faire réussir. La forme alphabétique qu'on a employée étoit d'une nécessité absolue pour la facilité de la recherche. La condition de la Souscription doit d'ailleurs inspirer toute confiance. Ceux qui, d'ici au premier Décembre prochain, se feront procuré un exemplaire du premier Volume qui est en vente, & qui auront souscrit pour les autres, ne payeront chaque Volume que 4 livres 10 sols broché & 5 livres 10 sols relié. Ils recevront les trois derniers Volumes gratis. Pour ceux qui n'auront pas souscrit, le prix de chaque Volume broché sera de 5 livres & de 6 livres relié. Il ne sera fait aucune avance d'argent par les Souscrip-

teurs ; il suffira qu'ils payent chaque Volume en le retirant. Comme il est arrivé plusieurs fois que des ouvrages proposés par Souscription n'ont pas répondu à l'attente des Souscripteurs, on ne veut pas que, dans la Souscription actuelle, ils soient exposés à cet inconvénient. On déclare que chaque Souscripteur pourra, pendant un mois, à compter du jour qu'il aura souscrit, rapporter au Libraire l'exemplaire qui lui aura été fourni, s'il est mécontent de l'ouvrage ; & on lui rendra son argent. De plus, aucun Souscripteur ne sera obligé de retirer les Volumes dans le cours de l'édition ; mais la souscription de ceux qui auront négligé pendant six mois de retirer les Volumes dont la publication aura été annoncée dans les papiers publics, demeurera nulle, & si, par la suite, ils veulent se procurer ces Volumes, ils les payeront, ainsi que les Volumes suivans, comme les personnes qui n'auront pas souscrit. Cette souscription sans exemple annonce dans les au-

354 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

teurs une connoissance sûre de la grandeur de l'objet qu'ils ont entrepris, & des moyens qu'ils doivent employer pour le remplir à la satisfaction du Public. Il paroît que cet ouvrage aura 35 à 40 Volumes. On en publiera cinq ou six tous les ans, à compter du premier Octobre prochain. Je voudrois pouvoir vous citer, Monsieur, quelques articles du premier Volume. Parcourez-les vous-même, entr'autres ceux d'*Adjudicataire*, d'*Adultère*, d'*Ainé*, d'*Agens*, &c, & vous verrez, par la méthode qu'on y a suivie, ce qu'on est en droit d'attendre des autres Articles qui composeront ce *Répertoire*.

Sur la formation des Jardins in-8° de plus de 100 pages ; prix 1 livre 4 sols broché ; à Paris chez Dorez Libraire rue Saint-Jacques près de Saint Yves. L'auteur a mis pour Epigraphe au Frontispice de son livre ces paroles de Montesquieu au sujet du *Goût* :
» Nous avons du plaisir lorsque nous
» voyons un Jardin bien régulier, &
» nous en avons encore lorsque nous

» voyons un lieu brut & champêtre ». Voilà les Jardins Anglois ou irréguliers justifiés par un homme de génie & de goût ; ils sont en effet, dans la Nature, plus que les Jardins réguliers. Les amateurs des Jardins puiseront des lumières dans l'Opusculé que j'annonce. On trouve chez le même Libraire l'*Almanach d'Agriculture*, nécessaire à tout Laboureur, Fermier, Cultivateur,

Le Collecteur, ou Manière de faire en France ou par-tout ailleurs, régulièrement, à peu de frais, & suivant une proportion exacte avec les propriétés, richesses, valeurs & facultés, de chaque Généralité, Election & Paroisse, & d'un Chacun, la répartition, division, subdivision, assiette & perception des Impôts ; par M. Trollier, Brochure in-8°, de 56 pages ; prix 18 sols ; à Paris chez l'Auteur rue Saint-André-des-Arcs, la porte-cochère vis-à-vis la rue Contrescarpe. Le Censeur dit dans son Approbation : Je doute que cet ouvrage soit fort utile à l'Administration.

Je suis, &c.

A Paris ce 6 Juin 1775.

T A B L E
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE SECOND VOLUME
DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1775.

DOM PÈDRE Roi de Castille, Tra-
gédie & autres Pièces ; par M.^r de
Voltaire. page 3

VOYAGE en Sicile & à Malte, tra-
duit de l'Anglois de M. Brydonne,
par M. de Meunier. 21

ORAISON FUNÈBRE DE LOUIS XV
prononcée à Amiens, en présence de
M^{rs} de l'Académie des Belles-Lettres
& Arts ; par M. de Richery, Cha-
noine de la Cathédrale & Membre de

DES MATIERES.	357
<i>l'Académie.</i>	50
DIALOGUES SUR LA MUSIQUE <i>par</i> <i>Mlle de Villers.</i>	58
INDICATIONS DES NOUVEAUTÉS.	64
CHOIX DE TABLEAUX , <i>tirés de di-</i> <i>verses Galeries Angloises par M. Ber-</i> <i>quin.</i>	73
SUPPLÉMENT à <i>l'Histoire de l'Impri-</i> <i>merie de Prosper Marchand , ou Ad-</i> <i>ditions & Corrections pour cet ouvrage.</i> <i>Edition revue & augmentée ; avec</i> <i>un Mémoire sur l'époque certaine du</i> <i>commencement de l'Année à Mayence</i> <i>durant le quinzisième siècle ; par M.</i> <i>Mercier Chanoine-Régulier , Abbé de</i> <i>Saint-Léger de Soissons , ancien Bi-</i> <i>bliothécaire de Sainte-Geneviève , &c.</i>	93
LA VIE DU PAPE CLÉMENT XIV (<i>Ganganelli.</i>) ; <i>par M. Caraccioli.</i>	101
TACONET ou <i>Mémoires Historiques</i>	

<i>pour servir à la vie de cet homme célèbre.</i>	118
DISSERTATION <i>sur l'auteur du Livre intitulé</i> DE L'IMITATION DE JESUS-CHRIST.	124
INDICATIONS DES NOUVEAUTÉS.	128
CÉRÉMONIAL DU SACRE DES ROIS DE FRANCE.	145
L'ART D'AIMER, & <i>Poësies diverses de M. Bernard.</i>	167
ÉLOGE DE MARC-AURÈLE <i>par M. Thomas de l'Académie Française.</i>	182
INDICATIONS DES NOUVEAUTÉS.	202
LES COURTISANNES <i>ou l'Ecole des Mœurs, Comédie en trois Actes en Vers; par M. Palissot.</i>	217
LETTRE <i>d'un Professeur de Philosophie dans l'Université de Paris à l'Auteur de l'Extrait du</i> CALCUL INFINITÉSIMAL <i>ET DE LA GÉOMÉTRIE DES COURBES. par M. Béguin, inséré</i>	

DES MATIERES. 359

*dans le JOURNAL DES SÇAVANS
du mois d'Avril 1775.* 234

CHILDÉRIC PREMIER, *Roi de France;*
Drame Héroïque en trois Actes en
Prose ; par M. Mercier. 242

VOYAGES D'ITALIE ET DE HOL-
LANDE ; *par M. l'Abbé Coyer.* 253

NOUVEAUX PLAIDOYERS à l'usage des
Collèges ; par M. le Boucq, Prêtre,
Chanoine de l'Eglise Collégiale de
Saint-André de Chartres & Profes-
seur de Rhétorique au Collège de la
même Ville. 272

INDICATIONS DES NOUVEAUTÉS *dans*
les Sciences , la Littérature & les
Arts. 281

ZÉLY ou la Difficulté d'être heureux ;
Roman Indien suivi de ZIMA & des
AMOURS DE VICTORINE ET DE
PHILOGÈNE ; publiés par M. A. M.
Danty. 289

360 T A B L E , &c.

DISCOURS SUR L'ÉDUCATION, *prononcés au Collège Royal de Rouen ; suivis de Notes tirées des meilleurs Auteurs anciens & modernes ; auxquelles on a joint des RÉFLEXIONS SUR L'AMITIÉ ; par M. Auger, Prêtre , Professeur d'Eloquence au Collège de Rouen , de l'Académie des Sciences , Belles-Lettres & Arts de la même Ville,* 305

THÉÂTRE DE CAMPAGNE , *par l'Auteur des PROVERBES DRAMATIQUES.* 315

MON DERNIER MOT. *Satyre par M. Clément.* 338

INDICATIONS *des Nouveautés dans les Sciences , la Littérature & les Arts.* 305

Fin de la Table des Matieres du second Volume de l'Année Littéraire 1775.